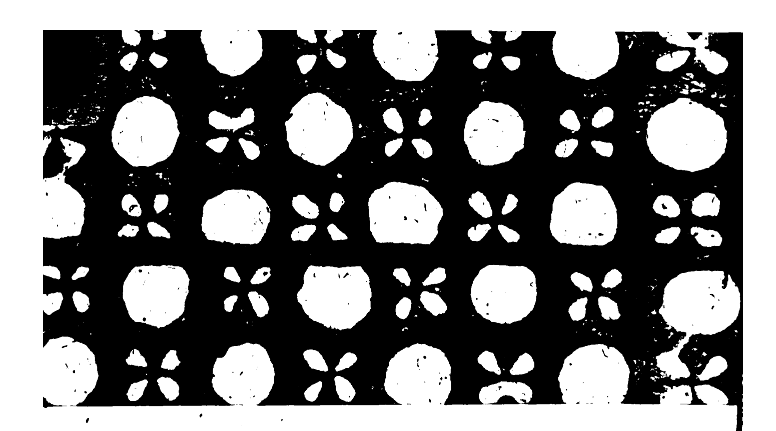
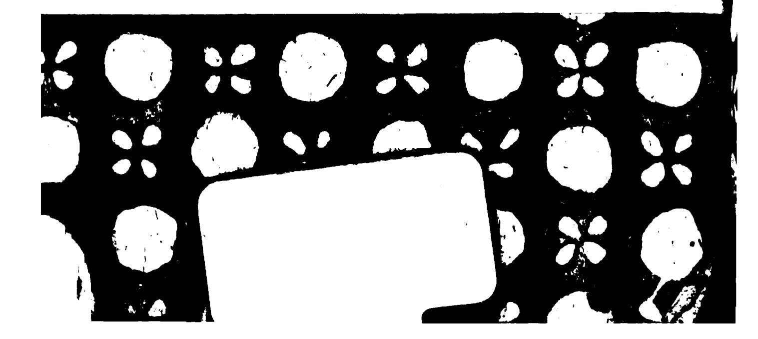
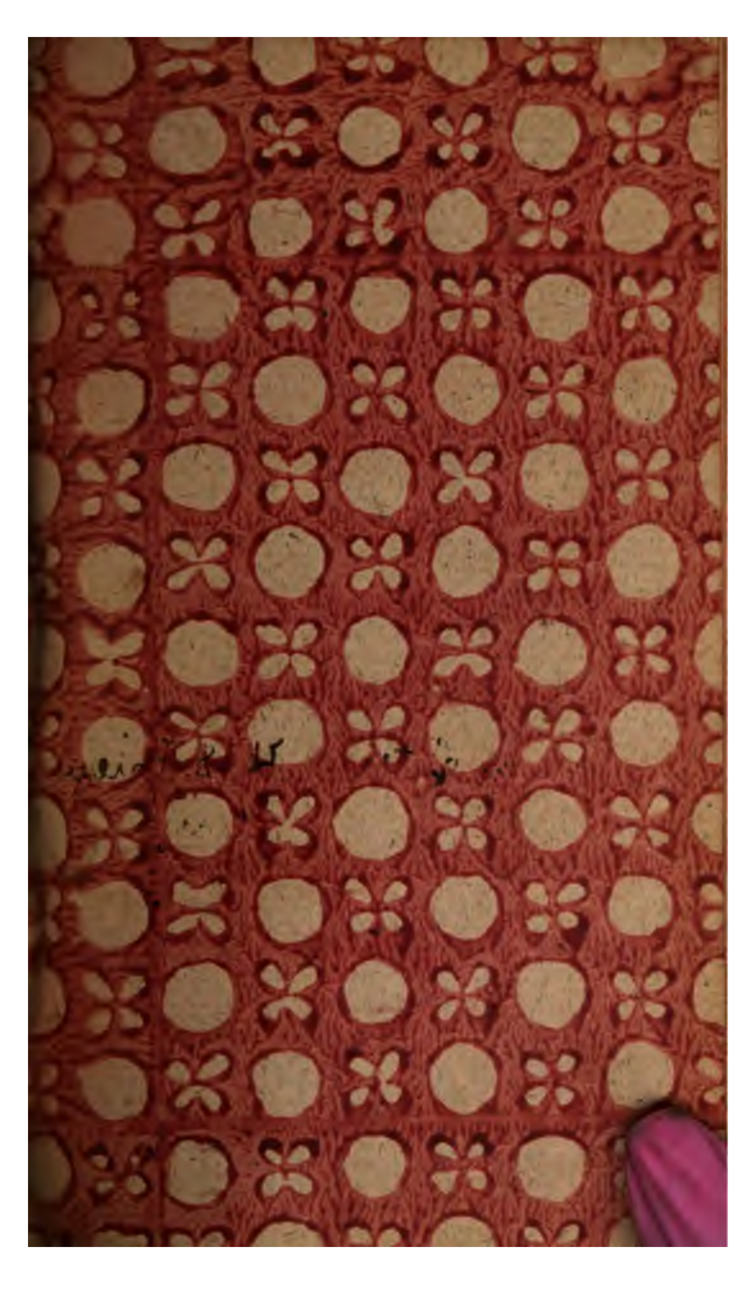






H. S. Frieze

HISTOIRE
DE
GUSTAVE-ADOLPHE
ROI DE SUEDE.

TOME SECOND.

HISTOIRE

DE

GUSTAVE-ADOLPHE

ROI DE SUEDE.

Compoſée ſur tout ce qui a paru de plus curieux, & ſur un grand nombre de Manuſcrits, & principalement ſur ceux de

MR. ARKENHOLTZ,

PAR M. D. M*** PROFESSEUR ETC.

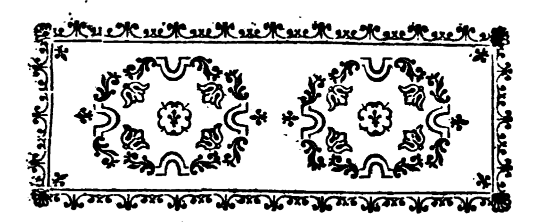
Eléazar Mauvillon

Quo juſtior alter,
Nec pietate fuit, nec bello major & armis.
VIRG. ÆN. Lib. I. ℣. 548. 549.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
Chez Z. CHATELAIN ET FILS.
ARKSTÉE ET MERKUS.
MARC MICHEL REY.
MDCCLXIV.



HISTOIRE DE GUSTAVE-ADOLPHE ROI DE SUEDE.



LIVRE QUATRIEME.

ARGUMENT.

Nouvelle Campagne de Gustave-Adolphe en Prusse. Blessures dangéreuses qu'il y reçoit. Réponse remarquable de ce Monarque à son Médecin. Nouveaux dangers où il s'expose. Paroles remarquables de ce Prince à ses principaux

Officiers. Sa modestie, sa résignation, & sa grandeur d'âme. Description des canons de cuir bouilli. Gustave-Adolphe bat les Polonois en plusieurs rencontres. Entreprise sur Dantzig. Etat de l'Allemagne. Origine de la guerre de trente ans. Soulevement des Bohêmes. Ils élisent Fréderic V. Electeur Palatin pour leur Roi. Bataille de Prague. Succès prodigieux des armes de l'Empereur. Déposition de l'Electeur Palatin. Il est dépouillé de sa dignité d'Electeur, & Ferdinand la transfére au Duc de Bavière. Suite des troubles d'Allemagne. Portrait du Comte de Tilly. Prospérité des armes de l'Empereur sous les ordres de ce Général toûjours victorieux. Portrait du Comte de Pappenheim. Anecdotes remarquables au sujet de ce Général. Etat de la Cour d'Angleterre. Le Roi Jacques I. est cruellement dupé par les Cours de Vienne & de Madrid. Il meurt. Caractère de son Successeur. Portrait de Wallenstein; anecdotes de la vie de cet homme célèbre: son Caractère. Mort de Mansfeld. Levée de boucliers du Roi de Dannemark. Il est élu Colonel-Général du Cercle de

Basse-Saxe. Ses progrès. Il est vaincu par Tilly. Déroute de ses affaires. Il est de nouveau vaincu par le même Tilly. Ses plaintes à la Cour de Londres. Trait singulier de cette Cour envers Gustave-Adolphe. Ce qu'il pensoit de Charles I. Foible de ce Prince pour ses Ministres. Affaires de l'Electeur Palatin désespérées. Soumission de ce Prince pour fléchir l'Empereur. Conditions que celui-ci exige hautement rejettées.

S'il n'avoit tenu qu'à l'Electeur de Brandebourg & aux autres Princes Protestans d'Allemagne, la paix auroit été solidement rétablie entre la Suéde & la Pologne. Les Etats de l'Empire soupiroient après le moment, où le Héros Suédois, libre de tout autre soin, pourroit leur tendre une main sécourable, pour les tirer du précipice où des revers trop réïterés les avoient plongés. L'Electeur de Brandebourg souhaitoit de rentrer en possession de son pays de Prusse: il avoit déja offert sa médiation au Roi Sigismond. Mais ce Prince toûjours retenu par sa haine, son ambition, & encore plus par

les promesses de la Maison d'Autriche, peut-être aussi fier des foibles avantages, que son Général avoit remportés dans l'absence de Gustave, ne répondit ni aux démarches de ses voisins, ni aux offres du Roi de Suéde, ni même aux vœux de son Sénat, qui lui conseilloit de finir une guerre qui ne pouvoit qu'entraîner la ruine de sa Maison.

Le Roi de Suéde, en arrivant en Prusse au commencement du printems, trouva son armée rassemblée aux environs de Dirschau & prête à frapper les plus grands coups. Elle avoit été renforcée de divers Corps Etrangers, Anglois, Ecossois, & de beaucoup de recrues levées en Hollande, & en France même; de sorte qu'elle se trouvoit forte de trente-cinq à trente-six mille hommes, & ce grand Roi n'en vouloit jamais davantage.

Avec cette armée Gustave se flatta de pouvoir réduire la Ville de Dantzig, & il y a bien apparence qu'il en seroit venu à bout, ayant fait des préparatifs immenses pour cette entreprise, lorsqu'un coup des plus funestes suspendit tout, & faillit à priver l'Europe

du plus vaillant défenseur de sa liberté. Le Roi étoit occupé à examiner le fort & le foible de la Ville, & passoit dans une chaloupe à l'endroit où la Vistule se divise en deux bras, dont l'un se va perdre dans le golphe de Dantzig à gauche, & l'autre tournant à droit va se dégorger dans le Frisch-Haff. Les Habitans appellent l'endroit où se fait cette division, *tête du fleuve*. Là est un Fort (1) qu'il appellent le Fort

(1) Rien n'est si confus que les rélations des deux occasions, où Gustave reçut les deux blessures mortelles, dont nous allons parler. Puffendorff confond le Fort de *Houet* ou *Hœfft* avec le Village de *Kesemark*. Loccenius que M. Harte suit toûjours fidélement, l'appelle tantôt *Munimentum Kesmarchia*, tantôt *Propugnaculum Dantiscanum*. Enfin M Harte fait blesser Gustave d'un coup de canon, au coude dans l'attaque de ce Fort qu'il appelle *Marienberg*, sans citer son garant; car il s'écarte ici de son guide ordinaire Il dit que *Marienberg* étoit une place forte bâtie par le Dantzikois, pour se couvrir contre la flotte Suédoise. Il ne peut donc pas entendre parlà Marienbourg, Ville considérable bâtie par l'ordre Teutonique. Il confond donc & brouille tous les noms, les lieux & les principaux faits qu'il défigure même. Nous suivons ici Israël Hoppe, Lengnich, les Régîtres du Sénat de Suéde, la rélation de la pro-

de *Hoefde* ou de *Hocft*, & nos Géographes le Fort de *Houet*. Ce Fort eſt ſitué dans l'Angle des deux bras de la Viſtule près du Village de Keſemark. Là le Roi, paſſant dans ſa chaloupe avec peu de précaution pour ſa prétieuſe vie, fut ſalué d'une volée de coups de mouſquets, dont une balle le frappa au ventre du côté droit & le perça d'outre en outre. Ce grand Prince ordonna que ſans faire de bruit on le mit à terre, & qu'on fit venir ſon Chirurgien, & ſon Chapelain. En attendant il recommenda ſon âme à Dieu, ne ſachant pas que la balle avoit frappé horizontalement, à l'extrémité du flanc en paſſant par devant & ſortant par derrière ; & croyant qu'elle avoit plongé & pénétré dans la région du bas ventre, & étoit reſtée dans les boyaux. Mais pour cette fois ſon embonpoint le ſauva, la balle ne traverſa que la graiſſe, même aſſez peu profondément, ſans fracaſſer aucune

pre main d'Oxenſtierna, & la Lettre de Salvius du 16. d'Août *Vieux Stile*. Voy. Rem. de B. & M. de M. A. Pour Bayle, comme il n'a fait qu'un diſcours, il ne s'eſt pas aſtraint à l'exactitude Hiſtorique.

des fausses côtes, au dessous desquelles elle avoit percé; & quoique la blessure fût jugée mortelle, il en fut bientôt gueri. Ce qui n'empêcha pas que la Ville de Dantzig ne fût sauvée pour cette fois, ce malheur ayant jetté l'armée Suédoise dans l'inaction, & donné le tems au Général Polonois de rassembler ses troupes, de recevoir des renforts, & de s'avancer pour empêcher le siége de cette importante place.

Le Roi reçut cette dangéreuse blessure le 11. d'Août 1627. Le matin de ce même jour s'étant porté de sa personne sur une hauteur, pour examiner les mouvemens de l'ennemi & sa position, il fut assailli par deux Polonois déterminés, qui s'étant coulés par le Vallon, grimpèrent la Colline avec tant de vîtesse qu'ils faillirent à enlever, ou à tuer ce Monarque, qui ne s'attendoit à rien moins, & qui n'auroit peut-être pas même eu le tems de tirer l'épée: mais heureusement il fut sécouru à tems par quelques Officiers, qui se trouvèrent à portée.

Au bruit du danger, qu'avoit couru le Roi & de sa blessure, toute son armée

fut en allarme. Le Soldat, qui n'imagine rien au delà du courage, ne pouvoit se lasser d'admirer l'intrépidité de ce Monarque; ils en faisoient des recits entre eux, & chacun vouloit en avoir vu quelque trait que ses camarades ignoroient. Mais les Officiers, en admirant la profonde sagesse de Gustave, sa pénétration, sa prévoyance, & tant d'autres grandes qualités, qui rendent encore sa mémoire si prétieuse, auroient souhaité qu'il se fût moins livré à ce grand courage, qui sembloit lui faire oublier qu'il se devoit à ses Peuples, à ses alliés, à sa famille, à son armée.

Le Grand Chancelier Oxenstierna, qui pensoit là-dessus comme les autres, & qui avoit pour le Roi ces sentimens qu'on n'a guère pour les Grands, ne put un jour s'empêcher de lui témoigner la crainte où il étoit, que ses serviteurs, ses peuples & sa famille ne le pleurassent prématurément: même dans une autre occasion, où le Roi vouloit charger en personne, le Chancelier le supplia d'abandonner ce dessein, & de considérer à quoi il alloit s'exposer. Le Roi lui dit avec une sorte d'impatience: *Vous êtes toujours trop froid dans*

vos

vos affaires, & Vous m'arrêtez dans ma course. Il est vrai, Sire, repliqua le favori; *je suis froid; mais si je ne jettois quelquefois de ma glace dans Votre feu, Vous seriez déja tout brûlé.*

L'estime que le Roi avoit pour son Chancelier, la conformité de génie & de caractère qui étoit entre eux, avoit fait naître dans ce Prince une telle affection pour Oxenstierna, qu'il n'entreprenoit rien d'important sans le consulter, & qu'il l'avoit mis sur le pied de lui dire librement sa pensée. Une des grandes qualités de Gustave, c'est qu'il ne pouvoit souffrir les flatteurs, & qu'il se piquoit d'avoir des amis, & de ceux qui disent la vérité, & qui ont le talent de la discerner, & le courage de la faire connoître lors même qu'elle peut déplaire. Le seul défaut de Gustave-Adolphe, & qu'on lui a reproché avec quelque fondement, c'est d'avoir trop volontiers exposé sa personne. Il savoit bien ce qu'on en pensoit. Il tâchoit de s'en justifier, en disant qu'il avoit remarqué que, quand il s'exposoit un peu, ses Soldats oublioient jusqu'au nom de danger: que les armées méprisent le péril qu'elles partagent avec le Roi; que,

ſi les Généraux n'agiſſent en perſonne, ils ne peuvent faire de grandes conquêtes, ni acquérir une réputation éclatante, qui eſt toûjours leur principale force; que ceux qui fuyent la mort la trouvent plûtôt que ceux qui la cherchent; que Jules Céſar ne fut jamais bleſſé, encore qu'il ſe trouvât toûjours aux premiers rangs de ſes troupes; qu'Alexandre teignit de ſon ſang le chemin qui le mena à l'Empire d'Orient; qu'au paſſage du Granique il eut ſon caſque fendu juſqu'aux cheveux; qu'au ſiége de Gaza un trait lui perça l'épaule, & qu'en diverſes autres occaſions il reçut des bleſſures glorieuſes; que c'étoient-là des Héros à qui il voudroit reſſembler, & non pas à ces Héros modernes, qui gagnent des batailles dont ils ſe tiennent loin.

Telle étoit la façon de penſer de ce grand Roi, ſentimens nobles & vraiment ſublimes; mais qui ſeroient peut-être trop dangéreux, s'ils étoient moins rares.

Je trouve dans mes mémoires manuſcrits (1) que dès le 30. de Juillet de

(1) De M. A.

la même année, Gustave courut très grand risque dans une rude escarmouche, qu'il eut avec un Corps de Cavalerie ennemie. Un Hussar Polonois pénétra jusqu'au centre des Escadrons Suédois où étoit le Roi, & vint à ce Prince le Sabre haut pour le tuer. Gustave n'eut que le tems, avec son épée, de parer le coup, qui fut si rude que la garde de l'épée du Roi en fut coupée, & l'épée même le frappa à la tête par contre coup. A l'instant même ce téméraire reçût sa récompense, & fut pour ainsi dire passé par les armes; vingt pistolets ayant été lâchés sur lui avant qu'il eût le tems de relever le bras.

A peine le Héros du Nord étoit guéri de la blessure qu'il avoit reçue, qu'il recommença à paroître à la tête de son armée toûjours campée près de Dirschau. Koniecpolsky s'étoit avancé à deux lieues de-là pour observer les mouvemens des Suédois.

Le 18. d'Août il vint avec un gros de Cavalerie reconnoître la position de l'armée Suédoise. Aussi-tôt le Roi sortit de son camp à la tête de plusieurs Escadrons, & attaqua les Polonois avec

tant de vigueur qu'il les fit plier. Ils se rétirèrent en desordre derrière le Village de Rakitle, où ils avoient jetté quelque Infanterie, qui s'y étoit rétranchée avec du canon. Ce Village étoit à l'entrée d'un défilé, qu'il falloit que la Cavalerie passât pour faire sa rétraite, & la précaution, que Koniecpolsky avoit prise de fortifier ce poste, & de le garnir d'Infanterie & de canon, marque assez qu'il entendoit son métier.

Dès les prémiers coups de canon, que les Polonois tirèrent du Village, le Roi comprit de quoi il s'agissoit. Il ordonna qu'on leur rispostât de quelques piéces qu'on avoit amenées, & cependant il s'avança avec sa lunette d'approche, pour reconnoître ce poste & le faire attaquer, s'il trouvoit la chose praticable. Mais à peine ce Monarque commençoit à faire ses observations, qu'un coup de mousquet tiré du Village à l'avanture, l'atteignit à l'épaule droite & la perça à deux doigts de la gorge. La balle, passant par dessus la clavicule, coula dans les muscles de l'aisselle (1),

(1) Journal d'Oxenstiern. Regist. du Sénat. p. 343. 346. 349. 369. 404. & la lett. de Sal.

& poussa le bras du Roi avec un si furieux élan, que ce Prince crut qu'un coup de canon le lui avoit emporté. On le descendit aussitôt de cheval, & on lui mit un premier appareil sur le champ, en attendant qu'on le pût penser en régle. Le sang, qu'il jetta d'abord par le nez & par la bouche en abondance, lui fit croire qu'il avoit la veine jugulaire coupée, & dans cette supposition, il se prépara à la mort avec les sentimens de la plus parfaite résignation en la volonté de Dieu, d'une pieté & d'une humilité extraordinaire.

Cependant les Polonois battus & fuyants ne pouvoient comprendre, pourquoi les Suédois avoient cessé tout-à-coup de les poursuivre, tandis qu'ils pouvoient leur couper la retraite en se portant diligemment au défilé, & forçant l'Infanterie du Village, déja fort ébranlée de la déroute de la Cavalerie, mais un transfuge vint éclaircir leur doute. Il avoit vu qu'on descendoit le Roi de son cheval, que de gros bouil-

vius. M. S. de M. A. Loccenius ne fait de cette affaire-ci & de celle de Kesemark qu'une seule & même avanture. M. Harte l'a suivi fidélement. S'il est excusable, son guide ne l'est guère.

lons de ſang lui ſortoient de la bouche & des narines, il n'en demanda pas davantage, & courut porter cette nouvelle au Général Polonois. On aſſûre que Koniecpolsky fut comme pétrifié en apprenant une affaire ſi importante; mais on ne ſait ſi ce fut l'effet de la joie ou de l'étonnement. Il fut quelque tems à revenir de ſa réverie, & ſans repondre un ſeul mot au transfuge, il ſe retira tranquilement dans ſon camp, tandis que les Suédois retournoient auſſi ſur leurs pas, ſous la conduite du Comte de Thurn, obſervant un morne ſilence, comme ſi chacun eût perdu ce qu'il avoit de plus cher: car il n'avoit pas été poſſible de cacher entiérement ce malheur aux Soldats, accoûtumés à voir leur Roi à leur tête. On s'étoit contenté de publier, que ce Monarque avoit ſeulement été bleſſé légérement; mais les troupes jugeoient, qu'il faloit que la bleſſure fût bien dangéreuſe, pour qu'on ſe fût arrêté en ſi beau chemin, d'où l'on concluoit encore qu'il faloit qu'il eût perdu connoiſſance: quelques-uns ajoûtoient qu'il étoit peut-être déja mort, d'autres tranchoient le le mot, & diſoient qu'il l'étoit effectivement; qu'il n'y avoit rien de ſi ſûr.

Le Roi fut transporté à Dirschau ; durant le chemin sa blessure continua à saigner, malgré tout ce qu'on avoit fait pour étancher le sang ; & il en vomissoit aussi toûjours un peu par la bouche.

Arrivé à Dirschau, son Médecin & son Chirurgien accoururent pour en prendre soin. On leva l'appareil : le premier, effrayé à l'aspect d'une plaie si profonde & si grave, ne put s'empêcher de dire, qu'il avoit prédit ce malheur, & que Sa Majesté s'exposoit trop. Le Roi, attribuant ce transport à l'affection & au zèle du personnage, se contenta de lui répondre par le proverbe Latin, *ne sutor ultra crepidam.* Mêlez-vous de votre métier.

Le Chirurgien ayant examiné la place, & décidé qu'il n'étoit pas possible de retirer une balle, qui avoit pénétré si avant dans le corps ; *qu'elle y reste donc*, repartit le Roi sans s'émouvoir, *& qu'elle soit un monument d'une vie qui n'a pas été passée dans l'oisiveté & les délices.* Ensuite il ajoûta, *il sied bien à un Roi d'avoir un grand courage, dans un corps qui n'a point connu la mollesse* (1).

(1) *Quum Chirugus glandes, corpori infixas extrahere non posset*, Hæreant, *inquit Rex*, non

Bientôt après les principaux Officiers de son armée, ayant le Chancelier à leur tête, vinrent en Corps le supplier d'avoir plus de soin de sa personne. Ils lui représentèrent que sa vie étoit d'une conséquence infinie pour le bien de son Royaume; & qu'ainsi il la devoit ménager avec les mêmes précautions que le salut de ses sujets. Le Roi leur témoigna qu'il étoit sensible à cette marque de leur affection; mais en même tems il leur fit entendre, qu'il ne se croyoit pas si nécessaire à son Royaume qu'ils le disoient; & qu'il avoit cette confiance en la bonté de Dieu, qu'en cas qu'il lui plût de disposer de sa personne, il n'abandonneroit pas la Suéde, & lui susciteroit des défenseurs. „Dieu, ajoûta-il, m'a commis cette charge, „ il ne faut pas que la peur ou la paresse me la fasse négliger: & que „ pourroit-il m'arriver de plus glorieux „ que de perdre la vie en combattant, „ pour la gloire de Dieu & pour le „ bien de mes sujets". L'événement ne prouva que trop dans la suite qu'il avoit bien moins fait d'attention aux

degeneris vitæ monimenta; magnus Regem decet animus in corpore non effeminato. Loccen. Hist. Suec.

remontrances, qu'au ſentiment qu'exprimoit ſa réponſe.

Le Roi fut près de trois mois malade de cette bleſſure ; mais enfin il en revint, & au bout de ce tems il recommença à ſortir & à travailler, quoiqu'avec plus de ménagement. Il fit attaquer & reprendre Pautzke, & reſſerrer de plus près la Ville, qu'il voulut qui reſtât bloquée, juſqu'à ce qu'il la pût attaquer de vive force.

La Ville de Dantzig ſe trouva en effet bien-tôt dans une fâcheuſe extrémité : inveſtie de partout ſur le continent, elle ſe ſeroit conſolée, ſi elle avoit eu la mer libre ; mais l'Eſcadre Suédoiſe continuoit à croiſer dans ces Parages, ne laiſſant paſſer aucun Vaiſſeau chargé pour Dantzig. Le Roi même avoit fait déclarer dans tous les ports de la mer Baltique, qu'étant en guerre avec la Ville de Dantzig, ſes Vaiſſeaux avoient ordre de s'emparer de tous ceux qui y porteroient des vivres & des munitions, ou qui ſeroient chargés pour le compte des Marchands de cette Ville.

Les Dantzikois ſe voyant à la veille d'être ruinés de fond en comble ſacrifièrent une partie de leurs richeſſes à

équiper une escadre, pour tenir l'entrée de leur port libre. Ils avoient travaillé à cet armement avec une ardeur infatigable, & étoient parvenus à équiper douze grands Vaisseaux, dont ils donnèrent le commandement à *Arend Dirkmann* (1) Danois de naissance, brave & expérimenté marin.

Celui-ci se mit en mer pour chercher l'escadre Suédoise, qui étoit commandée par le Vice-Amiral Niklas Stiernskiœld. Le 28. de Novembre 1627. les deux escadres en vinrent aux mains à quelques lieues de la rade de Dantzig. Le combat fut long & sanglant. A la fin les Suédois plièrent & prîrent la fuite. Stiernskiœld environné d'ennemis prit le parti désespéré de se faire sauter en l'air. Il périt avec tout son équipage (2). Gustave apprenant la mort

(1) M. Harte l'appelle l'*Amiral Appelmann*: & de même que Loccenius il place ce combat au commencement du printems de 1628 ce qui est contraire au sentiment des Auteurs contemporains, dont l'un vivoit même sur les lieux, je parle de *Hoppen*. Voy. aussi Lengnich, Curiken, & Piasecius-même. La perte des Suédois ne fut pas non plus aussi considérable que le Chanoine Anglois le dit, & Stiernskiœld n'étoit pas Amiral.

(2) M. Harte place cette action sous l'année 1628. Il suit encore Loccenius; mais Hop-

de ce brave Officier, s'écria, *J'admire Stiernskiœld, mais je déteste sa funeste résolution par rapport à lui-même, & aux malheureux compagnons de sa destinée.* Dickmann Amiral des Dantzikois fut tué dans la mêlée, & ce fut une perte irréparable pour la Ville de Dantzig, qui perdit outre cela quatre ou cinq cens de ses meilleurs Soldats ou Matelots, dont la prise du Vaisseau Suédois ne la dédommagea pas. Ils ne laissèrent pas de le faire entrer en triomphe dans leur port, au moyen des Chaloupes qui le remorquoient; car il étoit fort maltraité dans ses mâts & dans ses voiles, & plusieurs boulets avoient même pénétré dans le Corps du Bâtiment.

Cette Victoire, qui au fond n'étoit

pen, Curiken, Lengnich, Piasecius-même marquent exactement le 28. Novembre 1637. Ils doivent en être crus: Le premier étoit du pays & contemporain: au lieu que Loccenius a écrit long-tems après, & il n'étoit pas Suédois, comme M. Harte se l'imagine, mais Allemand. M. Bœhm dit que Stiernskiœld fut fait prisonnier & mourut quelques jours après de ses blessures; mais il est certain que ce Vice-Amiral périt de la manière que nous avons dit. Outre les témoignages publics, j'ai pour garans les Mémoires Mss. de M. Arkenholtz.

pas grand chose enfla fort le cœur aux Dantzikois, & piqua extrêmement le Roi de Suéde. *Est-il possible*, s'écria-t-il en l'apprenant, *qu'une poignée de Commerçans pacifiques aient battu un peuple qui fait métier de la guerre.* La verité est, que ceux de Dantzig avoient de meilleurs Matelots, & qui entendoient mieux la Marine que les Suédois; & l'on sait bien que dans les combats de mer, encore plus que sur terre, toute la valeur du monde céde à la manœuvre & aux vents.

Mais bien-tôt le Roi de Suéde suivant sa coûtume ne songea plus à cet échec, que pour penser aux moyens de le réparer. Il étoit sur le point de repartir pour la Suéde, & il se promettoit bien d'y remettre sa flotte sur un pied, qui mît les Dantzikois hors d'état de vouloir se mesurer avec lui par mer. Peu de jours avant son départ, foible encore de sa blessure, il attaqua Wormdit en personne & l'emporta d'assaut. Les Polonois lui avoient repris cette place; mais la jugeant absolument nécessaire à ses desseins sur Dantzig, il la leur reprit. A peu près dans le même tems le Colonel Tott s'empara de Guttstadt; & Gustave-Adolphe reçut l'or-

dre de la jarretière. Ce fut à-peu-près à quoi se reduisirent tous les secours qu'il esperoit des Anglois, & tout ce que Charles I. fit en faveur de son malheureux Beau-Frère, & de la liberté de l'Allemagne.

Le Roi partit pour Suéde au commencement de Decembre. Le séjour qu'il y fit acheva de rétablir sa santé & de lui rendre ses forces par le bénéfice de l'air natal. Mais il ne laissa pas, malgré sa foiblesse, de se donner beaucoup de mouvement, pour que son escadre fût prête & renforcée au commencement du printems de 1628. En effet il en vint à bout, & fit voile vers la Prusse avec trente Vaisseaux, bien équipés & bien armés.

Cette escadre rencontra sept Vaisseaux de Dantzig à l'embouchûre de la Vistule: le Roi les fit attaquer. Trois fûrent pris, un quatriéme coula bas, & un cinquiéme se retira à Colberg en Pomeranie. Le Roi le redemanda de cette Ville, qui le lui livra à la prémiére sommation. Les deux autres se rétirérent fort maltraités sous le canon du Fort de Weixselmunde.

Les Dantzikois se consolèrent en quelque sorte de cet échec par l'arrivée

de quelques Vaisseaux Polonois, qui leur apportoient des vivres, & qui échappèrent avec beaucoup de valeur, & d'adresse à l'Escadre Suédoise.

Le Roi avoit donné rendez-vous à ses troupes près de Dirschau, dans le même camp qu'elles avoient occupé l'année précédente. Dès que l'armée fut rassemblée, il la joignit avec quelques troupes qu'il avoit amenées de Suéde, & s'étant mis à la tête de sept mille hommes d'élite, il marcha avec tant de célérité par des chemins, qu'on avoit cru impraticables, qu'il prévint Koniecpolsky, & se porta dans le petit Werder tout près de Dantzig. Il fit jetter des ponts sur la Vistule, & fit passer ses troupes & son artillerie, moins considérable par le nombre des piéces, que par plusieurs canons de nouvelle invention. Je parle de ces fameux canons de *cuir bouilli*, dont tous les Historiens de ce tems-là ont fait mention, sans en avoir donné une idée bien juste. La machine entière consistoit (1) en un grand tuyau de cuivre battu, & très mince (2). La chambre de même

(1) Hoppe dans les Acta Boruss. II. Part. p. 910.

(2) L'Auteur dit *mince comme du parchemin.*

métal, étoit renforcée de quatre fortes bandes de fer, de gros cables & de cordes, autant qu'il en faloit pour donner à la machine la forme d'un canon; le tout étoit couvert de cuir, ou de tout autre peau teinte de telle couleur qu'on vouloit, souvent dorée par-ci par-là. On en pouvoit tirer coup sur coup, sans qu'il fût besoin de rafraichir ni de laver la machine, qui d'ailleurs, étoit montée sur un affût si leger, que le tout pouvoit être aisément traîné par deux hommes par tout où l'on vouloit.

Les meilleurs écrivains attribuent l'invention de cette sorte de canon au Baron Melchior de Wurmbrand, qui, ayant quitté le service de l'Empereur, avoit passé dans celui du Roi de Suéde, & ce fut au siége de Wormdit que ce Prince s'en servit pour la prémière fois.

Gustave-Adolphe fit insulter en plein jour une redoute, que les Dantzikois avoient élevée sur une hauteur. Les Suédois s'y portèrent vaillamment; mais la Garnison se defendit si bien, qu'ils fûrent repoussés, & le Comte de Thurn, qui les commandoit, y reçut une grande blessure, qui l'obligea de se retirer,

Mais le Roi le vengea ayant battu un gros de Polonois, dont deux cens fûrent tués, & on leur prit douze piéces de gros canons.

Koniecpolsky voyant bien, que le Roi de Suéde visoit à reduire Dantzig par famine, & par l'interruption de son commerce, prit le parti de faire quelque diversion en faveur de cette Ville. Il vint donc mettre le siége devant Meaw, que le Roi lui laissa faire tranquilement, ne voulant pas s'écarter de Dantzig. De-là le Général Polonois vint mettre le siége devant Pautzke qu'il prit aussi. Gustave avoit envoyé le Colonel Tott avec un petit détachement de Cavalerie, pour observer les mouvemens de Koniecpolsky. Quelques centaines de Cosaques & de Hussars s'étoient embusqués dans un bois, près de Grebin, Château bâti par les Chevaliers Teutons, à peu de distance de Dantzig. Tout à coup Tott se trouva entouré d'ennemis plus forts du triple que sa troupe. Il prit son parti en brave homme, &, chargeant les premiers Escadrons ennemis qui s'avançoient, il les battit, se fit jour & revint auprès du Roi avec quatre étendarts & quelques prisonniers. Gustave apprit d'eux,

d'eux, que Koniecpolsky avoit pris Pautzke, & qu'il marchoit pour faire lever le blocus de Dantzig.

Le Roi jugea à propos de lui épargner la moitié du chemin, & sans trop dégarnir ses lignes de devant Dantzig, il marcha avec une partie de l'armée à la rencontre des Polonois.

Koniecpolsky apprenant que le Roi venoit à lui avec une partie de son armée, sentit une joie secrete, esperant de l'accabler sous le nombre; mais il en arriva tout autrement, & la prudence de Gustave, la valeur de ses troupes, & l'expérience de ses Officiers suppléa à tout; sans compter que son artillerie mieux servie, & plus légère que celle des ennemis, mit bientôt le desordre dans les escadrons Polonois.

La Bataille se donna à la vue de Dantzig, les Polonois y perdîrent trois mille hommes, quatorze drapeaux ou étendarts, & quatre piéces de canon, & Koniecpolsky même y fut mortellement blessé.

Après cette défaite, la Ville de Dantzig n'avoit plus guère de secours à attendre, que des Généraux de l'Empereur.

La Cour Impériale & celle de Ma-

drid, avoient jusques-là empêché le Roi de Pologne de se prêter à aucun accommodement, sous l'esperance de le secourir bientôt efficacement par mer & par terre, & de le retablir non seulement en Prusse & en Livonie, mais aussi sur le Trône de Suéde. L'Empereur avoit actuellement une Ambassadeur à Varsovie, qui ne cessoit de souffler la guerre, & de promettre au-delà de ce qu'on souhaitoit, quoiqu'on souhaitât beaucoup. Sigismond voyoit l'Empereur Maître de l'Allemagne, victorieux du Roi de Dannemark, au point qu'on avoit tout lieu de craindre, qu'il ne s'emparât des Isles Danoises, étant déja Maître du Holstein & du Jutland. Les Electeurs & les Princes de l'Empire étoient, ou dépouillés de leurs Etats, ou humiliés à n'oser lever la tête. Tout trembloit devant cette puissance formidable de la Maison d'Autriche victorieuse de tous ses ennemis. Cet aspect rendoit probable aux yeux du Roi de Pologne, toutes les promesses que lui faisoit la Cour de Vienne; mais d'un autre côté, les conquêtes de Gustave-Adolphe en Livonie & en Prusse, ses victoires, le danger que couroit la Ville, dont la prise alloit fournir à ce

Prince de nouveaux moyens de faire la guerre, tout cela l'embaraſſoit extrêmement. Son Sénat comptant peu ſur les ſecours de l'Empereur, le redoutant même, le ſollicitoit inſtamment de faire la paix avec le Roi de Suéde, & lui faiſoit enviſager tous les deſagrémens, que lui pouvoit cauſer la continuation de cette guerre, le mécontentement de la Nobleſſe, qui ne manqueroit pas d'éclater dans la Diéte Générale, qui étoit près de ſe tenir, le peu de fond qu'il y avoit à faire ſur les promeſſes de l'Empereur, & les ſoupçons que les Etats de Pologne en concevroient en ſuppoſant qu'elles fuſſent miſes en exécution. En effet, le bon Roi Sigismond ne voyoit pas que c'étoit pour lui-même, que l'Empereur ſongeoit à conquérir la Suéde, dès qu'il ſeroit maître du Dannemark; que tout ce grand zéle de Réligion, que Ferdinand affectoit, n'étoit qu'un manteau à ſon ambition; & que c'étoit-là la vraie origine de la maxime fanatique, qui depuis cent ans s'étoit débitée, & ſe débitoit encore parmi les Moines, & en particulier parmi les Jéſuites & les autres Théologiens Eſpagnols; ſavoir, „ qu'il im-

„ portoit (1) à la Chrétienté de n'être
„ gouvernée que par un seul chef, sans
„ quoi on ne parviendroit jamais à ex-
„ tirper les Hérésies & le Mahomé-
„ tisme : que la foi Catholique suivroit
„ la fortune de la Maison d'Autriche ;
„ que, si cette Maison régnoit seule dans
„ le Monde, il n'y auroit aussi qu'une
„ seule foi & un seul batême.

C'étoit-là le grand argument des ennemis de la Maison de France dans le seiziéme siécle, & celui qu'on employa ensuite pour mettre l'Allemagne sous le joug, & pour envahir le Dannemark & la Suéde. Mais la Providence avoit fait naître Gustave-Adolphe, pour renverser ce pompeux édifice, élevé sur la tyrannie, la fraude & la violence. Elle avoit doué ce grand Roi de toutes les qualités nécessaires, pour produire de grandes révolutions, pour briser les chaînes qu'on forgeoit à l'Europe, &

(1) Arcanum est Austriacæ genti quod ab Hispanis Theologis accepere : Expedire Reipublicæ Christianæ, in gentem unam transire Europæ dominium, nunquam aliàs extirpandis hæresibus, aut Mahumetismus : fortunæ Austriacorum annexam esse fidem Catholicam : si una dominabitur gens, fidem unam fore. *Grammondi* Hist. Gall. Litt.

changer la face des Etats. Nous le verrons ce Roi de neige, comme l'appelloit la Cour de Vienne, qu'un hyver avoit vu naître & qu'un soleil du printems devoit fondre, nous le verrons avec une poignée de vaillans hommes, ébranler le Trône de l'Empereur, subjuguer toute l'Allemagne, relever ses alliés, les maintenir par ses brillans succès, dissiper ses ennemis, les poursuivre par tout sans s'étonner de leur grand nombre, & terminer enfin sa glorieuse carrière dans le sein de la victoire.

Mais avant que d'entrer dans cette fameuse époque, il faut en peu de mots tracer aux yeux du lecteur un fidéle tableau des troubles qui agitoient l'Allemagne, à la faveur desquels la Maison d'Autriche s'étoit élevée à un si haut dégré de puissance, qu'elle menaçoit d'un joug prochain tout le reste du Nord.

On sait que par la Convention de Passau du 16. de Juin 1552. & par le décret de la Diéte d'Augsbourg en 1555. toute l'Allemagne fut divisée en deux grands partis, les Catholiques & les Protestans, qui fûrent mis sur un pied égal dans l'Empire, en vertu de

cette Constitution fondamentale. Il y avoit un troisiéme parti, moins considérable que celui-là, qui prétendoit être compris sous le nom général de Protestans, quoiqu'il n'eût été fait aucune mention d'eux, ni dans la Convention de Passau, ni dans le recès de la Diéte d'Augsbourg. Ce parti étoit celui des Calvinistes, à la tête duquel étoient l'Electeur Palatin & le Landgrave de Hesse, tandis que l'Electeur de Saxe étoit Chef de celui des Luthériens.

Les armes des Empereurs Autrichiens n'ayant pu venir à bout d'exterminer les Protestans, leur politique s'appliqua à les détruire l'un par l'autre, & à souffler même le feu de la discorde entre les Catholiques & les Protestans, afin qu'à la faveur de ces troubles, ils pussent rendre la Couronne Impériale Héréditaire dans leur Maison, & réduire les Electeurs & les Princes à la condition de simples Gouverneurs, d'Intendans ou de Baillifs.

Pour parvenir à ce but, ils favorisoient tantôt les Catholiques, tantôt les Protestans, & ils animoient les uns & les autres contre les Calvinistes, pour qui les Luthériens mêmes n'avoient guè-

re moins d'aversion que les Catholiques.

Les Calvinistes fâchés de n'avoir pu être nommément compris dans les deux célèbres constitutions de Passau & d'Augsbourg, qui regloient définitivement l'état de la Réligion dans l'Empire, n'attendoient que le moment favorable pour obtenir une nouvelle Loi en faveur de leur Communion.

L'affaire de la succession de Juliers excita de grands mécontentemens. La Maison d'Autriche s'étoit adjugé cette riche succession, au préjudice des Electeurs de Brandebourg, de Palatin, & de Saxe; mais quoique cette affaire eût ensuite été provisionnellement accommodée, elle avoit trop découvert les vues de la Cour Impériale, pour que les esprits n'en fussent pas encore émus.

Les Protestans indiquèrent une Assemblée Générale à Nuremberg, pour aviser à leur commune défense. Les Principaux Princes & Etats de cette communion y assistèrent, excepté l'Electeur de Saxe que la Cour de Vienne leurroit de l'esperance, qu'il auroit la meilleure part à la succession de Juliers, si elle pouvoit parvenir à reduire les Princes mécontens.

Les Protestans n'ayant pu obtenir sa-

tisfaction de l'Empereur renouvellèrent leur ancienne alliance sous le nom d'*Union Evangélique*, ce qui donna lieu à leurs ennemis de former une autre union sous le nom de *Ligue Catholique*.

Ces commencemens de discorde étoient des étincelles d'un embrasement général. Le feu couvoit sous la cendre, il ne s'agissoit que d'un foible mouvement, pour lui donner toute l'activité dont il étoit susceptible, & ce fut les Bohêmes qui donnèrent ce mouvement.

Le Royaume de Bohême avoit été électif, avant qu'il tombât entre les mains de la Maison d'Autriche: depuis cette époque, il n'étoit resté aux Etats du pays que le droit de confirmer leur Roi, foible image de leurs anciennes libertés.

La Bohême étoit aussi partagée en deux Puissantes Sectes, celle des Papistes, & celle des Callixtins, reste des fameux Hussites. Ceux-ci après de longues & sanglantes guerres, avoient enfin obtenu de Sigismond Empereur & Roi de Bohême une constitution, en vertu de laquelle il ne pouvoit jamais y avoir dans Prague, ni Magistrat, ni Bourgeois, qui ne fût de leur Communion. Mais les Rois de la Maison d'Autriche, violè-

violèrent cette Loi dès qu'ils se vîrent substitués à la Maison de Luxembourg. Ils forcèrent le Magistrat de Prague à recevoir des Catholiques au nombre des Bourgeois; bien-tôt le Magistrat même se trouva mi-parti. Toutefois les uns & les autres regretoient également la perte de leurs priviléges, & gémissoient du despotisme qu'on introduisoit dans le Royaume.

Mais ce qui acheva d'étonner les Bohêmes ce fut la résolution, que prit l'Empereur Mathias de céder, dès son vivant ses Etats Héréditaires à son Neveu Ferdinand Archiduc de Gratz.

Ferdinand Fils de Charles d'Autriche & de Marie de Bavière, étoit né à Gratz le 9. de Juillet 1578. Son Père Charles étoit Fils de Maximilien II. Père des Empereurs Rodolphe & Mathias, & des Archiducs Maximilien & Albert, qui tous moururent sans postérité. A l'âge de douze ans il fut envoyé à Ingolstadt pour y achever ses études. Il y demeura cinq ans, & ne fréquenta que des Prêtres, & surtout des Jésuites. Dans le voyage qu'il fit en Italie peu de tems après avoir fini ses études, il logea à Rome chez ces Pères, & ce fut apparemment dans leur conversa-

tion, qu'il puiſa ce zèle furieux qui ſignala toutes les époques de ſa vie.

A peine ſe vit-il maître des pays qui formoient ſon appanage, qu'il commença à y faire abattre des Temples, & à déclarer qu'il ne vouloit qu'une Réligion ſous ſon Gouvernement.

En 1607. l'Empereur Rodolphe ſon Oncle l'avoit nommé ſon principal Commiſſaire à la Diéte de Ratisbonne. Là il donna des marques de ſa haine pour les Proteſtans; car, comme ceux-ci vinrent à demander le redreſſement de leurs griefs, l'Archiduc leur répondit qu'ils devoient commencer par accorder à l'Empereur ce qu'il demandoit, après quoi on parleroit de leurs griefs. Cette réponſe excita de grands débats entre les Proteſtans & les Catholiques, & fut cauſe que quatre mois ſe paſſerent à diſputer ſans qu'on pût convenir de rien; de ſorte que la Diéte ſe ſépara avec auſſi peu de fruit, que ſi elle n'avoit pas été aſſemblée.

Mathias ayant ſuccedé à ſon Frère Rodolphe, & voyant la poſtérité de Maximilien II. ſon Père près de s'éteindre, reſolut de ſe ſubſtituer ſon Couſin Ferdinand Archiduc de Gratz, & de le faire reconnoître proviſionnel-

lement pour son Successeur dans tous ses Etats Héréditaires. Il s'arrangea pour cet effet avec le Roi d'Espagne son Neveu, qui auroit pu former des prétentions sur ces Etats du Chef de sa Mère Anne d'Autriche Fille de Maximilien II. & par conséquent Sœur de Mathias. Mais cet arrangement ne plut pas aux Bohêmes, ils trouvèrent très-mauvais que l'Empereur voulût disposer de leur Couronne, sans les consulter, & tout comme si la Bohême n'avoit plus été qu'un pays conquis & réduit en esclavage.

Après cette démarche, il fut question de faire reconnoître l'Archiduc pour Roi de Bohême, l'Empereur convoqua les Etats du Royaume. Ils s'assemblèrent le 6eme. du mois de Juin 1618. Le Chancelier en fit l'ouverture par un long discours, qui roula sur l'attention que Sa Maj. Imp. avoit toûjours eue de maintenir le repos & la tranquilité dans son Royaume; que se voyant sans enfant & sans esperance d'en avoir non plus que ses Frères, il avoit adopté son Neveu Ferdinand Archiduc de Gratz; qu'il le leur proposoit pour son Successeur; que les Archiducs Maximilien & Albert ses Frè-

res lui avoient cédé tous leurs droits ainsi que le Roi d'Espagne, & qu'il espéroit que les Etats l'accepteroient avec empressement pour prévenir toute sorte de trouble.

Le Chancelier remit une copie de ce discours au Bourgrave, qui est comme le Président des Etats. Trois jours après l'Empereur se rendit de nouveau dans l'Assemblée, pour apprendre la résolution des Etats. Le Bourgrave commença par remercier ce Prince au nom de l'Assemblée de ses soins pour le repos du Royaume, & après quelques discours semblables, il déclara que les Etats agréoient l'Archiduc pour leur Roi.

Cette soumission fut forcée & ne fut qu'apparente. Les Etats étoient environnés de troupes Impériales. Ils se contentérent d'exiger une déclaration par écrit, dans laquelle l'Archiduc promettroit de confirmer tous les priviléges du Royaume, au plus tard quatre semaines après le décès de l'Empereur.

L'Archiduc ayant donné cette déclaration fut proclamé éventuellement Roi de Bohême, & ainsi finirent les Etats de Prague, où la crainte & la surprise

attachèrent les suffrages: mais bien-tôt les uns se repentîrent d'avoir cédé à la crainte, & les autres d'avoir été pris pour dupes. La honte fut égale pour ceux-là & pour ceux-ci, & le mécontentement succèda bien-tôt à la honte.

Il arriva peu de tems après une petite affaire, qui fit sentir aux Protestans le peu de fond qu'ils devoient faire sur la protection de leur nouveau Roi. L'Archevêque de Prague & l'Abbé de Braunau firent abattre quelques Temples de Callixtins, & maltraiter ceux qui vouloient s'y opposer; ils prétendoient que ces Temples étoient bâtis sur des fonds appartenant à leurs Eglises. Les Protestans eurent beau prouver que ces Temples n'avoient rien que de conforme aux concessions de l'Empereur Rodolphe, on ne les écouta point. Ferdinand à qui ils portèrent leurs plaintes n'en tint aucun compte; bien-tôt il éloigna de toutes les charges tout ce qui n'étoit pas de sa Réligion; les tribunaux, les Offices militaires & les Gouvernemens ne fûrent remplis que de Catholiques. Nul Protestant n'obtenoit ni grace ni récompense; & le nom seul de Luthérien leur donnoit l'exclusion en toute occasion.

Une conduite si partiale & si tyrannique fit songer à quelques remedes. Les Protestans s'assemblèrent & firent entr'eux une confédération, par laquelle ils s'engageoient reciproquement à maintenir leur confession de foi, à défendre les libertés de la nation, & à se soutenir les uns les autres contre quiconque voudroit les anéantir.

Henri Mathias, Comte de Thurn, Bourgrave de Karlstein & Lieutenant-Général du Royaume, étoit à la tête de cette Assemblée. C'étoit l'un des plus illustres & des plus riches Seigneurs de Bohême. Ce fut lui qui fit dresser les articles de la confédération & qui en fut le plus zèlé défenseur.

Le 23. de Mai, le Comte accompagné de divers Gentilshommes Protestans & de Gens armés, se rendit au Château où se tenoit le Conseil d'Etat, & monta à la Salle où les Officiers de l'Empereur étoient assemblés, pour pourvoir aux affaires du Gouvernement. Là, il exposa les griefs de toute la Nation, demanda le rétablissement de ses libertés, & ajoûta que, quand ils avoient reconnu Ferdinand pour leur Roi, ils n'avoient pas prétendu élever un despote sur le trône, ni devenir ses escla-

ves, & que s'il ne changeoit pas de fyſtème, ils ſe verroient obligés de changer de Maître.

Les principaux membres du Conſeil répondîrent avec modération, & tâchèrent d'adoucir les eſprits; mais d'autres fûrent moins prudens, &, pleins des maximes de leur Maître, ils traitèrent le Comte & ceux qui le ſuivoient d'inſolens & de rebelles, les menaçant de la colère de l'Empereur.

Pour toute réponſe le Comte ordonna qu'on les jettât par les fenêtres. Ce qui fut exécuté ſur le champ, avec tant de bonheur pour eux que, quoiqu'ils tombaſſent d'une hauteur très conſidérable, ils ne ſe fîrent preſque point de mal, étant tombés ſur un terrain mou, marécageux & plein de roſeaux. Ce qu'il y a de non moins étrange, c'eſt qu'il n'y en eut aucun de bleſſé, quoiqu'on leur tirât pluſieurs coups de mouſquet des fenêtres. Ce fut-là le ſignal de toutes les révolutions qui ſuivîrent, l'origine de cette cruelle guerre, qui dura trente ans, qui traîna à ſa ſuite la famine & la peſte, qui ne fit qu'un déſert de toute l'Allemagne, & qui ne fut terminée qu'après avoir coûté des millions d'hommes, & épuiſé les Puiſ-

fances de l'Europe, qui toutes y prîrent part à la réserve de l'Angleterre. Après ce coup d'éclat, ceux même des Protestans, qui ne l'approuvoient pas, se joignîrent aux autres, persuadés que l'Empereur ne distingueroit personne dans sa vengeance.

La plûpart des Catholiques, jaloux des libertés de la Nation, & se repentant d'avoir accepté Ferdinand pour Roi, se joignîrent aux Protestans.

En peu de tems toute la Bohême fut en armes, & cet exemple fut suivi de la Silésie, de la Moravie; tandis que la Hongrie & l'Autriche même étoient dans une étrange fermentation. Mathias vouloit qu'on usât de douceur avec tous ces peuples, surtout avec les Bohêmes, & qu'on tâchât de les appaiser: Ferdinand plus fier & plus vif, étoit d'avis qu'on employât la force, & qu'on les réduisît à se remettre à la discrétion de l'Empereur: mais ce Prince n'avoit que le pouvoir de dire son avis; l'Empereur son Oncle en lui cédant la Hongrie & la Bohême, s'étoit reservé la suprême autorité jusqu'à la fin de ses jours. Ferdinand en étoit au desespoir, & s'en prit à Klesel ou Glesel Cardinal & favori de l'Empereur. Comme il le

soupçonnoit d'avoir donné ce Conseil à l'Empereur, il le fit enlever au milieu de la Cour, le dépouilla des marques de son autorité, & le relegua dans le fond de la Stirie, où il n'eut plus de commerce avec personne. L'Empereur ne pouvant remedier à cette affaire, fut obligé de l'approuver.

Cependant le Comte de Thurn avoit été chargé par les Etats de Bohême de pourvoir à la défense du Royaume ; & quoique l'Empereur exhortât chacun à se retirer chez soi, leur offrant une amnistie générale pourvu qu'ils rentrassent tous dans leur devoir, le Comte jugea qu'on étoit trop avancé pour réculer, & que suivant toute apparence l'Empereur, & son Neveu Ferdinand encore moins, ne pardonneroient jamais sincérement l'insulte faite à leurs Officiers. Ainsi le Comte fit de grands amas de vivres, d'armes & de Soldats. Ensuite il chassa toutes les Garnisons Impériales de la Bohême, & marcha contre Krumau & Budweis, postes importans qui fermoient l'entrée de la Bohême du côté de l'Autriche. Krumau ouvrit ses portes; mais pour Budweis la Bourgeoisie voulut se

defendre, & le Comte ne jugea pas à propos d'en entreprendre le siége.

Pendant qu'il agissoit ainsi de ce côté-là, Ernest de Mansfeld bâtard de Pierre-Ernest Comte de Mansfeld, qui venoit d'entrer au service des Etats de Bohême, soumettoit les places au Nord & à l'Est de la Bohême, qui tenoient encore pour l'Autriche. L'Empereur, qui n'avoit rien de prêt, pour étoufer un soulevement si considérable, ne cessoit d'offrir pardon sur pardon, amnistie sur amnistie, mais tout cela ne servoit de rien; les esprits étoient trop aigris, & les affaires des mécontens étoient en trop bonne situation, pour craindre le ressentiment de l'Empereur.

Les Etats de Bohême avoient écrit à tous les Princes d'Allemagne pour justifier leur conduite, & en particulier aux Etats Protestans pour leur demander du secours. Ils recherchèrent l'amitié de Bethlem-Gabor Prince de Transilvanie, dont la valeur étoit en grande recommendation chez les Turcs, & très redoutée à Vienne. Bethlem offrit son alliance aux Bohêmes, fit un traité d'Union avec eux, & promit d'attaquer l'Empereur avec trente mille hom-

mes, & de faire une invasion en Hongrie.

Bethlem suivoit la Réligion Reformée ou Calviniste. Les Hongrois de cette Réligion, aussi maltraités par le Ministère de Vienne que les Protestans de Bohême, l'invitoient à faire irruption sur les terres de l'Empereur, lui promettant de se joindre à lui avec un bon Corps de troupes, & de le reconnoître pour leur Souverain.

Gabor n'eut garde de rejetter leurs offres; il leur donna de bonnes esperances, & cependant prépara toutes choses pour son expédition, assembla des troupes sous divers prétextes, & vint fondre tout d'un coup sur la Hongrie, qu'il traversa comme un torrent. Rien de plus brillant que les commencemens de cette invasion, mais la fin n'y répondit point.

Cependant l'Empereur se voyoit, pour ainsi dire, environné d'ennemis. Tous ses pays héréditaires étoient en armes; c'étoit une defection générale. Les armes des deux Généraux des Etats de Bohême étoient déja de plus de trente mille hommes, la plûpart vieux Soldats Allemands, qu'on leur avoit envoyé sous main.

Dans cette extrémité, l'Empereur s'adressa à l'Archiduc Gouverneur des Pays-bas, qui fit aussitôt partir un corps de troupes, sous les ordres du Comte de Buquoi, qui, après une assez longue marche, s'approcha de la Bohême par les frontières de la Moravie.

Charles-Bonaventure-de-Longueval, Comte de Buquoi, étoit né dans les Pays-bas d'une Maison distinguée. Il avoit porté les armes dès son enfance, depuis l'état de simple Soldat jusqu'à celui de Grand-Maître de l'Artillerie, de Général en Chef, de Chevalier de la Toison d'Or. C'étoit sans contredit le meilleur Général qu'eût alors l'Espagne.

L'Empereur de son côté avoit rassemblé sept ou huit mille hommes, dont il avoit donné le commandement à Henri Du Val, Comte de Dampier, Gentilhomme Lorrain, qui avoit servi avec reputation dans les guerres de Hongrie. Dampier vint se poster près des bois de Czaslau, où il y eut entre ses gens & les Bohêmes une rude escarmouche, qui coûta la vie à bien du monde de part & d'autre, & après laquelle Dampier fut obligé de se retirer derrière les bois.

Les affaires des Bohêmes alloient à merveilles. Les Moraves, qui n'avoient pas voulu d'abord agir ouvertement, venoient de leur envoyer un corps de troupes d'environ huit mille hommes. Ils entretenoient correſpondance avec les Proteſtans de Baſſe-Autriche, qui n'attendoient qu'un coup un peu déciſif, pour pourſuivre auſſi les armes à la main la ſatisfaction, qui leur étoit due pour tant de priviléges violés & foulés aux pieds. Le Comte de Solms leur amena un corps de bonnes troupes, levées dans le Duché de Brunſwic.

Le Comte de Buquoi, s'étant fait joindre par Dampier, entra plus avant dans la Bohême dans la vue de donner Bataille aux mécontens; mais s'étant approché de la Moldau, il vit que les deux Armées Proteſtantes étoient jointes, & elles lui parûrent ſi belles, ſi nombreuſes, & ſi bien poſtées, qu'il n'oſa hazarder une Bataille, & ſe retira ſous le canon de Budweis, où il ſe retrancha.

Les Impériaux abandonnant ainſi la campagne, Mansfeld vint mettre le ſiége devant Pilſen, qu'il força en aſſez peu de tems, &, au moyen de cette

conquête, toute la Bohême se trouva soumise aux Etats.

L'Empereur voyant que sa santé s'affoiblissoit chaque jour, voulut, avant que de mourir, avoir la gloire de pacifier les troubles de Bohême, & resolut d'accepter l'arbitrage, qui lui étoit offert par les principaux Electeurs & Princes de l'Empire, & auquel les Bohêmes offroient de se soumettre. Mais le Monarque mourut avant qu'on eût pu convenir du lieu des conférences ; & ce fut desormais avec Ferdinand que les Bohêmes eûrent affaire.

Ce Prince à la mort de son Oncle, se trouvoit dans la situation la plus critique du monde. Si d'un côté il succédoit à de grands Etats, s'il étoit déja Roi de Hongrie dès avant la mort de l'Empereur, designé Roi de Bohême, pourvu du Gouvernement de l'Autriche, par la cession de l'Archiduc Albert ; de l'autre, il ne voyoit que des peuples en armes contre lui ; la Bohême étoit à-peu-près perdue, ainsi que la Silésie & la Moravie ; les deux Autriches étoient à la veille d'éclater, & de s'unir aux Bohêmes ; les Hongrois n'attendoient que le moment où Beth-

lem-Gabor paroîtroit pour se soulever, & se ranger sous les drapeaux des ennemis de la Maison Archiducale ; il voyoit les Electeurs peu disposés à donner toûjours leurs sufrages à cette Maison, & ennuyés de voir la dignité Impériale devenir Héréditaire, les Protestans n'attendant qu'une légère occasion de prendre les armes ; & toute l'Allemagne alloit être déchirée par une guerre civile, dont il n'étoit pas aisé de prévoir la fin. D'un autre côté, il voyoit les Etats voisins hors d'état de favoriser le parti des mécontens. La France étoit alors gouvernée par une régence, & un Ministère tout vendu à l'Espagne. L'Angleterre étoit à-peu-près dans le même cas. Jacques I. dans l'attente de marier son Fils le Prince de Galles avec une Infante d'Espagne, n'étoit rien moins que disposé à vouloir se brouiller avec la Maison d'Autriche. On étoit sûr du Roi de Pologne : & pour les Rois de Suéde & de Dannemark, on ne les croyoit pas fort à craindre.

Tous ces différens points de vue ne lui offroient pourtant qu'une très fâcheuse perspective.

Tandis que ce Prince étoit dans cet-

te perplexité, il reçut la fâcheuse nouvelle, que le Comte de Thurn étoit entré dans Brinn, & que cette Ville avoit reçu huit cens chevaux dans ses murs; que le Magistrat & la Bourgeoisie avoient pris les armes, & s'étoient déclarés pour les Evangeliques.

Ferdinand craignit alors de se voir assiégé dans Vienne, & c'est en effet ce qui lui arriva.

Le Comte de Thurn, après la prise de Brinn, n'avoit plus rien qui l'empêchât de se porter jusqu'à Vienne: aussi étoit il trop habile & trop actif, pour rester en si beau chemin: d'ailleurs il esperoit, qu'il se trouveroit dans cette Ville assez de mécontens, pour favoriser son entreprise. Il vint donc se poster près de cette Capitale, où le Roi de Hongrie s'étoit enfermé; & il est à croire que la présence de ce Prince contint les esprits. Personne ne remua dans la Ville, & le Général Bohême, après avoir canonné la place durant quelques jours, fut obligé de lever le siége, & de retourner au plus vite en Bohême, où le Comte de Buquoi avoit remporté un avantage considérable sur Mansfeld.

Cependant les Electeurs s'assembloient

bloient à Francfort, pour l'élection d'un Roi des Romains; & celui de Mayence, à qui il appartient de convoquer cette Auguste Assemblée, n'avoit pas manqué d'y inviter Ferdinand Roi de Hongrie, en qualité de Roi Electeur de Bohême. Les Etats envoyèrent une députation à Francfort, pour empêcher que le choix des Electeurs ne tombât sur Ferdinand. Ils écrivîrent à l'Electeur de Mayence, & se plaignîrent qu'il eût invité ce Prince à l'assemblée Electorale, vu qu'il étoit déchu de toutes ses prétentions au Royaume de Bohême, & n'en pouvoit par conséquent exercer le suffrage; que c'étoit aux Etats du Royaume que ce suffrage appartenoit durant l'interrégne: mais leurs députés ne pûrent obtenir l'entrée de Francfort, & se retirérent à Hanau. Alors ils offrîrent la Couronne de Bohême au Duc de Savoie, qui la refusa; enfin, ils l'offrîrent à l'Electeur Palatin Frédéric V. Celui-ci avant que de l'accepter, jugea à propos de consulter son Beau-Père le Roi d'Angleterre, qui, suivant sa timidité naturelle, l'exhorta à ne pas se brouiller avec la Maison d'Autriche, & lui déconseilla une affaire qui ne pouvoit

que lui attirent de funestes embarras. Frédéric consulta aussi l'Electeur de Saxe : mais celui-ci avoit des vues toutes différentes. La Lusace limitrophe de ses Etats, étoit entrée en confédération avec la Silésie, la Bohême & la Moravie. Il se flattoit de pouvoir attraper quelque partie de ce Marquisat à la faveur des troubles, & que Ferdinand se refondroit à le lui céder, moyennant qu'il l'aidât à faire rentrer le reste dans son obéissance : ainsi il n'avoit garde de conseiller au Palatin l'acceptation de la Couronne de Bohême, d'autant plus que c'étoit en quelque sorte s'engager à le secourir, que de le pousser à cette démarche. Enfin, l'Electeur Palatin consulta le corps des Protestans assemblés à Rothembourg, & ceux-ci non seulement furent d'avis qu'il donnât une reponse favorable aux Bohêmes; mais ils lui firent entendre qu'ils l'appuieroient contre Ferdinand; mais l'Electeur étoit déja déterminé à cette demarche, avant que de consulter toutes ces Puissances, & toutes ces consultations étoient plûtôt pour sonder les dispositions des Princes, dont il pouvoit esperer quelque secours, qu'un dessein de se déterminer sur leur opinion. En

effet, les Historiens les plus favorables à sa cause conviennent que son parti étoit déja pris, avant que de recevoir la réponse de son Beau-Pére & des autres Princes Protestans. On accuse l'Electrice son Epouse (1), Princesse ambitieuse & même un peu coquette, d'avoir allumé en lui ce désir d'une Couronne Royale. *J'aimerois mieux*, lui disoit-elle quelquefois, *ne manger que du pain sec & du fromage à la table d'un Roi, que les mets les plus délicieux à celle d'un Electeur mon Epoux. Quoi*, ajoutoit-elle, *vous avez osé épouser la Fille d'un Roi, & vous refuseriez une Couronne qui vous est offerte comme du Ciel.*

Le célébre Camerarius, en qui l'Electeur avoit beaucoup de confiance, seconda parfaitement les vues de la jeune Electrice; & elle employa aussi le Ministre Abraham Scultet, pour dissiper toutes les irrésolutions de son Epoux. Scultet ne s'en défendit point dans la suite, & soutint qu'il avoit agi selon les lumiéres de sa conscience, en conseillant à l'Electeur son Maître

(1) Kæhler. *Narrat. Apologet. de curric. vitæ.* Ludwig, *Erleuterung der Reichs Histor.* Tom. II. *p.* 425. Puffendorff. Comment. de Reb. Suec. Lib. I. paragraph. 27.

d'accepter la Couronne de Bohême ; mais il nia comme une calomnie atroce, qu'il eût jamais contribué à faire ôter les images, & les autres figures de la Chapelle du Château de Prague.

L'Electeur dissimuloit profondément son dessein à l'assemblée de Francfort ; mais une avanture assez singulière faillit à le trahir auprès de son compétiteur. Un Comte de Solms, passoit par le Haut-Palatinat avec cinq cens chevaux Espagnols, qu'il menoit des Pays-bas en Bohême au secours des Généraux de Ferdinand. L'Electeur envoya ordre au Margrave d'Anspach, qui commandoit ses troupes de charger cette Cavalerie ; ce qui fut exécuté, & tout ce corps dissipé. L'Electeur en fit des excuses au Roi de Hongrie, & rejetta tout sur le Comte de Solms, qui avoit passé par ses terres sans sa permission.

L'opposition des Etats de Bohême à l'admission de Ferdinand au Collége Electoral, n'eut point de suite. Les Etats soutenoient que leur Royaume étoit électif, & le Roi de Hongrie soutenoit le contraire. Il paroît par l'admission de Ferdinand dans l'assemblée Electorale, que les Electeurs se déclaroient pour sa cause, les uns par affe-

ction, les autres par crainte, & peut-être auſſi par intérêt. Ils jugeoient la queſtion pour le moment préſent, laiſſant au ſort des armes à en décider pour l'avenir.

Enfin, il fut queſtion d'élire un Empereur. Trois Electeurs Proteſtans offrîrent leurs voix à Maximilien Duc de Bavière, & il lui eût été facile d'avoir toutes les autres: mais le Nonce du Pape, & l'Ambaſſadeur d'Eſpagne s'intriguèrent ſi bien auprès de ce Prince, qu'ils l'obligèrent à s'oppoſer lui-même à ſon élection. Après cela on ne propoſa que des Princes de la Maiſon d'Autriche, & enfin, les ſuffrages ſe réunîrent en faveur de Ferdinand II. Il y eut cela de particulier dans ſon élection, qu'elle ſe fit préciſément le lendemain du jour que les Etats de Bohême élûrent pour Roi Frédéric V. Electeur Palatin, ce qui ſe fit le 27. d'Août 1619. On ignoroit cette circonſtance à Francfort, & on y étoit même embaraſſé de la proteſtation que les Députés des Etats de Bohême avoient faite contre l'exercice du ſuffrage de cet Electorat, & contre l'Election qui pourroit ſe faire de Ferdinand, *ſoi diſant Roi de Bohême*, à la dignité de Roi

des Romains. On avoit proposé quelques voies d'accommodement; mais les députés avoient tout rejetté, à moins que Ferdinand ne renonçât à ses prétentions.

Cependant les Etats de Bohême avoient dépêché des couriers à Frédéric, pour lui porter la nouvelle de son élection. Il demanda du tems pour se résoudre; & véritablement c'étoit une affaire, qui demandoit bien qu'on y pensât plus d'une fois. Il alloit joûter contre un Rival révêtu d'une dignité, qui, sans lui procurer plus de forces personnelles, lui donnoit un rélief, un crédit, une autorité que les capitulations avoient jusqu'alors respectée, & plûtôt éfleurée que diminuée. C'étoit alors le juge, l'arbitre souverain de toutes les causes féodales, le représentant de l'Empire, le Seigneur Suzerain de tous les fiefs immédiats; en un mot, un Monarque d'autant plus à craindre qu'il joignoit de grands Etats, de grandes alliances à toutes ces prérogatives, & qu'il cachoit la plus vaste ambition sous les dehors d'une dévotion bornée à des pratiques vulgaires, & d'autant plus agréable à la multitude.

Mais d'un autre côté, ce même Ri-

val voyoit les trois quarts de ses sujets armés contre lui; Gabor près d'envahir la Hongrie: la moitié de l'Empire sur le point d'éclater en une guerre ouverte. Enfin, il n'étoit pas probable que le Roi d'Angleterre ne fit quelque effort en faveur de sa Fille, qui vouloit absolument être Reine de Bohême. L'assemblée des Protestans qui se tenoit à Rothenbourg promettoit de grands secours, & les Etats Généraux étoient tout disposés à soutenir un Prince de leur Réligion, & neveu d'un grand Capitaine, qui avoit beaucoup de crédit dans leur République.

Qui auroit cru qu'une entreprise, qui avoit de si heureux commencemens, se termineroit d'une façon si tragique; que les Protestans divisés entre eux ne feroient rien, ou que peu de chose en faveur du nouveau Roi; que Bethlem-Gabor après avoir envahi & conquis presque toute la Hongrie, en seroit rechassé avec la même rapidité; que la France oublieroit toutes les allarmes, que la puissance de Charles-Quint lui avoit causées, toutes ses pertes sous cet Empereur, & sous Philippe II. son Fils, & favoriseroit son ancienne ennemie; & qu'enfin, Jacques I. verroit sans s'é-

mouvoir la ruine de la Maison Palatine, le bouleversement de l'Empire, & la misére de son gendre & de sa Fille. C'est pourtant ce qui arriva, soit par un effet de son humeur timide, & crédule, soit, comme le prétendent quelques-uns (1), qu'il eût été vivement piqué, que, sans attendre sa réponse, le Palatin eût accepté la dignité Royale, démarche qu'il ne lui pardonna jamais.

D'abord après son élection, Ferdinand sollicita du secours dans toutes les Cours contre ses sujets prétendus rébelles. Il fit dire à la France, que, s'agissant d'une guerre de Réligion, il esperoit que le Roi Très-Chrétien ne prendroit pas la défense d'un peuple hérétique & rebelle.

Cette puissance étoit alors gouvernée par un favori, parvenu à l'autorité suprême par des voies assez basses. Il étoit né dans le fond d'une Province, de parens très pauvres, n'ayant aucun des talens nécessaires pour soutenir par de grand services une si grande élévation. Il savoit seulement que le fanatisme, reste de cette ligue infernale, qui sous le nom de *Sainte Union*, avoit commis les

(1) Rusdorff dans sa lettre au Sr. Vane, du 23. Décemb. Mscr. T. IV. *p.* 310.

les plus grands crimes, régnoit encore à la Cour, dans les Cloîtres & dans les Provinces. Ce fut là-dessus qu'il régla toute sa politique; & que, pour se soutenir contre les cabales des grands, & gagner le clergé & le peuple, il engagea le Roi à attaquer ceux de ses sujets, qu'on nommoit Huguenots, & à favoriser la Maison d'Autriche contre les Protestans d'Allemagne. Par-là, il fit oublier à la Cour de Rome la disgrace de Marie de Medicis, & la mort du Maréchal d'Ancre, qui n'avoient gouverné la France que pour l'avilir, & pour la subordonner à la Cour de Rome & à celle de Madrid. Il suivit en tout le systême de cette honteuse régence, & rendit au nouvel Empereur des services signalés, sans égard pour les maximes les plus simples de la saine politique, & pour celles d'un des plus grands Rois que la France ait eu, & que la Maison d'Autriche avoit persécuté, jusqu'à ce qu'enfin un traître, que l'esprit du tems poussoit au plus affreux parricide, délivra cette Maison d'un des plus grands obstacles qu'elle trouvât dans l'exécution de ses ambitieux projets. Nous verrons dans la suite comment la France, se forgeant des

fers à elle-même, servit Ferdinand dans tous ses desseins, & fut constamment la dupe de ce Prince, jusqu'au tems où un Ministre plus éclairé, plus ferme & plus absolu, remit en vigueur les maximes de Henri le Grand, secoua le joug des préjugés & de la dépendance, où la France avoit été par rapport à l'Autriche, depuis la mort de ce grand Roi.

Tandis que Ferdinand ne parloit à la France, que des desseins odieux des Protestans envers la Réligion Catholique, qu'il promettoit au Pape de ne poser les armes, qu'après avoir exterminé l'hérésie; qu'il représentoit aux Electeurs Ecclésiastiques, que les Hérétiques en vouloient principalement aux biens de l'Eglise, & à tous les Princes Catholiques, le danger où étoit la vraie Réligion en Allemagne, il tenoit un langage bien différent à l'assemblée des Protestans, qui se tenoit alors à Nuremberg. Il les assuroit, par la bouche du Comte de Hohenzollern son Ambassadeur, qu'il vouloit les prendre pour arbitres de sa querelle avec les Bohêmes, qu'il ne demandoit pas mieux que de trouver des voies de conciliation, que son but n'étoit pas de les oppri-

mer, qu'il maintiendroit en Père de la Patrie les loix fondamentales de l'Empire, & nommément celle *de la Paix de Réligion*, qu'il entendoit que personne ne fût exclu du bénéfice de cette loi, pas même ceux qui étoient coupables de félonnie envers lui; & beaucoup d'autres discours semblables, qui prouvent assez que ce Prince se jouoit de la Réligion, & que ceux qui l'ont dépeint comme un habile politique l'ont mieux connu, ou du moins ont parlé plus sincérement, que ceux qui l'ont jugé digne de la Canonisation. Car après tout il n'a pas fait de miracles, & il n'y eut rien que de très naturel, dans la révolution qui mit ses ennemis à ses pieds. Les gens d'esprit pourront juger, par quelques traits que nous allons rapporter de sa dévotion, si elle étoit bien épurée, & si elle ne ressembloit pas comme deux goutes d'eau, à ce que nous entendons par *cagoterie*, terme énergique, quoique peut-être peu noble, par rapport au rang de la personne: mais c'est à l'Histoire à qualifier l'abus des vertus, ainsi que les vices.

Il affectoit de porter toûjours sur soi quelque image, ou quelque relique. Il

récitoit tous les jours l'Office de la Vierge, & honoroit particuliérement les Images de la Mère du Sauveur. Il entreprit un Pélerinage à Notre-Dame de Lorette, & y fit un vœu solemnel d'exterminer, dût-il lui en coûter la vie, tous les Sectaires qui se trouvoient dans ses Etats de Stirie, de Carinthie & de Carniole. Il étoit jeune alors, il voyageoit en Italie, & logeoit presque par tout chez les Jésuites, qui ne manquèrent pas de faire valoir ce vœu à Rome, & de l'en faire souvenir en tems & lieu. Couronné Roi de Hongrie & de Bohême, il fit un sémblable Pélerinage à une Notre-Dame, en grande reputation sur les frontières de Stirie. Là il promit solemnellement à Dieu, d'extirper l'Hérésie de la Bohême & des Provinces adjacentes. Enfin il fit un autre vœu par rapport à la Hongrie, promettant de tout soumettre à l'obéïssance de la Mère de Dieu, qu'il nommoit d'ordinaire *sa Généralissime*, dans les lettres & dans les ordres qu'il envoyoit à ses Généraux (1).

Ce sont-là des traits à faire pitié, & c'est pourtant le motif des éloges ou-

(1) Bayle Disc. sur Gust. Adolphe.

trés que le Jésuite Morman son Confesseur lui a donnés, & que tant d'autres de ses Confréres ont répetés. Ce qu'il y a de certain c'est que Ferdinand II. fut un des plus grands Princes de son siécle, & que, sans sortir de sa capitale, il gagna plus de Batailles, & fit plus de conquêtes dans l'espace de dix ans, que Charles-Quint n'en fit dans tout le cours de sa vie, qu'il passa dans une agitation continuelle. Pour Ferdinand, il fit bien voir dans le desordre de ses affaires, & lorsqu'elles paroissoient le plus desespérées, qu'il savoit faire quelque chose de plus que des pélérinages & des neuvaines. Heureux si satisfait d'avoir humilié ses ennemis, il eût pardonné généreusement, & rendu la paix à l'Europe; mais il poussa la séverité au-delà des bornes, & fut cause que toute l'Europe devint un théatre de sang & de carnage. La fortune le précipita de nouveau dans les malheurs, dont il s'étoit si glorieusement tiré, & il mourut sans avoir la satisfaction de finir une guerre, qu'il avoit pu terminer avec honneur, & qu'il auroit terminée en effet, s'il avoit eu le moindre sentiment de modération, qu'il eût mieux connu la vicissi-

tude des choses humaines, & ce que peut le desespoir contre un ennemi, dont il n'y a pas de grace à attendre.

On voit déja par ce peu de mots, que le caractère de cet Empereur étoit beaucoup d'intelligence, de dextérité, de souplesse, joint à une ambition sans borne, & à une dureté, qui avoit quelque chose de cruel. Mais ce caractère se développera bien mieux, lorsqu'on le verra d'un côté endormir le Roi d'Angleterre, tous les Protestans d'Allemagne, & la France même, d'ailleurs si instruite sur ses vrais intérêts; & de l'autre remplissant les prisons, & les échafauds de ceux que le sort des armes avoit fait tomber entre ses mains, & qui ne se croyoient pas ses sujets; persécutant de mille manières un peuple entier, parcequ'il ne pensoit pas comme lui, le livrant à la mort ou à l'exil, & dépouillant à son gré les plus grands Princes de l'Empire, qui ne lui avoient pas été favorables.

Cependant l'Electeur Palatin, après avoir différé quelque tems de répondre aux Etats de Bohême, leur écrivit enfin; qu'il n'avoit pû accepter l'honneur qu'ils lui avoient fait, sans consulter au préalable les Princes ses alliés;

que cette démarche étoit nécessaire pour s'assûrer de leurs secours ; qu'ils avoient approuvé presqu'unanimement, qu'il acceptât son élection ; qu'ainsi il l'agréoit avec les sentimens de la plus vive reconnoissance pour les Etats. Après cela il ne songea plus qu'à se rendre en Bohême. Il fit tous les arrangemens qu'il jugea nécessaires pour le Gouvernement de son Electorat. Enfin, il arriva à Waldsassen le vingt-troisiéme d'Octobre. Là il reçut les Députés des Etats, qui vinrent le saluer, & l'Electrice son Epouse. Les Députés s'en retournèrent très contens de leur voyage, & portèrent à leurs Principaux les Lettres patentes du nouveau Roi, qui confirmoient tous les Priviléges du Royaume. Un corps de douze cens chevaux s'avança sur les frontières du Royaume, pour recevoir le Roi & l'escorter jusqu'à Prague, où il fit une entrée magnifique.

Ce fut à-peu-près dans ce tems-là, que ce Prince reçut des Lettres du Roi d'Angleterre son Beau-Père, dans lesquelles ce bon homme de Roi lui déclaroit, que, puisqu'il avoit accepté la Couronne de Bohême sans son consentement, il ne devoit compter sur au-

cun fecours de fa part. Frédéric diffimula le chagrin, que lui caufoit une déclaration de fi mauvais augure. Il favoit que les Bohêmes avoient eu en l'élifant beaucoup d'égard à fa qualité de gendre du Roi d'Angleterre, & qu'ils fe flattoient que le Monarque Britannique ouvriroit tous fes tréfors, & déploieroit toutes fes forces pour le maintenir fur le trône.

Les affaires de Ferdinand prenoient un train bien différent. Le Pape lui envoyoit de groffes fommes d'argent, & des bulles pour en lever fur tous les biens Eccléfiaftiques de fes Etats Héréditaires & de l'Allemagne. Le Duc de Bavière, l'Electeur de Saxe même, quoique chef des Proteftans d'Allemagne, le Roi d'Efpagne, toute l'Italie, le Roi de Pologne, tous les Etats Catholiques d'Allemagne promîrent de grands fecours. Les Etats Catholiques s'affemblèrent à Wurtzbourg, & renouvellèrent leur ancienne union contre les Proteftans. On délibera fur le nombre de troupes que la Ligue Catholique mettroit fur pied. Marie de Medicis Régente de France, au défaut de troupes, envoya des Ambaffadeurs, pour affûrer l'Empereur des bon-

nes intentions du Roi Très-Chrétien en faveur de sa cause. Pour les Protestans, ils perdoient le tems à publier des écrits, où ils étaloient fort éloquemment leurs griefs, on leur répondoit pour les amuser, tandis qu'on se préparoit à les combattre d'une façon bien plus éficace. Toute l'Allemagne étoit partagée entre l'Empereur & l'Electeur Palatin; mais il étoit visible que le parti du premier alloit écraser l'autre.

Ferdinand ne cessoit d'offrir la paix à l'Electeur Palatin, & de temoigner un vif desir de pacifier le Bohême; mais il savoit bien que le Palatin, ni les Bohêmes n'accepteroient pas les conditions, sous lesquelles il entendoit de faire la paix. Il n'avoit d'autre vue que de les mettre dans leur tort, & de les rendre odieux à ceux de leur Religion, qui se soucioient peu que le Royaume de Bohême fût électif ou héréditaire, que l'Electeur Palatin fût Roi ou non, pourvû que la liberté de conscience établie par les loix de l'Empire fût maintenue.

Le nouveau Roi de Bohême fut sacré à Prague au commencement de Novembre 1619. par l'Administrateur

des Hussites. L'Archevêque de Prague s'étoit retiré à Budweis, & refusa de venir Couronner un Roi qu'on avoit élu malgré lui.

Bientôt après le nouveau Roi, se rendit en personne à Nuremberg, où les Etats Protestans tenoient actuellement leur assemblée, tandis que la Ligue Catholique tenoit la sienne à Wurtzbourg. Nous avons dit plus haut comment l'Empereur trompa les Protestans, par les belles paroles qu'il leur fit porter par son Ambassadeur le Comte de Hohenzollern.

La guerre continuoit toûjours sur les frontières de Bohême; mais sans aucun avantage décidé. Enfin, Bethlem-Gabor, qui venoit de reconnoître Frédéric pour Roi de Bohême, entra en Hongrie à la tête de quinze mille Transilvains. Son armée, fut bientôt grossie d'un nombre encore plus grand de mécontens. La Hongrie dépourvue de secours plia sous cet orage. Gabor la parcourut comme un torrent, & ayant pris Presbourg, il se disposa à marcher vers Vienne. L'Archiduc Léopold, qui y commandoit appella à son secours le Comte de Buquoi, qui se mit en marche aussitôt;

& le Comte de Thurn en fit de même avec les Bohêmes, laissant Mansfeld dans le Royaume pour reprendre les postes dont Buquoi s'étoit emparé.

Le Comte de Thurn fut joint par les Transilvains, & vint en force attaquer Buquoi, qui s'étoit retranché près de Vienne, & occupoit un poste avantageux. Le combat fut fort sanglant; les Impériaux pliérent d'abord; mais Buquoi les ayant ralliés, ils reprirent les retranchemens & repoussérent enfin les Bohêmes & les Transilvains avec perte.

Ce desavantage fut compensé par la prise de Niclasbourg, Don Tieffenbach (1) s'empara à la tête des Evan-

(1) Le P. Barre avertit qu'il ne faut pas confondre ce *Tieffenbach*, avec un autre Officier de même nom attaché au service de l'Empereur; mais ce dernier s'appelloit *Teuffenbach*. Celui-ci rendit de grands services à la Maison d'Autriche tant en Bohême, qu'en Moravie & en Hongrie. Il servit en qualité de Maréchal-Général des Logis au siége de *Neuhœnsel*; & commandoit au poste de *Nyarbid*. Là, trois Régimens Impériaux s'étant mutinés, & rangés en cercle, il entra au milieu d'eux, se saisit de l'Auteur de la révolte, lui cassa la tête d'un coup de pistolet, sans qu'aucun des mutins osât branler, & par sa fermeté il étoufa cette mutinerie. Ferdinand II. lui écrivit à ce

géliques de Moravie. Toutes ces prises de Ville & ces rencontres ne décidoient encore de rien : les deux partis sentoient bien qu'il n'y avoit qu'une Bataille générale, qui pût décider du sort de la Bohême, ou plûtôt du sort des Maisons d'Autriche & Palatine.

Les Ambassadeurs François, n'ayant point d'armée à offrir à l'Empereur, offrîrent la médiation de leur Maître aux deux partis. On s'assembla à Ulm pour écouter leurs propositions. Là, ils négocièrent si bien, ou plutôt si mal pour le vrai bien de la France, qu'ils engagèrent les principaux Etats Protestans à signer un traité, où ils s'engageoient à ne pas se mêler de l'affaire de Bohême, sous promesse que l'Empereur maintiendroit la paix dans l'Empire, & y feroit exécuter les Loix en faveur de la Réligion Protestante.

Ce fut ce malheureux traité d'Ulm, qui fit entiérement pancher la balance du côté de l'Empereur. La Ligue Catholique avoit assemblé une armée de

sujet une lettre fort obligeante. Il fut fait Chevalier de la Toison-d'Or, Feld-Maréchal, Conseiller-Intime. Il s'appelloit Rodolphe Baron de *Teuffenbach*. Voy. *Conterfet Kupfferstich* pag. 119.

trente mille hommes en Suabe. Celle de l'Empereur montoit à plus de cinquante mille hommes, & étoit commandée par des Officiers d'un mérite distingué, qui avoient formé plusieurs nouveaux corps, tant en Italie qu'en Allemagne. Spinola marchoit avec trente mille, tant Espagnols que Flamands vers le Palatinat, & l'Electeur de Saxe formoit une armée de vingt mille hommes, pour attaquer la Lusace ancienne annexe de la Bohême.

L'Empereur venoit de conclure une trève de six mois avec Bethlem-Gabor, pendant laquelle on devoit travailler à une reconciliation entre Ferdinand & les Hongrois mécontens, mais ce Prince se voyant des forces si supérieures, ne se soucia guère de cette réconciliation, ni de prolonger la trève avec Gabor. Il le laissa Couronner Roi de Hongrie, bien assuré que, quand il auroit écrasé les Bohêmes, les Moraves & les Siléfiens, Gabor feroit fort heureux qu'on lui laissât la Transilvanie.

Le Roi de Bohême reçut un secours de huit mille hommes, que lui aména le Prince d'Anhalt, & un autre de dix mille Hongrois, que lui envoya Beth-

lem-Gabor. Il se trouva alors à la tête de trente-trois mille hommes, outre un camp volant près de Pilsen sous les ordres de Mansfeld.

Tous les Catholiques des deux Autriches, de Moravie & de Hongrie renouvellèrent leur Serment de fidélité à l'Empereur, qui envoya ordre à l'Electeur de Bavière de marcher en Bohême, avec l'armée de la Ligue, à laquelle se joignirent les troupes Autrichiennes, commandées par le Comte de Buquoi.

Après Ferdinand II. le nouveau Roi de Bohême n'avoit pas de plus grand ennemi, que Maximilien Duc de Bavière, le plus grand Politique de son siècle. Ce Prince étoit Fils de Guillaume Duc de Bavière & de Renée de Lorraine. Il étoit né le 17. d'Avril 1573. Il fut élevé à Ingolstadt, où il apprit les humanités, la Philosophie, la Jurisprudence. Il se distingua dès-lors par la solidité de son esprit, & la sagesse de ses mœurs. Il avoit une pieté sans faste, un attachement sincère à sa Religion; mais ne persécuta jamais personne pour être d'une autre. Il se contenta d'empêcher que les nouvelles opinions ne se glissassent dans

ses Etats, comme il étoit arrivé chez ses voisins.

Sans avoir été grand Capitaine, il ne manquoit, ni de valeur, ni de capacité: mais ce fut surtout par la sagesse de son Gouvernement, par ses talens supérieurs dans l'administration de ses finances, par le bel ordre qu'il y mit, par la police qu'il établit dans ses Etats, par sa pénétration, sa prudence, son habileté à saisir les momens favorables, sa patience à les attendre, sa prévoyance à s'y préparer, qu'il se distingua le plus. Rien ne marque davantage l'homme de génie, que la manière dont il acquit la Ville de Donawert à son Domaine. Il ne témoigna pas moins d'habileté à profiter des circonstances de la guerre de Saltzbourg, qu'il termina par la prise de l'Archevêque de ce nom. Enfin il fut nommé chef de la Ligue Catholique, dont il grossit l'armée d'un bon Corps de ses troupes qu'il tenoit toûjours prêt à tout événement; & il se trouva en état d'entretenir cette armée à ses propres fraix, ayant toûjours eu la précaution de bien remplir ses cofres. Heureux celui de ses descendans, que nous avons vu Couronner Roi de Bohême & Empereur,

s'il eût hérité de lui cette ſage prévoyance, & ſi, dans une occaſion encore plus favorable, il avoit ſu ſe préparer de longue main à une entrepriſe, ſi capable de ſubſtituer la poſtérité de Maximilien à celle de Ferdinand II.

Le Duc de Bavière deſcendoit de la même tige que l'Electeur Palatin. C'étoit deux branches du même tronc. L'Electeur étoit chef de la branche aînée, & le Duc l'étoit de la branche Cadette. Celui-ci avoit eu pour prémière femme Eliſabeth de Lorraine, qui étant morte ſans poſtérité, le laiſſa en liberté d'épouſer (1) dans un âge aſſez avancé la Fille de l'Empereur Ferdinand II. Mais

(1) Le motif de hainé que le P. Barre, Tom. IX. p. 487. attribue à Maximilien ne peut être fondé. Maximilien ne pouvoit être alors héritier de Ferdinand, puiſque ſa prémière femme vivoit encore, & ne mourut même que quinze ans après: de ſorte que ce ne fut qu'en 1625. qu'il put épouſer Marie-Anne d'Autriche Fille de Ferdinand II. Il vécut quarante ans avec ſa prémière Epouſe, depuis 1595 juſqu'en 1635. La même année il épouſa l'Archiducheſſe Marie-Anne, dont il eut en 1636. un Fils, qui combla de joie Ferdinand II. qui ſouhaitoit extrêmement cet événement avant ſa mort arrivée peu près. Ce Fils fut nommé Ferdinand Marie, & fut Electeur en 1651. après la mort de ſon Père.

Mais ce mariage étoit alors ſi éloigné, qu'il n'eſt pas poſſible qu'on y ait ſongé dans ce tems-là; & la véritable raiſon de la haine du Bavarois contre le Palatin, étoit ſans doute la dignité Electorale & les autres prérogatives attachées à la dignité de Comte Palatin chef de toute la Maiſon Palatine.

Cependant l'Electeur de Saxe entroit en Luſace à la tête de vingt mille hommes & une nombreuſe artillerie. Il prit d'abord Gœrlitz & aſſiégea Bautzen, qu'il prit auſſi après avoir ruiné une partie de la Ville par ſon artillerie. Il fit pendre quarante des principaux Bourgeois, apparemment pour s'être défendus; manière cruelle de faire la guerre. Les Etats de Bohême envoyèrent une députation à l'Electeur, pour le prier de s'expliquer ſur ſes deſſeins & de ne pas travailler à la ruine de ceux de ſa Réligion. L'Electeur les traita de rebelles, déclara qu'il vouloit aider l'Empereur de toutes ſes forces, pour les châtier comme ils méritoient, ſe moqua de leur Roi Frédéric, & les renvoya tout étourdis de l'accueil qu'il leur avoit fait.

Une déclaration ſi bruſque de la part d'un Prince ſi voiſin, la marche de tant

de troupes vers la Bohême, l'indifférence du Roi d'Angleterre, les efforts de tous les Princes Catholiques en faveur de Ferdinand, l'indolence des Princes Proteſtans d'Allemagne, tout cela auroit pu déconcerter tout autre Prince que Frédéric; mais il étoit jeune, ambitieux, vaillant; il brûloit de ſe ſignaler, & de montrer qu'il n'étoit pas indigne de commander au Peuple qui l'avoit élu, puiſqu'il vouloit bien hazarder ſa vie pour le défendre. Tandis que tout étoit en mouvement pour la déciſion de ce grand procès, Ferdinand publia des déhortatoires, où il ordonnoit à Frédéric de ſe déſiſter de ſa rebellion, de mettre bas les armes, & de ſe ſoumettre à la clémence du *Trône Impérial*; cérémonie inutile à l'égard d'un jeune Prince plein d'honneur & de fierté, qui penſoit comme le plus grand homme de l'antiquité, & diſoit tout bas en ſoi-même; *Le dez en eſt jetté*; une Bataille décidera ſi je ſerai Roi ou ſujet; mais du moins la poſtérité ne me reprochera pas d'avoir rien fait d'indigne de ma qualité.

Le Duc de Bavière étant entré dans la haute Autriche, fut joint par le Comte de Buquoi, qui commandoit le Corps

de troupes Impériales qui avoient été au ſecours de Vienne, ſans que le Margrave d'Anspach, qui commandoit treize mille hommes, que les Villes Impériales avoient levés pour le ſervice du Roi de Bohême, pût empêcher cette jonction. Il fut même obligé de ſe retirer & de gagner le Bas-Palatinat, pour aider à le défendre contre les Eſpagnols. Le Duc ſe voyant alors à la tête de cinquante mille hommes des plus belles troupes, qu'il y eut en Europe entra en Bohême. Mansfeld avec ſon camp volant ſe jetta dans Pilſen. On délibéra ſi l'on aſſiégeroit cette place. Le Duc ne le trouva pas à propos: la ſaiſon lui parut trop avancée pour un ſiége, & il fut d'avis de marcher droit à Prague, laiſſant Pilſen à côté. Ce Prince avoit dans ſon armée un Officier aux Conſeils de qui il déféroit beaucoup, & qui étoit, pour ainſi dire, ſon bras droit. Cet homme ſe rendit ſi célèbre dans cette guerre, & nous aurons ſi ſouvent occaſion de parler de lui, que nous croyons devoir nous arrêter ici un moment pour le faire connoître.

Jean-Tzerclas Comte de Tilly étoit natif du pays de Liége, d'une famille illuſtre. Dès ſon Enfance il ſe ſentit

une inclination très forte pour le métier des armes. Il en fit l'apprentissage dans les Pays-Bas, qui étoient alors la vraie école de Mars. De-là il s'en fut servir en Hongrie sous le Duc de Mercœur, & se distingua tellement par sa bravoure & sa capacité, qu'il fut fait en peu de tems Lieutenant-Colonel, puis Colonel, & enfin Général d'Artillerie par l'Empereur Rodolphe. Sa réputation se répandit dans toutes les Cours d'Allemagne. La paix étant faite en Hongrie, Maximilien Duc de Bavière, qui rouloit de grands desseins dans sa tête, l'attira à son service, & le fit son Feld-Maréchal avec un pouvoir très étendu. Il en usa au grand avantage de ce Prince, dont il discipli-na & exerça si bien les troupes, qu'elles passoient dans ce tems-là pour les meilleures de l'Allemagne; remplit ses arcénaux d'une prodigieuse quantité d'armes & d'artillerie & ses Magazins de toute sorte de vivres & de fourages; fortifiant les places Frontières, & les munissant de tout ce qu'il faloit pour une longue défense. Ce fut à lui que le Duc fut rédevable du succès, qu'eûrent ses armes dans l'affaire de Donawert & de Saltzbourg.

Le Duc ayant été élu chef de la Ligue Catholique, il nomma le Comte de Tilly pour commander immédiatement sous lui ; & il marchoit en Bohême en qualité de Lieutenant-Général du Duc.

Le Comte de Tilly étoit d'une taille au dessous de la médiocre maigre & sec, le bas du visage pointu, de grandes moustaches, des cheveux courts, gris, tout plats & fort négligés, un nez fort long, des joues creuses, de gros os, de grands yeux, le front large & ridé, une phisionomie séche & rude, la barbe courte & médiocrement fournie.

Il ne fut élevé à la dignité de Comte qu'en 1623. par l'Empereur Ferdinand. Après la campagne de Bohême, Tilly eut le commandement de l'armée de la Ligue : enfin il rentra au service de l'Empereur & commanda ses armées en chef, comme nous le remarquerons plus au long dans la suite. Ce grand Capitaine (car enfin il l'étoit) étoit toûjours vétu d'une manière bizarre. Le Maréchal de Grammont raconte que, l'étant allé voir par curiosité, il le rencontra à la tête de son armée, qui étoit en marche. Il étoit monté sur un petit

Cheval gris, vétu d'un pourpoint de satin vert avec des manches à bandes comme un Espagnol, & des hauts de chausse de la même étofe; un petit chapeau retroussé, surmonté d'une grande plume d'Autruche rouge, qui lui descendoit jusques sur le dos; un baudrier de deux pouces de large par dessus sa veste, auquel pendoit son épée de Bataille, & un seul pistolet à l'arçon. Lorsque le Maréchal s'approcha pour lui faire la révérence, Tilly croyant remarquer qu'il s'étonnoit de le voir dans cet équipage, lui dit, *Monsieur, Vous trouvez peut-être mon habillement extraordinaire, j'avoue qu'il n'est pas tout-à-fait conforme à la mode de France; mais il est à mon gré, & cela me suffit. Je pense aussi que ma haquenée, & ce pistolet tout seul Vous surprennent pour le moins autant que mon accoûtrement; pour que Vous n'ayiez pas mauvaise opinion du Comte de Tilly à qui Vous faites l'honneur de rendre une visite de curiosité, je Vous dirai, que j'ai gagné sept Batailles décisives, sans avoir été obligé de tirer une seule fois ce pistolet que vous voyez-là; & mon petit Cheval ne m'a jamais abandonné, & n'a jamais balancé à faire son devoir.* En un mot, ajoûte

le Maréchal de Grammont, il ressembloit au Duc d'Albe, surnommé *el Castigador de los Flamingos*, le fléau des Flamands.

Avant la Bataille de Leipzig, où sa gloire souffrit une si fâcheuse éclipse Tilly se vantoit de trois choses, de n'avoir jamais connu de femme, de ne s'être jamais (1) ennivré & de n'avoir jamais perdu de Bataille. Il étoit si modeste que l'ayant voulu élever à la dignité de Prince de l'Empire, il donna cinq cens thalers au Sécrétaire de la Chancelerie, pour qu'il n'en expédiât point la Patente. Il poussa le désintéressement, ou la dévotion, jusqu'à donner au Couvent d'Alten-Oettingen une magnifique chaîne d'or enrichie de diamants, dont l'Infante Isabelle-Claire lui avoit fait présent. Il renvoya à la Ville de Hambourg mille *Rosenobles*, qu'elle lui avoit envoyées pour marque de sa reconnoissance. A sa mort il laissa peu de biens pour un homme, qui avoit eu de si belles occasions de s'enrichir. Il ordonna dans son testament qu'on prélevât sur ses biens la somme de soixante mille écus, pour être distri-

(1) *Conterfet Kupfferstich*. p. 229.

buée aux Officiers de son armée. Il n'accepta jamais de l'argent comptant de l'Empereur, mais seulement les terres dont ce Monarque voulut bien le gratifier, dont la plus connue est celle de *Volckersdorff*, qu'il voulut qui portât le nom de Tillysbourg. Il eut deux Frères, Jacques qui épousa Dorothée Fille de Maximilien d'Ostfrise, & Jean dont le Fils aîné Werner fut héritier universel du Général, pour les biens situés en Allemagne; Jacques hérita des biens Patrimoniaux situés en Brabant.

Le Comte de Tilly ne fut jamais marié; mais ces deux Frères ont laissé une nombreuse postérité en Allemagne & aux Pays-Bas. Il mourut à Ingolstadt le 20. d'Avril 1632. Le Duc alors Electeur de Bavière le fut voir dans ses derniers momens. Tilly lui recommanda deux choses, d'avancer le Général-Major Cratze, & de conserver Ratisbonne, & expira en répétant *Ratisbonne, Ratisbonne*.

Tilly fut sans contrédit le plus grand homme de guerre de son siécle, après le grand Roi qui le vainquit en Bataille rangée. Son bonheur ne se démentit jamais avant la fatale journée de Leipzig. Il sembloit que *venir, voir & vain-*

vaincre, ne fut qu'une même chose pour lui. Princes, Rois, Généraux de toute espece fûrent vaincus tour-à-tour par ce nouvel Annibal. Il avoit beaucoup de pieté; mais un peu trop mêlée de cette dévotion voisine de la bigoterie. Il avoit pour les Protestans, pour le moins autant de haine que l'Empereur son Maître; & il permit à ses troupes des cruautés contre eux, qui fûrent autant l'effet d'un zèle mal-entendu, que de son humeur naturellement dure & sévère. C'étoit par allusion à cette humeur farouche, que Gustave-Adolphe parlant de Tilly, ne l'appelloit que *ce vieux Caporal.*

Cependant l'armée Catholique s'avançoit vers Prague, avec cette confiance, que donne la supériorité des forces.

Le Duc de Bavière jugea à propos de faire encore une tentative auprès des Bohêmes, pour les engager à abandonner leur nouveau Roi, & à se soumettre à l'Empereur. Les Bohêmes, quoique déçus de leurs espérances à bien des égards, fûrent inébranlables. Ils repondîrent qu'ils étoient résolus à sacrifier leurs biens & leurs vies pour le maintien de leurs privileges; &

qu'après avoir fait tout ce que la prudence humaine pouvoit faire, ils abandonnoient le reste à la volonté de Dieu. On assûre, que Maximilien indigné de leur obstination, s'écria, *puisque les Bohêmes veulent périr, ils périront.*

Le jeune Roi de Bohême s'étoit avancé de son côté, pour observer l'armée ennemie. Voyant qu'elle marchoit droit à Prague, il laissa un corps de troupe au Comte de Thurn & au Prince d'Anhalt, pour la harceler dans sa marche, & pour lui il prit les devans, pour aller choisir un poste avantageux près de Prague, & comme il vit bien qu'une Bataille décisive étoit inévitable, il envoya son Fils Charles-Louis à l'Electeur de Brandebourg, le priant de se charger de ce prétieux dépôt. Après quoi il se vint poster sur les hauteurs, qui dominent la Ville de Prague, & attendit-là ce qu'il plairoit à Dieu de décider de son sort.

Enfin, la Bataille se donna le dix-neuviéme de Novembre 1620. le fort de l'action se passa sur la hauteur près de Prague, appellée *Weissemberg* ou Montagne-blanche. Elle ne dura qu'une heure, & l'issue en fut si malheureuse

pour le jeune Roi de Bohême, qu'elle lui coûta sa Couronne, son Electorat & toutes ses dignités, & le reduisit à être fugitif, & à chercher un azyle en Hollande.

Tous les Historiens conviennent assez que Frédéric s'y comporta en vaillant Prince, mais en chef peu expérimenté; & quelques-uns même lui attribuent la perte de la Bataille, pour avoir poursuivi trop chaudement les Escadrons qu'il avoit rompus. Mais parmi les causes secondes qui décidèrent la victoire en faveur des Impériaux, c'est qu'ils avoient de meilleurs Officiers & de meilleurs Soldats, entre autres huit mille Vallons, qui étoient les vieilles bandes des Pays-bas, & tout ce qu'on pouvoit voir de plus aguerri. Tilly, Buquoi, Verdugo, Teuffenbach, Pappenheim, & Wallenstein, étoient des hommes d'un mérite extraordinaire.

Du côté du jeune Roi, le Comte de Thurn Henri-Mathias, Père de celui qui servoit en Prusse dans l'armée de Gustave, étoit sans doute le plus expérimenté; aussi fit-il tout ce qu'on pouvoit attendre d'un grand Capitaine, & son Régiment y fut taillé en

piéces, étant resté ferme sûr le champ de Bataille, tandis que tout le reste étoit en déroute. Enfin, disons que les troupes du Palatin étoient presque toutes de nouvelles levées; que la Cavalerie Hongroise envoyée par Bethlem-Gabor, plus accoutumée à piller qu'à combattre, s'enfuit dès le prémier choc, & que le reste ne fit guère mieux. Il y a des Ecrivains qui ont prétendu même, que le jeune Prince d'Anhalt étoit gagné par l'Empereur, & qu'il trahit la cause du Palatin, mais d'autres l'en justifient de manière à ne laisser aucun soupçon. Quoiqu'il en soit ce Prince fut fait prisonnier avec le Rhingrave, & beaucoup d'autres Officiers de rang. Quantité de Soldats se noyèrent en voulant passer la Muldau, & cinq mille hommes restérent sur la place. Le vieux Comte de Thurn se sauva en Moravie; son Epouse resta dans Prague, & il ne la revit jamais plus depuis. Ce Seigneur le plus riche de toute la Bohême, perdit sa fortune en perdant la Bataille. Tous ses biens, qui étoient immenses fûrent confisqués, & distribués entre les Officiers que l'Empereur voulut gratifier. Les Impériaux ne perdîrent que quatre cens hommes,

parmi lesquels il ne se trouva que deux Officiers de marque ; mais parmi les blessés il y en eut davantage, & entre autres le jeune Comte de Pappenheim, qui, à cause de sa valeur & des exploits qu'il fit durant cette guerre de trente ans, mérite bien que nous en fassions ici une mention plus étendue.

Godefroi-Henri Comte de Pappenheim, de la branche de Triechling, nâquit en 1594. de Veiten de Pappenheim, Maréchal des Logis Héréditaire de l'Empire (1), & de Marie-Salome Baronne de Preysing (2). On assûre que durant son Enfance on ne l'entendit jamais pleurer. Il nâquit avec deux épées rouges sur le front, qui lui descendoient entre les deux yeux jusques au nez, & qui étoient de la même forme, que celles que le Maréchal Héréditaire des logis de l'Empire, porte dans ses armes. Les deux épées parûrent distinctement jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, qu'elles commencérent à s'éfacer en partie, de façon qu'on ne les voyoit presque plus, que lorsqu'il étoit en colère, ou agité de quelque passion violen-

(1) Voyez ce que c'est que cette charge dans mon droit Public Germanique.

(2) Conterfet Kupff. *p.* 251.

te. Il fut d'abord destiné aux Etudes, & y fit de grands progrès. Il fut envoyé à quatorze ans à l'Académie d'Altorff près de Nuremberg, où il se distingua tellement, qu'il fut élu Recteur de cette Université. On le fit voyager en France, en Espagne, en Italie, d'où il rapporta de fort belles connoissances. Son Père étant mort, sa Mère se remaria avec le Comte d'Herberstorff, qui ayant levé dans le Pays de Juliers un Régiment de mille chevaux, il en donna une Compagnie de deux cens maîtres au jeune Comte, qui venoit d'abandonner les Muses pour suivre Mars. Il joignit en sa nouvelle qualité de Capitaine de Cavalerie, l'Armée de l'Electeur de Bavière près de Lintz, dans la Haute-Autriche. Là, il fut fait Lieutenant-Colonel du Régiment de son Père, & bientôt après Colonel. Ce fut en cette dernière qualité, qu'il se trouva à la Bataille de Weissemberg, près de Prague. Son Régiment eut affaire à celui du Comte de Schlick, du parti de l'Electeur Palatin. Dès la prémiere charge il vit tuer à ses côtés ses meilleurs amis les Comtes de Spawr & de Cranabourg. Il ne laissa pas, quoique repoussé, de charger de nouveau, avec

la plus grande valeur, & un tel succès qu'il rompit le Régiment de Schlick, & le poursuivoit quoique blessé de plusieurs coups, lorsque son cheval fut tué sous lui, & l'entraîna tellement dans sa chûte, qu'il resta engagé sous lui. Il reçut en cet état encore d'autres blessures, & resta pour mort sur la place. Il disoit lui-même, quand il comptoit cette avanture, qu'il n'avoit pas su s'il étoit en Paradis ou en Enfer, qu'il lui sembloit qu'il n'étoit pas assez à son aise pour être en Paradis, mais qu'aussi il ne souffroit pas assez pour être en Enfer; d'où il conclut qu'il étoit en Purgatoire.

Lorsque le vainqueur se mit ensuite à dépouiller les morts, un Soldat Wallon tira Pappenheim de dessous son cheval, & voyant qu'il n'étoit pas mort, il lui demanda brusquement & en jurant qui il étoit; & tout de suite: *Chien tu as de bonne culote; tu mourras. Au nom de Dieu, mon ami*, repliqua le Comte, *laisse-moi la Vie; je suis ennemi, tu auras une bonne récompense, je suis le Colonel Pappenheim. Ah! Monseigneur*, repartit le Soldat, *vous n'êtes point ennemi, vous êtes des nôtres: je m'en vais*

vous porter dans Prague. Là-dessus il le mit sur son cheval, & prit le chemin de la Ville, lorsqu'il rencontra une troupe de Cosaques, faisant partie du corps que le Roi de Pologne avoit envoyé à l'Empereur. Cette troupe étoit commandée par un Colonel Haubitz. Les Cosaques voulûrent arracher Pappenheim des mains du Soldat Wallon, & l'auroient sans doute achevé : mais le Soldat cria à Haubitz, que c'étoit le Colonel Pappenheim. A ce nom Haubitz tourna bride, & escorta le blessé jusqu'aux portes de Prague.

Pappenheim fut porté chez un Barbier (1). Aussitôt que l'Electeur de Ba-

(1) Ce n'étoit pas alors l'usage dans les armées Impériales d'avoir des Chirurgiens. Il paroit même qu'elles en ont manqué jusques sous le régne du dernier Empereur de la Maison d'Autriche ; & l'Amiral Byng, Père de celui qui a péri derniérement d'une manière si tragique, nous apprend qu'après la Bataille de Villa-Franca en Sicile, il fut obligé de faire venir des Chirurgiens de sa flotte pour panser les blessés de l'armée Impériale, lesquels se traînoient à terre poussant des cris à faire pitié aux cœurs les plus durs, sans qu'il y eût personne pour les panser. On sçait que cette Bataille se donna en 1718. Le Comte de Merci, le même qui fut tué à la Bataille de Parme

vière eut appris son accident, il envoya son prémier Médecin pour avoir soin de la santé de ce brave Colonel, & fit demander au Barbier, s'il esperoit de le guérir. Celui-ci répondit, que le Comte de Pappenheim avoit vingt blessures, dont six étoient mortelles, mais qu'il esperoit avec l'aide de Dieu de le tirer d'affaire. En effet, Pappenheim guérit parfaitement, & recommença à servir avec le même zèle & la même intrépidité.

Ce fut lui qui vainquit avec peu de Monde, les Paysans révoltés du Pays d'Ob-der-Enns, au nombre de plus de quarante mille : il les défit en trois Batailles.

Nous ne suivrons pas ici ce vaillant homme dans toutes ces expéditions, dont le nombre est très grand. Il nous suffira d'ajoûter encore quelques traits au portrait d'un Héros, dont nous serons obligé de faire souvent mention dans cette Histoire.

Pappenheim étoit d'une taille au-dessus de la médiocre, le visage plein, le

seize ans après commandoit les Impériaux; & l'armée Espagnole, qui les répoussa à Villa-Franca, étoit commandée par le Marquis de Léede.

nez aquilain, le front grand, & les yeux très vifs. Il s'exposoit comme le moïndre Soldat, aussi Gustave-Adolphe ne l'appelloit que *le Soldat*. Quand il fut mort, on compta jusqu'à cent cicatrices sur son corps. Il avoit épousé une Princesse de Neubourg, dont il eut un Fils unique, qui fut tué en duel à l'âge de 29. ans, & avec lui fut éteinte la branche de Pappenheim-Triechling.

Le Roi d'Espagne avoit envoyé au Comte de Pappenheim l'Ordre de la Toison d'Or; mais il étoit mort lorsque le Courier qui le lui apportoit arriva en Allemagne. Il falut se contenter de le sculpter sur le tombeau, que Wallenstein lui fit élever à Prague, dans l'Eglise de Stroh-Hoff, où il fut inhumé. Il est décoré de cet ordre dans tous les portraits qu'on voit de lui. Nous parlerons ailleurs de sa mort, & nous en rapporterons quelques circonstances intéressantes.

Cependant le jeune Roi de Bohême, ayant fait de vains efforts pour ralier les debris de son armée, & faire une retraite moins honteuse, se retira dans Prague, & à la faveur de la nuit, il sortit avec sa Femme, ses Enfans, & tout ce qu'il avoit de plus prétieux, &

se retira en Silésie. On dit qu'un Officier qui l'accompagnoit, lui ayant voulu dire quelques mots de consolation, le Prince lui répondit, *je sais à présent ce que je suis. Il y a des vertus qui ne s'acquièrent que dans la disgrace, & les Princes ne se connoissent bien qu'après l'avoir éprouvée.* Grand exemple de l'instabilité des grandeurs humaines, & des desordres que cause l'ambition. Il ne falut qu'une heure pour précipiter ce Prince dans l'état le plus humiliant. Sa Royauté s'évanouït comme un beau songe : heureux s'il n'eût pas entraîné dans sa chûte tant de milliers d'innocens, tristes victimes de la vengeance d'un Prince naturellement fier & implacable.

Comme la nuit étoit survenue pendant qu'on poursuivoit les fuyards, & que le Duc de Bavière craignoit quelque embuscade, il fit donner le signal de retraite & de raliment. Le vainqueur campa sous les murailles de Prague en attendant le jour. Le lendemain les Soldats Wallons voulûrent escalader le petit côté de Prague, sans en attendre l'ordre du Général. Le Duc de Bavière y courut à toute bride, & les fit retirer. Dans le moment même, ceux

de dedans ouvrîrent les portes du petit côté, & les vainqueurs entrèrent dans la Ville. Le Duc les fit tenir fermées durant six jours, & fit chercher avec un soin extrême les auteurs de la revolte. Les prisons fûrent bientôt remplies de gens de distinction. On chercha partout le vieux Comte de Thurn; mais il étoit en Moravie avec ce qu'il avoit pu rassembler de braves. A son défaut on se saisit de sa femme & de son fils, qui n'ayant eu aucune part à tout ce qui s'étoit passé, fûrent ensuite relâchés; & nous avons vu que ce jeune Seigneur alla joindre quelques années après le Roi de Suéde, avec un bon corps de troupes, & le servit avec beaucoup de zèle & de distinction. Gustave-Adolphe avoit une extrême confiance en lui, & il en étoit digne tant par ses sentimens, que par ses grands talens pour la guerre. Il y a apparence qu'il seroit devenu un des plus grands Capitaines de son siécle, & qu'il auroit brillé à la tête de tous les fameux elèves de ce grand Roi, si une mort prématurée ne l'avoit enlevé de la manière que nous le dirons ci-après.

La rénommée eut bientôt porté aux deux bouts de l'Europe, la nouvelle de

la défaite de l'armée Proteſtante, de la priſe de Prague, de la fuite de Frédéric, & de la diſperſion de ſon armée. Les Partiſans de la Maiſon d'Autriche s'en réjouïrent (1), les Proteſtans s'en affligèrent, les Partiſans de la liberté publique en fûrent émus, & il y eut peu de perſonnes, qui regardaſſent cette affaire avec des yeux indifférens. Les gens ſenſés blâmèrent l'Electeur Palatin d'avoir accepté la Couronne, avec ſi peu de moyens de la ſoutenir & le Roi d'Angleterre d'avoir abandonné ſon gendre, & mis en danger la liberté de l'Allemagne, par une nonchalance à peine concevable. Son Parlement en murmura tout haut; mais rien ne fut capable de l'émouvoir. Il penſoit que ſon Gendre ſeroit bien heureux d'en être quitte pour la perte de ſa Couronne, & que pour ſes Etats Héréditaires

(1) Un Jéſuite lui fit cette Epitaphe auſſi indécente qu'ingenieuſe:

Ubi minorum gentium
Fridericus ille friget?
Nivem videns in purpura
Tantum ſemel cadentem;
Unius anni regulus
Hoc nomen inquinavit:
Jam pulvis eſt, jam vermis,
Cui vere nota tumba eſt?

l'Empereur n'oseroit y toucher. Il est pourtant certain que Ferdinand, avoit pris avec le Duc de Bavière des engagemens, qui n'alloient pas à moins qu'à l'enrichir des dépouilles du Palatin : c'étoit même le seul moyen qu'eût ce Monarque de reconnoître les services, que le Duc venoit de lui rendre, & ceux qu'il en attendoit encore. Il ne pouvoit guère autrement s'acquiter envers lui des sommes, qu'il avoit avancées pour le rétablir en Bohême ; mais telle étoit la vanité, & la simplicité du Roi Jacques, qu'il croyoit que par considération pour lui, la Maison d'Autriche n'oseroit pousser les choses à un certain excès. L'Empereur & le Roi d'Espagne, qui connoissoient parfaitement son foible sur cet article, le dupèrent de la manière du monde la plus visible, & il fut le seul qui ne s'en apperçut, que quand il ne fut plus tems d'y remédier. Mais cela ne pouvoit guère manquer d'arriver à un Prince, qui mettoit toute sa gloire à exceller dans la polémique, science frivole plus propre à obscurcir la vérité qu'à l'éclaicir, à aigrir les esprits qu'à les ramener.

Gondemar Ambassadeur d'Espagne à Londres, avoit persuadé à ce Roi trop

ſimple & trop vain, que le meilleur moyen de remettre ſon Gendre dans les bonnes graces de l'Empereur, c'étoit de marier le Prince de Galles avec l'Infante d'Eſpagne. Jacques s'imaginant, que le Roi Catholique ſeroit charmé de voir ſa Fille ſur le trône d'Angleterre, donna tête baiſſée dans le panneau; & on le leurra au point, qu'il fit la demarche ridicule que chacun ſait, qui fut de permettre que ſon Fils, & ſon favori Buckingham, s'en allaſſent à Madrid faire l'amour à l'Eſpagnole, & ſe donner en ſpectacle à une Cour ruſée, qui rioit tout bas de la ſimplicité du Père & du Fils, & de la vanité du favori. Auſſi cette étrange équipée n'eût pas d'autre ſuite, que de divertir les Bourgeois de Madrid, & d'exciter le mépris de toute l'Europe; & le Comte de Kevenhuller Ambaſſadeur de l'Empereur, qui négocioit le mariage de cette Infante pour le Fils aîné de ſon Maître, Ferdinand Archiduc d'Autriche, l'emporta ſans difficulté ſur le Prince Anglois, qui fut obligé de s'en retourner un peu moins content qu'il n'étoit venu.

Les Eſpagnols connoiſſoient trop

bien le caractère du Roi de la Grande-Bretagne, pour craindre de trop charger la comédie qu'ils lui faisoient jouer; ils savoient que, plûtôt que de prendre part à aucune guerre, il donneroit dans tous les piéges qu'on lui dresseroit, quelque grossiers qu'ils pussent être.

Ce fut sur cette connoissance, qu'ils bâtîrent tout le Systême de leur conduite à l'égard de ce Prince. L'Archiduc Albert, qui Gouvernoit les Pays-Bas avec l'Infante Claire-Eugéne, commença par écrire une Lettre à l'Empereur son Neveu, où il parloit avec beaucoup d'affectation des égards, qu'il faloit que Sa Maj. Imp. eût pour le Roi d'Angleterre, dans les procédures qu'on devoit faire au Conseil Aulique contre l'Electeur Palatin, & mille choses semblables. D'un autre côté le Roi d'Espagne écrivit une autre lettre à l'Empereur, où il lui mandoit qu'il avoit appris, qu'il vouloit donner le Haut Palatinat au Duc de Bavière; mais que si cela arrivoit, Sa Maj. Imp. ne devoit plus compter sur les secours d'Espagne. L'Empereur répondit à l'Archiduc & au Roi d'Espagne, qu'à leur récommendation & par pure considération

pour

pour le Roi d'Angleterre, il étoit disposé à se prêter à toutes les voies de conciliation convenables avec l'Electeur Palatin.

Gondemar montroit toutes ces lettres avec beaucoup d'adresse & de ménagement au Roi d'Angleterre, qui, enchanté des sentimens que les Princes Autrichiens avoient pour lui, ne répondoit aux Solliciteurs de son Gendre que par ces mots: *Il n'a que faire d'envoyer du secours, puisqu'on me laisse le maître de la paix.*

Sur ces belles idées le bon Roi Jacques envoya Digby en Ambassade à l'Empereur, pour demander que l'Electeur Palatin fût rétabli dans tous ses Etats Héréditaires, & remis sur le même pied qu'avant la guerre, & qu'on suspendît toutes les procédures commencées contre lui, & à ces conditions le Roi d'Angleterre prenoit sur lui d'engager son Gendre à donner à l'Empereur une satisfaction convenable.

L'Empereur sut amuser le Ministre Anglois jusqu'à ce qu'il eut avis, que le Duc de Bavière étoit entré dans le Haut Palatinat, où Mansfeld s'étoit jetté pour le défendre ne pouvant se sou-

tenir en Bohême depuis la déroute de Prague. Alors Ferdinand leva le masque, & déclara au Miniſtre Anglois, que la paix ne dépendoit plus de lui ; mais du Duc de Bavière, & que c'étoit à lui qu'il faloit s'adreſſer. Digby ſe rendit auprès de ce Duc & lui propoſa une neutralité pour le Haut Palatinat ; mais le Duc lui repliqua, qu'il n'étoit plus tems de propoſer la neutralité pour un pays, qu'il étoit ſur le point de conquérir ; & qu'il comptoit de mettre dans peu les choſes en tel état, qu'il n'y auroit plus de guerre à craindre.

Une réponſe ſi ſéche déconcerta l'Ambaſſadeur : il en écrivit à l'Empereur, qui lui répondit encore plus ſéchement, que, puiſque Mansfeld, en ſe retirant dans le Haut Palatinat, y avoit attiré les armes du Duc de Bavière, il n'étoit pas juſte que celui-ci perdît le fruit de ſes peines & de ſes dépenſes.

Ce ne fut-là que le prélude d'un bien plus grand orage. Le vingtiême de Janvrier 1621. Ferdinand fulmina un arrêt de proſcription contre Fréderic Electeur Palatin, & contre tous les Princes & Seigneurs, qui avoient ſuivi ſon parti, les déclarant tous également atteints & convaincus du crime de ſé-

lonnie envers l'Empereur & l'Empire ; & déchus de tous leurs biens & dignités quelconque.

Une procédure si violente & si irrégulière fut un coup de foudre pour tous les Etats de l'Empire. Dans un autre tems le Duc de Bavière même l'auroit improuvée ; mais l'intérêt & l'ambition lui firent applaudir à un despotisme, dont il devoit recueillir les premiers fruits ; & le zèle de Réligion fit le même effet sur les Electeurs Ecclésiastiques. Tout le reste fut scandalisé, mais n'osa témoigner son indignation. La crainte avoit tellement saisi les esprits, que les Siléfiens se hâtèrent d'implorer la clémence de l'Empereur, qui les reçut assez bien, tandis que le sang des pauvres Bohêmes inondoit les échafauds ; & que tout ce qu'il y avoit de Protestans dans ce Royaume étoient, ou mis à mort, ou bannis sans miséricorde, & leurs biens confisqués. Tout trembla, tout se soumit devant l'heureux Ferdinand. Le seul Mansfeld osa faire tête à ses armes victorieuses. Ce Général avec les plus rares talens pour la guerre, & la plus grande intrépidité n'avoit jamais eu de fort heureux succès ; mais quoique souvent battu, il

paroiſſoit plus rédoutable après ſes défaites. Son grand courage le ſoutenoit & ſon eſprit de reſſource réparoit tout, & trouvoit des moyens de ſe relever, qu'un autre que lui n'auroit jamais imaginés. Ne pouvant ſe ſoutenir dans le Haut Palatinat, contre les forces de l'Electeur de Bavière & de la Ligue Catholique, il tâcha de gagner le Bas Palatinat, où le parti de l'infortuné Roi de Bohême ſe ſoutenoit encore; mais le Duc & Tilly le ſuivîrent de ſi près, qu'il ſe vit entouré. Ne pouvant abſolument leur échapper, il feint de vouloir paſſer au ſervice de l'Empereur, le Duc ravi de gagner un homme de ce mérite, & encore plus de l'enlever à ſon ennemi, entre en pour parler avec lui, Mansfeld lui remet de bonne foi deux ou trois poſtes qu'il occupoit encore. Le traité eſt dreſſé & conclu; il ne s'agiſſoit plus que de le ſigner: cependant la nuit ſurvient, Mansfeld décampe ſans Tambour ni Trompette, & gagne deux marches ſur l'Electeur, qui le fait pourſuivre par Tilly, ſans pouvoir l'atteindre.

A-peu-près dans le même tems le Margrave de Bade-Dourlac, avoit levé une armée de treize à quatorze mille

hommes, & s'étoit avancé en Alſace, ſous prétexte de défendre le Palatinat; mais en effet pour une querelle particulière, qu'il avoit avec l'Empereur au ſujet d'une ſucceſſion.

Le Palatinat pouvoit alors aſſez facilement être défendu: Spinola avoit été obligé de s'en retourner dans les Pays-Bas, avec preſque toute l'armée Eſpagnole, parce que la trève conclue entre les Eſpagnols & les Hollandois étoit ſur le point d'expirer. Il n'avoit laiſſé en partant que quatre mille hommes à Don Gonçalves de Cordoue; ce qui n'étoit pas des forces capables de ſoumettre le reſte du Pays.

L'Electeur Palatin alors retiré en Hollande n'eut pas plûtôt appris, que Mansfeld étoit arrivé dans ſon Pays, qu'il partit pour venir le joindre, & eut le bonheur d'arriver déguiſé en marchand: mais d'un autre côté, Tilly s'avançoit avec ſon armée pour ſe joindre aux quatre mille Eſpagnols de Gonçalves de Cordoue, obligés de ſe retirer devant Mansfeld.

Je n'entreprendrai pas de décrire ici tous les mouvemens de tous ces Corps: cela m'écarteroit trop de mon but, qui eſt d'expoſer en peu de mots l'Etat des

affaires d'Allemagne, & par quels événemens Gustave Adolphe se trouva engagé de porter ses armes dans ces contrées. Il me suffira de dire que Tilly, chargé par l'Electeur de Bavière du commandement de l'armée de la Ligue Catholique, après la conquête du Haut Palatinat, se porta vers le Rhin; défit le Margrave de Bade-Dourlac en bataille rangée, lui enleva ses vivres, son artillerie, & une grande partie de ses bagages: ensuite il battit deux fois Mansfeld, joignit les Espagnols, & s'attacha à subjuguer tout le Bas Palatinat.

Mansfeld étoit une hydre toûjours renaissante. Il se rétablit malgré ses deux défaites, & soutint encore quelque tems la fortune du malheureux Roi de Bohême dans le Bas Palatinat.

Pendant que cela se passoit sur la rive gauche du Rhin, Chrétien de Brunswick, Administrateur de l'Evêché de Halberstadt, Frère cadet du Duc régnant de Brunswick Wolffenbuttel, ravageoit la Westphalie. Ce Prince s'étoit déclaré hautement contre l'Empereur en faveur du Palatin. Il avoit levé une armée qu'il entretenoit aux dépens des riches Evêchés de la Westphalie. Il portoit pour devise sur ces drapeaux,

ces paroles ſingulières ; *ami de Dieu ; ennemi des Prêtres.*

Mansfeld battu de tous côtés par Tilly écrivit à ce Prince, pour le prier de venir ſe joindre à lui, afin de tomber tous enſemble ſur le Général Bavarois. Chrétien ſe mit en effet en marche pour venir joindre Mansfeld ; mais Tilly, qui ne dormoit pas, ſe mit entr'eux deux, & venant tout à coup à la rencontre du Prince de Brunswick, il le battit à plate couture ; de ſorte qu'il eut même de la peine à l'échapper. Lui & Mansfeld ſe retirèrent dans la Baſſe Alſace avec les débris de leurs troupes. Alors tout le Bas Palatinat reſta en proie à l'armée de Tilly ; qui reçut bien-tôt de nouveaux renforts, Ferdinand ayant encore eu le bonheur de réduire Bethlem-Gabor à demander la Paix. L'Empereur auſſi-tôt après la priſe de Prague, & la réduction de preſque toute la Bohême, avoit détaché un bon corps de troupes ſous le Comte de Bucquoi, vers la Hongrie. Bucquoi avoit agi ſi efficacément & ſi heureuſement, qu'il avoit chaſſé Bethlem juſqu'au de-là de Neuhœuſel ; & entrepris le ſiége de cette place où il perdit glorieuſement la vie.

Bethlem s'eſtima heureux que l'Em-

pereur voulût bien lui accorder la paix à des conditions supportables. En effet Ferdinand s'engagea à lui payer cent mille florins par mois, & à lui donner le tître de Prince de Hongrie; moyennant quoi il promit de se retirer dans sa Principauté de Transilvanie, & à ne plus prendre parti contre Sa Majesté Impériale.

Comme on faisoit la guerre dans ce tems-là assez à l'avanture, je veux dire qu'on n'avoit pas la précaution, qu'on a eue depuis, de bien établir ses magazins, d'assurer ses convois, & de tirer ses vivres & ses fourages des amas faits de longue main, les armées subsistoient au hazard, mangeant tout le pays où elles campoient & ceux des environs, & allant chercher ailleurs de quoi vivre, dès qu'il n'y avoit plus rien dans le pays où elles étoient: de-là l'indiscipline, les pillages, les ravages, les incendies, & enfin la famine & la peste. Tous ces fléaux ravagèrent tour-à-tour l'Allemagne. Une partie de ces belles contrées étoient déja dévastées au tems dont nous parlons. Elles le fûrent bien davantage dans la suite de cette longue guerre. Il n'y eut pas un coin de terre qui ne ressentît les effets de la licence

du Soldat & de la connivence des Chefs, manquant le plus souvent de moyens pour le faire subsister. Mansfeld & le Duc Chrétien de Brunswick errant dans la haute Alsace & la Lorraine, avec environ dix-huit mille hommes, ne savoient guère où donner de la tête. Diverses Puissances faisoient les plus belles offres à Mansfeld, pour l'engager dans leur service; & cet homme, qui n'avoit, ni feu, ni lieu, ni argent, ni parens, ni réligion, étoit craint & recherché des plus grandes Puissances de l'Europe, lors même qu'il paroissoit perdu sans ressource.

Le Duc de Brunswick se sépara de Mansfeld pour retourner en Westphalie, & Mansfeld prit la route du Brabant dans le dessein de passer au service de Hollande, & de joindre ses forces à celles du Prince d'Orange; mais il ne put exécuter son dessein, & les Espagnols l'ayant atteint près des Fleurus le contraignirent à en venir à une Bataille, où il perdit toute son artillerie, ses bagages, ses principaux Officiers, & plus de cinq mille Soldats. Après tant de revers il ne restoit plus de ressource à l'Electeur Palatin, que dans la Clémence de l'Empereur. Il offrit par

l'organe de son Beau-Père, de venir se jetter aux pieds de Sa Majesté Impériale, de faire mettre bas les armes à tous ceux qui combattoient encore pour ses intérêts, de rendre tout ce qui tenoit encore pour lui en Bohême, de rénoncer au titre de Roi, & aux droits de son élection, & de ne prendre plus aucun engagement contraire aux intérêts de l'Empereur. Jacques en faisant ces offres de la part de son Gendre, jugea qu'elles seroient plus éficaces, s'il y joignoit quelques menaces de guerre en cas de refus; mais l'Empereur savoit trop à quoi s'en tenir, pour s'embarasser du ressentiment d'un Roi, incapable de prendre jamais aucune résolution vigoureuse: & il n'ignoroit pas qu'en peu de tems il seroit maître de Tabor, & de Kutteniberg les seuls lieux en Bohême, qui tinssent encore pour l'Electeur Palatin; que Glatz ne tarderoit pas non plus de tomber en son pouvoir, de même que tout le Bas Palatinat, dont Tilly achevoit la conquête avec une rapidité, qui, jointe aux victoires qu'il venoit de remporter, le fit regarder comme le plus grand Capitaine, qu'il y eût alors en Allemagne.

Une perspective si flatteuse ne permettoit pas à l'ambitieux Ferdinand de recevoir les soumissions de son ennemi. Ce n'étoit pas assez de l'avoir humilié, il faloit encore le dépouiller de maniére à lui fermer tout retour en Allemagne; il faloit se jouer des loix de l'Empire, anéantir un Electeur & sa postérité, disposer de ses Etats comme d'une conquête, & revêtir un autre de sa dignité, pour établir sur des fondemens solides le pouvoir despotique, auquel il aspiroit avec tant d'ardeur. La fortune combloit ce Monarque de ses plus chéres faveurs, il en vouloit profiter. Un autre auroit peut-être pensé aux suites que tant de violences, tant d'usurpations, tant de violations des loix les plus sacrées, pouvoient traîner après soi: mais Ferdinand ne voyoit personne en Europe, qui pût le faire repentir de ses démarches les plus irréguliéres; &, après avoir écrasé ses ennemis, il ne lui paroissoit pas probable, qu'aucune Puissance au monde pût le considérer sans quelque sorte de crainte; mais comme le tems n'étoit pas encore venu, où ce fier Empereur ne devoit ménager, ni Roi, ni Prince, & ne garder aucune mesure avec personne, il jugea à pro-

pos de répondre au Roi d'Angleterre, qu'il n'y avoit rien qu'il ne fit par égard pour Sa Majesté Britannique; mais que de pardonner à l'Electeur Palatin, tandis qu'il avoit encore les armes à la main contre lui, qu'au mépris des loix & des constitutions de l'Empire il désoloit des Provinces entières, c'étoit une chose qu'il ne faloit pas même proposer: que, lorsqu'il n'auroit plus à son service des gens, qui mettoient tout à feu & à sang, Sa Majesté Impériale pourroit alors se laisser fléchir.

Le Roi d'Angleterre, suivant son humeur naturelle, saisit vivement cette voie de conciliation, & fit tant qu'il engagea son gendre à desavouer le Duc Chrétien de Brunswick, Mansfeld, & tous les autres, qui combattoient pour sa cause, & à les prier de se soumettre comme lui à l'Empereur.

Après cette démarche ce Prince aussi imprudent & aussi crédule que son Beau-Père, se retira à Sedan auprès du Duc de Bouillon son Oncle, tandis que Tilly, prenoit Manheim presque sans coup ferir, & Heydelberg avec un peu plus de peine, quoiqu'avec non moins de bonheur. En effet cette dernière Ville fut prise d'assaut, & la Citadelle

capitula. Heydelberg étoit dans ce tems la célèbre Université d'Allemagne & la plus fréquentée de l'Europe. Outre l'attention que les Electeurs Palatins avoient toûjours eue d'y attirer les plus savans hommes, ils y avoient encore rassemblé une Bibliothéque aussi célèbre par le nombre, que par le choix & la rareté des Volumes Imprimés & Manuscrits. Tilly s'empara de cette Bibliothéque au nom de son maître l'Electeur de Bavière. Celui-ci n'en retint qu'une petite partie, & fit présent de tout le reste au Pape, qui en enrichit sa Bibliothéque de Vatican.

Les affaires de l'Empereur ne prosperoient pas moins en Bohême que dans le Palatinat. Glatz, Tabor, Kuttemberg se rendîrent par composition aux Généraux Autrichiens. On permit au jeune Comte de Thurn, qui commandoit dans le Comté de Glatz, de se retirer avec cinq cens Soldats vers les Frontières de Brandebourg. Bien-tôt sa troupe grossit jusqu'à deux ou trois mille hommes, & aprés avoir erré assez long tems en Hongrie & en Transilvanie, il alla joindre le Roi de Suéde dans la Prusse. Tous les ennemis de l'Empereur étoient alors proscrits ou fugitifs.

Les plus illustres tête de Bohéme & de Moravie étoient à bas. Tous les Temples des Protestans dans ces Provinces fermés & condamnés; tous les Ministres bannis sous de griéves peines; l'Université de Prague livrée aux Jésuites; tous les Professeurs Evangéliques chassés; tous les Magistrats déposés; toutes les charges fermées desormais à ceux de cette Réligion. En un mot jamais persécution ne fut plus cruelle, ni plus générale. Cependant personne n'osoit branler. Le victorieux Ferdinand avoit alors plus de cent mille hommes sur pied, en y comprenant l'armée de la Ligue Catholique, dont il pouvoit disposer à son gré. Ces forces, si terribles pour le tems, étoient commandées par des Chefs d'une réputation bien fondée, & pourvues de tout ce qui pouvoit assûrer le succès de leurs opérations.

D'ailleurs les Protestans, divisés entr'eux ou par jalousie, ou par ambition, n'étoient guère en état de faire la moindre résistance : l'Electeur de Saxe saisi de la Lusace, ne songeoit qu'à s'en assûrer la possession; mais ce n'étoit pas le compte de l'Empereur : il vouloit bien laisser au Saxon l'usufruit de cette Province jusqu'au remboursement

des sommes, qu'il avoit dépensées pour la guerre; mais il étoit bien éloigné de lui vouloir céder la Souveraineté Héréditaire. Il s'en étoit même déja expliqué assez clairement, ce qui avoit causé quelque froideur entre lui & l'Electeur de Saxe.

Après la conquête de tout le Bas Palatinat, il ne restoit plus à Ferdinand qu'à frapper le grand coup qu'il méditoit; c'est-à-dire, la translation de la dignité Electorale au Duc de Bavière avec la possession du Haut Palatinat, & celle du Bas Palatinat au Roi d'Espagne. Toute l'Europe attendoit avec étonnement le dénouement d'une Tragédie, qui cependant n'étoit encore qu'au second acte.

Le Roi d'Angleterre ne pouvoit encore se persuader, que Ferdinand se portât à une démarche si contraire aux loix publiques de l'Empire, & d'une si dangereuse conséquence. Mais ce Roi ne connoissoit guère l'Empereur, & se méconnoissoit lui-même. Il crut pourtant devoir prendre quelques mesures, pour prévenir la ruine entière de son Gendre & de ses Petits-Fils, & s'adressant au Roi de Dannemark, il l'enga-

gea à se joindre à lui, pour porter l'Empereur à des pensées plus moderées. Le Roi de Dannemark étoit Oncle maternel d'Elisabeth d'Angleterre, femme de Frédéric V. Electeur Palatin. Jacques I. Roi d'Angleterre, avoit épousé Anne Fille de Frédéric II. Roi de Dannemark Père de Christian IV. & quoique cette Princesse fût morte dès l'an 1619. cependant le Roi de Dannemark ne pouvoit qu'être sensible aux malheurs de la Maison Palatine, qui lui étoit alliée de si près. Il envoya donc un Ambassadeur Extraordinaire à Vienne, pour solliciter la grace de son Neveu, & pour prier l'Empereur de lui laisser au moins sa dignité d'Electeur & ses Etats Héréditaires. Tout cela fut inutile. Ferdinand avoit pris son parti, & pour se délivrer des importunités de l'Ambassadeur Danois, il le renvoya à la prochaine Diéte, où chacun pourroit discuter ses droits, & où il ne se feroit rien que de conforme à l'équité.

Peu de tems après l'Empereur convoqua la Diéte générale à Ratisbonne. L'Electeur de Mayence, à qui il appartient d'expédier les lettres de convocation, en qualité de Grand-Chancelier

de l'Empire, écrivit en particulier à l'Electeur de Saxe, pour le prier de s'y rendre en personne, & d'engager l'Electeur de Brandebourg, les Ducs de Brunswick & de Poméranie à s'y trouver aussi.

La réponse de l'Electeur de Saxe ne fut pas favorable. Ce Prince avouoit qu'il avoit promis de se trouver à la Diéte; mais il ajoûtoit que ce qui venoit de se passer à Prague l'avoit fait changer de sentiment; qu'il sembloit qu'on voulût exterminer la Réligion Protestante; & que les mesures qu'on prenoit pour cela ne pouvoient qu'allarmer les Princes de cette Communion, & les empêcher de se trouver à l'assemblée en question, à moins qu'on ne commençât par rétablir le libre exercice de la Réligion dans Prague, & qu'on ne restituât les Temples enlevés aux Protestans; que c'étoit-là le seul moyen de dissiper les craintes des Etats de cette Communion; qu'il en avoit déja écrit à Sa Majesté Impériale, & qu'il attendoit sa réponse.

Les plaintes se multiplioient à mesure que le tems fixé, pour la tenue de la Diéte approchoit. Les Villes Impériales, qui avoient embrassé le parti de

l'Empereur, à condition qu'on leur laisseroit le libre exercice de leur Réligion, se plaignoient qu'on ne leur tenoit pas parole; que les troupes de l'Empereur & de la ligue Catholique, les vexoient en mille façons. L'Electeur Palatin bien informé que l'Empereur alloit lui porter le dernier coup, écrivit à l'Electeur de Saxe, pour le prier de s'opposer à une violation si criante des Constitutions les plus sacrées de l'Empire. Enfin, l'ouverture de la Diéte se fit le 7. de Janvier 1623. & l'Empereur y tint aux Etats un discours, où il déduisit tous les griefs qu'il avoit contre l'Electeur Palatin, tâcha de justifier le ban fulminé contre lui, & ses adhérens, nommément contre le Duc Chrétien de Brunswick, Administrateur de Halberstadt, le Comte de Mansfeld & le Margrave de Jaegerndorff. A quoi il ajoûta, que le Palatin s'étant visiblement rendu Criminel de léze Majesté, & coupable de félonnie tous ses Etats, tous ses biens & dignités, lui étoient dévolus à lui Empereur; comme Seigneur direct de tous les fiefs immédiats de l'Empire: qu'il ne dépendroit que de lui de se les approprièt, comme un juste dédommage-

ment de toutes les pertes que la Rébellion du Palatin lui avoit causées ; mais que cependant il s'en désistoit en faveur du Duc de Bavière, en récompense des secours qu'il en avoit reçus ; qu'ainsi il lui conféroit de sa pleine Autorité & Puissance Impériale, la dignité Electorale du ci-devant Electeur Palatin, avec l'Etat ou Pays auquel cette dignité est attachée, & dont il vouloit, entendoit & ordonnoit qu'il fût investi avant la fin de la Diète, ainsi que du grand Office annéxé à la dignité d'Electeur Palatin.

Tout ce qu'il y avoit d'Electeurs, de Princes & d'autres Etats, qui n'étoient point partisans aveugles de la Maison d'Autriche, & en qui il restoit encore quelque sentiment du bien public, ne pûrent écouter sans frémir la fin d'un si étrange discours : mais la crainte étouffa les murmures. Les Protestans ne laisserent pourtant pas d'exposer leurs plaintes, mais avec respect & ménagement. Elles étoient contenues dans un long mémoire, qui commençoit par desapprouver la conduite de l'Electeur Palatin, envers Sa Majesté Impériale ; les procédés de Mansfeld & du Duc Chrétien de Brunswick ; mais en même

tems, ils trouvoient étrange que, sans consulter le Collége Electoral, l'Empereur dépouillât l'un des principaux Electeurs de ses biens & de sa dignité, pour en investir un Prince qui, quoique d'une même maison, étoit néanmoins d'une branche tout différente; que ce procédé leur paroissoit contraire à la Bulle d'Or, & à la Capitulation Impériale; que d'ailleurs les Enfans de l'Electeur Palatin, n'avoient eu aucune part à la faute de leur Père, & que par conséquent il ne paroissoit pas raisonnable de les exclure de sa succession: qu'enfin l'Electeur avoit des Cousins, qui s'étoient tenus fort tranquilles, & n'avoient nullement mérité, qu'on les dépouillât de leurs droits.

L'Empereur fit à toutes ces raisons une réponse, qui paroissoit être une plaisanterie, puisqu'il déclaroit qu'il ne prétendoit pas donner atteinte à la Bulle d'Or, ni aux autres Loix de l'Empire. Il est vrai, qu'il ajoûta diverses expressions de clémence & de réconciliation, pour adoucir ce qu'il y avoit d'ironique dans sa réponse, ou peut-être aussi pour endormir ceux qui se plaignoient. Les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, n'avoient pas voulu

se trouver en personne à cette assemblée, pour n'être pas témoins d'une démarche, qu'ils désapprouvoient & qu'ils ne pouvoient empêcher. Ils tâchèrent par leurs lettres d'en détourner l'Empereur; mais rien ne fut capable de l'arrêter un moment, & malgré toutes les oppositions, le Duc de Bavière fut reçu au nombre des Electeurs en pleine Diéte, investi du grand office d'*Archi-Dapifere*, & cela aussi en pleine Diéte.

Si ce trait de despotisme affligea tous les Etats de l'Empire jaloux de leur liberté, il réjouït extrêmement les partisans de la Maison d'Autriche, & en général tous ceux qui croyoient que la sûreté de la Réligion Catholique, étoit attachée à la prospérité de cette Maison. Mais ce qui acheva d'éfrayer les prémiers fut l'arrêt, qui déboutoit le Landgrave de Hesse-Cassel de ses prétentions sur le Comté de Marpurg, & en adjugeoit la possession au Landgrave de Darmstadt. A tout cela se joignoit le souvenir encore tout récent d'un pareil arrêt, contre le Margrave de Bade-Dourlac, en faveur de la branche de Baden-Baden, touchant les terres que celle-ci avoit hypothéquées à celle-là depuis long-tems. L'Electeur

de Saxe crioit plus que personne contre tant de traits, où les loix de l'Empire étoient violées, & la Réligion Protestante sapée par les fondemens; mais tout ce beau zèle n'étoit qu'un prétexte, pour engager l'Empereur à le satisfaire au sujet de la Lusace.

Les Puissances voisines de l'Allemagne, commencèrent à craindre un changement total dans le Systême de l'Empire, & que l'Empereur n'en devînt enfin le maître absolu; mais personne n'osoit éclater; on se contentoit de murmurer, de conjecturer, & de prévoir, sans prendre des mesures pour prévenir les maux que l'on appréhendoit, & qu'on prophétisoit. Le Roi d'Angleterre, quoique frappé autant que qui que ce fût de ce qui venoit de se passer à la Diéte, se bornoit à imaginer de nouveaux moyens de conciliation. La France craignoit le mal, mais n'osoit y apporter remede, & n'appréhendoit rien tant que de se brouiller avec l'Empereur. Celui-ci, pour appaiser les cris des partisans du Palatin, offrit de le recevoir en grace, moyennant qu'il renonçât à la dignité Electorale jusqu'après la mort du Duc de Bavière, après quoi on la pourroit rendre au Fils-aîné

du Palatin. Il y avoit encore d'autres conditions, mais énoncées d'une manière si vague & si obscure, que cet infortuné Prince refusa d'y souscrire. Pour le Roi d'Angleterre, desesperant d'en obtenir de meilleures, & ne voulant pas sortir de son système pacifique, pour l'amour de son gendre, lui conseilla séchement de s'en accommoder, & de s'y soumettre, en attendant que le tems apportât quelque changement favorable.

Nous avons dit, qu'après la Bataille de Fleurus, Mansfeld s'étoit retiré dans le Brabant Hollandois, & le Duc de Brunswick avoit tiré vers la Westphalie. Mansfeld avoit passé dans la Frise, où il avoit rassemblé les débris de son armée, & l'avoit augmentée & remontée à la faveur de quelque argent, qu'il avoit reçu d'Angleterre & de Hollande. Lui & le Duc Chrétien de Brunswick, concertèrent de réjoindre leurs forces en Westphalie, pour faire une diversion en Basse-Saxe. Les Etats-Généraux la désiroient extrêmement: leurs forces alors inférieures à celles des Espagnols, suffisoient à peine pour la défensive; & l'Empereur les menaçoit de ses armes victorieuses. Rien en effet

ne pouvoit empêcher Ferdinand d'accabler les Hollandois. Il n'avoit en ce tems-là plus d'ennemis en Allemagne; tout y étoit subjugué, gagné ou épouvanté. L'Electeur de Saxe s'étoit arrangé avec lui, moyennant la promesse par écrit, que l'Empereur lui avoit donnée, de lui adjuger la part de la Maison Palatine, à la succession de Berg & de Juliers, & ne parloit plus de faire rétablir les Temples des Protestans de Prague.

Mansfeld s'étoit avancé jusqu'à Meppen, petite Ville de Westphalie: l'Administrateur de Halberstadt avoit décampé de Gottingen, pour le venir joindre, & s'étoit avancé dans l'Evêché de Munster. Tilly, qui avoit l'œil sur ses mouvemens, n'eut pas plûtôt appris qu'il prenoit sa route de ce côté-là, qu'il se mit à ses trousses, & l'atteignit un peu au-delà de l'Ems, après avoir passé sur le ventre à un corps de troupes, que le Duc avoit laissé pour garder le passage de la rivière.

Tilly remporta encore ici une victoire complete, & l'Armée du Duc fut entiérement dissipée.

A la première nouvelle de cette défaite, Mansfeld prit le parti de se retrancher

trancher, & il le fit si avantageusement que Tilly, tout victorieux qu'il étoit ne voulut pas hazarder de le forcer dans ce poste. Mais, comme il n'étoit pas homme à rester sans rien faire, il chargea le Comte de Rittberg d'assiéger Lipstadt, & prit sur lui de couvrir le siége. Lipstadt étoit le dépôt, la place d'armes de l'Administrateur de Halberstadt, qui y avoit mis une forte Garnison. C'étoit la clé de la Basse-Saxe: en la prenant, Tilly s'ouvroit l'entrée dans ce Cercle, rempli de Villes riches & commerçantes, avec de bons ports de mer, où l'Empereur pouvoit équiper des escadres, pour transporter une armée en Suéde, & pour dégager le Roi de Pologne, que Gustave-Adolphe pressoit sans relâche.

Mansfeld tenta plusieurs fois de sécourir une place, qu'il lui importoit tant de conserver, il n'en put venir à bout, & la Garnison se rendit, après avoir fait tout ce qu'on pouvoit attendre.

La défaite du Duc de Brunswick, & la prise de Lipstadt, jettèrent la terreur dans le cercle de Basse-Saxe. L'Empereur n'avoit plus d'ennemis en Allemagne, & cependant il ne parloit pas de

paix. Il eut falu être aveugle pour ne pas voir, que ce Monarque portoit ses desirs encore plus loin que sa fortune. L'Hiver qui approchoit sembloit devoir donner lieu à de nouveaux plans, à de nouveaux projets que le printems devoit voir éclore. Toute l'Europe attendoit, avec une impatience mêlée de crainte, le dévelopement des grands desseins, que la Maison d'Autriche avoit formés. On voyoit Spinola à la tête de quarante mille hommes, prêt à frapper les plus grands coups. Ferdinand maître de presque toute l'Allemagne, moitié de gré, moitié de force; à la veille de s'emparer des Villes maritimes, telles que Brême, Hambourg & Lubeck. Ses Généraux venoient de remporter de grands avantages en Hongrie sur Bethlem-Gabor, qui avoit rompu la paix, & fut ensuite contraint à la demander comme une faveur, & l'obtint à des conditions bien moins avantageuses que les précédentes.

Les Protestans commencèrent alors à voir l'orage de plus près, & à le craindre davantage. Ils sentîrent qu'ils alloient devenir la proie de la Maison d'Autriche, & que la ligue Catholique alloit s'engraisser de leurs dépouilles,

L'Electeur de Saxe même appréhendoit les suites de cet enchaînement de prospérités. La France gouvernée par un Ministre plus éclairé étoit disposée à s'unir avec quiconque, voudroit travailler à sauver l'Allemagne d'un joug, qui ne paroissoit que trop prochain, & il n'y avoit pas jusqu'au Roi d'Angleterre, qui n'entrevît le danger. Ce Prince, piqué d'avoir été si cruellement joué par la Maison d'Autriche, auroit bien voulu s'en vanger. La vérité avoit fait place à l'illusion: il voyoit clairement, qu'il étoit cause de la perte de la Maison Palatine, de son gendre & de ses Enfans. Mansfeld profitant du repos des quartiers d'Hiver s'étoit rendu en Angleterre, & avoit échaufé le zèle du Roi Jacques. Il l'avoit disposé, non pas à faire la guerre à l'Empereur, mais à aider ceux qui la lui voudroient faire. Jacques donna quelque argent à Mansfeld pour lever des troupes; mais c'étoit-là une foible ressource. Il s'agissoit donc de faire une ligue dans l'Empire même, & de mettre à la tête de cette ligue un Prince puissant & guerrier, qui non seulement joignît ses forces à celles des Etats confédérés; mais qui dirigeât aussi toutes les entreprises mi-

litaires. Il n'y avoit alors que deux Rois en Europe, qui pussent dignement s'acquitter de cet emploi. C'étoient les Rois de Suéde & de Dannemark. Le premier étoit connu pour le Prince le plus vaillant, le plus habile dans l'art de la guerre, & le plus capable de conduire à bien une si grande entreprise. Il étoit né, pour ainsi dire, dans les armées. Ses victoires, sa prudence dans des circonstances très délicates, & dans un âge peu avancé, le faisoient regarder à juste titre comme le plus grand homme de son siécle. A une âme ferme & intrépide, il joignoit une pénétration & une prévoyance extraordinaire, & enfin, il avoit l'avantage de se trouver à la tête d'une armée très aguerrie, & qui plus est victorieuse. D'un autre côté, le Roi de Dannemark étoit sans doute un Prince d'un mérite distingué; mais nullement comparable à Gustave-Adolphe en fait de guerre & de politique; mais il avoit l'avantage de posséder des Etats en Allemagne, & d'être Membre de l'Empire, & en cas de malheur, il avoit toûjours sa retraite assûrée par le Duché de Holstein & le Jutland, qui lui appartenoient.

Il est certain, qu'il importoit égale-

ment à ces deux Monarques d'empêcher, que l'Empereur ne s'approchât trop des côtés de la Mer du Nord & de la Baltique, & que l'un & l'autre étoient également disposés à s'y opposer.

L'Electeur de Brandebourg désiroit fort cette confédération, & il ne voyoit personne plus digne d'en être le chef que le Roi de Suéde, son Beau-Frère. Ces deux Princes convinrent entre eux d'envoyer un Ministre en Angleterre, pour proposer cette ligue entre toutes les Puissances Protestantes, & pour offrir les forces & l'épée de Gustave-Adolphe. L'Electeur choisit pour cette commission le Sr. Bellin, homme adroit, insinuant, connoissant parfaitement les intérêts des Princes; en un mot, très capable de conduire avec succès une telle Négociation (1). Arrivé à Londres, Bellin s'adressa à Rusdorff, homme d'esprit que l'Electeur Palatin avoit chargé de ses affaires à la Cour d'Angleterre. Ces deux Ministres lièrent bientôt entre eux une étroite amitié. Ils se concertèrent avec Spens, Anglois de naissance, qui, après avoir né-

(1) Memoires de Rusdorff *ad h. an* $\frac{8}{18}$ Janv. 1725. M. S. de M. A.

gocié la paix entre le Dannemark & la Suéde, en qualité de Ministre-Plénipotentiaire du Roi d'Angleterre, étoit entré au service de Gustave-Adolphe, par pure estime pour ce grand Prince, & qui étoit alors Ministre de Suéde à Londres. Ces trois Ministres convinrent que Rusdorff présenteroit un Mémoire, où il exposeroit la nécessité de former une ligue entre toutes les Puissances Protestantes, pour le salut de l'Allemagne, & que les deux autres appuieroient la proposition.

Jacques I. étoit absolument gouverné par le Duc de Buckingham son favori, & celui-ci l'étoit par Couwai, Secretaire d'Etat Catholique-Romain de Réligion, par conséquent très indifférent pour le maintien des Protestans en Allemagne, quoiqu'il fût visible que le bien Général de l'Europe, étoit lié avec le systême de l'Empire.

Conformément au plan arrêté entre ces trois Ministres, le Mémoire de Rusdorff roula principalement sur la nécessité d'une confédération entre tous les Princes Protestans, sans quoi il n'y avoit nulle apparence de pouvoir rétablir les affaires en Allemagne: Ensuite il proposoit le Roi de Suéde pour su-

prême Directeur de la guerre contre l'Empereur & les Princes ses adhérens. Il touchoit en peu de mots les grandes qualités de Gustave-Adolphe, ses victoires, le bon état de ses affaires, tant au dedans qu'au dehors de son Royaume: que ce Monarque offroit de commander en personne, ce qui n'étoit pas d'une petite considération, vu la valeur, la capacité, l'expérience du Prince, qui faisoit cette offre, l'amour & la confiance des troupes pour sa personne: que ce Prince offroit de mener incontinent une armée aguerrie, bien munie & bien disciplinée en Allemagne, l'ayant déja toute prête, & la pouvant renforcer autant qu'on le jugeroit nécessaire; que Sa Majesté Suédoise avoit beaucoup de crédit auprès des Villes Hanséatiques, qui, par l'estime qu'elles avoient pour un tel chef, pourroient aisément être amenées à entrer directement dans la confédération, que les Princes d'Allemagne seroient d'autant plus portés à se liguer avec le Roi de Suéde, & à le reconnoître pour Chef de l'Union, qu'ils savoient que ce Monarque n'avoit jamais eu de liaison avec la Maison d'Autriche, son ennemie déclarée en faveur

du Roi de Pologne, si étroitement uni, par les liens du sang, & par des traités avec l'Empereur.

Telles étoient en gros les offres du Roi de Suéde. Voici maintenant ce qu'il exigeoit des confédérés: Que les Puissances liguées, pour la liberté de l'Allemagne, engageroient la Ville de Dantzig à ne pas permettre qu'il fut équipé, dans ses ports & havres, aucune Escadre pour être employée contre le Roi & le Royaume de Suéde; qu'ils tireroient du Roi de Dannemark les assûrances les plus formelles, qu'il ne chercheroit point querelle au Roi de Suéde, & ne lui feroit point la guerre, tant qu'il seroit occupé à rétablir les affaires d'Allemagne; que, pour plus grande sûreté à cet égard, les confédérés joindroient dix-sept Navires de guerre à la Flotte Suédoise dans la Mer du Nord: que moyennant ces trois articles bien & dûment garantis & effectués, le Roi de Suéde s'obligeoit à employer, & entretenir à ses dépens pour la cause commune, aussi long-tems que besoin seroit, douze Régimens d'Infanterie, & deux mille hommes de Cavalerie, avec l'artillerie & les munitions nécessaires.

Que de leur côté les confédérés fourniroient,

miroient, & entretiendroient à leurs dépens vingt-quatre Régimens d'Infanterie & six mille chevaux, de façon pourtant que ces troupes seroient levées au nom & sous l'autorité du Roi de Suéde, & qu'elles lui prêteroient serment de fidélité à lui & aux confédérés: que les Etats Amis & Alliés lui accorderoient un libre passage par leurs territoires; de manière que s'il ne rencontroit pas les ennemis en Basse-Saxe, ni en Westphalie, il pourroit traverser tout le Pays de Hesse, pour se porter sur le Meyn, & de là dans le Palatinat: que, pendant les opérations de la guerre, il ne seroit permis à pas un des confédérés d'entrer dans aucune Négociation, encore moins de conclure aucun Traité avec l'ennemi, sans le consentement de tous les confédérés: que, si par malheur les affaires prenoient un mauvais tour, les Alliés s'obligeroient à fournir au Roi de Suéde, tous les moyens possibles pour la sûreté de son retour en son Royaume: que, comme les affaires d'Allemagne étoient dans une crise, à demander un promt secours, le Roi de Suéde demandoit une réponse promte & décisive à ses propositions, afin de ne pas être en suspens à l'égard des autres in-

térêts, qu'il a à ménager avec le Roi de Pologne pendant la trève qui va expirer.

Le Roi de Dannemark traversoit sous main la Négociation du Roi de Suéde. Jaloux de la réputation que ce Monarque s'étoit déja acquise, il ne pouvoit penser sans frémir, qu'il alloit être chef d'une grande ligue, & l'arbitre des affaires d'Allemagne. On assûre que Christian, ayant appris que Gustave-Adolphe offroit de se charger de la direction de la guerre, pourvu qu'il fût reconnu pour chef de la confédération, & moyennant quelques autres conditions indispensables, s'écria en Danois; *il n'en sera rien, quand le Diable s'en mêleroit* (1).

En effet le Secretaire Couwai étant entré en conférence avec le Sr. Bellin, au sujet des propositions du Roi de Suéde, contenues dans le Mémoire de Rusdorff, lui fit entendre que la plus grande difficulté étoit l'article de la direction, à quoi le Roi de Dannemark prétendoit à l'exclusion de tout autre;

(1) *That skoll Dälen för by de hammen*; mot à mot, *le Diable l'en empêchera.* Voy. Lettre de Salvius au Chanc. Oxenstierna, dans Palmskeld, & Puff. *de Reb. Suec.* Lib. II.

qu'on tâcheroit cependant de le disposer à la céder au Roi de Suéde. A quoi il ajoûta, que la France étant aussi intéressée qu'aucune autre Puissance, à s'opposer aux vastes desseins de l'Empereur, seroit apparemment charmée d'entrer dans la confédération. A cela Bellin répartit, que le sentiment du Roi de Suéde étoit; que cette ligue, étant pour le rétablissement de la cause Evangélique, ne devoit être composée que de Princes Protestans, & qu'on ne devoit pas souffrir qu'aucune Puissance Catholique y entrât directement, que néanmoins on pourroit inviter la France d'assister les confédérés de quelques subsides. Sur quoi le Secretaire d'Etat proposa à Bellin, d'aller lui-même en France pour sonder cette Cour, & voir quels secours on pourroit s'en promettre.

Sur ces entrefaites arriva un courier du Sr. Anstrouther, Ministre d'Angleterre près le Roi de Dannemarck, dont les dépêches contenoient des assûrances, que ce Prince faisoit état de se mettre en campagne au printems suivant, avec une armée de trente mille hommes, & que cependant il s'arrangeroit avec les Princes d'Allemagne pour

les passages, les vivres, & les troupes qu'ils pouroient fournir.

Ces nouvelles firent plaisir au Ministère Anglois, qui ne cherchoit qu'à tirer les choses en longueur.

Cependant Bellin avoit été à Paris, & en avoit rapporté une résolution, qui lui avoit été dictée verbalement dans le Conseil du Roi Très-Chrétien, le Cardinal de Richelieu n'ayant pas voulu la lui donner par écrit, par ménagement pour le Pape & les Princes Catholiques. Cette résolution portoit en substance, que le Roi de France estimoit, que le Roi de Suéde étoit très capable d'être le chef de la confédération, que Sa Majesté Très-Chrétienne souhaitoit, qu'on lui déférât la direction de cette guerre: que, si cependant le Roi de Dannemark y veut aussi entrer pour son compte, il seroit convénable que chacun des deux Rois attaquât un pays particulier, & agît indépendamment l'un de l'autre. Quant au Roi Très-Chrétien, il offroit un subside d'un million de livres payable en deux années de tems. Et comme le but de cette confédération devoit être le rétablissement de la paix en Allemagne, & de procurer aux Princes lézés une satisfaction convenable,

vu aussi la dificulté de contenter toutes les parties lèzées, il conviendroit que les Rois de France & de la Grande-Bretagne fussent choisis pour arbitres, & qu'ils pussent décider sans appel, de ce que chacun doit avoir.

On voit par-là que la Cour de France préféroit Gustave-Adolphe à tout autre Prince, pour être à la tête d'une entreprise si importante, qui devoit décider du sort de l'Allemagne, & de la fortune des plus grandes Puissances de l'Europe. Mais les Ministres Anglois n'étoient pas dans les mêmes dispositions, soit liaisons du sang entre les deux familles Royales, soit que les propositions du Roi de Dannemark, leur parussent d'une exécution plus facile, ils penchoient entiérement pour ce Prince, & n'en faisoient pas même les fins.

Comme le Prince de Galles entroit vivement dans cette affaire, Les Ministres de Suéde, de Brandebourg & de Palatin demandèrent qu'il leur fût permis de conférer là-dessus avec son Altesse Royale. Ils tâchèrent de le faire entrer dans leurs vues par rapport à la direction de la guerre, &, comme ils virent qu'ils ne gagnoient rien sur son

esprit trop prévenu pour son Oncle le Roi de Dannemark, ils se bornèrent à demander qu'au moins la décision de cette affaire fût remise au bon plaisir des Alliés, dont les Ministres devoient incessamment s'assembler à la Haye; & que là on choisit à la pluralité des voix celui, qui feroit les conditions les plus avantageuses à la cause commune: ajoûtant, que, si l'on procedoit autrement, le Roi de Suéde s'en pourroit tenir offensé, d'autant plus qu'il avoit fait les premiers pas & les plus grandes offres; & qu'il n'étoit pas de la prudence de rebuter ce Monarque, dont le concours ne pouvoit qu'être très utile à l'affaire qu'on négocioit.

Le Prince de Galles ayant demandé du tems, pour délibérer sur ces nouvelles instances, fit répondre par le Secrétaire Couwai; que Sa Majesté Britannique n'avoit aucun dessein de s'opposer aux désirs des confédérés; qu'elle étoit resolue de ménager également les Rois de Dannemark & de Suéde; & qu'elle avoit donné ordre à ses Ambassadeurs de faire tout leur possible, pour que les deux Rois s'accordassent touchant la direction de la guerre, de manière que le bien public ne souffrît point de leur

émulation : que s'ils ne pouvoient céder l'un à l'autre, ils eussent à proposer un tiers, afin de prévenir les suites de leur jalousie.

Ensuite Couwai, parlant comme de lui-même au Sr. Bellin, ajoûta ; „ Si „ j'ose dire naïvement ma pensée, „ j'avouerai, que les propositions du „ Roi de Dannemark sont moins em„ barassantes que celles du Roi de Sué„ de. En effet le Roi de Suéde, outre „ un grand secours de troupes, nous „ demande dix-sept Vaisseaux de Guer„ re, & quelques Villes & Ports, pour „ assûrer sa retraite en cas de malheur. „ Cela ne laisse pas d'être d'une gran„ de difficulté. Or le Roi de Danne„ mark ne demande rien de semblable. „ Le Roi de Suéde exige aussi quatre „ mois de subside d'avance ; & le Roi „ de Dannemark se contente, qu'ils lui „ soient payés à la fin de la campagne.

Bellin repartit, qu'il ne nioit point, que les demandes du Roi de Suéde ne fussent plus grandes & plus difficiles, que celles du Roi de Dannemark : mais c'étoit que ce Prince vouloit humainement assûrer le succès des affaires : que cependant on pourroit lui proposer quelque modification : qu'il ne doutoit pas

même, qu'il ne se relâchât touchant les dix-sept Vaisseaux, s'il étoit bien assûré du Roi de Dannemark, & qu'on lui garantît que ce Prince ne le traverseroit point dans ses desseins, & ne l'arrêteroit pas au milieu de sa carrière.

„ Avec tout cela, ajoûta-t-il, il ne faut „ pas moins, pour le commencement „ de l'entreprise, de vingt-neuf mille „ hommes de pied & de six milles che„ vaux; & la question est où les pren„ dre, si le Roi de Dannemark ne veut „ fournir que cinq mille, & l'Angle„ terre sept mille? Il est impossible, & „ hors de raison, que les Princes d'Al„ lemagne fournissent plus que l'An„ gleterre, qui est tant intéressée à „ cette guerre. Au pis aller ces Prin„ ces feront leur paix particulière, & „ s'accommoderont du mieux qu'ils „ pourront avec l'Empereur.

„ Nous avouons, répliqua l'Anglois, „ que nous sommes fort intéressés à „ cette affaire; puisqu'il s'agit des En„ fans du Roi; mais le sentiment de „ sa propre conservation, l'amour de „ la Réligion, & la défense des Loix; „ tout cela doit engager les Princes „ de l'Empire à faire les plus grands „ efforts.

Bellin alloit repliquer, lorſque le Prince de Galles entra, &, ayant appris le ſujet de la conteſtation, il prit la parole & dit, en s'adreſſant au Miniſtre de Brandebourg: „ Il faut convenir, que, ſi „ les Eſpagnols reſtent maîtres du Palatinat, c'en eſt fait pour toûjours, „ non ſeulement de la Maiſon Palatine, mais auſſi des autres Princes „ d'Allemagne". Mais, repliqua Bellin, „ ſi l'Allemagne devient une conquête de la maiſon d'Autriche, que „ deviendra l'Angleterre? Elle paſſera „ auſſi bien-tôt ſous le joug. Cela pourroit bien arriver, repartit le Prince; „ mais nous avons un bon foſſé, & les „ Allemands feront toûjours les premiers mangés. Il y a des ponts de „ bois pour paſſer ce foſſé, répondit „ Bellin, & tant y a que Vous ſerez „ mangés auſſi bien que nous: un peu „ plus tôt, un peu plus tard; qu'importe?

La conférence finit par une exagération pathétique, que le Secretaire Anglois fit des dépenſes de l'Angleterre, inſinuant que c'étoit tout ce qu'elle pouvoit faire, que de fournir ſept mille hommes. Sur quoi Bellin demanda, à quoi bon cette flotte qu'on équipoit

dans les ports de la Grande-Bretagne, si elle n'étoit destinée à secourir l'Allemagne. Couwai repartit que la destination de cette flotte étoit un secret, qu'il ne convenoit à personne d'approfondir. La suite fit voir qu'elle étoit destinée contre l'Espagne, à qui elle ne fit aucun mal, tandis qu'on négligea les affaires d'Allemagne, qu'on auroit pu bien raccommoder, si on y avoit employé les dépenses, qu'on fit pour cet armement naval.

Ce fut pendant le cours de cette négociation, que mourut à Thiebald le 26. de Mars 1625. Jacques I. Roi de la Grande-Bretagne, peu de tems après le mariage de son Fils avec Henriette de France Fille de Henri IV.

Charles I. du nom, Successeur de Jacques I. hérita de presque tous les défauts de son Père, à la reserve de la pédanterie & de la timidité. Il eut comme lui des favoris, & se laissa Gouverner. Buckingham fut aussi puissant, aussi absolu sur son esprit, qu'il l'avoit été sur celui du Père. Charles fut toûjours brouillé avec son Parlement, & n'eut par conséquent jamais les moyens, pour soutenir ses entreprises; il suivit de mauvais Conseils, fit mille faux pas, qui

le conduisirent enfin à la fin la plus tragique que jamais Roi ait eue. Il n'y eut rien d'illustre dans sa vie, que les instans qui précédèrent sa mort, & celle-ci ne fut honteuse que pour ceux qui la lui firent subir.

La négociation au sujet de la guerre d'Allemagne fut continuée sous le nouveau Roi, comme s'il n'étoit arrivé aucun changement, & le Roi de Dannemark avoit toûjours la même préférence dans le Conseil. Mais comme le nouveau Roi d'Angleterre étoit bien informé, que la plûpart des Princes d'Allemagne panchoient plus pour Gustave, que pour le Roi de Dannemark, & que, si l'on en remettoit le choix à l'Assemblée qui se tenoit à la Haye, certainement le Roi de Suéde l'emporteroit sur le Roi de Dannemark, il le fit insinuer à celui-ci, qui se hâta de conclure, & se chargea sans tant de précautions de la direction de cette guerre.

Le Roi d'Angleterre, pour faire approuver cet arrangement aux confédérés, dont le Congrès étoit encore assemblé à la Haye, leur fit entendre que les prétentions exhorbitantes du Roi de Suéde, l'avoient déterminé à accepter les offres du Roi de Dannemark, beau-

coup plus modérées & d'une exécution beaucoup plus praticable. Il ajoûtoit que le Roi de Suéde avoit exigé, qu'on lui cédât Brême & Werden, afin d'en faire ses places d'armes, & pour avoir toûjours le dos libre en cas de malheur.

La vérité est que Gustave-Adolphe avoit demandé ces deux places, pour lui servir de dépôt, & assûrer sa retraite en cas de mauvais succès, & il est certain aussi que le Roi de Dannemark, n'avoit que faire de demander des places pour son retour, puisqu'il étoit maître & possesseur du Holstein & du Jutland; au lieu que Gustave-Adolphe n'avoit pas un pouce de terre en Allemagne, d'où il pût se retirer dans ses Etats, ni arrêter un moment les armées de l'Empereur, supposé qu'elles fussent victorieuses.

Le Roi d'Angleterre ne manqua pas de prévenir le Roi de Suéde, sur l'acceptation des offres du Roi de Dannemark, & sur ce qu'on lui avoit déféré la suprême direction de la guerre. Gustave-Adolphe se contenta de répondre (1), ironiquement qu'il étoit char-

(1) Puff. de Reb. Suec. Lib. II. § 2.

mé, que les confédérés eussent trouvé un chef plus digne que lui de conduire une si grande entreprise: qu'il lui souhaitoit les plus brillans succès.

Christian comptoit sans doute, en prenant sur soi une affaire si délicate, sur les grands subsides d'Angleterre; mais il ignoroit que le Roi, étant rarement d'accord avec son Parlement, se trouvoit le plus souvent embarassé pour trouver de quoi fournir à ses dépenses ordinaires. Il est vrai que Charles avoit promis à Sa Majesté Danoise de lui fournir quarante mille livres sterlings d'avance, & trente mille autres par mois, ce qui joint au subside promis par la France, & aux secours de troupes que les confédérés lui faisoient espérer, lui promettoit les plus heureux succès. Il se flattoit même de finir la guerre en une campagne, d'une manière glorieuse pour ceux dont il entreprenoit la défense: mais il se trompa cruellement, & les choses tournèrent d'une manière bien différente de ce qu'il s'étoit imaginé.

Cependant Gabriel-Oxenstierna Frère du Grand-Chancelier de Suéde, fut nommé Ambassadeur Extraordinaire, pour aller de la part de Gustave-Adol-

phe, faire des complimens de condoléance au nouveau Roi d'Angleterre, sur la mort du Roi Jacques, & pour féliciter Charles sur son avénement au Trône. Oxenstierna fut reçu avec de grands honneurs à Londres (1). L'Auteur cité ci-dessous parle de cette réception en ces termes dans une dépêche à son Maître. „ L'Ambassadeur de „ Suéde a été reçu avec autant de di„ stinction, que j'aie jamais vu rece„ voir ici aucun Ambassadeur de Fran„ ce ou d'Espagne. Le Roi & ses Mi„ nistres se sont montrés fort courtois „ envers lui; de sorte que j'espere, que „ non seulement l'Ambassadeur aura „ tout contentement, mais aussi que „ Sa Majesté Suédoise, connoîtra par„ là que l'on fait cas ici de son amitié.

La prémière audience se passa toute en complimens; mais le Roi d'Angleterre, curieux de voir si l'Ambassadeur n'étoit pas chargé de quelque commission secrete, ne put s'empêcher de lui demander, s'il ne vouloit pas une audience particulière, pour traiter de quelque sujet plus important. A quoi l'Ambassadeur répondit qu'il n'avoit pas d'autre commission, que de complimen-

(1) Rushw. l. c. p. 548.

ter Sa Majesté Britannique; mais que, si elle vouloit lui faire l'honneur de lui parler d'affaires, il en diroit son sentiment, non comme Ambassadeur, mais comme Sénateur de Suéde, suivant ses lumières & la connoissance, qu'il avoit des sentimens & des intentions du Roi son Maître. A quoi le Roi ayant témoigné qu'il seroit bien aise de l'entendre, il lui donna quelques jours après une audience particulière, où l'Ambassadeur lui fit sentir, combien le feu Roi avoit eu tort d'avoir ajoûté foi à toutes les promesses de la Maison d'Autriche, & laissé venir les choses au point où elles en étoient. Ce qui avoit entraîné la ruine de la Maison Palatine, & des Protestans en général, ce qui ne pouvoit se réparer que par des remedes violens, longs, & dont le succès étoit très incertain: Que toute la Chrétienté, & l'Angleterre même, étoit en danger, si l'on ne se hâtoit d'opposer une forte digue aux desseins de la Maison d'Autriche & de ses adhérens, qui travailloient à sa grandeur sous le nom de *Ligue Catholique*: qu'il ne faloit pas moins qu'un concert de toutes les Puissances pour arrêter ce torrent, & une

ferme résolution *de vaincre, ou de perir*. Le Roi ne répondit autre chose à ce discours, sinon qu'il étoit résolu de faire la guerre à l'Espagne, pour le rétablissement de l'Electeur Palatin, & qu'il ne permettroit plus qu'on fit des levées dans ses Etats pour le Roi de Pologne contre la Suéde, & ne feroit aucun traité contraire aux intérêts du Roi de Suéde. Ce fut à quoi aboutit cette Ambassade. Car l'Ambassadeur, ayant remarqué qu'il n'y avoit pas moyen d'engager le Roi d'Angleterre, & son Ministère d'employer leurs forces navales ailleurs que contre l'Espagne, cessa tout-à-fait de parler d'affaires. Mais cette flotte, qui nuisit si peu à l'Espagne, ne laissa pas de faire un bon effet pour le Roi de Suéde, en ce qu'elle rompit au moins pour cette fois le dessein de l'Empereur & du Roi d'Espagne, d'équiper une grande flotte dans la mer Baltique, qui auroit pu transporter une armée en Suéde.

Le Roi de Dannemark, ayant été agréé pour chef des Princes confédérés en Allemagne, fut d'abord élu Colonel-Général du Cercle de Basse-Saxe, par le crédit qu'il avoit auprès des principaux

paux Etats de ce Cercle. Les Ministres de ce Prince avoient fait tout leur possible, pour le détourner (1) de cette guerre, par un pressentiment que le succès lui en seroit désavantageux; mais ce Prince s'opiniâtra à tenter la gloire de délivrer l'Allemagne, de sauver la Réligion Protestante, & d'humilier cette formidable Maison d'Autriche devant qui tout plioit, motifs dignes d'un grand Prince tel qu'étoit Christian; mais soit qu'il prît mal ses mesures, soit caprice de la fortune, il fût tout le contraire de ce qu'il se proposoit; la liberté de l'Europe fut plus en danger, la cause des Protestans plus près de sa ruine, l'orgueil de la Maison d'Autriche s'accrut, ainsi que la terreur qu'on avoit déja de sa Puissance. Nous verrons la fortune élever cette Maison à un tel point de grandeur & de Puissance, ses ennemis si abattus, si terrassés, qu'on peut dire, sans outrer les choses, que, si le grand Gustave-Adolphe eût vécu dans tout autre Siécle, l'Allemagne & la meilleure partie de l'Europe seroient actuellement dans les fers.

(1) Lettre de Camerarius datée d'Altona du 15. de Mai 1626. rapportée par M. Ark. dans son MSS. p. 207 & 208.

Mais la Providence, qui, en permettant le mal physique, a aussi créé les remedes, avoit sans doute destiné ce grand Roi à venir briser ce colosse d'airain, qui engloutissoit une Province & un Souverain après l'autre. Faut-il après cela s'étonner que les Astrologues, & les Devins aient cherché du merveilleux dans la Naissance de ce Héros? D'abord que le Roi de Dannemark eut été déclaré Colonel-Général du Cercle de Basse-Saxe, il écrivit à l'Empereur, pour lui donner part de son élection, & de l'acceptation qu'il en avoit faite, comme étant membre de ce Cercle par son Duché de Holstein. Il assûroit en même tems Sa Majesté Impériale, que les troupes qu'on levoit actuellement dans ce Cercle ne seroient employées, qu'à y maintenir la tranquillité.

L'Empereur ne fut pas la dupe de tous ces beaux semblans, & donna ordre à Tilly d'exhorter les Etats de la Basse-Saxe, à rester fidéles à l'obéïssance qu'ils devoient au Chef de l'Empire, & de ne pas épargner ces Danois. Mais comme il est ordinaire à ceux, qui ont joui d'une longue prospérité, de donner dans une confiance aveugle, qui leur fait négliger toute précaution,

ou de craindre à l'excès dès le moindre obstacle qu'ils trouvent en leur chemin, ainsi Ferdinand devant qui tout avoit fait joug, fut excessivement allarmé de la démarche du Roi de Dannemark. Il craignit que tous les Etats de l'Empire mécontens de son Gouvernement, ne suivissent l'exemple de ceux de la Basse-Saxe, encouragés par l'idée d'avoir pour soutien & à leur tête un Roi, dont la réputation & la puissance n'étoient pas médiocres. Dans cette appréhension, l'Empereur ordonna au Comte de Wallenstein d'aller joindre Tilly, pour attaquer à force réunies le Roi de Dannemark.

Wallenstein joue un si grand rôle dans l'Histoire de Gustave-Adolphe, que nous croyons devoir son portrait à la curiosité du Lecteur.

Albert Wencesla-Eusebe Baron de Walsstein ou Wallenstein, nâquit à Prague le 14. Septembre 1583. de Guillaume de Wallenstein Seigneur de Herzmaniez & de Marguerite de Schmiezsizko. Il fut élevé dans la Religion Protestante que son Père professoit. Celui-ci voulut d'abord le destiner à la robe, & le fit étudier en conséquence. Il le mit, pour faire ses hu-

manités au Collége de Golsberg, d'où il fut envoyé à l'Université d'Altorff, pour y faire ses cours de Droit; mais, soit que le jeune homme eût peu de goût pour les sciences, soit qu'il cédât à la force du naturel, il ne s'occupa qu'à former des factions entre les Etudians, à les faire battre les uns contre les autres, étant toûjours lui-même à la tête de l'un ou de l'autre parti. Cela alla si loin, que le Recteur & les Professeurs le bannîrent de l'Université, & son Père, ne sachant trop à quoi l'employer, le mit page auprès de l'Archiduc Charles Marquis de Burgow. Là, il lui arriva, dit-on, un accident (1) qui le fit changer de Réligion. Un jour s'étant assis sur une fenêtre d'un second étage, & insensiblement endormi, il tomba sans presque se faire de mal, ce qu'il attribua à la protection de la Sainte-Vierge & se fit Catholique.

Devenu grand plus qu'il ne convient à un page, son Père le tira de cet état, & le fit voyager en Espagne, en France, en Angleterre & en Italie. Il s'arrêta quelque tems à Padoue, où il s'appliqua à étudier la politique, & fit con-

(1) Conterf. Kupff. p. 221. T. 2.

noissance avec André-Argoli fameux Astrologue Italien, qui lui enseigna les principes de cette science mensongère, dont Wallenstein fut depuis si entêté, qu'il eut toûjours quelque Astrologue à ses gages, & donna à bride abattue dans toutes les erreurs, dont ces sortes de gens savent repaître ceux, dont ils ont gagné la confiance.

De retour en Allemagne le jeune Wallenstein, prit le parti des armes & alla servir en Hongrie contre les Turcs, où il s'exposa tellement un jour qu'il faillit à périr, & ne fut dégagé que par la valeur de Charles de Gonzague Duc de Nevers.

Après la campagne il revint à Prague, où l'Archevêque de cette Ville le prit tant en affection, qu'il travailla à lui faire épouser une riche veuve de l'illustre Maison de Wiezkow, la plus ancienne de Bohême; & il y réussit de sorte que le Baron de Wallenstein, qui avoit été jusques-là un Gentilhomme assez peu aisé, se trouva tout d'un coup le plus riche particulier de ce Royaume.

Lorsque l'Archiduc de Gratz Ferdinand, depuis Empereur, fit la guerre aux Venitiens dans le Frioul, Wallenstein leva quelques Compagnies à ses

dépens, qu'il mena au ſervice de ce Prince. Il ſe trouva au ſiége de Gradiſar, où il donna de grandes preuves de valeur.

Devenu Veuf pendant la guerre du Frioul, il ſe rémaria avec Iſabelle-Catherine Fille de Charles Comte de Harrach. Cette alliance le mit en grande conſidération à la Cour de Ferdinand II. & il fut d'abord élevé à dignité de Comte.

Les troubles ayant commencé en Bohême, il leva un Régiment pour le ſervice de l'Empereur; mais ce Régiment ayant refuſé de ſervir contre les Etats de Bohême, où il avoit été levé, Wallenſtein le mena en Moravie, où s'étant ſaiſi d'une partie des deniers publics ramaſſés par les mécontens de ce Marquiſat, il ſe rendit à Vienne; d'où il fut envoyé en Hongrie contre Bethlem-Gabor. Il leva encore un Régiment Walon à ſes dépens & ſe trouva à la Bataille de Prague, après laquelle il fut fait Major-Général, & battit ſix mille Hongrois, qui vouloient faire un invaſion en Moravie.

L'Empereur récompenſa le zèle que Wallenſtein montroit pour ſon ſervice, ſans qu'il lui en coûtât rien, lui ayant

donné bonne part aux biens des Seigneurs Proteſtans de Bohême proſcrits. Wallenſtein, ſe voyant alors maître d'une grande fortune, offrit à l'Empereur de lever vingt mille hommes à ſes dépens, & avec l'aſſiſtance de ſes amis. Ferdinand ne crut pas d'abord la choſe praticable ; mais Wallenſtein fit voir en cette occaſion cet eſprit de reſſource, qu'il fit briller dans la ſuite avec bien plus d'éclat. Non ſeulement il leva les vingt mille hommes ; mais il les vétit, les arma, & les équipa ſans qu'il en coûtât un ſou à ſon maître.

Ce fut avec ce Corps d'armée, qu'il eut ordre d'aller joindre le Comte de Tilly, pour agir avec lui contre le Roi de Dannemark ; mais Wallenſtein ne pouvoit ſouffrir Tilly ; il envioit la réputation de ce vieux Général & ne vouloit point partager avec lui la gloire des ſuccès : il ſavoit que tout ce qu'il pourroit faire de bien ſeroit attribué à ce chef d'armée ; ainſi il ſe contenta de s'approcher de l'Elbe, pour ſe rendre maître du cours de ce fleuve, & de faire ſes affaires indépendamment du Comte de Tilly. Nous verrons en détail ſes principales actions autant qu'elles ſont liées à notre ſujet. En attendant nous

nous contenterons ici de tracer quelques traits, qui peindront ſon âme & ſon caractère. Quant à ſon Corps il étoit d'une taille haute; il avoit les yeux plus petits que grands, mais pleins de feu, le viſage rond, le teint olivâtre, les cheveux d'un blond un peu ardent & fort courts. Il étoit d'un tempérament fort & vigoureux, ſobre, vigilant; il écrivoit lui-même toutes ſes affaires, & rarement il avoit recours à ſes Secretaires, pour des choſes de quelque importance. Il étoit ſoupçonneux, fourbe & diſſimulé; d'un ſecret impénétrable. Il avoit la phyſionomie ſéche, ſombre & ſévère. Son abord étoit d'un froid à glacer; à peine ouvroit-il la bouche pour dire deux mots, encore les prononçoit-il toûjours d'une voix aigre, dont il ne lui étoit pas poſſible d'adoucir la rudeſſe. Il ne lui arrivoit preſque jamais de rire. Une mine grave, ſévère & même farouche annonçoit une dureté capable de lui aliéner tous les cœurs, ſi ſon humeur magnifique, libérale & bienfaiſante n'avoit fait oublier ſa rigueur pour ne rappeller que ſes bienfaits. Il châtioit avec excès & récompenſoit avec profuſion. Il faiſoit lever les contributions par ſes Soldats,

leur en faiſoit part, les aimoit, les ſoulageoit, les enrichiſſoit même très-ſouvent, & pour la moindre contravention à ſes ordres, quelque bizarres, quelque impraticables qu'ils fuſſent, il les faiſoit mourir, ſans aucune forme de procès. La ſentence étoit courte, il la prononçoit en ces termes, *qu'on me pende ces coquins* (1). Auſſi-tôt dit, auſſitôt fait. Il fit pendre un jour un de ſes valets de Chambre, pour l'avoir éveillé un peu plûtôt, qu'il ne l'avoit ordonné. Après la perte de la Bataille de Lutzen, il accuſa divers Officiers de ſon armée de n'avoir pas fait leur devoir, & fit tenir un Conſeil de guerre à Prague, qui, ſachant les intentions du Général, les condamna tous à mort, & ils fûrent exécutés ſans miſéricorde, on ne ſait ſi cette proſcription fut l'effet du chagrin que lui cauſa ſa défaite, ou ſi ce fut pour en rejetter le blâme ſur d'autres. Malgré cela il étoit adoré des Soldats & des Officiers. Ses moindres préſens étoient d'un millier d'écus. Iſolani Général des Croates, lui ayant apporté deux étendarts, qu'il avoit pris ſur les Suédois, en reçut deux mille écus, &

(1) *Laſſt mir die Beſtie hencken.*

cet Officier ayant perdu cette somme au jeu dès le soir même, il lui en renvoya autant le lendemain. Il ordonna sur peine de la vie, que, dans toute son armée, on ne portât que des écharpes rouges, & ayant su qu'un Capitaine de Cavalerie, qui en avoit une en broderie d'or, l'avoit jettée & foulée aux pieds pour témoigner sa promte obéïssance, il le fit Colonel sur le champ, & le reçut dans sa confidence. Il défendit aux Officiers de sa Cavalerie d'aller jamais autrement que bottés, & aux Officiers d'Infanterie de porter jamais de bottes. Comme il n'entreprenoit rien de considérable sans consulter les astres, il envoya Pirroni Florentin son confident à Vienne, pour engager à son service Jean-Bâtiste Seni, Genois qui y enseignoit l'Astrologie, & l'accord ayant été fait entre ces deux Italiens à vingt-cinq thalers par mois, Wallenstein dit au Florentin, que cette lézine ne lui plaisoit point, & qu'il auroit honte d'avoir des savans à si bon marché, sur quoi il lui accorda deux mille thalers par an, qu'il voulût qu'on lui payât toûjours d'avance. Sa dépense surpassoit toute croyance. Il faisoit servir sur sa table cent plats à chaque repas. Il avoit

toûjours dans ſon Anti-Chambre cinquante Hallebardiers de Garde; ſoixante jeunes Pages, qu'il faiſoit élever à ſes dépens en toute ſorte d'exercices convenables; quantité de Gentilshommes ſervans, quatre Major-dômes, ſix Chevaliers, ſi Barons auprès de ſa perſonne, un Grand-Maître d'Hôtel, qui étoit toûjours un homme de qualité.

Le reſte de ſes équipages, ſes meubles, ſes palais étoient en proportion. L'Empereur même n'en avoit pas de ſi beaux; & peu de Souverains en Europe, avoient un train plus leſte & plus nombreux.

Il fut fait Duc de Fridland enſuite Duc de Meckelnbourg, l'Empereur ayant proſcrit les Ducs de ce nom, pour avoir ſuivi le parti du Roi de Dannemark. Enfin il eut encore la Principauté de Sagaw en Sileſie, fût créé Généraliſſime de toutes les armées de l'Empereur, Amiral de toutes les côtes de l'Ocean Germanique & de la Mer Baltique, avec un pouvoir ſans bornes, & des ſommes immenſes en argent. On prétend que pendant le tems qu'il eût le commandement, il tira de l'Allemagne ſoixante millions de thalers de con-

tribution, somme incroyable & exorbitante pour le tems. Il traita avec mépris tous les Princes de l'Empire, tant amis qu'ennemis, devasta leurs pays, pour élever la grandeur de l'Empereur sur leurs ruïnes; & quand il eut anéanti tous les ennemis de son maître, il poussa l'orgueil à un point qu'il devint insupportable à celui qu'il avoit servi. Toute l'Allemagne rétentissoit des plaintes qu'on faisoit contre lui; les Princes mêmes de la Ligue Catholique demandèrent sa déposition, & la diminution de l'armée avec une vivacité extrême. L'Electeur de Bavière, fut le plus vif à solliciter sa déposition, & le licenciment de ces grandes armées, qui rongeoient l'Allemagne. Le Roi d'Espagne, mécontent de Wallenstein, joignit ses instances à celles de l'Electeur de Bavière. La déposition fut résolue dans une Diéte Electorale tenue à Ratisbonne. Ferdinand étoit assez disposé à donner cette satisfaction à ses amis. Il ne pouvoit souffrir Wallenstein, depuis qu'il lui étoit devenu moins nécessaire: mais il n'y avoit pas de prudence à destituer de haute lutte un homme, qui pouvoit disposer absolument de plus de cent

mille hommes. On commença donc à le fonder sur la diminution des troupes, dont le grand nombre étoit devenu inutile, depuis que le Roi de Dannemark avoit été forcé d'accepter les conditions qu'il lui avoit prescrites. A cela ce fier Dictateur répondit, qu'il pouvoit bien entretenir cent trente mille hommes, sans qu'il en coûtât un sou à l'Empereur; mais que, si on le réduisoit à trente mille, ce seroit alors qu'il en coûteroit de terribles sommes à Sa Majesté Impériale, voulant faire entendre, que, tant que l'Empereur auroit des forces formidables, tout se borneroit à des plaintes, & à des cris inutiles de la part des mécontens; mais qu'aussitôt qu'on desarmeroit, personne ne voudroit plus contribuer, & toutes les dépenses seroient pour le compte de l'Empereur.

La Cour de Vienne goûta cette maxime: le même nombre de troupes resta sur pied; mais l'Empereur voulut absolument que Wallenstein se démît de son commandement. On prétend que pour parvenir à ce but sans rien risquer on gagna l'Astrologue Seni, dans le tems qu'on faisoit proposer la chose à Wallenstein, par deux de ses plus in-

times amis Queſtenberg, & Werdenberg, & par un Sage Capucin ſon confeſſeur; mais ce qui le détermina à conſentir à ſa deſtitution fut que Seni lui prédit, qu'il ſeroit rappellé avec un éclat qui éfaceroit bien cette foible tache, & le mettroit hors de pair avec ſes ennemis.

Quoiqu'il en ſoit de cette prédiction, il eſt certain que, lorſque les victoires du grand Guſtave-Adolphe eurent réduit l'Empereur à n'avoir plus de resſource qu'en Wallenſtein, celui-ci ſe ſe fit beaucoup prier, & donna proprement la loi à ſon maître. D'abord il ſe répandit en des plaintes amères contre l'ingratitude de l'Empereur; enſuite il parla avec mépris de l'Electeur de Bavière & du Comte de Tilly, à qui ce Prince avoit fait donner la charge de Généraliſſime, dont lui Wallenſtein avoit bien voulu donner ſa démiſſion. Enfin il ajoûta, que tout ce qu'il pouvoit faire pour l'Empereur, c'étoit de lever une nouvelle armée pour ſon ſervice; mais que ce Monarque n'avoit qu'à voir à qui il en vouloit donner le commandement, s'il n'aimoit mieux faire la paix.

On crut déja avoir beaucoup fait

que de l'avoir amené là. L'armée fut bien-tôt levée. Wallenſtein prodiguoit l'argent, & ſa réputation étoit telle, que quantité de vieux Officiers & de vieux Soldats ſe hâtèrent de rendoſſer le harnois dès qu'ils ſûrent, que ce Général alloit reprendre le commandement des armées. Après cela il fut de nouveau prié & ſollicité de la part de l'Empereur d'oublier le paſſé, & de reprendre ſa place à la tête des troupes. Il y conſentit enfin, à conditions qu'il auroit une autorité abſolue ſur toutes les troupes, ſans que l'Empereur, ni ſon Fils, puſſent s'arroger aucun commandement ſur icelles : qu'après que lui Wallenſtein auroit chaſſé les Ennemis de la Bohême, Sa Majeſté Impériale viendroit établir ſa réſidence à Prague; qu'Elle lui accorderoit une de ſes Provinces héréditaires pour récompenſe; & conſentiroit qu'il eût le Gouvernement abſolu de toutes celles dont il feroit la conquête; qu'il auroit la diſpoſition abſolue des recompenſes & des châtimens, & de tout le tréſor de l'armée; que toutes les ſommes néceſſaires pour mettre les troupes en action, lui ſeroient d'abord fournies ſans délai: que tous les Pays héréditaires de l'Em-

pereur feroient ouverts à son armée, pour y passer, ou y séjourner, suivant que la nécessité le requerroit; que le Généralissime disposeroit de tous les biens confisqués soit en Bohême ou ailleurs; qu'il ne seroit accordé par qui que ce fût aucune sauve-garde, qu'avec sa permission & approbation; qu'à la paix on lui confirmeroit la possession du Duché de Mecklenbourg, & qu'on la feroit approuver & ratifier de toutes les Puissances contractantes.

Ce fut ainsi que Wallenstein crut assûrer solidement l'immense édifice de sa fortune, en prescrivant des Loix à son Maître; mais il en arriva tout le contraire. L'Empereur cédant à la nécessité passa par-dessus l'indécence de ces conditions, les agréa, les confirma, & les ratifia; mais il n'en fut pas moins navré de l'orgueil d'un sujet, qui osoit s'élever au-dessus de son Maître; & lui faire la loi. Par-là le cœur de ce Monarque se trouva disposé à ajoûter foi, à tout ce que dans la suite les ennemis de Wallenstein, puissans & en grand nombre, lui inspirérent pour lui rendre sa fidélité suspecte. Il est vrai, qu'il ne donna d'ailleurs que trop de prise à ses ennemis, ayant fait des tré-

ves de son chef, proposé des traités de paix, & étant entré dans des négociations secretes avec les ennemis de la Maison d'Autriche, ce qui donna lieu de l'accuser de vouloir se faire Roi de Bohême, & laisse encore incertain, si ses démarches irrégulières fûrent l'effet de son orgueil & de sa présomption, ou d'un dessein réel de profiter des troubles, pour s'élever à la dignité Royale, la seule chose qui manquât encore à sa fortune. S'il eut réellement cette idée, il fut malheureux d'avoir donné si souvent occasion de le soupçonner de mauvaise foi, quand la ruse lui pouvoit être utile. Un peu plus de confiance de la part des ennemis de l'Autriche, l'auroit indubitablement élevé au faîte des grandeurs: mais tout ce qu'il fit, pour leur inspirer de la confiance, ne servit qu'à faire traîner en longueur l'exécution d'un projet, qu'il auroit falu brusquer, pour le faire réussir à découvrir ses vues, & à faire prendre des mesures pour s'y opposer.

L'Empereur ne crut pas apparemment pouvoir sans inconvenient le faire punir, selon les formes ordinaires de la justice; il choisit la voie extraordinaire de l'assassinat: c'étoit ainsi que Fer-

dinand I. s'étoit défait d'un fameux Cardinal, qui l'incommodoit en Hongrie. La queſtion fut de trouver des gens, qui ſe vouluſſent charger d'une ſi vilaine action. Un Colonel Allemand, à qui on la propoſa refuſa tout net de s'y prêter. Quelques Ecoſſois que Wallenſtein avoit tirés de la pouſſiere, pour les élever à des grades diſtingués dans la milice, ne fûrent pas ſi délicats. Ils ſe reſolûrent à tremper leurs mains dans le ſang de leur Bienfaiteur, & l'aſſaſſinèrent à Egra, dans la Maiſon qui eſt aujourd'hui celle des Pères Jéſuites. Telle fut la fin tragique de cet homme, qui alloit de pair avec les plus grands Princes, qui d'un état médiocre avoit ſu s'élever aux plus grands honneurs, où un ſimple Gentilhomme puiſſe parvenir. Il eut peu de vices; mais beaucoup de défauts mêlés de pluſieurs bonnes qualités.

Wallenſtein ne laiſſa qu'une Fille unique de ſon ſecond mariage. Elle ſe nommoit Marie-Eliſabeth, & fut mariée dans la ſuite au Comte Rodolphe de Kaunitz. Son Frère Maximilien eut une nombreuſe poſtérité maſculine, qui ſubſiſte encore en Bohême, où elle poſſéde de grands biens.

Cependant le Roi de Dannemark, s'étoit avancé jusqu'à Bremen, où il fut joint par Mansfeld, & par Chrétien Duc de Brunſwick. D'un autre côté, le Comte de Tilly marchoit ſur la gauche du Weſer, & s'empara de Petershagen & de Minden, où il paſſa ce fleuve, & ſe rendit maître de Hammeln, place dépendante du Duché de Brunſwick. De-là deſcendant le Weſer par ſa droite, il s'approcha de Nieubourg, où le Roi de Dannemark fit entrer une bonne Garniſon, ſous le Colonel Limbach. Le but de Tilly n'étoit pas de ſe conſumer devant des places fortes. Il ne cherchoit qu'une Bataille, perſuadé qu'en la gagnant, toutes les places tomberoient de ſoi-même; mais le Roi de Dannemark connoiſſoit trop la ſupériorité des troupes de Tilly, pour s'embarquer dans une action déciſive. Il ne s'appliqua qu'à l'éviter, & à aguerrir ſes troupes par la petite guerre, eſpérant de pouvoir enſuite ſe meſurer à moins de riſque avec le Général de l'Empereur. En attendant, il occupoit une partie de ſon armée à fortifier ſon camp, & l'autre à battre la campagne par détachemens. Il étoit continuellement ſur pied, donnant à

ses Soldats l'exemple du mépris des commodités de la vie, & les encourageant à une vigilance continuelle, & à l'amour du travail. On le voyoit lui-même mettre la main à la pelle & à la pioche, en un mot, faire tout ce qu'on peut attendre d'un Général, qui veut acquérir de la gloire. Un jour que ce Prince s'étoit avancé pour reconnoître le camp des Impériaux, un coup de canon effraya son cheval, & le fit tellement cabrer, que le Roi en fut renversé, sans autre mal néanmoins que quelques contusions. Tilly, qui assiégeoit alors Nieubourg, fit courir le bruit parmi ses gens, que le Roi de Dannemark avoit été tué. Ce qui releva fort l'audace de ses Soldats. Il en voulut profiter, & donna un rude assaut à la place; mais quelque effort que fissent les Impériaux, ils fûrent repoussés avec perte. Le Roi pour détruire le bruit, que Tilly faisoit courir de sa mort, n'attendit pas son entière guérison, pour reparoître à la tête de ses troupes. Il incommoda même assez l'ennemi, pour l'obliger à lever le siége de Nieubourg.

Cet avantage releva les esperances des partisans de l'infortuné Palatin. Ils

se flattèrent que le Roi de Dannemark supérieur en force à Tilly, pourroit pénétrer dans le Palatinat. C'étoit bien aussi le dessein de ce Prince. Tilly, qui en jugea facilement ainsi, resolut de lui barrer le chemin de la Hesse, le seul qu'il pût prendre, sans compter que le Landgrave n'attendoit que l'arrivée de ce Prince, pour se joindre à lui avec un bon corps de troupes. Tilly donc vint assiéger Nordheim, dont la Garnison se défendit vaillamment, & donna le tems à Chrétien de Brunswick d'accourir au secours, & de faire lever le siége.

Sur ces entrefaites, le Roi s'empara d'Osnabruck, & de quelques places de l'Evêché de Hildesheim. Il mit Garnison dans Wolffenbuttel, & ne ménagea guère le Duché de Brunswick. Ulrich Duc regnant de Brunswick, se sentant près de sa fin, appella son Frère Chrétien pour recueillir sa succession, & celui-ci mourut peu de tems après avoir succedé à son Frère; laissant incertain (1) s'il eût vécu, s'il ne se seroit pas ressenti des dommages, que le Roi de Dannemark son Oncle maternel causoit à ses sujets.

(1) Boehm. Epitr. Rer. Germ. p. 48.

Tilly mettoit en usage toutes les ruses de guerre, pour attirer le Roi à une Bataille; mais Christian trouvoit mieux son compte à temporiser; mais il avoit affaire à un vieux routier, qui en savoit plus que lui. Je ne m'amuserai point à faire ici un ennuyeux détail de tous les mouvemens, que fit le Comte de Tilly, pour forcer le Roi à une Bataille, il suffira de dire, qu'après lui avoir ôté toute esperance de pénétrer en Westphalie, ayant repris Osnabruck, il vint mettre le siége devant Goettingen: Ville aujourd'hui fameuse par son Université établie en 1737. & sans aucune défense. Elle est située à quelque distance du Weser, & à cinq lieuës de Cassel. C'étoit alors une place forte, qu'il importoit extrêmement au Roi de Dannemark de ne pas laisser derrière lui par deux raisons; la première, c'est qu'il y avoit un magazin considérable; la seconde c'est que Goettingen ouvroit, ou fermoit le chemin de la Hesse. Entre cette Ville & Cassel est une chaîne de montagnes, qui separent la Hesse du Duché de Brunswick, & forment des défilés, où avec dix mille hommes on peut en arrêter cinquante mille. A l'entrée de ces défilés, là où la Fulde & la

Verra, ſe joignent enſemble pour former le fleuve, qui prend dès lors le nom de Weſer, eſt une petite Ville nommée Munden, qu'il ne faut pas confondre avec Minden, lieu principal de la Principauté de ce nom, ſur la gauche du Weſer, vis-à-vis de Buckebourg, qui eſt de l'autre côté. Munden eſt la clé de la Heſſe en remontant le Weſer, & la clé du Duché de Brunſwick, & de l'Electorat de Hannovre en le deſcendant.

Tilly vint donc mettre le ſiége devant Goettingen, & le Roi de Dannemark, qui craignit de perdre un poſte ſi important, ſe mit en devoir de le ſécourir. Tilly avoit envoyé le Comte de Furſtemberg, pour ſe ſaiſir de Munden & des défilés, ce qu'il avoit heureuſement exécuté, & à ſon retour il rencontra un corps de Cavalerie Danoiſe, qui vouloit ſe jetter dans Goettingen, l'attaqua & le défit, tandis qu'Anholt reprenoit Oſnabruck ſur les Danois.

Après cet échec, la Garniſon de Goettingen capitula, & Tilly marcha de nouveau pour aſſiéger Nordheim, dont la perte achevoit de fermer aux

Danois l'entrée de la Hesse, & mettoit Tilly en état de les chasser du Duché de Brunswick, & de les forcer à un combat général & décisif, ou à se retirer au-delà de l'Elbe, & à lui abandonner le Weser.

Christian, qui n'avoit hazardé qu'un petit corps de troupes pour délivrer Goettingen, sentit bien, par le mauvais succès de cette entreprise, qu'il avoit besoin de toutes ses forces pour délivrer Nordheim; il marcha donc en effet avec toute son armée, c'étoit précisément ce que Tilly demandoit. Celui-ci leva aussitôt le siége, & alla au devant des Danois. Les deux armées se rencontrèrent près de la petite Ville de *Luther am Baremberg*, & ce fut là qu'elles en vinrent aux mains. L'armée Danoise ne put soutenir la charge des vieilles bandes de Tilly, elle fut rompue & mise en grand desordre. La déroute fut générale. Les Danois perdîrent toute leur artillerie, tout leur bagage, toutes leurs munitions, beaucoup de drapeaux & d'étendarts, & ses principaux Officiers. Le Roi se sauva avec sa Cavalerie. Pour son Infanterie, elle fut taillée en piéces; il n'en échapa qu'envi-

ron

ron trois mille hommes, qui se jetterent dans la petite Ville de Luther, où ils fûrent aussitôt investis, & obligés de se rendre prisonniers de guerre.

Cette victoire mit le comble à la réputation de Tilly, terrassa entièrement les ennemis de la Maison d'Autriche, & anéantit toutes les esperances de l'Electeur Palatin.

Tilly entra dans le Pays de Hesse, où les armes de l'Empereur n'avoient pu encore pénétrer, & força le Landgrave à reconnoître pour ses ennemis ceux de ce Monarque.

Ce ne fut pas là le seul malheur qui arriva à l'Electeur Palatin. Mansfeld avoit été détaché avec son corps de troupes, pour aller au secours de l'Administrateur de Magdebourg, qui s'étoit mis en campagne avec un corps de dix à douze mille hommes; mais Wallenstein battit ce Prince, & eut le tems de se porter sur Dessau, avant que Mansfeld pût s'emparer du pont qui est-là sur l'Elbe.

Wallenstein attaqua Mansfeld à son arrivée près de ce pont, le battit, & le poursuivit avec tant d'opiniâtreté, qu'il le contraignit à se jetter dans la Silésie, d'où il le chassa encore, & le

poursuivit au travers de la Moravie, où il s'étoit sauvé brûlant, pillant & détruisant tous les lieux par où il passoit. Enfin, il gagna les frontières de Hongrie avec les débris de ses troupes, & résolu d'aller à Venise, pour offrir ses services à cette République, il mourut d'un fiévre pourprée, d'autres disent de la peste, à Drascowitz, Village de Dalmatie entre (1) Zara & Spalato. C'est ainsi que finit ce fameux Mansfeld, homme assûrément extraordinaire, qui possédoit au suprême dégré le courage, l'intrepidité, la fermeté d'âme, l'esprit de ressource, & cet art si rare de réparer ses pertes. Du reste, homme dur, cruel, sans Religion, & se souciant peu d'approfondir des matières qu'il desesperoit de comprendre.

Cependant le Roi de Dannemark avoit évacué tout le Duché de Brunswick, & se retiroit du côté de Brême, avec une rapidité étonnante, quoiqu'il eût reçu peu de tems après sa défaite un renfort en Infanterie, que la France & les Hollandois lui envoyoient. Tilly ne lui laissoit pas le tems de respirer,

(1) Heiss. Epit. Rer. Germ. p. 48.

& revenant de la Heſſe, le ſuivoit à grandes journées. Les Danois s'étoient enfin arrêtés à Wolffenbourg, & s'y étoient retranchés avec beaucoup de ſoin. Tilly leur livra de nouveau Bataille, força leurs retranchemens, avec tant de promtitude que la Garniſon de Wolffenbourg, craignant d'être emportée, ſe ſauva à la faveur des ténébres, & abandonna la place. Les Danois fuyoient au-delà de l'Elbe. Tilly paſſa ce fleuve, & entra dans le Holſtein, lorſque Wallenſtein arriva. Ce Général qui ne vouloit point avoir de compagnon, envoya Tilly dans le fond de la Weſtphalie avec un corps de troupes, ſous prétexte d'obſerver les Hollandois, & les empêcher d'envoyer du ſecours au Roi de Dannemark: après quoi, il s'attacha à détruire ce Prince, profitant ainſi de la victoire de Tilly, & ſe diſpoſant à en recueillir tous les fruits. Nous verrons dans le livre ſuivant les progrès qu'il fit, & comment ils fûrent interrompus par les ſages meſures, que prit Guſtave-Adolphe.

Ce fut vers ce tems-là que ce Prince fit donner part au Roi d'Angleterre de ſon arrivée en Pruſſe, & de la néceſſité, où les Polonois l'avoient mis,

d'occuper quelques places & ports de cette Province, pour rompre le dessein qu'ils avoient d'y armer une Flotte, destinée à envahir la Suéde ; l'assûrant en même tems, que, dès qu'il auroit pu amener ses ennemis à un accommodement raisonnable, il voleroit au secours de l'Electeur Palatin ; & le priant de permettre qu'il fût levé en Ecosse deux Régimens pour son service, dont il feroit tous les frais, ayant envoyé pour cela l'argent nécessaire au Sr. Spens, son Ministre à Londres (1).

La réponse du Roi d'Angleterre ne roula que sur des complimens vagues, des voeux qu'il faisoit pour la prospérité des armes du Roi de Suéde, des assûrances d'une amitié sincère ; mais pas un mot sur l'offre d'employer ses forces pour rétablir l'Electeur Palatin. C'est qu'alors la Cour de Londres ne recevoit que de bonnes nouvelles d'Allemagne, & ne rétentissoit que des progrès du Roi de Dannemark. Les uns le plaçoient déja au milieu de la Hesse, les autres au milieu du Palatinat. Ceux-ci battoient Tilly, ceux-là Wallenstein. Enfin, tout alloit le mieux du

(1) Rusd. l. c. p. 672.

monde, & on n'avoit que faire du Roi de Suéde, puisque le Roi de Dannemark suffisoit pour cette besogne.

On étoit dans ces flatteuses idées, lorsque tout à coup on reçut la nouvelle de la déroute des Danois, près de Luther. La Consternation fut grande à la Cour de Londres. Le Roi fut si frappé de cette funeste catastrophe, qu'il resolut d'envoyer ses joyaux au Roi de Dannemark, pour qu'il en fit de l'argent. En même tems, il assembla son Conseil, & déclara que son Oncle, s'étant engagé dans cette guerre, & ayant exposé sa Vie & sa Couronne, pour l'amour de lui, il souhaitoit qu'on trouvât des moyens, pour le mettre en état de réparer ses pertes. Mais ce Conseil ne prenoit pas si fort les choses à cœur que Sa Majesté, & bientôt le zèle du Roi même se refroidit beaucoup. Le Roi de Dannemark entretenoit alors trois Ministres à Londres, dont Palla, Rosenkrantz & le Baron de Sestedt, étoient les principaux. Ce dernier dans une audience, où il informa plus amplement le Roi d'Angleterre, de la malheureuse Bataille de Luther, dit à ce Monarque, que, si l'Angleterre avoit satisfait à ses engagemens, ce malheur

ne feroit pas arrivé ; mais qu'aulieu de lui faire toucher les subsides promis, tout s'étoit passé en disputes & altercations, dans le dernier Parlement, & que le Roi son Maître n'avoit reçu que de belles promesses : qu'il prioit Sa Majesté Britannique de bien faire attention au danger, où se trouvoient la liberté & la Réligion, & de préférer la conservation de ses plus proches parens, de ses Amis & de ses Alliés à des objets particuliers : que le Roi son Maître voyoit avec chagrin, le peu de concert qu'il y avoit entre Sa Majesté Britannique & ses Peuples, offrant ses services pour les amener à des sentimens plus conformes à l'obéïssance qu'ils lui devoient : que, s'il plaisoit à Sa Majesté de convoquer l'Assemblée de son Parlement, il ne doutoit pas qu'elle ne se rendît aux représentations que les Ambassadeurs Danois, pourroient faire de ce qu'ils demandent avec tant de droit & de justice.

Le Roi d'Angleterre trouva ce propos déplacé & s'en offensa. Il répondit avec quelque émotion, que, quoique jeune, & que son régne ne fit que de commencer, il ne laissoit pas de connoître assez bien les affaires de son

Royaume, qu'il favoit ce qu'il devoit faire, & n'avoit pas befoin, que des étrangers lui fiffent des leçons à cet égard.

L'Ambaffadeur repliqua, que l'intention de fon Maître n'étoit pas de rien prefcrire au Roi, mais feulement d'offrir fes bons offices, pour ramener fes fujets à l'obéïffance, à quoi il s'emploieroit volontiers. Charles répondit avec vivacité; *Je convoquerai mon Parlement quand il me plaira; & pas autrement.* Surquoi l'Ambaffadeur changea de difcours.

Peu de jours après, le même Ambaffadeur préfenta un Mémoire au Confeil du Roi, conçu en termes (1) très forts, fe plaignant amérement que, quoique Sa Majefté Britannique, en apprenant la défaite du Roi fon Maître, eût promis de lui envoyer des fecours d'argent & de troupes, & entr'autres de faire marcher en Allemagne, les quatre Régimens que fa dite Majefté entretenoit aux Pays-Bas, cependant il n'étoit plus queftion de rien: bienqu'il

(1) Mf. de Rufdorff T. I. *p.* 799. 801. Octobre 1626. où ce Mémoire eft rapporté tout au long.

fût évident, que cette *misérable défaite* n'étoit arrivée, que parce qu'on ne lui avoit pas envoyé les subsides promis: qu'actuellement il ne pouvoit empêcher la désertion, & la mutinerie des Soldats, faute de pouvoir les payer, & les satisfaire sur leurs prétentions. Le Conseil fit difficulté de recevoir ce Mémoire, prétendant que l'Ambassadeur devoit en retrancher l'endroit, où il accusoit le Roi d'Angleterre, d'être cause de la défaite de Luther. A cela l'Ambassadeur répondit, que ce trait lui avoit été préscrit par le Roi son Maître même, & qu'il n'étoit pas en son pouvoir de le changer. Enfin, le Mémoire passa, & l'on y répondit le moins mal qu'on pût; mais sans satisfaire à l'article principal, le Roi se trouvant dans une impuissance étrange, triste effet de son peu d'union avec son peuple, & de la haine qu'on avoit pour ses favoris. Les gens sages comprîrent dèslors, que le Roi de Dannemark tâcheroit de s'accommoder du mieux qu'il pourroit avec l'Empereur. L'Ambassadeur Danois passa en France, où il réussit mieux qu'en Angleterre; mais les secours que cette Couron-

ne accorda au Roi de Dannemark, ne pûrent rétablir ses affaires trop délabrées.

Cependant Spens sollicitoit toûjours la levée des deux Régimens Ecossois, pour le Roi de Suéde; à la fin, il eut une réponse favorable du Roi, qui lui dit, qu'il accordoit avec plaisir cette levée au Roi de Suéde: & qu'il avoit signé l'acte nécessaire pour cette permission; ajoûtant qu'il avoit aussi répondu en conséquence à la lettre de ce Prince, laquelle le Secretaire Couway lui remettroit, pour l'envoyer avec ses autres dépêches. Mais le Ministre Suédois avoit une copie de cette lettre dans sa poche, qu'un Commis de Couway lui avoit remise. Or cette lettre ne contenoit que des complimens, & un refus formel de permettre cette levée; mais un refus envelopé sous les paroles les plus polies, & les plus affectueuses. Spens répondit, qu'il avoit déja reçu cette lettre des mains du Secretaire d'Etat Couway; & qu'il en remercioit très humblement Sa Majesté: mais en même tems il ajoûta, qu'il ne l'envverroit point au Roi son Maître, vu qu'elle contenoit un refus de ce que Sa Majesté Suédoise avoit demandé.

A ces mots, le Roi fit appeller Couway, & lui dit avec douceur, qu'il y avoit quelque chose qui n'étoit pas bien dans la réponse au Roi de Suéde, qu'il faloit le corriger. On peut juger par ce trait seul de la foiblesse de ce Prince pour ses Ministres, non seulement d'avoir signé une lettre sans l'examiner, pensant qu'on eût suivi exactement ses ordres; mais aussi par la manière, dont il fait connoître qu'il étoit instruit de leur prévarication. La vérité est que, lorsque Couway dit à son Commis, qu'il faloit faire réponse au Roi de Suéde, le Commis demanda ce qu'il devoit lui marquer? *De beaux complimens*, repartit ce Secretaire d'Etat, *& à l'égard de la levée des deux Régimens Ecossois*, ajoûta-t-il, *vous direz que Sa Majesté Britannique sera toûjours disposée à faire plaisir au Roi de Suéde, quand l'occasion s'en présentera; mais sans rien particulariser de plus.*

Couway fut cependant obligé de réformer la lettre; mais il reprocha aigrement au Ministre de Suéde, d'avoir importuné le Roi pour une pareille vetille. Spens se justifia en disant, que la chose étoit arrivée par hazard, & que le Roi lui ayant demandé, s'il avoit

reçu sa réponse à la Lettre du Roi son Maître, il n'avoit pû répondre autrement qu'il avoit fait.

Cette avanture, dont Spens (1) ne manqua pas de faire le détail au Roi de Suède, fit comprendre à ce Monarque, qu'il n'y avoit aucun fond à faire sur l'assistance du Roi d'Angleterre, dans le cas, où il se trouveroit en état d'aller au secours de l'Allemagne. Aussi Gustave-Adolphe & son grand Chancelier, se firent dèslors une maxime de tirer de ce foible Monarque tout ce qu'ils pourroient, sans compter sur aucune de ses promesses, ou des engagemens qu'il pourroit prendre avec eux.

Ce fut dans ce tems que l'Electeur Palatin, ennuyé de son exil en Lorraine, fit de nouvelles tentatives pour fléchir son ennemi. Mais Ferdinand lui prescrivit des conditions, dont les moindres étoient intolérables. Il prétendoit, que les Enfans de l'Electeur fussent élevés dans la Réligion Catho-

(1) Spens quoiqu'Anglois rendit de grands services au Roi de Suéde. Il aimoit si fort ce grand Prince, qu'il mourut subitement, & de déplaisir en apprenant sa mort; & il l'apprit à Naumbourg en Saxe, à quatre lieuës de l'endroit où ce Héros perdit la Vie.

lique, & que l'exercice de cette Réligion fût seul introduit, & souffert dans le Palatinat. Ces deux points rompîrent toute la Négociation ; & cet infortuné Prince fut enfin convaincu, qu'il ne devoit plus rien attendre de la générosité de Ferdinand ; mais ce qui devoit le consoler, c'est qu'il y avoit toutes les apparences du Monde, que l'orgueil de ce Monarque souleveroit tôt ou tard contre lui toutes les Puissances de l'Europe, & jusqu'à ses plus fidéles Alliés ; & qu'enfin ce Héros, dont l'Europe admiroit les grandes qualités civiles & militaires, pourroit lui tendre une main secourable, aussitôt qu'il auroit réduit les Polonois à lui demander sincérement la Paix.



LIVRE CINQUIEME.

ARGUMENT.

Projets de Wallenstein nouveau Duc de Friedland. Il assiége Stralsund. Le Roi de Dannemark vient en personne au secours de la Place. Traité entre ce Prince & Gustave-Adolphe, pour la Navigation dans la Mer Baltique. Levée du Blocus de Dantzig, & continuation de la guerre en Prusse. Expédition de Bandissin jusqu'aux portes de Warsovie. Secours envoyé par le Roi de Suède à Stralsund. Traité de ce Prince avec cette Ville. Levée du Siége. Conférences de Lubeck entre les Ambassadeurs de Dannemark & les Commissaires Impériaux. Conduite irrégulière de Christian IV. envers Gustave, les Ducs de Mecklenbourg & le Palatin. Affront signalé que les Commissaires Impériaux font aux Ambassadeurs de Suède. Edit remarquable de Ferdinand II. qui enjoint à tous les Etats de l'Empire, Possesseurs de biens Ecclésiastiques, de les restituer incessamment, à peine d'être traités comme rebelles & usurpateurs. Effets qu'il pro-

duit. Démêlé du Duc de Friedland avec la Ville de Magdebourg. Continuation de la guerre en Prusse. Arrivée d'un Corps d'Impériaux commandé par Arnimb, & envoyé au secours du Roi de Pologne. Discours singulier du Duc de Friedland à Arnimb. Réponse du même à l'Envoyé du Roi de Suéde. Echec près de Stum. Gustave-Adolphe attaque les Polonois. Danger qu'il court. Il perd son chapeau & son baudrier dans la mêlée. Action de Soop qui sauve la vie à ce Héros. Lettre d'Arnimb sur ce sujet. Combat près de Stum & levée du Siége de cette Place. Arrivée de Charnace auprès du Roi de Suéde. Il passe chez le Roi de Pologne, & vient à bout de faire conclure une trève de six ans entre les deux Rois. Gustave se prépare à porter la guerre en Allemagne. Sentimens du Chancelier Oxenstierna, sur la guerre offensive que le Roi médite. Brouillerie entre l'Electeur de Saxe & l'Empereur au sujet de l'Archevêché de Magdebourg. Congrès de Dantzig sans succès. Résolution du Roi de Suéde de porter la guerre en Allemagne. Il consulte les meilleures têtes du Sénat. Discours qu'il leur tient. Leurs Sentimens. Sa lettre au

Collége Electoral. Arrangemens qu'il fait dans son Royaume avant son départ. Il exclut la Reine de la Régence, & pourquoi. Il fait reconnoître la jeune Princesse sa Fille pour son héritière. Discours qu'il tient aux Etats en cette occasion. Il prend congé des différens Ordres du Royaume, d'une manière si touchante qu'il tire des pleurs des yeux de toute l'Assemblée. Départ de la flotte Suédoise avec une armée de débarquement. Elle vient mouiller à l'Ile de Ruden sur les côtes de Poméranie.

TAndis que la terreur des armes de Ferdinand tenoit tous les petits Etats d'Allemagne en respect, ses négociations & ses liberalités endormoient ceux, qui plus puissans auroient pû, soutenus de secours étrangers, suspendre le cours de ses prospérités. Les Ministres de Saxe & de Brandebourg étoient gagnés. Bellin, qui avoit si bien servi son Maître en Angleterre, fut desavoué, & mourut de chagrin. L'Empereur pouvoit compter sur la connivence des Cours de Dresde & de Berlin. Schwartzenberg Catholique, prémier Ministre & favori de l'Electeur de

Brandebourg étoit à sa dévotion. Il trahissoit son Maître dans la vue, dit-on, de devenir lui-même Electeur, & l'Empereur entretenoit cette folle esperance. Ce Monarque ne songeoit qu'à bercer ce Ministre; il étoit sûr de l'Electeur de Saxe; il vouloit l'être de celui de Brandebourg, & se mettoit peu en peine des cris impuissans des autres Etats Protestans, qui ne cessoient de crier que le Saxon trahissoit la cause de leur Religion, & la sacrifioit aux esperances trompeuses, que l'Empereur lui donnoit comme une leurre à son ambition. Ils sollicitoient avec plus d'ardeur que jamais le Roi de Suéde à prendre leur défense, l'animant par tous les motifs les plus propres à remuer cette grande âme. Mais l'Empereur, qui, malgré sa fierté, craignoit la valeur de ce Héros, fomentoit ouvertement la guerre entre Gustave & Sigismond, promettant à ce dernier les secours les plus éficaces, dès qu'il auroit réduit le Roi de Dannemark au point de ne plus lui causer d'inquiétude.

Déja Wallenstein avoit chassé ce Prince du Holstein & du Jutland; déja il avoit soumis presque tout le Duché de Mecklenbourg, dont l'Em-

pereur lui avoit donné l'investiture, après avoir fulminé un Décret de proscription, contre les légitimes Possesseurs de ce pays, pour crime de Felonnie, s'étant déclarés pour le Roi de Dannemark dans la malheureuse entreprise, qu'il avoit formée en faveur de la liberté de l'Allemagne.

Déja le même Wallenstein prenoit le titre de Duc de Friedland. Déja il étoit maître de divers ports de Mer du Meckelenbourg, & l'Empereur venoit de le nommer grand Amiral de l'Empire dans toutes les Mers du Nord, & de la Baltique en particulier. Déja enfin le nouveau Duc rassembloit des Vaisseaux de toutes les Villes Hanséatiques. Son but étoit de poursuivre le Danois jusques dans ses Isles, de l'obliger à joindre ses forces à celles de l'Empereur, & surtout sa marine, pour aller ensuite porter la guerre jusqu'au cœur de la Suède, falût-il même abandonner quelque partie de ce Royaume, au Roi de Dannemark, pour le consoler du mauvais succès de son entreprise d'Allemagne.

Ce plan étoit vaste, mais nullement chimérique. Il étoit du moins digne de l'ambition de Wallenstein, que nous

appellons desormais Duc de Friedland ; tout paroissoit le favoriser. Tout étoit soumis en Allemagne. Le Roi de Dannemark, abandonné de l'Angleterre & des Etats Protestans d'Allemagne, devoit s'estimer heureux qu'on voulût bien lui accorder la paix a quelque prix que ce fût. D'ailleurs ce Prince, jaloux des prospérités du Roi de Suéde & son émule de gloire, toûjours prêt à saisir les occasions de s'agrandir aux dépens des Suédois, devoit naturellement joindre ses forces à celles du Duc de Friedland, pour porter la guerre dans un pays, dont il eût bien voulu démembrer quelque partie, pour la joindre à ses Etats de terre ferme, voisins de la Suéde. Mais en tout cas, le Duc de Friedland se flattoit de pouvoir le forcer à tel parti, qu'il voudroit dès qu'il auroit rassemblé les Vaisseaux qu'il attendoit, auxquels l'Espagne devoit joindre une escadre qu'on armoit à Dunkerque. Il avoit persuadé au Roi de Pologne, d'envoyer à Wismar tous les Vaisseaux de Guerre qu'il avoit ; lui faisant esperer une puissante diversion, & même la conquête de toute la Suéde.

Pour exécuter tous ses projets, il ju-

gea que la Ville de Stralſond lui étoit néceſſaire, tant pour la commodité de ſon port, que pour en faire une place d'armes, la plus commode qu'il y eût, pour porter la guerre en Dannemark & en Suéde; le trajet de Stralſond en Séland, en Scanie & en Uplandie, n'étant que de la largeur de la Mer Baltique, qui eſt très reſſerrée en cet endroit; de ſorte qu'un Vaiſſeau peut en moins de vingt-quatre heures, paſſer de Stralſond en Suéde & en Dannemark, pour peu que le tems le favoriſe. Tout cela rendoit le projet praticable & d'uue grande facilité. La queſtion étoit de s'aſſûrer de Stralſond. D'abord Wallenſtein propoſa à la Ville de recevoir Garniſon Impériale; mais il fut refuſé. L'Empereur employa les déhortatoires, pour engager les Magiſtrats à conſentir aux déſirs de ſon Général; mais ils fûrent inébranlables, répondant toûjours qu'ils ſavoient le reſpect, qu'ils devoient à Sa Majeſté Impériale, & ne prétendoient pas non plus s'en écarter; mais, qu'ils étoient réſolus de maintenir leurs priviléges & leurs libertés au prix de tout ce qu'ils avoient de plus précieux, leurs biens & leurs vies.

Stralsond étoit alors la sixiéme des Villes Hanséatiques, & sa situation au milieu de toute la Hanse, avec un bon port sur la Baltique, la rendoit une place importante, & d'une conséquence infinie pour la Suéde & le Dannemark; ces deux Puissances étant également intéressées, à la maintenir dans cette espece d'indépendance, dont elle joüissoit à l'égard même des Ducs de Poméranie, qui en étoient plûtôt les Protecteurs que les Souverains.

Tandis que le Duc de Friedland faisoit ses préparatifs, pour s'emparer de Stralsond par la force, ne l'ayant pû par la ruse, le Roi de Suéde fit proposer au Roi de Dannemark un traité de défense mutuelle pour leurs Etats, & pour le maintien de la libre Navigation dans la Mer Baltique. Quelque grande que fût la jalousie du Danois contre Gustave, il voyoit trop clair dans les projets de Wallenstein, pour ne pas se précautionner contre un danger si éminent; &, comme il étoit le plus exposé, il se hâta de courir au secours de Stralsond. Il y vint lui-même en personne (1) à bord de sa flotte,

(1) C'est ce qui paroît par ce passage de la Chronique de la Ville; *Dum rex Christianus IV.*

rassûra les habitans par sa présence, pourvut la Ville de vivres & de munitions, & y fit entrer par mer une Garnison suffisante, pour arrêter les efforts du Duc de Friedland. Ensuite les deux Rois firent un traité, par lequel ils s'engagèrent à joindre leurs forces maritimes contre toute Puissance, qui paroîtroit avec une flotte sur la Mer Baltique à dessein d'en troubler la Navigation, ou de débarquer des troupes sur les côtes de Suéde ou de Dannemark.

Conformément à ces engagemens la flotte Danoise mit en mer, & ayant rencontré quelques Vaisseaux de Guerre, que le Roi de Pologne envoyoit à Wallenstein, elle les attaqua & les coula à fonds. Après cela, il ne fut pas possible à ce Général de faire aucun armément capable de bloquer le port de Stralsond. La Ville de Lubeck lui avoit refusé tout net les Vaisseaux, qu'il lui avoit demandés, & rien n'étoit desormais plus frivole, que sa qualité d'Amiral. Rien ne put néanmoins le faire renoncer à ses vastes projets en géné-

non modo immisit commodè commeatum, ac novum præsidiariorum supplementum; sed & ipse classe urbem appellens sua etiam præsentiâ &c. ....

ral, & à la prise de Stralsond en particulier.

Je prendrai cette Ville, disoit-il, *fût-elle attachée au Ciel avec* (1) *des chaînes*.

Il y avoit plus d'ostentation & de vanité, que de courage dans ces paroles. Il n'y avoit point jusqu'alors d'exemple qu'on pût forcer une place maritime sans en bloquer le port, & lui couper les secours qui pouvoient y entrer par mer. D'ailleurs Stralsond étoit très fort par sa situation, étant d'un côté environné par la mer & de l'autre par les étangs de Franken, de Kuipes, de l'Hôpital, de Teich & de Küter; de sorte qu'on ne peut approcher de la place, que par une chaussée étroite défendue par un bon Fort. Au milieu de l'étang de Franken est la petite île de Dehnholm, aussi défendue par un Fort. Le reste des fortifications consistoit en neuf bastions, & en une espece de demi-lune du côté de la Mer.

Tout cela n'arrêta point Wallenstein, accoutumé à voir tout plier de-

(1) Ille superbe jactabat, *etiam si urbs catenis cælo alligata esset, inde tamen ab ipso detractum iri.* Loccenius Hist. Suec. Lib. VII. p. 556.

vant les armes de l'Empereur, il menaça la Ville des plus terribles châtimens, & après avoir inutilement tenté de la gagner par de belles promesses, & de l'effrayer par ses menaces, il commença à employer des moyens, qu'il crut plus efficace. Il se mit à resserrer la place, en attendant que le retour de la belle saison lui permît d'en faire le siége dans les formes.

Tandis que le Duc de Friedland travailloit à la conquête de Stralsond, qu'il comptoit de joindre à ses nouveaux Etats, Gustave resserroit de plus en plus la Ville de Dantzig, tant par mer que par terre. Déja la famine s'y faisoit sentir, & le Magistrat appréhendoit un soulevement de la part de la populace; lorsque le Roi de Pologne arriva avec un corps de troupes fraîches, & s'étant joint avec son Général Koniecpolzky, il résolut de ruiner les Suédois, en les inquiétant dans leurs postes pendant tout le reste de l'hiver; & de faire quelque diversion, qui pût délivrer Dantzig. Mais tous les mouvemens, qu'il se donna pour cela, auroient été inutiles, tant le Roi de Suéde avoit pris de précautions, pour mettre ses quartiers à l'abri d'insulte, sans

un de ces accidens que toute la prudence humaine ne peut prévoir. La Vistule se déborda à tel point, que force fut aux Suédois de se retirer loin de Dantzig, pour n'être pas submergés.

Cet événement fut un nouvel obstacle à la paix avec le Roi de Pologne. Les Etats-Généraux des Provinces-Unies lui avoient envoyé des Ambassadeurs (1), qui, après avoir passé par la Prusse, où ils avoient sondé les dispositions du Roi de Suéde, étoient allés offrir la médiation de leurs Maîtres à Sigismond; mais ce Prince, après les avoir amusés quelque tems, n'eut pas plûtôt vu Dantzig hors de danger, qu'il ne fit plus d'attention à la mission des Hollandois. D'ailleurs il étoit toûjours entêté du prochain secours de la Flotte Espagnole, & d'un gros corps de troupes Impériales. L'Espagne & l'Empereur lui avoient fait quelques remises d'argent, & la Diéte générale de son Royaume, qu'il avoit tenue à Thorn, lui

(1) Kochus van Honaert, Conseiller du Conseil-suprême de Hollande, de Friese, & de Zélande, André Bicker Bourguemestre d'Amsterdam, & Simon de Beaumont Conseiller-Pensionnaire de Middelbourg.

lui avoit accordé des subsides assez considérables. Ce n'est pas que les Polonois ne continuassent à souhaiter la paix ; mais ils ne pouvoient se résoudre à perdre la Livonie, & Gustave-Adolphe n'étoit rien moins que disposé à la restituer.

Le dessein de ce Monarque, après le mauvais succès du blocus de Dantzig, étoit au commencement de cette année 1628. de laisser Garnison dans les principaux postes, qu'il occupoit en Prusse, & de porter la guerre en Lithuanie, Pays entiérement ouvert (1), & dont la conquête eût été facile, s'il eût pu y prévenir ses ennemis ; mais les Polonois avoient toûjours soin de se poster, de maniére qu'ils couvroient ce grand Duché ; & persuadés enfin, qu'ils ne vaincroient jamais les Suédois en rase campagne, ils ne s'appliquèrent qu'à leur couper les vivres. Ils avoient éprouvé combien leur Infanterie étoit inférieure à celle du Roi de Suéde, tant pour la quantité, que pour la qualité, & leur Cavalerie étoit plus propre à la course qu'au combat.

(1) C'est ce qui paroît par une Lettre de ce Monarque à son Chancelier, rapportée tout au long dans les Mémoires MSS. de M. Ark.

Cependant l'Electeur de Brandebourg, jugea à propos cette même année d'envoyer des Ambassadeurs au Roi Sigismond (1), pour seconder les efforts des Hollandois, & joindre sa médiation à celle des Républicains; mais ce Prince, ou du moins son Ministère, étoit suspect à Gustave, qui voyoit bien que cet Electeur pressoit la paix, moins pour le mettre en état d'accourir au secours de l'Allemagne opprimée, que pour délivrer son Pays de Prusse des Garnisons Suédoises, & d'en éloigner la guerre.

Mais Gabriel le Roi, le Baron d'Auchy Ministres d'Espagne, & le Ministre de l'Empereur, traversoient toutes ces négociations. Nous remarquerons ici, que la Maison d'Autriche manqua de politique en cette occasion, soit par mépris pour le Roi de Suéde, que Wallenstein appelloit un Roi de Neige, qui se fondroit dès qu'il s'avanceroit un peu plus vers le midi, soit par un esprit d'œconomie, qui est souvent la ruine de toutes les affaires. Il lui importoit infiniment de fomenter la guerre de Prusse, pour retenir Gustave en

(1) Ces Ambassadeurs étoient André Creutz, Bernard de Kœnigseck, & Frédéric de Stein.

ce Pays-là, ou même pour l'obliger à courir au secours de la Livonie, où les Polonois faisoient des courses, qui incommodoient fort cette Province. Cependant le secours d'argent fut si médique, & celui des troupes si lent, que les affaires du Roi de Pologne se trouvèrent à la fin si ruinées, qu'il ne fut plus possible de les redresser, & que ce Prince fut enfin obligé de donner les mains à une trève de six ans, comme nous le dirons en son lieu.

A peine le Roi de Suéde avoit levé le blocus de Dantzig, qu'il lui arriva de Suéde un bon nombre de recrues, & deux mille Cuirassiers levés par le Rheingrave (1). Il auroit bien souhaité d'en venir à une action générale avec Koniecpolski; mais celui-ci avoit compris, qu'il seroit plus facile de ruiner les Suédois que de les détruire. Son plan étoit changé; il évitoit les actions générales, & se bornoit à la petite guerre, à quoi ses troupes étoient infiniment plus propres que les Suédois, accoutumés à combattre de pied

(1) Otton Ludovic. Il servoit auparavant le Roi de Dannemark en qualité de Général, & s'étoit trouvé à la malheureuse Bataille de Lutter.

ferme, tandis que les Polonois tomboient comme l'éclair, s'enfuyoient, & disparoissoient de même.

On ne doit pas s'attendre, que j'entre ici dans le détail ennuyeux de cent petits chocs & escarmouches, qu'il y eut durant cette campagne jusqu'à l'arrivée des troupes Impériales. Je ne toucherai que les principaux événemens.

Le 14. de Septembre, le jeune Comte de Thurn (1) surprit la Ville de Neubourg, & s'en rendit maître. Quelques jours après, le Roi de Suéde ayant eu avis, que la Ville de Strasbourg, ou de Brodenitz (2) renfermoit beaucoup d'effets précieux, appartenant à la Reine de Pologne & à la Noblesse Polonoise, vint mettre le siége devant cette Ville, & l'emporta d'assaut le quatriéme d'Octobre. La Montagne, Officier François de réputation, qui commandoit dans cette place pour le Roi de Pologne, fut accusé de trahison, & Koniecpolski lui fit couper la tête. Les

(1) Et non pas le Roi de Suéde lui-même, comme le dit le Dr. Harte.

(2) Brodenitz est le nom Polonois, & Strasbourg le nom Allemand: faute de prendre garde garde à cela, M. Harte semble en faire deux Villes différentes.

Soldats Suédois y firent un butin considérable, que quelques Auteurs font monter à plus de trois cens mille écus.

Gustave-Adolphe avoit dessein de pousser jusqu'à Thorn : mais il jugea que cette entreprise seroit de trop longue haleine ; &, voulant auparavant donner quelque repos à ses troupes, il les mit en cantonnement. Là le Soldat, devenu riche par le pillage de Brodnitz, se relâcha de la discipline, & se livra à la débauche. Les Polonois tombèrent à l'improviste sur les quartiers les plus avancés, & taillèrent en piéces un bon nombre de Suédois. Gustave irrité de cette espece de bravade, rassembla ses troupes, & les remit en haleine. Il s'empara de la petite Ville de Schwetz, qu'il emporta d'assaut, & ayant donné un petit corps de troupes à Baudiss (1), l'un de ses meilleurs Généraux, il le chargea de l'exécution d'un projet, que lui avoit proposé un Gentilhomme Polonois, de la Réligion

(1) Ou plûtôt Baudissin. La famille de ce nom subsiste encore dans le Holstein, dans la Personne du Comte de Baudissin, actuellement Lieutenant-Général & Conseiller-Privé du Roi de Pologne Electeur de Saxe.

Protestante, maltraité & banni par le Roi Sigismond (1). Le projet de ce Polonois étoit vraisemblablement de surprendre & de piller Warsovie: quoiqu'il en soit, Baudissin poussa jusqu'aux portes de cette capitale, & y jetta la terreur. Il ravagea le Palatinat de Mazovie, en enleva beaucoup de vivres, de butin, & de prisonniers, dont il se fit payer de bonnes rançons, & revint joindre son Maître, sans avoir fait au-

(2) Nous suivons ici le recit de Kevenhuller cité par M. Boehen. Le Docteur Harte a mieux aimé copier Loccenius, qui dit, *Excursionem usque ad Mazoviam & Warsoviam fecit* &c. en parlant du Roi de Suéde; mais ce qui paroîtra étrange, c'est que M. Harte trompé par l'expression louche de Loccenius, dit que Gustave-Adolphe fit une course *jusqu'aux portes de Mazovie & de Warsovie*. Est-il quelqu'un qui ne sâche que Warsovie Capitale de la Pologne, est dans le Palatinat de Mazovie, & que ce dernier nom est celui d'une Province & non d'une Ville? On ne peut s'empêcher de rire lorsque le même M. Harte, ajoûte un peu plus bas qu'*entre les prisonniers faits à Mazovie (Ville que Gustave emporta aussi l'épée à la main) se trouvèrent* &c. Tout le reste de ce récit est dans le même goût, sans en excepter le discours qu'il fait tenir à Gustave, pour engager ses Soldats à respecter la pudeur des Dames Polonoises, discours aussi plat que les bévues, dont toute la narration est remplie.

eune perte, quoique Koniecpolski eût fait divers mouvemens pour tâcher de le couper.

Le Général Polonois, craignant que dans une seconde expédition les Suédois n'entraîssent dans Warsovie, résolut de les chasser de Strasbourg ou Brodnitz, qui est la clé du Palatinat de Mazovie. Il entra dans la place à la faveur de quelque intelligence, &, avec une rapidité étonnante, il vint tomber sur l'arrière-garde des Suédois, la défit, & emmena prisonnier le même Général Baudissin, qui avoit fait l'expédition dont nous venons de parler.

Ce fut à-peu-près vers ce tems-là, que l'Electeur de Brandebourg, aussi suspect aux Polonois qu'au Roi de Suéde, fut enfin obligé de fournir le contingent, à quoi il étoit tenu pour la redevance de son Duché de Prusse. Il envoya donc huit cens hommes, que les Suédois défirent, & dispersérent avant qu'ils eussent pu joindre l'armée Polonoise.

Koniecpolski, qui entendoit à merveille ce genre de guerre, usité parmi les Tartares, de resserrer l'ennemi, de le fatiguer, de lui couper les subsistances, & de ne le jamais attendre que

pour de legers combats, étoit parvenu à mettre la disette dans le camp de Gustave-Adolphe, & dans la Ville d'Elbing, dont Wrangel étoit Gouverneur.

Celui-ci, ayant rassemblé autant de troupes qu'il lui fut possible, forma, avec la plus grande partie de sa Garnison, un corps d'environ huit mille hommes, se mit à leur tête dans le dessein de se procurer des vivres, & d'en procurer à l'armée. Il faloit pour cela forcer les postes des Polonois, qui tenoient la Ville d'Elbing comme bloquée. Comme il connoissoit bien le Pays, il fit ses dispositions, & ayant marché à la faveur d'un brouillard épais, il passa le Drauéen (1) à gué, & attaqua un gros de Polonois qu'il défit; &, poussant sa pointe, il vint tomber sur un corps de Croates & de Cosaques près d'un Village, (2) les dissipa, & rassembla ensuite, sans beaucoup de difficulté, environ deux mille chariots, qu'il chargea

(1) Petite rivière qui se jette dans le Curieh-Haff. Loccenius l'appelle *Fluvium Druennam*, & il plaît au Docteur Harte de l'appeller la *Duna*.

(2) Suivant Loccenius, *Vicum Rudovium*, d'où M. Harte le nomme *Rudowick*; mais ce ne peut-être que Rudau.

gea de toute ſorte de munitions de bouche, & les fit conduire à l'armée.

Ce fut-là à-peu-près tout ce qui ſe paſſa de plus important dans cette Campagne. Les Polonois évitèrent avec ſoin tout engagement tant ſoit peu déciſif, bien réſolus de ne rien riſquer, avant l'arrivée des troupes auxiliaires de l'Empereur, qu'ils attendoient à chaque moment.

Le Roi de Suéde fit cette année-là une perte, qui lui fut très ſenſible. Le jeune Comte de Thurn, qui le ſervoit avec tant de fidélité, de zèle, de valeur, & de capacité, fut attaqué d'une fiévre, qui l'emporta en peu de jours. Il mourut (1) à Brodnitz le 14. d'Octobre, c'eſt-à-dire, dix jours après que Guſtave-Adolphe ſe fut rendu maître de cette place, dont il donna le com-

(1) M. Harte prétend qu'il mourut à Neubourg à la fin de la compagne. Cela eſt contraire au rapport des meilleurs Hiſtoriens & en particulier du Comte de Kevenhuller. *Ann. Ferd. Part. XI. p.* 409. Mais que doit-on penſer de l'avanture merveilleuſe, que le même M. Harte raconte à ce propos du vieux Comte de Thurn; & dont il dit qu'aucun Ecrivain de ce tems-là n'a fait mention, ſans nous apprendre d'où il l'a tirée. J'en laiſſe le jugement au public.

mandement à Teufel, & au vieux Comte de Thurn, qui servoit alors comme Volontaire à l'armée Suédoise. Le Corps du fils fut porté & inhumé à Elbing.

Pendant que ces choses se passoient en Prusse, Wallenstein poussoit le siége de Stralsond, avec une espece de fureur. Il en avoit remis la direction à Arnimb, tandis que lui étoit occupé à parcourir ses conquêtes, & surtout les places maritimes de son nouveau Duché, où il faisoit travailler à des armemens, qui répondoient plus à son impatience qu'à son ambition.

Nous ne croyons pas devoir négliger ici, de faire connoître au Lecteur celui à qui le Duc de Friedland avoit confié la conduite du siége de Stralsond. Il joua un trop grand rôle dans cette guerre, pour qu'on ne soit pas bien aise de le connoître un peu particuliérement.

Jean-George d'Arnimb (1) étoit Fils de Bernard d'Arnimb, Gentilhomme de la Marche de Brandebourg, &

(1) La postérité de ce fameux général subsiste encore en Saxe divisée en diverses branches. Ils se signent *Arnimb*; quoiqu'on trouve dans les Ecrivains Allemands & même Saxons, tantôt *Arnheimb*, tantôt *Arheim*.

de Sophie de Schulembourg. Il nâquit à Beyzembourg terre de son Pere 1581. Il se distingua beaucoup dans ses études, & de retour de ses voyages, il entra au service du Roi de Pologne, passa ensuite à celui du Roi de Suéde, &, après le combat que nous raconterons bientôt, où ce Monarque courut si grand risque d'être tué ou pris, Gustave ne put s'empêcher de dire, que personne ne lui avoit donné un bain si chaud que son éléve.

Du service du Roi de Suéde, Arnimb passa à celui de l'Empereur, & gagna si bien la confiance & l'amitié du Duc de Friedland, qu'une année après, c'est-à-dire, en 1627. il fut fait Général Feld-Maréchal, quoique Protestant. Dans la suite il passa successivement au service de l'Electeur de Saxe, & à celui de la Maison d'Autriche. Enfin il fut enlevé dans la trêve de Beyzembourg, par les Suédois le 17. Avril 1637. & conduit prisonnier au Château de Stockholm, d'où il se sauva par Stratagême.

Arnimb avoit beaucoup de valeur & de capacité militaire; mais, il étoit d'un caractère faux & ambitieux, ne s'attachant à aucun Prince, qu'autant que son ambition y trouvoit son compte

te; toûjours prêt à sacrifier le service de son maître à son intérêt particulier; mais servant presque toûjours avec succès, lorsque ces deux objets se trouvoient réunis. Il mourut à Dresde le 18. Avril 1640. A peine Arnimb avoit commencé à investir Stralsond, que le Duc de Pomeranie écrivit à l'Empereur, pour le prier d'épargner des innocens, qui n'avoient rien fait de contraire au service de Sa Majesté Impériale. La Ville même avoit envoyé des Députés à Prague, pour offrir tous les services, qui ne seroient pas contraires à ses priviléges. Le Duc fit présenter un projet de traité, par lequel il offroit, au nom du Magistrat, & des habitans de Stralsond, à faire sortir toutes les troupes étrangères de la Ville, à n'y recevoir que celles du Duc pour Garnison; pourvu qu'on la laissât tranquille, & sous la protection de son Seigneur naturel.

L'Empereur qui n'auguroit pas bien de l'issue de ce siége, tant qu'on ne pourroit pas bloquer la Ville par mer, fut charmé de trouver dans cette espece de soumission un prétexte pour abandonner l'entreprise, sans qu'il parût qu'on y fût forcé par la nécessité. Il

écrivit donc au Duc de Friedland, pour lui ordonner de lever le siége de Stralsond : mais Wallenstein n'étoit pas homme à se désister d'un projet, sur les ordres de l'Empereur. Il commençoit déja à n'y avoir d'égard, qu'autant qu'ils se trouvoient conformes à son ambition ou à ses caprices : Bien loin d'obéïr il écrivit une lettre pleine de menaces à l'Electeur de Saxe, qu'il soupçonnoit d'avoir sollicité l'Empereur à cette démarche. Ainsi le siége de Stralsond fut continué avec plus de vivacité que jamais.

Holk Colonel d'Infanterie, que le Roi de Dannemark avoit mis dans la place pour y commander, soutenoit bravement l'attaque ; mais sa Garnison étoit trop foible pour pouvoir résister longtems, & ses Soldats accablés de veilles & de fatigues, ne pouvoient presque plus fournir à la garde des postes. Le Roi de Dannemark n'étoit guère en état de jetter un renfort dans la place, il avoit besoin du peu de troupes qui lui restoient, pour défendre sa Capitale où il s'étoit retiré. Gustave-Adolphe, qui avoit prévu cette difficulté, avoit envoyé son Chancelier Oxenstierna à Coppenhague, pour proposer au Roi

de Dannemark un traité de défense réciproque, & pour la conservation de Stralsond, à quoi ce Prince s'accorda, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus; reste à ajoûter, que ce traité fut signé le 19. de Mai 1628. & qu'outre la défense réciproque de leurs Etats, le maintien de la liberté de la Navigation dans la mer Baltique, ils stipulèrent encore que l'un ne feroit point de paix avec l'Empereur, l'autre avec les Polonois, qu'au su & avec le concours de son allié; stipulation que le Roi de Dannemark n'observa point, quand il traita avec les Impériaux sur la fin de cette année & dans la suivante, comme nous le rapporterons plus au long.

Il y avoit déja six semaines que le siége de Stralsond duroit, sans que les Impériaux fussent fort avancés. Wallenstein, qui s'étoit arrêté à Gustrow, pour se faire prêter hommage par ses nouveaux sujets du Mecklenbourg, accourut pour finir une entreprise qui commençoit à l'ennuyer. A-peu-près dans le même tems le Roi de Dannemark avoit fait entrer un Bataillon Ecossois à sa solde dans Stralsond; mais cela ne suffisoit pas pour soutenir les assauts, que Wallenstein se préparoit à

livrer à la place. La Ville avoit imploré le secours du Roi de Suéde, qui, conformément au traité fait avec Christian, & du consentement de ce Prince, fit partir une petite escadre avec un bon Corps d'Infanterie & de la poudre pour les assiégés. Lesly Ecossois, l'un des meilleurs Officiers de Gustave commandoit ce renfort. Il prit à son arrivée le commandement dans la place. Le Roi de Dannemark retira alors toutes ses troupes & ses Officiers de Stralsund, laissant au Roi de Suéde le soin de la garantir du joug de Wallenstein. Lesly en dirigea la défense avec tant d'intelligence & de valeur, qu'enfin Wallenstein se vit contraint de lever le siége, après avoir perdu 10800. hommes (1) d'Infanterie & 1200. de Cavalerie. La Ville fit frapper une médaille en mémoire de cette événement, & conserva toûjours depuis beaucoup de reconnoissance pour les secours efficaces, qu'elle avoit reçus de Gustave-Adolphe.

Enfin le Roi voulut que ses Successeurs à la Couronne de Suéde, s'intéressassent à la conservation de cette Ville

(1) Khevenhiller Annal. Ferd. p. 205.

le, & ce fut dans cette vue, qu'il conclut avec elle un traité, dont voici les principaux points.

Gustave-Adolphe &c. à tous ceux qui les présentes verront. Salut.

Notre féal & bien âmé Secretaire, Envoyé de notre part à la Ville de Stralsond, le Sr. Philippe-Stattler, ayant conclu le 23. de Juin 1628. avec le louable Sénat de la Ville de Stralsond, & en vertu de nos pleins-pouvoirs, le traité d'union & d'alliance, dont s'ensuit la teneur.

1°. Il y aura alliance défensive entre Nous, & la Couronne de Suéde d'une part, & la Ville de Stralsond de l'autre, pendant l'espace de vingt ans au moins, supposé que l'une des deux parties ne juge à propos de le prolonger, jusqu'a un plus long terme.

2°. Cette alliance n'aura d'autre objet, que la défense de la Ville de Stralsond & de son Port, par conséquent la sûreté de la mer Baltique, & la liberté du Commerce; de manière que les deux parties contractantes s'entr'aideront, pour détourner tout ce qui pourroit y mettre obstacle, & pour l'encourager & faciliter réciproquement.

3°. Cette alliance ne sera point con-

traire aux nœuds, qui tient la Ville de Stralfond avec l'Empereur & le St. Empire-Romain, ni au refpect très profond qu'elle doit à Sa Majefté Impériale, ni à l'obéïffance qu'elle doit à fon Seigneur Suzerain; ni aux anciens ftatuts, jurifdiction, prérogatives, le tout néanmoins fauf le préfent traité de confédération.

4°. Nous nous obligeons Nous & la Couronne de Suéde, en vertu du préfent traité d'alliance, de protéger & de défendre la dite Ville de Stralfond, foit par la voie des Négociations, foit par la voie des armes, autant qu'il dépendra de nous, & de la maintenir dans l'état où elle fe trouve.

5°. Lorfqu'il s'agira de délivrer la Ville des attaques d'un ennemi, elle nous fecondera, & nous aidera de tout fon pouvoir dans la guerre, qu'il nous faudra entreprendre à cette occafion. Elle ne pourra en aucune façon fe détacher de la Couronne de Suéde, ni entrer dans aucun traité ou négociation, fans notre confentement, & fans que la Couronne de Suéde y foit comprife, de façon qu'elle ne reçoive aucun préjudice à l'occafion de cette alliance.

6°. Cette alliance & confédération ne préjudiciera point aux traités d'alliance, que la Ville peut avoir, particuliérement à ceux qu'elle a avec les autres Villes Hanséatiques : au contraire le Peuple & le Sénat de Stralfond engageront, s'il est possible, lesdites Villes à prendre part au présent traité, & à se liguer avec nous & la Couronne de Suéde, pour la défense de la Mer Baltique.

7°. Le secours, envoyé de notre part dans la Ville, y sera logé honnêtement, & entretenu par ladite Ville, sans nulle charge pour nous, de même que ceux que nous pourrions y envoyer dans la suite pour la défendre.

8°. Si ces secours ne suffisoient pas pour faire lever le siége, & que le Roi fût obligé de venir avec une armée, la Ville fournira à Sa Majesté tous les Vivres, dont elle pourra se passer, & ils seront payés comptant.

9°. Si la nécessité l'exige, les portes de la Ville nous seront ouvertes en tout tems, à nous & à nos troupes, bien entendu, que ce sera sans aucun risque pour la Ville.

10°. Dans le même cas de nécessité, nos Vaisseaux seront admis dans le

port, & pourront y hiverner. Les équipages en seront logés dans la Ville, & nourris en payant.

11°. Nous nous obligeons à ne point déroger aux Droits, Priviléges, Jurisdictions, & autres avantages, dont la Ville jouït de toute ancienneté; mais plûtôt à l'y maintenir & conserver.

12°. En vertu de la confirmation de tous les anciens priviléges de la Ville, que nous renouvellons ici, nous promettons de la satisfaire sur tous ses griefs, dès que nous en aurons été dûment informé. Que s'il survenoit quelque différend entre nous & ladite Ville de Stralsond, nous promettons, de n'avoir recours à aucune voie de fait; mais de les accommoder à l'amiable: même d'en passer par l'arbitrage de leurs Hautes-Puissances les Etats-Généraux des Provinces-Unies, & par celui des louables Villes Hanséatiques.

Enfin, au cas que quelques Puissances, Prince, ou République veuillent accéder au présent traité, on les y recevra sous la médiation, & le bon plaisir des deux parties; & ledit traité pourra être étendu, & reformé suivant qu'il sera jugé nécessaire.

Vus les articles ci-dessus, nous les avons ratifiés & confirmés, confirmons & ratifions par les présentes, tant en notre nom, qu'en celui de nos Successeurs à la Couronne de Suéde: voulons qu'ils soient fidélement observés. En foi de quoi, nous avons signé les présentes de notre main.

Wallenstein n'avoit peut-être pas senti jusqu'alors que la force ne suffit pas toûjours, pour venir à bout des grandes entreprises, & qu'il y faut mêler une politique sage & éclairée. Persuadé, que, tant que les Rois de Dannemark & de Suéde seroient unis, tous ses grands desseins de se rendre puissant sur Mer, & de porter la guerre en Suéde, s'en iroient en fumée, résolut de faire tous ses efforts pour séparer la cause de ses deux Princes, & gagner le Roi de Dannemark, dont les forces maritimes étoient aussi respectables, que celle de terre l'étoient peu.

Conformément à ce nouveau plan, le Duc de Friedland fit sonder Christian, lui insinuant que, s'il vouloit faire une paix séparée, il obtiendroit de bonnes conditions. Il employa à cette te négociation secrete le Comte de Schaumbourg, qui étoit à Coppenha-

gue, depuis qu'il avoit été fait prisonnier par les Danois, au siége de Gluckstadt. Le Roi, qui ne demandoit pas mieux que de sauver ce qui lui restoit, & de rentrer en possession de ses Etats de terre ferme, conquis & occupés par les Impériaux, témoigna qu'il étoit prêt à traiter pour son particulier. Après cet éclaircissement on convint qu'on nommeroit de part & d'autre des Plénipotentiaires, & qu'on tiendroit un Congrès dans la Ville de Lubeck.

De la part des Impériaux le Baron de Diedriechstein, les Srs. de Gronsfeld, de Rupa, de Wulmerode (1) fûrent nommés, & de celle du Roi de Dannemark ; les Srs. de Friese, d'Uhlfeld, l'Amiral Skeel, deux Rantzau, Levin, & le Secretaire Günther. Les Impériaux n'y parûrent d'abord que comme Députés du Duc de Friedland, & du Général Comte de Tilly, dont ils exhibérent les pleins-pouvoirs.

(1) M. Harte y ajoûte le Baron d'Aldringer; mais il se trompe, & tout le reste de son recit sur ce sujet lui paroîtra à lui-même peu exact, s'il veut se donner la peine de lire l'Hist. de Darvi par Holberg. *p.* 724 & les Ann. de Ferd. par le Comte de Kevenh. *p.* 666 *& suiv.* Mais peut-être cet Auteur a mis le B. d'Aldringer pour le B. Diedriechstein.

Les Danois ſe recrièrent ſur cette nouveauté, diſant qu'il étoit inouï, que des Ambaſſadeurs d'un Roi traitaſſent avec des Miniſtres de Généraux d'Armée. Les Impériaux repliquèrent, que Sa Majeſté Impériale ratifieroit tout ce qui auroit été réglé par les Commiſſaires des deux Généraux. Mais, cette reponſe ne ſatisfaiſant pas les Danois, on diſputa longuement & avec vivacité, les uns pour prouver qu'un traité fait avec de ſimples Commiſſaires, qui n'avoient des pleins-pouvoirs que de Lieutenans de leur Souverain, ne pouvoit être qu'illuſoire & de nulle valeur ; les autres, pour leur perſuader que ces pleins-pouvoirs ſuffiſoient, étant ſignés de ceux que Sa Majeſté Impériale avoit revêtus de toute ſon autorité, & de la plenitude de ſa puiſſance, pour faire la paix ou la guerre, ſuivant qu'ils le trouveroient bon pour le ſervice de leur Maître. La vérité eſt que les Impériaux vouloient trop agir en vainqueurs, & que les Danois (1) ne ſe tenoient

(1) *Lubecæ inter Cæſarem Daniæque Regem de pace, per Legatos, longis & acerrimis contentionibus diſceptatur, quum hi plus quam Victores, illi minus quam pro victis ſe agnoſcerent.* Ep. Rerum Germanic.

pas pour si absolument vaincus. Il se passa bien du tems, avant qu'on pût convenir de rien sur ce seul article. A la fin, les Commissaires Impériaux fûrent obligés de céder, & de faire venir des pleins-pouvoirs de l'Empereur. Mais à peine ce point étoit réglé, qu'il en survint un autre, non moins important. L'Empereur, ou plûtôt Wallenstein, vouloit que l'on posât pour préliminaires, que le Roi de Dannemark ne prétendroit point que les Suédois fussent admis au Congrès, & abandonneroit entiérement les Ducs de Mecklenbourg (1) déja proscrits, & mis au banc de l'Empire.

Il n'y eut pas de difficulté à l'égard des Suédois, Christian ne se soucioit guère de négliger l'article du Traité de Coppenhague, où les deux Rois s'étoient engagés à ne faire, ni paix, ni trève, qu'au su & avec le concours l'un de l'autre. Mais, par rapport aux Ducs de Mecklenbourg, le Roi de Dannemark sentoit tout le tort, qu'il alloit faire à sa réputation, s'il abandonnoit les deux Princes, qui n'avoient pris les armes qu'à son instigation, & sur les

(1) Albert & Adolphe.

belles promesses qu'il leur avoit faites. Il rejetta d'abord la proposition qu'on lui en fit ; mais il importoit trop à Wallenstein, que les Ducs de Mecklenbourg demeurassent à jamais dans l'obscurité, pour qu'il ne fît pas entendre au Roi de Dannemark, qu'il n'y auroit point de paix sans cette condition préliminaire: à quoi il ajoûta que, s'il avoit cette complaisance pour lui, il étoit résolu de lui en témoigner sa reconnoissance, en lui offrant sa Fille unique pour le Prince Ulric son Fils, avec une dote que peu de Princesses en Europe pouvoient offrir.

Cette proposition (1) leva tous les scrupules du Roi de Dannemark. Il aimoit tendrement ce Prince Ulric son Fils, & le parti qu'on lui proposoit étoit alors sans contredit le plus riche de l'Europe, & auroit peut-être tenté un Roi plus opulent que Christian, mais non pas un Héros; & il n'est pas douteux que la démarche, qu'il fit en cette occasion, n'ait fait une tache inéfaçable à sa réputation, & terni la gloire des vertus Royales, qu'il avoit fait briller en d'autres rencontres. Il ne fit pas mieux

(1) Mss. de M. A.

mieux à l'égard de l'infortuné Roi de Bohême; quoiqu'il eût publié & protesté, qu'il ne prenoit les armes qu'en faveur de ce Prince si maltraité, si persécuté; il ne fut pas même fait mention de lui dans le traité, & par un article, ce même Roi de Dannemark reconnoissoit le Duc de Bavière pour Electeur de l'Empire.

Tous ces points préliminaires étant réglés, on commença à traiter le fond de la négociation. D'abord les Impériaux demandèrent, que le Roi de Dannemark renonçât, pour lui & ses Successeurs, aux Duchés de Holstein & de Schleswig, & au Jutland, qu'il ne se mêlât, ni directement, ni indirectement des affaires de l'Allemagne, & qu'il fournit, en payant, les Vaisseaux dont Sa Majesté Impériale auroit besoin, pour envoyer par Mer à ses Alliés les secours qu'elle jugeroit à propos.

Les Danois firent des demandes tout aussi exorbitantes, & ensuite les uns & les autres se relâchèrent, & se rapprochèrent, comme c'est la coûtume dans ces sortes d'occasions. Enfin, le traité fut conclu le 12. de May, de l'an 1629. Nous nous contenterons d'en rappor-

ter les principaux articles (1). L'Empereur rend au Roi de Dannemark la Ville & la Préfecture de Wensussel, le Jutland, le Schleswig, le Holstein, le Pays de Stormarn & de Ditmarsen, avec tous leurs Droits, Jurisdictions, Regales, Châteaux & Baillages, sur le même pied, & de la même manière que ledit Roi les avoit possedés avant la guerre. De son côté, le Roi de Dannemark promet & s'engage à ne plus s'immiscer dans les affaires de l'Empire, & à ne fournir aucun secours de troupes ou d'argent aux ennemis de l'Empereur &c.

Le Roi de Suéde n'eut pas plûtôt été informé du Congrès, qui se tenoit à Lubeck, qu'il nomma des Ambassadeurs pour y assister en son nom, & y faire de sa part diverses propositions touchant la Ville de Stralsond, & l'affaire des Ducs de Mecklenbourg, dont il vouloit demander le rétablissement, esperant que l'Empereur leur pardonneroit à sa considération. Mais le Duc de Friedland n'avoit garde de permettre,

(1) Ceux qui le voudront voir au long n'ont qu'à consulter les Ann. de Ferdinand. p. 676. & *suiv.*

qu'on admît les Ambassadeurs d'un Prince, qui demandoit le rétablissement de ceux, dont lui Wallenstein avoit envahi le patrimoine. D'ailleurs, il étoit piqué contre Gustave, qui lui avoit fait manquer une entreprise, qu'il avoit eue extrémement à cœur. Il est probable qu'il auroit pris Stralsond, si le Roi de Suéde n'eût pris sur lui de secourir cette place, & de la pourvoir de troupes & de munitions de guerre. Il n'en falloit pas tant pour irriter l'humeur fière & hautaine de Wallenstein; & il avoit inspiré tous ses sentimens de haine, & de vengeance contre Gustave à l'Empereur & à ses Ministres, qui d'ailleurs s'imaginoient qu'après avoir lié les mains au Roi de Dannemark, ils n'avoient plus rien à craindre de qui que ce fût.

La résolution fut donc prise de refuser hautement l'admission des Ministres de Suéde, & de les faire insulter par des Officiers déguisés, qu'on feroit entrer dans Lubeck, au cas que les Ambassadeurs Suédois ne voulussent pas aquiescer de bonne grace à ce refus. Ces Ambassadeurs étoient le Baron de Sparr, un Oxenstierna parent du Chancelier, & Salvius Secretaire des affaires étrangères. Ces Messieurs avant que

d'arriver, envoyèrent Jean de Léhaussen Sécretaire du Roi, pour demander de leur part qu'ils fussent admis au Congrès, pour y exécuter la Commission, dont le Roi leur Maître les avoit chargés. Ils lui donnèrent des lettres pour les Commissaires Impériaux, auxquels ils exposoient le dessein qui les amenoit, & les prioient de leur envoyer les passeports dont ils avoient besoin.

Léhausen s'adressa au Sécretaire de ces Messieurs, qui refusa de recevoir les lettres des Ministres Suédois, quoique Léhausen l'en priât instamment & à diverses reprises, ce qui obligea Léhausen à se glisser dans la Salle d'Assemblée, & s'adressant à un page, il le pria de lui montrer le Cabinet, où les Commissaires tenoient Conseil, avant que d'entrer dans la Salle des Conférences. Le page le plaça à la porte de ce Cabinet, & le Suédois demanda à être introduit dans le Cabinet, résolu de délivrer les lettres dont il étoit chargé, de manière qu'on ne pût les réfuser: mais les Commissaires défendîrent qu'on le laissât entrer, & il crut même entendre dire à l'un d'eux, qu'il faloit lui faire donner cent coups de bâton; mais il

ne put comprendre s'il parloit de lui ou du page, qui l'avoit conduit à la porte du Cabinet. Quoiqu'il en soit, Léhausen retourna vers les Ambassadeurs Suédois, & leur fit rapport de la reception qu'on lui avoit faite. Ceux-ci trouvèrent le cas si grave, qu'ils envoyèrent le Secretaire au Roi, pour qu'il lui fît de sa propre bouche le récit exact de ce qui lui étoit arrivé. Gustave étoit alors en Suéde. Léhausen le trouva à Nykiœping, & lui ayant fait le récit tout simple de son avanture; le Roi lui dit, qu'il ne faloit pas se rebuter; qu'il lui ordonnoit de retourner à Lubeck, & de faire en sorte de remettre les lettres au Baron de Diedriechstein, Chef des Commissaires Impériaux. Léhausen de retour à Lubeck, tâcha de pouvoir s'introduire chez le Baron; mais n'ayant pu en venir à bout, il l'attendit dans la rue un jour qu'il alloit à la chasse, & voulut lui présenter ses dépêches; mais Diedriechstein lui dit, qu'il ne lui étoit pas permis de les recevoir, que de l'avis & en présence de ses Collégues; qu'il lui conseilloit de se présenter dans le Cabinet où se tenoit le Conseil, lorsque les Commissai-

tes seroient Assemblés. Ce que Léhausen ayant exécuté à diverses reprises, sans pouvoir être, ni écouté, ni introduit, il prit enfin le parti de s'introduire lui-même, accompagné d'un Notaire & de deux Bourgeois de Lubeck, pour servir de témoins.

Là, le Secretaire Suédois somma encore les Commissaires de recevoir les lettres, dont il étoit chargé, ce qu'ayant encore rejetté, il leur demanda acte de leur refus : ce qu'on n'eut garde de lui accorder. Alors Léhausen jetta sur la table un acte dressé par le Notaire, & signé des deux témoins, certifiant que ledit Léhausen avoit demandé avec instances, qu'on lût les lettres des Ambassadeurs de Suéde, & qu'on avoit refusé absolument de les recevoir (1). Les Commissaires firent de grandes ménaces au Notaire & aux témoins. Pour Léhausen, il se retira promtement à Stralsond, où probablement les Ambassadeurs l'attendoient.

Un Auteur fameux (2) prétend, qu'il fut fait défense de la part de l'Empereur aux Ambassadeurs Suédois de

(1) Voy. Ogier. *p.* 237.
(2) Wicquefort. P. I. *p.* 219.

paroître à Lubeck, ou même en quelque autre lieu de l'Allemagne; sur peine de la vie.

Un procedé si fier & si violent indigna justement Gustave-Adolphe, naturellement facile à s'enflammer; mais trop sage pour faire éclater à contretems son indignation. Il se plaignit avec force, mais modestement, en attendant que le tems eût mûri les choses au point qu'il faloit pour l'éclat de sa vengeance. Quant à l'Empereur, il parut peu se mettre en peine du couroux du Monarque Suédois. Il comptoit lui donner tant d'affaires en Pologne, qu'il n'auroit pas le loisir de s'ingérer dans celles d'Allemagne. D'ailleurs le Duc de Friedland, dont les avis étoient alors des régles pour la Cour de Vienne, ne craignoit rien tant que la fin de la guerre, qu'il prévoyoit devoir être la fin de son crédit prodigieux; & il étoit bien aise d'avoir trouvé l'occasion d'insulter le Roi de Suéde, d'une manière si sanglante, pour l'engager à faire la guerre à l'Empereur, dont il appréhendoit la trop grande prosperité, sentant bien que n'ayant plus d'ennemi, il n'auroit plus besoin, ni de ses troupes, ni de son épée; au lieu qu'en lui suscitant

de nouveaux embaras, il le mettoit hors d'état de se passer de ses services, & se mettoit lui-même au-dessus de ses ennemis, dont le nombre n'étoit pas petit, & parmi lesquels il y en avoit de très puissans, comme nous le ferons voir en son lieu. Tout cela n'empêche pas, comme le remarque l'Auteur Poli de l'Histoire du Traité de Westphalie, que les Ministres Impériaux ne fîrent en cette occasion une faute irréparable, en refusant d'admettre les Ambassadeurs du Roi de Suéde. Rien n'eût été plus aisé, ajoûte-t-il; que d'assoupir dans leur naissance les différends, qui commençoient à éclater entre Gustave & Ferdinand. C'étoit-là un moment décisif, pour le repos de l'Allemagne, & de toute l'Europe. Mais rarement la prudence humaine connoît-elle l'importance de ces précieux momens. L'Empereur méprisoit un ennemi, qui lui paroissoit trop foible & trop éloigné, pour oser lui déclarer la guerre, & on ne prévoyoit pas qu'il dût en coûter un déluge de sang, pour expier ce mépris.

Il y avoit long-tems que Ferdinand travailloit à anéantir les Protestans en Allemagne; mais jusqu'ici, il avoit gardé

dé quelques mesures, & s'étoit envelopé dans le prétexte d'extirper les restes des Rebelles en Bohême, & des Partisans du Palatin. Mais la paix qu'il venoit de conclure avec le Roi de Dannemark, les embaras qu'il suscitoit au Roi de Suéde, la connivence du Ministère d'Angleterre, & le peu d'apparence qu'aucune Puissance Catholique, voulût hazarder de soutenir un parti odieux à la Cour de Rome, & à tout le Clergé, tout lui persuada, qu'il étoit tems de porter le dernier coup à ceux de ce parti, bien assuré qu'après cela, il n'y auroit plus personne en Allemagne, qui osât le rappeller lui & ses Successeurs au dispositif des Loix, & leur en prescrire de nouvelles; car il ne se flatoit pas moins que de rendre l'Empire Héréditaire dans sa Maison, & de changer la forme du Gouvernement en Allemagne. Il commença à faire éclater son dessein par un Edit, qui ordonnoit à tous ceux de la Réligion Protestante de vuider ses Etats dans un certain espace de tems, si mieux n'aimoient se faire Catholiques-Romains, menaçant des plus griéves peines ceux qui, au bout du terme prescrit, se trouveroient dans le cas de desobéïssance. Cet Edit

jetta le trouble & le désespoir dans les Provinces de Bohéme, de Styrie, d'Autriche, de Moravie, & de Hongrie, dont une partie des Habitans étoient Protestans, & occasionna des soulevemens, qui coûterent la vie à une infinité de malheureux; tant il est vrai, que les Princes ambitieux se jouent du sang & de la vie des hommes, dont le plus méchant l'est souvent beaucoup moins qu'eux. Mais ce n'étoit que le prélude d'un autre Edit, qui suivit bientôt après, & qui intéressoit toute l'Allemagne. Ferdinand osa, de son autorité privée, ordonner à tous les Etats d'Allemagne, qui, dans les révolutions précédentes, s'étoient emparés des biens d'Eglise, de les restituer sans délai, & de remettre entre les mains des Commissaires, qui seroient nommés par lui, tous les Archevêchés, Evêchés, Abbaïes, Prélatures &c. Par cette démarche l'Empereur violoit les loix les plus sacrées de l'Empire, la Convention de Passau, & le récès de la Diéte d'Augsbourg, qui ont réglé en Allemagne l'état de la Religion, & assuré la tranquillité publique à cet égard; mais Ferdinand aveuglé par ses prospérités, ne se faisoit pas une affaire de violer une loi de plus. Il al-

soit à son but, qui étoit de réduire toutes l'Allemagne en Province Héréditaire de sa Maison, & il ne croyoit pas que, dans l'état où étoient les choses, un projet aussi important pût être exécuté avec plus de facilité. En effet, à la vue de cet Edit, & au récit des maux que les Soldats Impériaux faisoient souffrir partout où ils étoient, quelques Etats Protestans, effrayés de la puissance de Ferdinand, se hâtèrent d'obéir à son Edit, esperant que cette promtitude les feroit épargner, dans les marches & les quartiers d'hiver. Mais le plus grand nombre rejetta l'Edit de restitution, & soutint que l'Empereur n'avoit pas le droit de statuer une Loi publique, sans le concours de tout le Corps Germanique; que l'Edit de restitution étoit une Loi publique, puisqu'il obligeoit les Principaux Membres de l'Empire, & le plus grand nombre des Etats. Plusieurs Etats Catholiques blâmèrent cette démarche violente de l'Empereur, & la regardèrent comme le dernier pas vers la tyrannie. L'Electeur de Bavière vit avec chagrin, que la ruine entière des Etats Protestans, entraînoit nécessairement celle des Catholiques; & que ceux-ci n'auroient

que la foible consolation d'être les derniers écrasés. Dès-lors ce Prince rechercha l'appui de la France. Comme c'étoit un génie supérieur il prévit, ou que les Protestans, appuyés des secours des Etrangers de leur Réligion, ébranleroient le Trône de Ferdinand, & renverseroient ce pouvoir énorme, dont le poids opprimoit toute l'Allemagne, ou que Ferdinand heureux jusqu'à la fin extermineroit les Protestans, & aboliroit toutes les Loix qui assûroient leur Etat; or, dans l'un & l'autre cas, il lui convenoit de s'appuier d'une Puissance, également intéressée à maintenir le systême de l'Empire, soit que Ferdinand triomphât des Protestans, soit que ceux-ci anéantissent les projets de ce fier Empereur, pour y substituer les leurs.

Cependant l'Edit de restitution fit un éclat épouvantable dans toute l'Europe, & malgré le panchant de l'Electeur de Saxe, pour les intérêts de la Maison d'Autriche, il sentit qu'il n'étoit pas moins intéressé, que tous les autres Protestans, à en poursuivre la révocation. Il se joignit pour cet effet avec l'Electeur de Brandebourg, & les autres Etats de la même Réligion; mais

ni leurs priéres, ni leurs remontrances ne pûrent ébranler la résolution de l'Empereur. Il déclara à l'Electeur de Saxe, que tout ce qu'il pouvoit faire à sa considération, c'étoit de l'excepter de la loi imposée à tous ses Co-Etats. Cette faveur ne calma point ses craintes, quoiqu'elle l'empêcha de prendre d'abord aucunes mesures vigoureuses; ce fut alors que les instances des Etats opprimés fûrent redoublées auprès du Roi de Suéde, pour l'engager de venir à leur secours, de sauver la Réligion & la liberté attaquées d'une manière si visible.

Nous avons remarqué ailleurs, que Gustave-Adolphe avoit été sollicité dès 1614. à s'unir avec les Princes Protestans d'Allemagne, pour le maintien de leur Réligion, & que Guillaume Landgrave de Hesse lui avoit envoyé le Sr. Zobel, pour ménager cette affaire; surquoi le Roi envoya Balthasar-Niemand son Chambellan, pour assûrer les Princes qu'il accéderoit à leur union, & viendroit à leur secours, dès qu'il seroit débarassé des guerres, où il se trouvoit engagé. On voit par-là combien est malfondée l'opinion de ceux qui

croient (1), que l'Edit de restitution fut l'époque, où les Etats Protestans appellèrent Gustave à leur secours. Les Principaux Etats de l'Union-Protestante lui écrivîrent en même tems que le Landgrave de Hesse lui envoya Zobel. Leur Lettre est datée de Heilbron du 25. Septembre 1614.

Les mêmes Etats-Protestans lui écrivîrent du même lieu, & pour le même sujet le 24. de Juin 1619.

L'année suivante, ils fîrent les mêmes instances. Leur Lettre étant datée du 20. Janvier à Ulm.

Le 17. Février 1621. ils en écrivîrent une quatrième de Heilbron.

Il y en a une autre datée de Stœlz du 22. Août de l'an 1620. Toutes ses lettres, & beaucoup d'autres de la même espece, sont encore conservées en original dans les Archives de Stockholm. Elles sont signées de la propre main des Princes, & des Représentans des Villes Impériales.

(1) Tel est le sentiment du Dr. Harte & du Sr. Kochler Prof. de Goettingen, homme décisif, qui prononce sans approfondir. M. Arkenholtz rapportent dans ses Mém. MSS. des pièces, qui prouvent invinciblement combien le sentiment de ces Mrs. est insoutenable.

Tout ce qu'il y avoit de Puissances en Europe, un peu éclairées sur les vues de l'Empereur, fûrent émues de l'Edit qu'il venoit de publier. Elles sentirent qu'il faloit secourir le Corps Germanique, pour n'être pas écrasé sous le poids de sa chûte.

La France attachée à détruire les Huguenots, pour établir l'autorité du Roi, n'avoit garde de s'endormir sur ce qui se passoit en Allemagne, prête à entrer en guerre avec l'Empereur & l'Espagne en Italie, pour les affaires de la Walteline & la succession de Mantoue, il lui convenoit d'abattre les Réformés qu'elle avoit dans son sein, & de secourir les Calvinistes de Hollande & les Luthériens d'Allemagne. Mais comment allier une conduite en apparence si contradictoire; comment empêcher les cris, les reproches, les libelles des Partisans d'Autriche, les accusations des Moines, les décisions des Casuistes si fatales aux deux derniers prédécesseurs de Louis XIII? Comment un Prémier Ministre, Prêtre & Cardinal osera-t-il s'allier avec des hérétiques, les soutenir contre un Prince si cher aux Jésuites, & encourir le reproche d'être fauteur d'hérésies? Un au-

tre que le Cardinal de Richelieu ne se seroit peut-être pas si bien démêlé de ces embaras. Pour lui, il commença par employer les armes temporelles pour réduire les Calvinistes du Royaume, ensuite il composa des livres de controverse, pour défendre la doctrine de l'Eglise Romaine, & combattre celle des Calvinistes. Quand il crut avoir assez convaincu le public de la pureté de ses sentimens en matière de foi; il attaqua le prétendu zèle de Réligion dont Ferdinand II. couvroit ses attentats, & fit voir que tout ce zèle n'étoit que de la poudre, qu'on jettoit aux yeux du peuple, pour justifier l'ambition la plus déméſurée & les injustices les plus criantes. Les Ecrivains qu'il avoit à ses gages dévelopoient fort au long toutes ses idées: ils alléguoient pour preuve, que le même Ferdinand, qui pressoit la restitution des biens Ecclésiastiques en Allemagne avec tant de violence, n'avoit pas même songé à demander rien de semblable au Roi de Dannemark, quoiqu'il l'eût réduit à se soumettre à tout: que non seulement on n'avoit pas prétendu qu'il restituât les Evêchés usurpés dans son pays par ses Prédécesseurs, ni les biens des Monastères; mais,

qu'on avoit même eu la complaisance de laisser à son Fils l'Evêché de Brême. Voilà, si je ne me trompe, la clé de la conduite du Cardinal de Richelieu, que les Ministres de l'Electeur Palatin représentent dans leurs dépêches, tantôt comme trop dévoué à la Cour de Rome, tantôt comme appréhendant la trop grande Puissance de l'Empereur Ferdinand.

Le préjugé, que la Maison d'Autriche étoit le plus ferme appui de la Religion Catholique, étoit encore trop enraciné, pour que le Cardinal osât envoyer une armée en Allemagne à l'appui des Protestans. Il n'y auroit pas eu de sûreté, ni pour lui, ni pour son maître, & leur personne auroit été exposée à la fureur du premier fanatique. On sait que, malgré toutes ses précautions, il n'en fut pas moins en butte aux libelles les plus violens, où l'on ne lui épargnoit pas les reproches de fauteur d'hérétiques, d'allié des Luthériens, & d'ennemi des Catholiques. Il ne lui convenoit donc pas d'agir ouvertement; mais il pouvoit sous main exciter & seconder le Roi de Suéde.

Il n'est pas vrai, comme l'ont prétendu beaucoup d'Ecrivains François, que

le Cardinal eût déterminé Gustave à venir au secours de l'Allemagne. Ce Héros y étoit assez porté de lui-même, & ne manquoit pas d'autres sollicitations bien antérieures à celles de la France. Il est même certain qu'il balança plus d'une année à accepter les subsides de France, quelque besoin qu'il en eût d'ailleurs; & que le Sénat de Suéde, dont il demanda les avis sur ce sujet, fut aussi long-tems à prononcer cette question, soit qu'il se défiât du Cardinal dans une guerre, où il s'agissoit du salut des Protestans, soit qu'il craignît que la France ne voulût s'autoriser de cette dépense, pour partager les avantages que pourroient avoir les armes Suédoises. La vérité est qu'il eût préféré les subsides & l'alliance d'Angleterre; mais, enfin convaincu qu'il n'y avoit rien à attendre de cette Puissance, il s'engagea avec la France.

Les Ecrivains Suédois, qui se récrient tant sur la part que les François prétendent avoir eue aux progrès de Gustave, en feroient peut-être autant à leur place. Il est trop beau, trop glorieux d'avoir été allié de ce grand Roi, pour ne pas être tenté de détourner à soi quelques rayons de sa gloire.

Toutes les victoires de Gustave-Adolphe sont à lui ; c'est le fruit de sa valeur & de sa prudence & non d'un aveugle hazard ; mais on ne peut nier que, sans l'appui de la France, peut-être aucun Etat Protestant d'Allemagne n'auroit osé se déclarer ; & qu'après la mort de ce grand Roi, si la France avoit abandonné la Suéde, celle-ci n'auroit peut-être pas donné la loi à Osnabruck, ni retiré tous les avantages qu'elle retira par le traité de pacification générale ; surtout si l'on considére les suites qu'auroit pu avoir la déroute de Nordlingen. Il me paroît donc que, tout préjugé à part, on ne peut s'empêcher d'admirer le génie & le courage du Cardinal de Richelieu, d'avoir bravé les préjugés & contribué, quoiqu'indirectement, au renversement de la tyrannie ; au salut de l'Empire, & peut-être à la liberté de l'Europe. Les mêmes Ecrivains conviennent assez généralement de ces chefs ; mais ils reprochent à la France d'avoir agi par des motifs d'intérêt. Ce reproche est trop ridicule, & ne mérite pas de réponse. Ils veulent encore que Gustave-Adolphe n'ait eu d'autre but, que de protéger & de défendre la Religion qu'il professoit.

Comme Gustave étoit homme & de plus Roi, il n'est pas douteux que des vues temporelles ne soient entrées pour quelque chose dans la résolution, qu'il prit de tourner ses armes contre l'Empereur. Le désir de la Gloire, l'intérêt de sa Couronne, la défense de son Royaume menacé depuis si long-tems d'une invasion, surtout depuis que Wallenstein étoit maître de quelque Ports sur la mer Baltique; tout cela sans doute, s'est joint aux sentimens de Réligion, qui étoient le ressort principal de sa grande âme.

Je laisse au lecteur à juger si ces raisons sont de quelque poids. Il me suffira de remarquer ici, que l'Edit de restitution parut faire une si vive impression sur le Cardinal de Richelieu, qu'il envoya ordre au Baron de Charnacé, Ambassadeur de France à Coppenhague, de passer en Prusse, & de travailler à procurer à quelque prix que ce fût une paix solide, ou du moins une longue trêve entre Sigismond & Gustave, afin que celui-ci pût passer en Allemagne.

Wallenstein étoit au comble de ses voeux. Il avoit craint que, tout étant soumis cu épouvanté en Allemagne, la

guerre n'y finît faute de combattans: mais le nouvel Edit de l'Empereur ne lui laissoit aucun doute, que la guerre ne se rallumât plus fort que jamais. Il savoit, qu'il n'y avoit pas un Etat Protestant dans tout l'Empire, qui ne fût dans le cas de s'être approprié des biens d'Eglise, de sorte que ceux mêmes, qui s'étoient tenus tranquilles durant les troubles précédens, ne pouvoient se dispenser d'entrer dans ceux qui se préparoient, & qui étoient près d'éclater. De son côté, il faisoit tout ce qui étoit le plus propre à attiser le feu; lâchant la bride à ses Soldats, dispersés en quartiers d'hiver dans les Marches de Brandebourg, & dans la Basse-Saxe; levant des contributions énormes.

Dès l'année précédente, il avoit exigé que la Ville de Magdebourg levât à ses frais (1) un Régiment, pour le service de l'Empereur, ou qu'elle payât incessamment cinquante mille écus de contribution. La Ville ne s'étant pas pressée de satisfaire à cette demande, le Duc de Friedland fit avancer deux Régimens de Croates, pour faire le dégât autour de Magdebourg, & interrompre son commerce.

(1) Kevenh. Ann. Ferd. p. 771.

Les Bourgeois irrités firent une sortie, maltraitèrent les Croates, & se saisirent de sept barques chargées de grains, qui remontoient l'Elbe pour les troupes Impériales.

Cet acte d'hostilité irrita Wallenstein déja mal disposé pour la Ville, qui n'avoit témoigné aucune joie de son voisinage, lorsqu'il étoit venu prendre possession de son Duché de Mecklenbourg. Il jura qu'il se vangeroit. Le Magistrat informé de ses ménaces, écrivit une lettre fort soumise à l'Empereur, dans laquelle il protestoit n'avoir eu aucune part à la saisie des grains, ni à la sortie faite sur les Croates. Mais le Duc de Friedland leur répondit, qu'ils se trompoient fort, s'ils croyoient en être quittes pour un desaveu; que, quand même ils appaiseroient l'Empereur, il ne se tiendroit pas, lui, pour satisfait, & qu'il lui faloit de l'argent, & non pas des paroles.

Cependant la guerre se faisoit en Prusse avec une vivacité extraordinaire, & malgré la rigueur de l'Hiver, si incommode dans ces contrées, où la neige & la glace couvrent la terre près de six mois de l'année. Dès le commencement de celle-ci 1629. les Sué-

dois se remîrent en mouvement sous les ordres du brave Herman Wrangel, pour tâcher de surprendre leurs ennemis; mais les Polonois, presque aussi accoûtumés au froid, & endurcis aux fatigues, se tenoient sur leurs gardes. Enfin le 11. de Février, on se rencontra de part & d'autre près du Village Gorznof (1) & on en vint aux mains. Le choc fut rude, & la perte des Polonois si considérable, qu'ils abandonnèrent beaucoup de terrain & laissèrent la Ville de Thorn fort exposée. En effet les Suédois marchèrent contre cette place, & en emportèrent d'abord les Fauxbourgs sans beaucoup de difficulté; mais la tentative qu'ils firent sur la Ville ne leur réussit pas, & ils fûrent obligés de se retirer.

L'échec que l'armée Polonoise venoit de souffrir, renouvella le dégoût que la Nation avoit eu pour cette guerre, où elle perdoit toûjours, & ne pouvoit même esperer de rien gagner. La Pologne, disoient-ils, a perdu toute la Livonie & presque toute la Prusse, pour

(1) Zerneck: Bekriegtes Thorn. C. I. & Lengnich. p. 223. M. H. ne parle point de cette action. MSS. de M. Ark. ou le Village est nommé Gornzo.

rétablir ſon Roi ſur le Trône de Suéde; mais qu'importe aux Polonois, que Pierre ou Jean ſoit Roi de Suéde? Le Nonce nous a dit que c'étoit pour la Réligion: nous l'avons cru, & nous avons combattu ſans ſuccès. Faut-il donc que nous ruinions la Réligion en Pologne, pour vouloir ſi inutilement la rétablir en Suéde? L'Empereur & l'Eſpagne nous promettent depuis dix ans de puiſſans ſecours d'hommes, de flottes, & d'argent; cependant rien ne paroît; & nous nous épuiſons pour une querelle, où nous n'avons que faire, & dont nous ne pouvons manquer d'être la victime. Il faut avouer que ce raiſonnement étoit de bon ſens, & qu'il eût été à ſouhaiter pour la Pologne, qu'elle eût penſé ainſi long-tems auparavant, & durant tout le cours de cette guerre; la paix n'auroit pas été ſi long-tems différée, & l'on auroit épargné bien des maux à l'Allemagne.

Guſtave-Adolphe n'étoit pas en Pruſſe lors de l'échec, que les Polonois ſouffrîrent à Gorznof; il étoit occupé dans ſon Royaume à prendre des arrangemens, pour finir enfin la guerre avec la Pologne, en redoublant d'efforts & de vigueur durant cette Campagne qui s'ouvroit

s'ouvroit de si bonne heure, & d'une manière qui donnoit les meilleures esperances.

D'un autre côté Sigismond se consoloit de ce mauvais prélude par les avis certains qu'il avoit reçus, qu'un Corps de troupes Impériales, détaché de l'armée du Duc de Friedland, étoit prêt à partir pour venir à son secours. Cela n'empêcha pas, que, cédant aux instances des Ambassadeurs de Brandebourg & des Etats-Généraux, il ne consentît à un armistice de quelques semaines, pour traiter de la paix, mais c'étoit plûtôt pour gagner du tems, & tenir les Suédois dans l'inaction, en attendant l'arrivée du secours, que par un sincére désir de conclure la paix. On ne laissa pas d'entrer en conférence; mais dès la prémière; il fut aisé de juger qu'on ne concluroit rien. Le Chancelier Oxenstierna trouva d'abord un vice essentiel dans les pleins-pouvoirs des Polonois, en ce qu'on n'y donnoit point à Gustave-Adolphe le tître de Roi de Suéde. Cette difficulté arrêta tout: à la fin les Polonois cédant aux instances des médiateurs, consentîrent de donner à Gustave le tître de Roi de Suéde, en reservant les droits de leur Maître.

A peine cette difficulté étoit applanie que le Chancelier de Suéde, l'homme de son siécle le plus précautionné & le plus pointilleux, voulut qu'on insérât encore dans les pleins-pouvoirs l'épithéte de *Très Puissant*, qu'on ne donnoit alors qu'à l'Empereur. On eut beau chercher des biais pour parer à ce nouvel incident. Oxenstierna ne voulut point se relâcher, ni les Polonois céder sur un point dans le fond si peu important. De manière que les conférences fûrent rompues; mais le Roi de Pologne ne s'en foucioit guère; les Impériaux au nombre de sept mille Fantassins (1) & deux mille Cavaliers, s'avançoient à grands pas vers la Prusse avec une bonne Artillerie. Ce Corps étoit commandé par le même Arnimb, qui avoit fait le siége de Stralsond. On prétend que Wallenstein ayant résolu de confier ce commandement à Arnimb, le lui annonça en ces termes: „ Arnimb, je vous ai choisi pour m'aller chasser ce Roi de neige de la

(1) Le Comte de Kevenhuller dans ses Annals de Ferdinand, fait monter ce corps à quinze mille hommes; mais c'est apparemment une faute d'impression. Voy. Ann. Ferd. ad h. a. p. 306.

„ Prusse ; partez, &, si Vous ne réus-
„ sissez pas, dites lui de ma part, que
„ j'irai bientôt l'en chasser moi-même.

Tout est croyable de la part d'un homme aussi vain que Wallenstein ; mais s'il est vrai qu'il se soit exprimé d'une manière si singulière, il eut lieu de se convaincre dans la suite, qu'il étoit plus aisé de donner ordre de chasser le Roi de Suéde, qu'il ne l'étoit de l'exécuter. Cependant le Roi de Suéde arrive en Prusse par mer, tandis qu'Arnimb y arrive par terre. Celui-ci joignit près de Gaudentz l'armée Polonoise commandée par Koniecpolski, & le Roi de Suéde vint poster à Quidzin, avec cinq mille chevaux & huit mille hommes de pied. On étoit alors dans le milieu de Juin ; & quoique les forces réünies des Impériaux & des Polonois fussent de beaucoup supérieures à celles du Roi de Suéde, ce grand Prince n'en chercha pas moins l'occasion d'en venir aux mains avec eux, & de décider par une Bataille, qui de lui ou du Roi de Pologne donneroit la loi à l'autre.

Cependant il envoya un de ses Chambellans à Wallenstein pour se plaindre, que, sans qu'il eût rien fait contre Sa

Majesté Impériale, on envoyât un corps de ses troupes contre lui. Wallenstein répondit froidement à l'Envoyé ; *l'Empereur a trop de troupes, il faut bien qu'il en donne à ses amis.* On peut croire que cette réponse, jointe à tant d'autres griefs, acheva d'aigrir l'esprit du Roi de Suéde, & ne fit que l'animer à chercher l'occasion de combattre.

Les deux Généraux alliés avoient ordre de ne point éviter la Bataille, s'ils voyoient quelque apparence de pouvoir tirer quelque avantage de leur supériorité : c'est pourquoi, ils cherchoient les pleines ouvertes ; & comme les environs de Gaudents sont fourrés de bois & de hauteurs, ils résolûrent de décamper & d'aller chercher un terrain plus uni & plus ouvert.

Gustave, qui fût averti de leur dessein, ordonna au Rheingrave de se porter à une défilé près de Stum, par où il faloit que les ennemis passassent, & de s'en emparer. Il lui donna pour cet effet un Régiment de Dragons & un de Cuirassiers, afin que marchant avec plus de vitesse il pût prévenir l'ennemi ; avec cette observation néanmoins que, si celui-ci s'étoit déja emparé du défilé, il eût à attendre le renfort qu'il

lui ameneroit en perſonne, ſans s'engager dans aucun combat ou eſcarmouche avant ſon arrivée.

Koniecpolski (1) connoiſſoit trop bien l'importance de ce paſſage, pour ne pas s'en aſſûrer. Il marcha toute une nuit, &, profitant de la viteſſe des chevaux Polonois, arriva avant les Suédois avec un bon corps de Croates & de Cavalerie légère. Auſſitôt il fit travailler à des retranchemens pour couvrir ſon Infanterie, & envoya ſa Cavalerie en avant.

Le Rheingrave, arrivant dans ce moment, comprit que l'ennemi étoit maître du défilé, &, comme il étoit jeune & plein de feu, il oublia à la vue de cette Cavalerie Polonoiſe, les ordres du Roi, & courut la charger. Ceux-ci avoient caché la moitié de leur monde dans un bois. Ils plièrent d'abord pour attirer le Rheingrave. Celui-ci, continuant à les pouſſer, ſe vit tout à coup pris à dos & en flanc.

Deux cens Suédois fûrent taillés en piéces; le reſte ſe fit jour à travers les

(1) Nous ſuivons ici le récit de Lengnich. Permis à M. le Dr. Harte de copier mot pour mot l'ennuyeux & fade Roman des prétendus Mémoires de Sirot.

ennemis & se retira en bon ordre sans que les Polonois osassent les poursuivre, se contentant de leur avantage & de cinq Drapeaux pris sur les Suédois, lesquels ils présentèrent à leur Général. Dans ce moment même le Roi arriva avec le reste de l'armée. Il vit que les ennemis travailloient à jetter un pont sur le Nogat, pour passer dans le grand Werder. Il les chargea sans balancer. Le choc fut très rude. Le Roi, se laissant emporter à son courage, se trouva au milieu de la mêlée. Là un Dragon Polonois le saisit par le baudrier. Le Roi, dans cette extrémité prit le parti de se débarasser de son baudrier, & le fit passer par dessus sa tête, mais il ne put faire ce mouvement, sans que son Chapeau (1) tombât, qui fut perdu

(1) Au sujet de ce Chapeau, je ne puis m'empêcher ici de rapporter ce qu'en dit le Sr. Claude de Lestouf Baron de Sirot, dans ses fameux mémoires imprimés à Paris in 12°. 1683. T. I. *p.* 126. *& suiv.* „ Le Roi, dit-il, „ m'ayant donné un coup de Carabine dans „ l'épaule droite, je pris un de mes Pistolets, „ dont je lui brûlai les cheveux, & le branle- „ ment de tête qu'il fit au passage de cette bal- „ le, fit tomber son Chapeau par terre . . . . „ lequel mon valet de chambre ramassa & me „ donna après le combat. . . . . . . Deux „ Capitaines Suédois prisonniers me voyant

dans la mêlée. Il ne resta entre les mains du Polonois que le baudrier, qui

„ porter le Chapeau du Roi de Suéde, en fû-
„ rent si sensiblement touchés, qu'ils en pleurè-
„ rent & jettèrent d'horribles cris, croyant le
„ Roi mort". J'abrége tout ce récit ayant honte de copier de semblables sottises. Enfin notre Baron ajoûte, que le Roi de Suéde, ayant sû que c'étoit lui qui avoit son Chapeau, l'envoya féliciter sur sa bravoure par un trompette : que, quand il fut question de la paix, il déclara qu'il ne vouloit pas que l'on commençât les conférences, qu'il n'eût vu le Baron de Sirot; que là il lui annonça, qu'il alloit déclarer la guerre à l'Empereur conjointement avec le Roi de France; qu'ainsi il lui conseilloit de quitter le service de l'Emp. & lui offrit un Régiment dans le sien &c. Je pardonne au compilateur le Vassor d'avoir adopté toutes ces niaiseries : mais je ne sais si M. Harte est excusable de les avoir copiées & traduites de mot à mot. Il lui étoit aisé de voir que les mémoires de Sirot, ne sont que les billevezées d'un Romancier, les rêveries d'un cerveau en délire. Il ne faloit pour s'en convaincre, que faire attention aux vanteries dégoûtantes dont ils sont semés, aux disparates qu'ils présentent à chaque page. Mais surtout aux fausses dates & à l'ignorance des lieux. Par exemple le Sr. de Sirot place à la St. Jean de l'année 1626. le combat dont nous parlons ici; tandis que les meilleurs Historiens Suédois & Polonois disent unanimement, qu'il se donna le 17. de Juin de l'an 1629. de manière qu'il se passa le lendemain de la jonction des Impériaux avec les Polonois; car suivant Kevenhuller cette jon-

n'avoit rien de remarquable. A peine ce Héros étoit échapé de ce péril, qu'il tomba dans un autre. Un ſecond Polonois le ſaiſit par le bras, lorſqu'Eric Soop brave Soldat Suédois ſurvint (1) & reconnoiſſant ſon Maître, il fondit ſur le

ction ſe fit le 16. de Juin. Les vanteries du Baron de Sirot me rappellent celles d'un autre Baron. C'eſt le Sr. de Vitaux Gentilhomme Bourguignon, qui, ſuivant Piganiol de la Force avoit eu un honneur, qu'aucun autre Gentilhomme n'a eu avant lui, s'étant battu ſucceſſivement avec trois Rois; celui de Suéde, celui de Pologne & le Roi de Dannemark. La brutalité des duels, alors ſi répandue chez la Nation Françoiſe, faiſoit imaginer tous ces contes ridicules, relégués aujourd'hui dans les Romans, où il eſt encore permis de ſe battre en duel & de faire mille autres extravagances. M. Arkenholtz dit dans ſes Mém. Mſſ. que j'ai entre les mains, qu'il a vu & copié lui-même à Poitiers l'épitaphe de ce terrible Baron de Vitaux, où il eſt fait mention de ſes duels avec les trois Rois en queſtion.

(1) Quelques Hiſtoriens diſent que Soop étoit alors Capitaine de Cavalerie: d'autres prétendent qu'il n'étoit que ſimple Cavalier; mais que, pour le récompenſer, le Roi lui donna, outre cent ducats, une Compagnie de Cavalerie. Enfin d'autres racontent la choſe avec quelque différence, & tâchent à répandre plus de merveilleux ſur un fait qui l'eſt déja aſſez de ſoi. Nous avons ſuivi ici le récit le plus ſimple comme le plus vrai.

le Polonois le Piſtolet à la main, lui caſſa la cervelle, & ſauva ainſi la vie, ou du moins la liberté à ſon Roi, & rendit à coup ſûr le plus grand ſervice à ſa Patrie, comme le plus mauvais à l'Empereur.

Pendant que Soop faiſoit une ſi belle action, le Colonel Kaltenhoff, à la tête de deux Compagnies de Cavalerie Finlandoiſe, chargea un gros de Cuiraſſiers de l'Empereur & le mit en fuite. Tous les corps de l'armée de Guſtave combattîrent avec la plus grande valeur, ſans s'étonner du grand nombre des ennemis. Les marques de leur victoire fûrent dix-ſept Drapeaux & cinq Etendarts. Les ennemis ne laiſſèrent pas de s'attribuer l'avantage ſur ce que le Roi de Suéde avoit failli à être pris, qu'on avoit entre les mains ſon Chapeau & ſon Baudrier; ajoûtant, comme à l'ordinaire, que les Suédois avoient perdu plus de monde qu'eux. Les Hiſtóriens Polonois parlent auſſi ſur le même ton. Mais les ſuites prouvèrent mieux que tous ces vains diſcours de quel côté fut l'avantage.

Il faut avouer néanmoins que les Impériaux & les Polonois ne ſe retirèrent pas fort loin du champ de Ba-

taille, & qu'ils eûrent aussi quelques trophées. Dans la lettre (1) qu'Arnimb écrivit au Duc de Friedland le lendemain de l'action. „ Le Roi, dit-„ il, a été au milieu de nous. Nos vê-„ tres l'ont si bien houspillé qu'il y a „ laissé son Chapeau, lequel j'envoie à „ Votre Altesse Sérenissime. . . . . . . „ Dans le moment l'ennemi envoie un „ trompette, pour redemander quel-„ ques corps morts & quelques prison-

(1) Rapportée par le Comte de Kevenhuller dans ses Annal. de Ferd. *p.* 810. *& suivantes*, où il est bien étrange qu'il ne soit pas même dit un mot de ce fier Baron de Sirot, qui, quoiqu'Officier Subalterne, prétend avoir tout fait, & tout arrangé dans cette occasion. Quelle plus grande preuve de fausseté? Cependant M. Harte a non seulement tout adopté, mais même il a maniéré la copie, lui a donné plus d'étendue, & l'a ornée de circonstances de son invention. Il nomme par exemple un des Capitaines Suédois, qui se mirent à pleurer & à crier en voyant le Chapeau du Roi sur la tête du Sr. de Sirot, & il nous apprend que ce Capitaine s'appelloit Stume, & étoit Ecossois de Nation, Commandant d'un Régiment de Cavalerie Allemande. Sirot ne savoit pas cela, sans quoi il n'auroit pas laissé à l'Historien Anglois de Gustave-Adolphe le soin de nous en instruire. Ces Mémoires du Sr. de Sirot, qu'on a affecté d'écrire d'un style simple, sont travestis par lui en style emphatique, qui ne leur donne pas plus de crédit.

„ niers. Ce trompette raconte que le „ Roi a dit, que de sa vie il ne s'étoit „ baigné si chaudement ; que cependant il étoit bien aise d'avoir fait „ connoissance avec les Impériaux. . . . . „ Le Roi s'est mêlé si courageusement „ avec les Impériaux, qu'il s'est trouvé dans le plus grand péril, & ne „ s'en est tiré que par son extrême „ valeur, & la fidèle assistance des „ siens. . . . . . L'action a été des plus „ vives & a coûté beaucoup de monde. „ Il y a plus de trente Hauts-Officiers, „ tant Colonels, que Majors & Capitaines de tués, environ trois cens „ prisonniers, nous leur avons pris onze étendarts & onze pièces de canon „ de cuir bouilli. . . .

Il paroît par cette lettre que les Impériaux restèrent maîtres du champ de Bataille, de quoi néanmoins les Historiens Suédois ne conviennent pas. Ce qu'il y à de bien sûr, c'est que Gustave profita de la nuit pour se retirer dans son premier camp près de Quidzin.

D'un autre côté il est incontestable, que quelques jours après les Polonois, ayant voulu achever leur pont pour passer dans le grand Werder, furent attaqués par les Suédois avec tant de

vigueur, qu'ils fûrent contraints de se retirer avec perte de près de quatre mille hommes.

Ce dernier échec porta un coup mortel aux affaires du Roi de Pologne. La modicité, & la lenteur des secours de l'Empereur, jointes à l'ascendant de Gustave-Adolphe, commencèrent enfin à le dégoûter de la guerre; mais ce fut bien pis quand il vit que l'indiscipline des Impériaux faisoit crier toute la Pologne. En effet ces troupes, accoûtumées sous Wallenstein à vivre dans la plus grande licence, commîrent des excès à quoi l'on n'étoit point accoûtumé dans ce pays-là. Enfin pour comble de maux (1), la peste se mit dans l'armée Polonoise & Impériale, & la famine en même tems, parceque la crainte d'être infecté de la maladie contagieuse empêchoit qu'on n'y apportât des vivres.

Quant à la défaite de Stum (2), les Polonois la rejettèrent sur Arnimb, & prétendîrent qu'il mandoit tous les projets qu'on formoit à l'Electeur de Brandebourg, dont il étoit né sujet, & que

(1) Beschr. der Preuss. Werder. p. 299.
(2) Puff. de reb. Suec. Lib. II. §. 15.

cet Electeur en faisoit part à Gustave-Adolphe. Quoiqu'il en soit de cette accusation, il est certain que le Roi de Pologne écrivit à Wallenstein, pour demander le rappel d'Arnimb; & Wallenstein n'osa pas le refuser. Il envoya, pour commander les Impériaux à sa place, Jules-Henri de Saxe-Lawenbourg, & Philippe Comte de Mansfeld. Mais ces deux Généraux, soit qu'ils manquassent de capacité, soit qu'ils trouvassent les affaires trop ruïnées, ne pûrent rien exécuter de considérable, & restèrent sur une défensive, qui marquoit assez le mauvais état où ils se trouvoient.

Cependant Charnacé étoit arrivé auprès de Gustave-Adolphe, après avoir travaillé en vain à Coppenhague, pour détourner le Roi de Dannemark de conclure la paix avec l'Empereur, sa Cour l'envoyoit en Prusse, pour hâter l'accommodement entre les Rois de Pologne & de Suéde, & engager ce dernier à faire incessamment une irruption dans l'Empire, avec offre de le seconder par des subsides & des diversions.

Charnacé étoit homme de guerre, mais aussi bon Négociateur que brave Soldat. Il portoit dans les affaires cet

cir de franchise ordinaire aux Gens de guerre, avec toute la pénétration, toute l'étendue d'esprit, toute la dissimulation du politique le plus rompu.

Il vit tour-à-tour les Rois de Suéde & de Pologne, & fut très agréable à ce dernier, qui ne voyoit autour de lui que des médiateurs Protestans, dont il se défioit. Charnacé fit sentir au Roi de Pologne, qu'il étoit la dupe de l'Empereur & de l'Espagne; qu'aulieu d'aspirer à un Royaume où personne ne le souhaitoit, & dont un autre étoit en possession, & quel autre! un Prince dans la fleur de l'âge, victorieux, conquérant & adoré de ses sujets, il feroit beaucoup mieux de songer à travailler à assûrer l'élection de son Fils à celui de Pologne après sa mort: que toutes les forces de la Maison d'Autriche ne le rétabliroient jamais en Suéde, contre le gré de toute la Nation passionnée pour Gustave jusqu'à l'enthousiasme; que, prétendre détrôner un tel Roi, c'étoit une chimère, que tous secours humains ne réaliseroient jamais: qu'aulieu d'abandonner ainsi le corps pour l'ombre, il lui convenoit de donner la paix aux Polonois, pour les disposer en fa-

vieur de sa famille: qu'il faloit leur faire oublier les longues guerres & les malheurs de son régne, pour regagner leur affection; que la France, de tout tems amie & alliée de la Pologne, lui offroit sa médiation pour sortir du Labyrinte où il se trouvoit: qu'après tout il devoit préférer la Maison de Vasa à celle d'Autriche; que Gustave-Adolphe étoit petit Fils de Gustave-Vasa aussi bien que lui; que l'Empereur qui le caressoit actuellement, & l'excitoit à la continuation de la guerre, n'avoit en vue que d'occuper Gustave-Adolphe, aux dépens de la Pologne & de l'empêcher de mettre obstacle à la tyrannie, qu'il établissoit dans l'Empire & en Italie; qu'après cela il comptoit bien de faire tomber la Couronne sur la tête d'un de ses Fils, & de rendre ce Royaume Héréditaire dans sa Maison, comme il étoit à la veille de faire de l'Empire: que la France occupée au dedans à dompter une faction dangéreuse, & au dehors à défendre la liberté de l'Italie, contre toutes les forces de l'Espagne & une partie de celles de l'Empereur, ne pouvoit garantir l'Allemagne du joug où elle gémissoit: que le Roi de Suéde étoit le seul Prince en

état de relever l'Empire : que la Maison d'Autriche portoit ses vues bien au delà : que l'Allemagne une fois soumise & abandonnée de tout appui, la Pologne auroit son tour, & bien d'autres États encore : que la Réligion étoit un voile que cette Maison avoit jetté de tout tems sur ses vastes projets : que le Roi de France son Maître étoit Roi Très-Chrétien, Fils aîné de l'Eglise, & aussi bon Catholique que l'Empereur, & que néanmoins il jugeoit nécessaire pour la liberté de l'Europe de maintenir le Systême de l'Empire.

Quand il parloit au Roi de Suéde, il lui rappelloit l'alliance de son ayeul avec François I. Roi de France, contre la Maison d'Autriche, dès lors également ennemie de la France & de la Suéde ; les intrigues de cette Maison, pour lui ravir à lui-même une Couronne acquise par le droit le plus légitime, le choix unanime des peuples de son Royaume. Il lui peignoit avec les couleurs les plus fortes, les procédés indignes des Impériaux aux conférences de Lubeck, les secours de troupes & d'argent fournis au Roi de Pologne : les préparatifs de Wallenstein pour envahir la Suéde : les mépris de ce Général ; la persécution

des Protestans ; la ruine entière de la Maison Palatine ; l'oppression générale de tous les ordres de l'Empire : la gloire dont il se couvriroit, en tendant la main à tant de malheureuses victimes de l'ambition de Ferdinand, & de la dureté de Wallenstein : que la postérité le regarderoit comme ayant été l'azyle des opprimés, le défenseur de la Réligion, le sauveur de la liberté publique, le restaurateur des Loix Germaniques, & le vangeur de tant d'attentats atroces, qui crioient vengeance au Ciel.

Ces discours faisoient d'autant plus impression, qu'ils étoient conformes à la plus exacte vérité.

Enfin, les deux Rois convinrent de renouer une négociation si souvent commencée & rompue. On convint qu'on traiteroit sous des tentes (1), dressées

(1) M. Harte répéte encore ici for sérieusement, que le Roi de Suéde ne voulut pas permettre que les conférences commençassent, avant qu'il eût vu le vaillant Sirot, qui avoit battu les Suédois à *Pozolar*, à *Osbron*, forcé le *fossé d'Elbing*, tous lieux inconnus des Géographes. Mais comment se peut-il qu'aucun Historien avant M. Harte, n'ait jamais fait mention de faits si remarquables & si publics, ni du nom de Sirot. J'en reviens toûjours-là.

près du Village d'Altemark (1), entre les deux armées.

Là, parûrent de la part du Roi de Pologne Jacques (2) Zadzik, Evêque de Culm, grand Chancelier de la Couronne ; Wesselowski Maréchal de Lithuanie ; Jacques Sobieski grand Ecuyer tranchant de la Couronne ; George Osselinski grand Porte-Manger, & Sta-

(1) M. Harte n'est pas mieux informé du détail de cette Négociation, que des actions qui la précédèrent. Voici ce qu'en dit Lengnich : *In campo ad Villam Altemark, vulgò Stårygrod, die 26. mensis Septembris anno 1629....* Kevenhuller dit aussi la même chose, excepté qu'au lieu du 26. Septembre il met le 16. qui est le vrai jour de la conclusion du traité ; & qu'au lieu de Starygrod, il nomme le Village *Starytark* : mais à cet égard il en faut croire Lengnich, qui étoit du pays, & savoit le Polonois ; car il paroît que *Starygrod* est le nom Polonois du Village & *Altemark* le nom Allemand, aussi Kevenhuller ne se trompe pas dans ce dernier, & il l'appelle aussi *Altemark*. Il n'est pas vrai que cette trêve dût durer jusqu'en 1636. & qu'elle fût prolongée ensuite pour 21. ans ; mais elle fut conclue pour six ans, & par conséquent jusqu'en 1635. & fut ensuite prolongée pour 26. ans. M. Harte pourra corriger ces erreurs-là dans une nouvelle édition.

(2) Ils sont ainsi nommés par les meilleurs Historiens.

roſte de Doerpt, & Magnus Erneſt de Dœnhoff. De la part de Guſtave, le Maréchal Herman Wrangel, & le Colonel Jean Banner. Parmi les médiateurs Charnacé, dont les ſoins & les mouvemens avoient amené les choſes à ce point, jouoit le principal rôle, ceux de Hollande & de Brandebourg le ſecond, & celui d'Angleterre le Sir Thomas Roe, le dernier.

Guſtave mépriſoit au fond le Roi d'Angleterre, quoiqu'il le ménageât extérieurement.

A l'ouverture des conférences, la difficulté à qui parleroit le premier ſe renouvella. Les Miniſtres des deux Rois craignoient de commettre la dignité de leur Maître, en commençant à faire les prémiers complimens. On s'avança les uns vers les autres à pas méſurés, & l'on reſta quelque tems en ſilence avec une gravité (1) extraordinaire. A la

(1) *Non inurbanus plane fuit, ſuperioribus annis Polonorum cum Suecis congreſſus, in paciscendis ſexennalibus induciis. Nam cum utrinque Commiſſarii æquo numerataque paſſu alii ad alios acceſſiſſent, ac pro ſuâ quique gravitate defixi & mutuò ſe reſpectantes, altum ſilerent; tandem Poloniæ Cancellarius Chriſtophorus Zadzick, qui pro ſuâ valetudine in pedes exiſtere non poterat, compoſito rumpens vocem :* Ut a nobis, *inquit ille*,

fin Zadzik grand Chancelier de Pologne, à qui sa santé ne permettoit pas de se tenir long-tems debout, dit aux Plénipotentiaires Suédois; *Messieurs, je suis d'avis que nous nous asseïons, & en même tems, pour nous montrer plus prévenans, je vous souhaite le bon jour.* Alors Axel-Oxenstierna, qui sentit que ce trait étoit un reproche contre la fierté Suédoise, répondit; *Messieurs les Polonois, pour ne pas être en reste de politesse avec vous, nous vous souhaitons aussi le bon jour.*

Après ces complimens mutuels, tout le monde s'assit, & l'on commença à parler d'affaires.

Ce fut le neuvième d'Août que se tint cette prémière conférence. Le Roi de Pologne s'étoit enfin déterminé à la persuasion de Charnacé à donner à Gustave-Adolphe le tître de Roi de Suéde, en se réservant néanmoins par

INCIPIAT HUMANITAS PROECAMUR VOBIS. ILLUSTISSIMI DOMINI SUECI, BONUM DIEM. *Tum vero Cancellarius Sueciæ, Axelius Oxenstierna, qui suæ gentis superbiam perstrictam sentiret, extemplo respondit:* NE SIMUS INGRATI, ILLUSTRISSIMI DOMINI POLONI, PRÆCAMUR VOBIS BONAM MENTEM. *Exinde de negotiis communibus collocuti sunt.* Ogier *p.* 224. Leng. 229. Acta Boruss. 891.

un acte secret ses droits à cette Couronne. Enfin, on parvint à convenir d'une trève de six ans, qui fut concluë le 16. de Septembre, sauf à la prolonger, si les deux parties le jugeoient nécessaire.

Les deux Rois ratifièrent le traité, non sans quelque répugnance de la part de Sigismond, qui se voyoit contraint à subir la loi. Par ce traité non seulement Sigismond reconnoissoit Gustave pour Roi de Suéde; mais il consentoit encore qu'il conservât toutes ses conquêtes en Livonie, avec Elbing, Memel, Pillau, & Braunsberg en Prusse, pendant tout le tems de la trève. A cela près, l'Electeur de Brandebourg & le Roi de Pologne rentrèrent en possession de tout ce qui leur appartenoit: à la reserve encore des douanes de Pillau & de Dantzig, qui fûrent cédées au Roi de Suéde. Il fut réglé, à l'égard de Marienbourg, que cette place seroit déposée en sequestre entre les mains de l'Electeur de Brandebourg; que les revenus en seroient perçus au profit du Roi Sigismond; & que la Ville & le Château seroient remis au Roi de Suéde, en cas que dans la suite on ne put parvenir à une paix définitive entre les deux Cou-

ronnes, après l'expiration de la trêve. Sigismond ne la vit point finir : il mourut le 30. Avril 1632. avec la réputation d'avoir été, pour le moins aussi imprudent que malheureux. Peu de tems avant son décès, il fit dresser par Borastus Secretaire de ses commandemens un acte, par lequel il transportoit à son Fils Uladislas toutes ses prétentions à la Couronne de Suéde. Mais il ne paroît pas qu'Uladislas ait jamais eu dessein de se prévaloir de cet acte.

Telle fut la fin de la guerre en Prusse. Gustave-Adolphe en sortit aussi glorieusement qu'il étoit sorti des autres. Reste maintenant à le suivre dans la plus belle époque de sa vie, jouant le plus beau rôle que jamais Prince ait joué, l'appui des opprimés, le vengeur & le sauveur de la liberté publique. Trop sage pour entreprendre une nouvelle guerre contre une Puissance, qui faisoit peur aux autres ; trop fermé pour se laisser épouvanter par les difficultés ; trop prudent pour ne les pas prévoir, & ne pas travailler à les applanir ; enfin, trop Religieux pour ne rien attendre de la justice de sa cause, & de la protection d'en haut, il consulta tout ce qu'il y avoit de meilleures

têtes dans son Royaume. Il écrivit au Chancelier Oxenstierna, dont il connoissoit le bon jugement. Celui-ci fut d'avis (1) qu'il faloit rester sur la défensive; attendre les Impériaux en Suéde & en Prusse. „ Quand je considére, dit-il, la foiblesse de nos moyens, „ & la force de nos ennemis, je ne „ puis goûter le projet d'une guerre „ offensive. Supposons que Votre Majesté ait le tems de mettre l'armée „ Suédoise sur le pied qu'Elle souhaite, ce n'est encore qu'une poignée „ de monde, en comparaison des armées de l'Empereur, qui a actuellement plus de cent soixante mille „ hommes de vieilles troupes sur pied. „ D'ailleurs, où trouver les fonds pour „ une si grande guerre ? L'Empereur „ ou ses Généraux extorquent des sommes immenses de tous les Etats „ d'Allemagne, ses troupes vivent partout à discrétion, & ne sont à charge qu'à ses ennemis. Les Etats, obligés ainsi à payer les fers qu'on leur „ forge, soupirent à la vérité après

(1) Les Lettres du Roi & de son Chancelier sur ce sujet se trouvent dans le MS. de M. Ark.

„ leur délivrance, mais ſont dans l'im-
„ puiſſance abſolue d'y contribuer en
„ aucune manière.

„ La Suéde peut-elle ſeule fournir à
„ de ſi grands fraix. Je ſais bien qu'a-
„ vec de l'argent on a des Soldats ;
„ mais les vêtres ſont ſujets à ſe déban-
„ der, ou à ſe révolter, pour peu que
„ la paie ſoit retardée, ou qu'ils n'aient
„ pas de bons quartiers d'hiver. At-
„ tendons donc qu'on nous vienne at-
„ taquer : ſoyons forts ſur la mer, nous
„ n'avons rien à craindre pour la Sué-
„ de, & nos forces de terre ſont ſuffi-
„ ſantes pour défendre la Pruſſe".

Guſtave réfute toutes ces raiſons, avec une ſagacité merveilleuſe.

Il avoue que les forces de l'Empereur ſont grandes ; mais que cela ne l'épouvante pas. Que la ſeule choſe qui lui faſſe de la peine, c'eſt de voir que cette nouvelle guerre le mettra hors d'état de ſatisfaire au deſir qu'il a de ſoulager ſes compatriotes, en aboliſſant pluſieurs impôts : qu'à la vérité l'Empereur tire de grandes ſommes des Etats de l'Empire ; mais que les Villes Hanſéatiques, & les Villes Impériales n'ont encore point ſouffert : qu'on les enga-
gera

gera facilement à prêter quelque somme considérable, pour une entreprise qu'elles souhaitent infiniment : que la crainte seule les empêche de faire aucune démarche, qui puisse fournir un prétexte à les opprimer : mais que, dès qu'elles verront une armée en Allemagne prête à combattre pour la liberté, elles ne balanceront pas à se déclarer ; qu'il est persuadé que plusieurs Princes d'Allemagne, qui plient maintenant sous le joug, feront de même.
„ J'espere aussi, ajoûte-t-il, que d'au-
„ tres Puissances, non moins intéres-
„ sées que moi à la diminution de la
„ puissance Autrichienne, seconderont
„ mes efforts. Si le Roi de Dannemark
„ ne nous aide pas, je compte au moins
„ qu'il ne nous nuira point. Il lui impor-
„ te autant qu'à nous d'éloigner l'Em-
„ pereur de la Mer Baltique. Pour le
„ Roi de Pologne, je le crois dans la
„ disposition de rompre la trève, au
„ moindre revers de fortune ; mais, si
„ nous sommes heureux, il nous lais-
„ sera en repos. Quant à la Prusse, il
„ ne faut pas d'armée pour la défen-
„ dre. La famine qui y est déja suffit
„ pour en éloigner les ennemis. Tout
„ dépend donc des commencemens ;

„ ainsi ne me parlez pas de guerre dé-
„ fensive. La Mer est grande, & nous
„ avons en Suéde une étendue immen-
„ se de côtes à garder. Si la flotte en-
„ nemie nous échappoit, ou si la nô-
„ tre venoit à être battue, nous au-
„ rions plus de peine à nous défendre
„ chez nous, qu'à attaquer l'ennemi
„ sur son propre terrain. Enfin, comp-
„ tez que tout est gagné, si, allant
„ relancer l'ennemi dans son fort,
„ nous remportons d'abord quelque
„ avantage sur lui, aulieu que tout est
„ perdu, si nous allons l'attendre en
„ Suéde. La conservation de Stralsond
„ nous est d'un grand avantage, puis-
„ que tant que ce port nous sera ou-
„ vert, nous maintiendrons notre su-
„ périorité sur la Mer Baltique, & si
„ nous venons à bout de nous empa-
„ rer du Pays d'Alentour, nous tien-
„ drons au moyen de ce port toutes
„ les côtes d'Allemagne en échec, &
„ aurons une communication libre avec
„ la Suéde, d'où nous pourrons tirer
„ tout ce que nous voudrons par le
„ moyen de bâtimens legers, qui pour-
„ ront faire le trajet en très peu de
„ tems, & avec toute sorte de sûreté;
„ mais pour maintenir Stralsond, il ne

„ faut pas s'aller rencoigner en Suéde.
„ Il faut passer en Allemagne avec une
„ armée. Gardons nous bien d'agir à
„ l'Angloise, & de passer notre tems
„ en Ambassades, en missions & né-
„ gociations, qui sont des leurres où
„ les sots se laissent prendre. Ce n'est
„ que les armes à la main, qu'il faut
„ traiter avec l'Empereur".

Gustave avoit envoyé Falkenberg (1) en Hollande, pour lever un bon nombre de recrues, afin de completer tous ses Régimens.

Falkenberg avoit ordre de passer par Coppenhague, & de sonder le Roi de Dannemark sur le parti qu'il prendroit, au cas que le Roi de Suéde passât avec une armée en Allemagne. Il devoit aussi lui offrir un Régiment pour le Prince Ulric son fils, au cas qu'il trouvât bon, qu'il entrât au service de Suéde.

Falkenberg devoit encore sonder en

(1) Theodoric de Falkenberg, Sgr. de Kœnigsberg & de Blankenau, étoit originairement Hessois d'auprès de Hambourg. Il périt dans le sac de Magdebourg, étant Gouverneur de cette Ville pour le Roi de Suéde. Il étoit Cousin de Maurice de Falkenberg Ecuyer de ce Prince, qui fut accusé de lui avoir tiré un coup de pistolet par derrière à la Bataille de Lutzen.

paſſant, les diſpoſitions de divers Princes & Etats de l'Empire.

Guſtave reçut de bonnes nouvelles ſur toutes ces commiſſions; le Roi de Dannemark répondit dès la prémière ouverture, que ſi le Roi de Suéde prenoit le parti de faire la guerre à l'Empereur, il lui ſouhaitoit plus de bonheur, qu'il n'en avoit eu lui-même; qu'il entreprenoit une choſe où beaucoup d'autres avoient échoué, & dont le ſuccès étoit plus à ſouhaiter qu'à eſperer. Qu'il étoit réſolu de maintenir la paix entre les deux Royaumes, & qu'il ne traverſeroit point le Roi de Suéde dans ſa généreuſe entrepriſe; mais qu'il ſe croyoit obligé en qualité d'ami & de bon voiſin, de tâcher de procurer un accommodement entre lui & Sa Majeſté Impériale. Pluſieurs Princes de l'Empire, tels que les Ducs de Lunebourg, le Landgrave de Heſſe, promîrent de ſe déclarer, dès que le Roi de Suéde ſeroit à portée de les ſoutenir. Pluſieurs Villes Impériales donnèrent les mêmes aſſûrances. Les Hollandois offrîrent une alliance offenſive & défenſive, & Charnacé, qui ne quitta plus ce Héros, faiſoit les mêmes offres de la part de la France, & ajoû-

toit à cela l'offre de subsides en argent comptant. Il l'assûroit, que l'Electeur de Bavière & ses Alliés, aussi allarmés de la puissance de l'Empereur que les Protestans, sollicitoient la France de venir au secours de l'Allemagne. Il y avoit quelque chose de vrai là-dedans; mais l'Electeur de Bavière, aussi fin que le Cardinal de Richelieu, trompoit la France & l'Empereur. Il ne cherchoit qu'à se rendre nécessaire à l'un & à l'autre. Il ne souhaitoit pas sans doute, que l'Empereur s'érigeât en despote dans l'Empire; mais sa fortune étoit trop liée avec celle de Ferdinand, pour vouloir se déclarer contre lui, ni même pour abandonner son alliance. Il savoit bien que la prémière chose qu'on feroit, après avoir humilié l'Empereur, ce seroit de rétablir la Maison Palatine, ce qui ne pouvoit se faire, sans qu'il en reçut un grand préjudice; ainsi la Cour de France fut en effet trompée par ce Prince, le plus rusé de son siécle; & Gustave-Adolphe ne fit pas beaucoup d'attention à cette partie du discours de Charnacé; & quant à l'offre de l'alliance & des subsides, il lui répondit qu'il y penseroit, & qu'il

consulteroit là-dessus, quand il seroit en Suéde.

Gustave auroit fort souhaité d'attirer dans son parti les Electeurs de Saxe & de Brandebourg. Le premier avoit fait beaucoup de bruit de l'Edit de restitution, & avoit rejetté l'exception que Ferdinand avoit faite en sa faveur, disant que l'Empire seul, assemblé en Diéte, avoit droit de régler une affaire de cette importance: mais ce n'étoit que pure grimace, & il ne se plaignoit que dans la vue de se faire appaiser.

Mais il arriva dans ce tems-là une affaire, qui dégoûta extrêmement l'Electeur de Saxe, & le brouilla presque sans retour avec l'Empereur.

L'Archevêché de Magdebourg, l'une des plus considérables Prélatures de l'Allemagne, tant pour ses revenus, qu'à cause de la qualité de Primat de Germanie qui y est attachée, avoit successivement été possedé par des Princes de la Maison de Brandebourg, qui y avoient introduit le Luthéranisme, & s'étoient mariés publiquement. Chrétien Guillaume, Fils de Joachim Frédéric, Electeur de Brandebourg, avoit été pourvu de cet Archevêché à la

place de son Père, parvenu à l'Electorat, & s'étoit aussi marié. Il fut envelopé dans le Décret, qui proscrivoit tous les Partisans de la Maison Palatine, qui avoient pris les armes contre l'Empereur, & nommément mis au Ban de l'Empire. Le Chapitre, obéïssant au Décret Impérial, déposa l'Administrateur. (C'est le nom que prenoient les Archevêques, depuis qu'ils avoient embrassé la Doctrine de Luther.) L'Electeur de Saxe saisit cette occasion, pour procurer ce riche bénéfice à son troisième fils Jean-Auguste, qui n'avoit alors que quatorze ans, étant né le 13. d'Août de l'an 1614. Or ce fut en 1628. que ce jeune Prince fut postulé par le Chapitre de Magdebourg. Quand il fut question de demander l'approbation de l'Empereur, le Saxon fut fort étonné que Ferdinand lui répondit, que son Fils étoit trop jeune pour posséder ce bénéfice, & que d'ailleurs, il le prioit de se desister de son dessein, parce que le Pape lui avoit envoyé des Bulles, qui conféroient l'Archevêché de Magdebourg à son fils l'Archiduc Leopold-Guillaume; notez que cet Archiduc étoit du même âge que le jeune Prince de Saxe, & qu'il possédoit déja des bé-

néfices immenses, tant Catholiques que Protestans, étant Evêque de Passau & de Strasbourg, Abbé de Hirschfeld &c. bénéfices qui lui rapportoient déja plus de cinq cens mille écus de rente.

L'Electeur de Saxe fut indigné de ce trait. Il accusoit l'Empereur d'ingratitude de traiter ainsi le Premier des Electeurs séculiers, qui lui avoit rendu de si grands services. Il eut dèslors pris parti contre l'Empereur, si l'occasion s'en fût presentée; mais il avoit trop peu de génie & de résolution, pour que son dépit se soutint. Quant à l'Administrateur, il défendit son droit les armes à la main contre l'Empereur, lorsque Gustave passa en Allemagne; mais en attendant, il protesta contre l'Election du Chapitre, & contre la Bulle du Pape, qui conféroit l'Archevêché à l'Archiduc.

Toutes ces tracasseries n'avoient pas laissé que de refroidir les deux Electeurs, & de les brouiller avec la Cour de Vienne. Cela augmentoit les esperances du Roi de Suéde. Mais ce qui lui en donnoit encore davantage, c'étoit la rigueur des Commissaires de l'Empereur à exécuter l'Edit de restitution, que les Jésuites appelloient *In-*

strumen-

strumentum Sanctum, un Saint Acte, & qu'ils regardoient comme le fruit le plus glorieux de tant victoires, remportées par les armes de l'Empereur. Comme ces Commissaires étoient en même tems juges & parties, que leurs sentences étoient sans appel, & que les Commandans des troupes avoient ordre de leur prêter main-forte; ils commîrent des violences dignes des siécles du Paganisme. Il y eut entr'autres beaucoup de trouble & de confusion à Augsbourg, lorsqu'il fut question de rétablir les Catholiques dans les Eglises, & d'en chasser les Pasteurs Protestans.

Tandis que la Réligion servoit de prétexte à ces véxations, Wallenstein étendoit si loin *la raison de guerre*, que tout rétentissoit de plaintes contre les excès de ses troupes, & les immenses contributions qu'il exigeoit de tous les Etats, amis ou ennemis. Les Ecrivains Allemands ont sans doute exagéré les sommes, qu'il tira de la Basse-Saxe, des Etats de l'Electeur de Brandebourg, de la Poméranie, & d'autres contrées d'Allemagne; mais on peut être assûré qu'elles étoient très considérable; & l'on n'en sera pas étonné, si l'on fait attention à sa politique, qui consistoit à

entretenir ses troupes sans qu'il en coûtât un sou à l'Empereur, tant pour les rendre plus dépendantes de lui, que pour se rendre lui même plus nécessaire à son Maître. Mais ces plaintes se renouvellérent, & fûrent bien plus vives à la Diéte générale, dont nous parlerons bien-tôt. Il suffit d'avoir indiqué ici les raisons, que le Roi de Suéde avoit de bien esperer de l'entreprise qu'il méditoit.

Ce Monarque étoit retourné en Suéde d'abord après la conclusion de la trève avec les Polonois, laissant à Oxenstierna le Commandement en Prusse, & le soin de régler toutes choses en ce pays-là. Comme il sentoit qu'il ne pouvoit s'enfoncer en Allemagne, sans être assûré du Roi de Dannemark, il lui fit proposer une entrevue, que ce Prince accepta avec plaisir. Les deux Rois s'abouchèrent à Markereld (1). Là ils convinrent d'un traité d'amitié & de

(1) Voy. Holberg Hist. de Dannem. T. II. p. 759. M. Arkenoltz paroît douter de cette entrevue, parce que les Historiens Suédois n'en font aucune mention. Je ne sais si cette raison est bien décisive. Le récit de M. Holberg est trop circonstancié pour être sans fondement; du moins on ne peut revoquer le Traité en doute.

défense mutuelle; & se donnèrent mille témoignages d'affection, malgré leur jalousie réciproque; car Gustave n'en étoit pas exemt envers Christian, qui étoit en effet un Prince de rare mérite. Gustave disoit (1) que de tous les Rois il n'estimoit que celui de Dannemark, & que ce seroit avec lui préférablement à tout autre, qu'il voudroit entretenir la plus étroite familiarité: qu'il eût seulement souhaité qu'ils ne fussent pas si voisins.

Apparemment, le Roi de Dannemark se justifia sur la non-admission des Ambassadeurs de Suéde aux conférences de Lubeck, puisque l'offre qu'il fit de sa médiation, conjointement avec l'Electeur de Brandebourg, pour ajuster les différends de Gustave avec l'Empereur, fut acceptée, & l'on convint que l'on enverroit de part & d'autre des Plénipotentiaires à Dantzig. La chose fut exécutée peu après, & les conférences auroient pu s'ouvrir dès le mois d'Avril de 1630. mais personne ne parut de la part du Roi de Suéde.

Il est probable, que ni Gustave (2),

(1) Puffend. l. c. L. I. §. 62.
(2) Chemnitz Hist. de la guerre des Suéd. en All. T. I. §. 13. p. 36.

M 6

ni l'Empereur ne croyoient pas pouvoir terminer autrement leur différend qu'à la pointe de l'épée, & que le premier ne cherchoit qu'à gagner du tems, jusqu'à ce que ses préparatifs fussent faits, & l'autre qu'à mettre Gustave dans son tort, en publiant qu'il n'avoit pas tenu à l'Empereur, que le Roi de Suéde ne fût satisfait.

Dès l'ouverture des conférences, il fut aisé de juger que tout ce congrès n'aboutiroit à rien. L'Empereur ne donnoit pas même le titre de Roi à Gustave-Adolphe dans les pleins-pouvoirs de ses Ministres. Ce fut les Médiateurs mêmes, qui revelèrent aux Suédois cet horrible secret, comme ils l'appelloient.

Le Chancelier Oxenstierna rendant hauteur pour hauteur, mépris pour mépris, ne daigna pas même se rendre à Dantzig, & se contenta d'écrire de Memel aux Médiateurs; que, sans amuser le tapis, il leur envoyoit un petit papier (1), contenant les conditions auxquelles le Roi son Maître consentoit d'oublier toutes les injures, qu'il avoit reçues de l'Empereur.

(1) Chemnitz. p. 10. Kevenh. p. 1146. Puffend. Lib. II. §. 12. Lungwitii, Schwed, Lorbur, Krantz, p. 11. p. 29.

Voici qu'elles étoient ces conditions. 1°. Que les cercles de la Haute & Basse Saxe soient délivrés de toute Garnison Impériale. 2°. Que les forts construits sur les côtes de la Mer Baltique soient rasés. 3°. Que les ports & havres soient libres, aussi bien que le Commerce. 4°. Que les équipages des Vaisseaux de guerre dans la Basse Saxe soient congédiés. 5°. Que les Ducs de Pomeranie, de Mecklenbourg, & les Comtes d'Oldembourg & d'Ostfrise, & tous les autres Etats opprimés soient rétablis. 6°. Que, si le Collège Electoral, & la Diéte de l'Empire, jugeant les Ducs de Mecklenbourg en faute, les condamnent à quelque amende pecuniaire, le Roi s'en rend caution jusqu'à la concurrence d'un million, moyennant que leur rétablissement se fasse promtement, & sans reserve. 7°. Que la Ville de Stralsond soit remise comme auparavant avec la jouissance de sa liberté. 8°. Que le passé étant mis en oubli, l'Empereur s'engage à ne plus fournir aucun secours aux ennemis de la Suéde.

Le Baron de Dohna, qui de Protestant s'étoit fait Catholique, étoit le premier, & proprement le seul Pléni-

potentiaire de l'Empereur. Il parut d'abord surpris à la lecture de tous ces articles. Qu'est-ce donc, s'écria-t-il, que le Roi de Suéde feroit, s'il étoit victorieux, & au milieu de l'Allemagne, puisqu'actuellement que les armées innombrables de Sa Majesté Impériale triomphent par tout, il prétend nous dicter des Loix? Oxenstierna, à qui les Médiateurs firent savoir la réponse du Baron, repliqua par écrit, qu'à moins qu'on n'admît ces articles pour Préliminaires, il ne voyoit pas qu'on pût entrer en négociation.

Enfin, toutes ces conférences n'aboutîrent à rien, comme les gens sensés l'avoient bien prévu.

Sir Thomas Roe, qui étoit alors à Dantzig, en portoit le même jugement dans une Lettre (1) au Chancelier Oxenstierna, qui étoit encore à Memel, & ne paroissoit guère disposé à faire le voyage de Dantzig. „On vient, lui dit-il, „nous offrir la paix; mais „comment connoîtront la vraie paix „ceux qui n'en connoissent que le nom, „qui tenant tout haut un langage plus „doux que le miel, ne respirent tout

(1) Datée du [illegible]. Avril 1630.

„ bas que le trouble & la discorde.
„ Croira-t-on facilement, que cette
„ ambition enracinée depuis cent ans,
„ nourrie & entretenue par la politique
„ des Espagnols, qui ont su profiter
„ des divisions des autres Princes &
„ Etats, se soit tout d'un coup changée en amour de paix ? Quant au
„ Baron de Dohna, il affecte de parler beaucoup de la paix, & dit,
„ qu'elle est déja faite en Italie, & qu'elle se fera par tout de même : mais
„ ce ne sont que des discours en l'air,
„ tels que ceux dont il a entretenu le
„ Roi mon Maître, par rapport au Roi
„ de Bohême, (l'Electeur Palatin.)
„ C'est ainsi qu'il pense pareillement
„ amuser le Roi de Suéde, pour jetter de la défiance dans l'esprit des
„ Princes bien intentionnés. Le Roi
„ mon Maître, convaincu de la mauvaise foi des Impériaux, m'a ordonné de me retirer d'ici. Je ne doute
„ pas, que les préparatifs que le Roi
„ de Suéde fait pour l'entreprise d'Allemagne, ne l'aient déterminé à ce
„ parti. Je me flatte même, que nos
„ Maîtres s'entendront ensemble, pour
„ l'exécution d'un si noble projet, où
„ les Etats-Généraux & la France

„ concourront de tout leur pouvoir ".

Le Baron de Dohna, après avoir attendu inutilement les Plénipotentiaires de Suéde jusqu'au mois de Juin, prit le parti de s'en retourner, & ainsi finit le Congrès de Dantzig (1).

Le parti du Roi de Suéde étoit pris: la guerre contre l'Empereur étoit résolue. Il ne voyoit que ce moyen-là, pour sauver la Réligion, pour vanger l'honneur de sa Couronne, & tirer raison de tant de sanglantes injures. Mais pour n'avoir rien à se reprocher, prévoyant bien que le Congrès de Dantzig n'aboutiroit à rien, il avoit, étant à Upsal, convoqué le 27. d'Octobre 1629. les meilleures têtes du Senat, tels que *Magnus* & *Abraham Brahe*, *Charles Carlson*, *Nicolas Horn*, *Jean Skytte*, *Gabriel Gustafson*, *Pierre Banner*, *Jean Sparre*, *Nicolas Flemming*, & *Mathias Soop*, & leur parla en ces termes.

„ Vous vous souvenez, Messieurs (2), „ qu'il y a long-tems que j'ai prédit à „ diverses reprises, que la guerre d'Al„ lemagne ne se termineroit pas, sans „ que la Suéde y fût entraînée. Ce

(1) Kevenhuller Annal. Ferd. Tom. XI. p. 1146.
(2) MSS. de M. Ark. ad. h. a. p. 335.

„ que je prévoyois alors eſt arrivé cet
„ Été. Un Feld-Maréchal de l'Empe-
„ reur a été envoyé contre nous en
„ Pruſſe, avec un bon corps de trou-
„ pes, & nous a fait ſi vive guerre,
„ que, ſans une aſſiſtance particulière
„ de la Providence, nous courions ris-
„ que de ſuccomber.

„ Je me rappelle auſſi de mon côté,
„ que vous m'avez ſouvent conſeillé,
„ d'aller à la rencontre de cette guer-
„ re, avant qu'elle s'approchât davan-
„ tage de nous. Nous ſommes à la
„ veille de prendre ce parti, ſur tout
„ à préſent, que les Rois de France
„ & d'Angleterre nous offrent leur al-
„ liance contre l'Empereur, à quoi il
„ faut répondre poſitivement. Mais
„ nous avons jugé à propos de Vous
„ demander votre avis, avant que de
„ nous engager, afin que, ſi le ſuccès
„ ne répond pas à nos eſperances, (ce
„ qu'à Dieu ne plaiſe,) on ne s'aviſe
„ pas de murmurer, de blâmer mon
„ Gouvernement, & de m'accuſer de
„ préſomption, ou de précipitation.
„ Ainſi, Meſſieurs, afin que vous puiſ-
„ ſiez mieux délibérer, je vais vous
„ propoſer la principale, & preſque

„ l'unique question, en aussi peu de
„ mots qu'il me sera possible.

„ Il est évident que nous sommes en
„ guerre ouverte avec l'Empereur.
„ Il ne s'agit donc que de savoir,
„ *quelle est la meilleure manière de pous-*
„ *ser cette guerre. Devons-nous rester*
„ *sur la défensive, & nous borner à la*
„ *défense de nos côtes; ou bien passerons-*
„ *nous la Mer, avec la plus grande par-*
„ *tie de nos forces, pour aller attaquer*
„ *l'Empereur en Allemagne.* Voila, Mes-
„ sieurs, quel doit être l'objet de vos
„ délibérations.

Comme le Lecteur ne peut qu'être curieux de connoître les sentimens de ces graves personnages, nous allons rapporter ici tout de suite leurs délibérations, & leurs conclusions; en les abrégeant autant qu'il sera possible.

D'abord les Sénateurs se font à eux-mêmes les difficultés principales, qu'on pouvoit alléguer contre le projet de guerre offensive. Ces difficultés sont réduites à sept.

1°. „ Les sujets du Roi trouveront
„ étrange, qu'on n'ait conclu une trê-
„ ve, que pour passer à une nouvelle
„ guerre, au lieu que ce devoit être

„ pour leur procurer du repos, d'où il
„ s'ensuivra des murmures, si les cho-
„ ses tournent mal.

2°. „ Le Royaume est déja épuisé,
„ & dépeuplé par les guerres précé-
„ dentes, comment y faire de nouvel-
„ les levées pour le service de Terre
„ & de Mer?

3°. „ Une guerre en fait souvent
„ naître une autre, & celle-ci peut
„ facilement s'étendre fort loin. Le
„ Roi ne peut guère s'avancer en Al-
„ lemagne, sans s'assûrer successive-
„ ment de l'Elbe, de l'Oder, du We-
„ ser, ce qui dérangera le commerce,
„ & fera peut-être crier les Hollan-
„ dois & les Danois, & peut-être mê-
„ me les Anglois. Le Roi de Danne-
„ mark est vaillant & puissant, il ne
„ verra pas de bon œil qu'on passe sur
„ ses terres, & cependant on pour-
„ roit y être forcé. Tilly & Wallen-
„ stein s'opposeront au passage des ri-
„ vières.

4°. „ Pour une si grande entrepri-
„ se, il faut une puissante armée; il
„ en faut en même tems une autre,
„ pour garder la Suéde contre nos
„ Puissans Voisins, les Danois & les
„ Moscovites. Si l'on n'emploie que

„ peu de forces en Allemagne, on s'ex-
„ poſe à être défait en y arrivant.
„ Cette armée doit donc être au moins
„ de quinze mille hommes de pied, &
„ de neuf mille chevaux. Quels fraix
„ immenſes pour le tranſport d'un ſi
„ grand corps de Cavalerie!

5°. „ Où trouver les fonds pour l'é-
„ quipement, & l'entretien de cette ar-
„ mée? Plus on lévera de Soldats, plus
„ on diminuera les revenus.

6°. „ Le Roi de France & d'autres
„ Puiſſances ſollicitent préſentement
„ Sa Majeſté à entreprendre cette
„ guerre; mais qui ſait s'ils ne nous y
„ laiſſeront pas, quand ils nous y ver-
„ ront engagés.

7°. „ Le Roi a déja paſſé dix-huit
„ ans en guerre: il y a couru les plus
„ grands riſques; n'eſt-il pas juſte que
„ Sa Majeſté ſe repoſe, & ſe conſer-
„ ve pour ſes ſujets? Aller encore ex-
„ poſer ſes jours, & confier ſa perſon-
„ ne à des étrangers"?

Meſſieurs les Sénateurs ont oppoſé à ces difficultés les conſidérations ſuivantes.

1°. „ Il eſt très décidé que l'Empe-
„ reur porte une haine implacable à la
„ Suéde; non ſeulement parce que tous

„ les Papistes ont pour principe d'ex-
„ terminer tous les Evangéliques ; mais
„ aussi par le desir, que la Maison d'Au-
„ triche fait éclater depuis long-tems,
„ de parvenir à la Monarchie univer-
„ selle, à quoi la Suéde, la France, &
„ les Provinces-Unies sont mainte-
„ nant seules en état de s'opposer. Par
„ une suite de cette haine, & de ce
„ systême, l'Empereur a fait la guer-
„ re à la Suéde, tantôt sous main, tan-
„ tôt ouvertement, sans avoir été
„ aucunement provoqué. De sorte que,
„ comme il y a peu d'apparence que
„ l'entremise du Roi de Dannemark,
„ & de l'Electeur de Brandebourg
„ réussisse, il n'y a pas de meilleur par-
„ ti que d'aller à la rencontre d'un en-
„ nemi si acharné, de l'attaquer dans
„ son Pays avec une puissante armée,
„ vu que nous nous sommes jusqu'ici
„ bien trouvés de cette méthode.

2°. „ Il importe infiniment de con-
„ server Stralsond, ce qu'on ne sauroit
„ faire en se bornant à la défense de la
„ Suéde : &, si l'on peut se rendre maî-
„ tre de Wismar, comme il y a grande
„ apparence, l'ennemi sera facilement
„ délogé de toute la Mer Baltique. Il
„ ne sera pas plus difficile de s'empa-

„ rer de l'Isle de Rugen, qui est si
„ proche de Stralsond, &, si l'on avan-
„ ce un peu dans la terre ferme, com-
„ me il est à esperer, on assûrera d'au-
„ tant plus la trève avec la Pologne,
„ & les Douanes de Dantzig & de
„ Pillau.

3°. „ Comme l'ennemi n'a pas d'au-
„ tre moyen, pour faire subsister ses
„ troupes dans la Poméranie & le
„ Mecklenbourg, que ses pillages &
„ ses exactions, il sera réduit à les
„ abandonner faute d'y pouvoir subsister.

4°. „ Si nous ne passons pas en Al-
„ lemagne, il faut se resoudre à voir
„ l'ennemi prendre Stralsond, & nous
„ disputer bientôt l'Empire de la Mer
„ Baltique.

5°. „ Si la Suéde souffre que l'Em-
„ pereur figure sur la Mer Baltique,
„ la Hollande ne le souffrira pas. Elle
„ envera une puissante flotte, ce que
„ la Suéde ne doit point souffrir, par-
„ ce que tôt ou tard les Hollandois,
„ qui sont présentement nos amis, de-
„ viendroient nos ennemis.

6°. „ Si nous abandonnons les Etats
„ Protestans opprimés, qui sont nos
„ amis & nos confédérés, surtout les
„ Ducs de Mecklenbourg & de Pomé-

„ ranie, ils plieront sous le joug & „ s'accommoderont avec les Catholi- „ ques, & notre crédit sera entiére- „ ment perdu en Allemagne.

7°. „ En passant en Allemagne avec „ une puissante armée, on peut s'at- „ tendre à avoir pour amis tous les „ ennemis de la Maison d'Autriche, „ dont le nombre est très grand, & „ nous pouvons compter sur l'appui de „ la France.

„ Enfin, pour mettre les choses au „ pis, supposons (ce que Dieu veuille „ détourner) que le succès de cette „ entreprise fût si malheureux, que „ toute notre armée y pérît & qu'il „ n'en revînt pas un homme en Sué- „ de, tout ce qui peut en arriver, c'est „ de nous trouver alors tout comme „ nous sommes à cette heure, avec „ trente Vaisseaux de Guerre pour dé- „ fendre la mer, & des milices pour „ garder nos côtes. Alors il sera tems „ d'embrasser la défensive".

Tout cela bien considéré, les Sénateurs donnèrent leurs conclusions le 3. de Novembre, portant; que les raisons pour l'offensive l'emportant sur celles pour la défensive, Mrs. les Sénateurs supplioient Sa Majesté de pren-

dre la prémière de ces deux voies, comme la plus convenable à sa gloire, à l'honneur, & à la sûreté de son Royaume, & à procurer enfin une bonne & solide paix; l'exhortant à faire embarquer le plûtôt qu'il seroit possible toutes les troupes, dont le Royaume pourroit se passer: & promettant que de leur côté ils auroient soin de donner à cette entreprise les explications convenables, pour empêcher les peuples d'en murmurer & pour les y affectionner autant qu'ils le sont eux-mêmes. &c.

Etoit signé:

Magnus Brahe, Comte de Wisingsbourg.
Gabriel Oxenstierna.
Gustafsson.
Jean Sparre.
Gyllenhielm.
Abraham Brahe, Comte de Wisingsbourg.
Claude Horn.
Mathieu Soop.
Charles Carlsson.
Jean Skytte.
Pierre Banner.

Les Etats du Royaume que Gustave assembla

aſſembla pour le même ſujet, fûrent du même avis que le Sénat, & promîrent d'aſſiſter le Roi de leurs biens & de leurs vies pour une guerre ſi juſte; opinant tous unanimement qu'il ne faloit traiter avec l'Empereur, que les armes à la main, (*niſi ſub clypeo*) ſans s'arrêter à la médiation d'aucune Puiſſance.

Alors on redoubla les préparatifs dans toute la Suéde pour récrûter les troupes, les augmenter, aſſembler des Vaiſſeaux de tranſport, completer les équipages de la flotte, faire des amas de vivres & de munitions, & ramaſſer tout l'argent qu'il étoit poſſible.

Dans ces tems-là les mines de Suéde étoient beaucoup plus abondantes, qu'aujourd'hui, & les revenus de l'état beaucoup plus conſidérables; cependant il faloit une bien ſage œconomie, pour étendre ces revenues à tous les beſoin d'une ſi grande guerre.

Le bruit ſe répandit bien-tôt dans toute l'Europe, que Guſtave-Adolphe vainqueur des Ruſſes & des Polonois, ſe préparoit à porter ſes armes en Allemagne, & à venir lutter contre la fortune de Ferdinand. Les uns regardoient ce deſſein comme téméraire; les autres comme n'étant pas au deſſus du

courage de ce grand Prince. Il y en avoit qui croyoient que la Cour de Vienne faisoit courir ces sortes de bruits à dessein, afin d'avoir un prétexte de ruiner encore plus les Peuples, & de vexer les Protestans. Pour Wallenstein, il écrivoit à l'Empereur de ne pas se mettre en peine de tout ce qu'on disoit à ce sujet : que, si le Roi de Suéde venoit en Allemagne, il l'en chasseroit avec des verges. Helas! il ne savoit pas qu'il fût lui-même si près de sa chûte.

Cependant le Roi de Suéde envoya ordre à Lesly Commandant de Stralsond, & à Steno-Bielke de s'emparer de l'Isle de Rugen. Ce Monarque avoit reçu avis que le Roi de Dannemark sollicitoit le Duc de Poméranie de lui vendre cette petite Isle, & lui en offroit quatre cens mille écus.

L'Empereur avoit consenti à ce marché aimant mieux cette Isle entre les mains des Danois que des Suédois, & sentant qu'il ne pouvoit guère compter de la garder lui-même, tant que ceux-ci seroient Maîtres de Stralsond, & que le Duc de Friedland n'auroit que le vain titre de *Seigneur Propriétaire des Mers du Nord*, titre qu'il avoit substi-

tué à celui de grand Amiral de l'Empire, & qui étoit d'autant plus ridicule, qu'il n'étoit pas accompagné des forces nécessaires pour le faire respecter.

Lesly exécuta si bien les ordres de son Maître, que l'Isle de Rugen fut emportée en très peu de tems. Gœtze, qui y commandoit les Impériaux, s'enfuit à Stettin après quelque résistance. A peine eût-il le tems de faire embarquer ses troupes. Le Colonel *Dewbatel* du côté des Suédois (1) se distingua dans cette occasion.

Cette prise couvroit entièrement la Ville de Stralsond, qui n'est séparée de

(1) M. Harte à propos de cet Officier fait une note, qui peut passer pour une dissertation tant elle est longue. Il commence par dire que dans toutes ses recherches sur l'Histoire de Gustave, rien ne lui a donné plus de peine que de découvrir la vraie Orthographe du nom de cet Officier. Voilà assûrément un point fort important pour l'Histoire de Gustave-Adolphe, & l'on peut juger par-là de l'exactitude scrupuleuse de l'Auteur. M. Arkenholtz dit que Dubatel étoit Ecossois de Nation, qu'il fut annobli & baronisé: que son vrai nom est *Dubatel*, & par corruption *Duwal*: & que sa postérité subsiste encore en Suéde sous ce même nom de Duwal. Rem. sur l'hist. de G. A. par M. le Dr. Harte.

l'Isle de Rugen, que par un très petit espace de Mer.

Après cet acte d'hostilité, Charnacé voyant la guerre engagée, ce qui avoit été l'objet & le but de sa mission, offrit de nouveau l'alliance de son Maître, & un subside annuel de quatre cens mille écus, ce qui seroit aujourd'hui plus de deux millions de livres. Le Roi de Suéde demanda du tems, pour délibérer sur cette proposition & consulter les Sénateurs, dont il connoissoit la prudence & la capacité.

Gustave sentoit combien l'appui de la France lui seroit utile, tant par les forces & les richesses de ce puissant Royaume qu'à cause de sa situation : mais il craignoit d'effaroucher les esprits simples d'entre les Protestans, en se liguant avec une puissance, qui persécutoit ses sujets de cette Réligion; & il prévoyoit que cette puissance le gêneroit dans ses opérations contre les États Catholiques d'Allemagne. Il avoit encore d'autres craintes, qui retardérent encore la conclusion du traité.

Charnacé pour ne pas témoigner trop d'empressement, persuadé que le moyen d'amener le Roi de Suéde à

son but c'étoit de faire paroître une extrême indifférence, parce que plus il lui faisoit d'offres, plus il le rendoit reservé & soupçonneux, feignit de vouloir se rétirer, & partit en effet de Stockholm, comme s'il vouloit retourner en France; mais il n'alla qu'à Coppenhague; & revint bien-tôt après sous prétexte que le Roi son Maître lui avoit envoyé ordre de ne pas quitter le Roi de Suéde, afin qu'il pût instruire Sa Majesté Très-Chrétienne de ce que la France pourroit faire pour le service de ce Prince.

Tandis que Gustave continuoit ses préparatifs en Suéde, il reçut des bonnes nouvelles des Négociations de Falkenberg. Il avoit vu les Ducs de Poméranie & de Mecklenbourg, le vieux Marquis de Baden, l'Administrateur de Magdebourg, Guillaume Landgrave de Hesse, & plusieurs autres Princes, qui tous l'avoient assûré qu'ils ne feroient aucun accommodement avec le Duc de Friedland ni avec Tilly, & attendroient que le Roi fut entré en Allemagne pour prendre les armes, ou du moins pour le favoriser par tous les moyens qui seroient en leur pouvoir. Les Villes de Lubeck & de Hambourg lui avoient

paru disposées à faire au Roi des avances en argent, & de prendre du cuivre de Suéde en payement.

Les Etats Généraux, près de qui Falkenberg étoit principalement envoyé, n'étoient pas moins bien disposés pour le succès de son entreprise.

Le Roi de Dannemark, que Falkenberg avoit vu le prémier, avoit donné les plus fortes assûrances de ses bonnes dispositions à observer inviolablement le traité d'amitié & de défense, conclu en dernier lieu avec la Suéde. Gustave ne s'en tint pas là, il envoya des personnes de confiance chez le Prince de Transilvanie, pour l'exciter à prendre les armes contre l'Empereur. En un mot, il porta son attention partout où il crut pouvoir susciter des embaras à son ennemi, & se faire des alliés.

Enfin il écrivit aux Electeurs pour se plaindre des injures qu'il avoit reçues de l'Empereur, & les prier d'engager ce Prince à lui en faire satisfaction.

Le Collége Electoral par complaisance pour l'Empereur fit une réponse en termes vagues, & ne mit point le titre de Roi sur la suscription. Gustave en fut vivement piqué : cependant modé-

rant son dépit, il répondit (1) à cette Lettre avec beaucoup de modération, se plaignant „ qu'à dessein ou par oubli, „ on avoit ômis sur le dessus de la Let- „ tre le tître de Roi, tître qu'il ne te- „ noit que de Dieu & de son épée; & „ qu'il étoit résolu de défendre jus- „ qu'au bout, comme il l'avoit fait de- „ puis vingt ans: qu'il n'auroit pas mê- „ me ouvert leur lettre si essentielle- „ ment défectueuse, s'il n'eût cru d'y „ trouver quelque satisfaction sur les „ griefs exposés dans celle qu'il leur „ avoit écrite; mais que, n'y ayant „ rien vu qui tendît à un accommode- „ ment amiable, on ne devoit pas „ trouver mauvais qu'il cherchât sa „ propre sûreté par d'autres voies que „ par de vaines négociations, qu'il pré- „ voyoit les maux qui en alloient ré- „ sulter, & que beaucoup d'innocens „ en pâtiroient; mais qu'il s'en lavoit „ les mains, & qu'après avoir épuisé „ toutes les voies de conciliation, il „ ne devoit attendre de satisfaction que „ de son épée; que c'étoit donc à ses „ ennemis qu'il faloit attribuer tous „ les maux, où l'Allemagne alloit être

(1) Au mois d'Avril 1630.

„ exposée ; que cependant il désiroit „ de ne pas confondre les innocens „ avec les coupables, les amis avec les „ ennemis ; qu'il sauroit bien les dis- „ tinguer ; & qu'au reste il étoit réso- „ lu de ne plus consulter que ce que „ la justice, & sa propre gloire lui pres- „ crivoient ".

Gustave avoit alors environ trente Vaisseaux de Guerre, deux cens Bâti-mens de Transport, & quinze mille hommes de débarquement. Il laissoit en Suéde quelques troupes réglées avec un bon corps de milice, d'où l'on devoit tirer les recrues nécessaires, lesquelles devoient être aussi-tôt remplacées par les Communautés. Ces milices & ces troupes réglées étoient destinées à la garde du Royaume. Le Chancelier restoit en Prusse avec environ dix mille hommes.

Après avoir pourvu à la défense de l'Etat, il en régla le Gouvernement, & nomma un Conseil de Régence composé des Sénateurs du Royaume, qui fûrent nommés *Sénateurs-Régens*. Il ne voulut pas que la Reine eût part à la Régence. Il la connoissoit d'un génie borné & d'une incapacité décidée. Quoiqu'il l'aimât tendrement, il récom-

menda au Sénat en termes fort pressans de ne pas permettre (1), qu'elle eût aucune part aux affaires du Gouvernement ; & qu'on lui donnât au contraire deux tuteurs dont elle auroit grand besoin.

Il confia l'administration des finances à Jean-Casimir, Prince Palatin son Beau-Frère, dont il connoissoit les talens dans cette partie. Ce Prince aimoit l'ordre & l'œconomie.

Il œconomisa si bien qu'en moins de deux ans il fournit au Roi au delà de quarante (2) *tonnes d'or*. Après la mort

(1) Maximes Politiques de Palmskœld *p.* 434. ad an. 1636. & *p.* 435. des Regît. du Sénat.

(2) Environ 312 millions de livres. Je ne puis m'empêcher de remarquer ici que les Ecrivains Suédois, qui prennent occasion de ceci de traiter de bagatelles le subside de la France, & d'élever fort haut l'abondance des mines de Suéde en ce tems-là, ne sont pas d'accord avec eux-mêmes. En effet ils rapportent que Gustave écrivant de Berlin à Oxenstierna, se plaint, *qu'il est si mal en argent, qu'il n'est pas en état de donner un verre d'eau à un pauvre*; *que le Sénateur Steno* parlant de Gustave-Adolphe dans le Sénat, dit : *on a relevé comme une chose remarquable qu'à la mort de ce Roi, nous avions encore* huit tonnes d'or *dans nos cofres, mais nous savons aussi qu'il s'étoit souvent trouvé dans de grands besoins : à Westerabs, par exem-*

du Héros, dont nous écrivons ici l'Histoire, les Sénateurs-Régens, ayant trouvé que l'œconomie du Prince, approchoit trop de la lézine, lui ôtèrent l'Intendance des finances, de peur que son exemple n'influât sur le caractère du jeune Prince Charles Gustave son Fils, & que le Père, sous prétexte de finances, ne prétendît gouverner le Royaume.

Enfin tout étant prêt, le Roi se rendit à l'Assemblée des Etats le 20. de Mai 1630. Là il fit amener la Princesse Christine sa Fille, que les Etats reconnûrent pour son héritière présomtive, & lui prêtèrent serment de fidélité comme à leur future Reine & Souveraine, en cas que le Roi vînt à manquer. Ensuite il fit lire le décret de la Diéte, qui avoit déclaré la jeune Princesse légitime héritière du Trône de Suéde, il le fit recevoir & confirmer.

ple, il se trouva en un grand embarras, n'ayant pas six cens Ecus pour contenter les Ecossois: Un Marchand (Dæpken) les lui ayant avancés, le Roi le déclara Gentilhomme. Il emprunta à Rival dix-huit mille Ecus d'un autre Marchand, & lui donna une belle terre en récompense. La Reine Christine se trouva une fois dans une si grande disette d'argent comptant, qu'elle en pleura de dépit. Mém. d'Ark.

par les Etats actuellement assemblés. Cette lecture fut suivie de celle d'un réglement, qu'il avoit fait pour le Gouvernement de l'Etat durant son absence, ou durant la minorité de la petite Princesse. Enfin la prenant dans ses bras, il la récommenda aux Etats en termes si touchans, que toute l'Assemblée en fut émue & ne put retenir ses larmes. Le Roi, qui lui-même en ce moment avoit été attendri, s'étant remis, harangua les Etats sur les circonstances présentes. Il les remercia de leur promtitude à accorder tout ce qui avoit été jugé nécessaire pour la sûreté du Royaume: qu'il savoit bien que les levées de troupes étoient accompagnées de beaucoup d'inconvéniens. Mais qu'il faloit considérer que jusqu'à ce jour la Suéde, n'avoit pas ressenti d'autres incommodités de la guerre, tandis que le pays des ennemis en avoit porté tout le poids; sans compter que par l'aide de Dieu la Nation avoit étendu ses Frontières, & conquis plusieurs riches Provinces; que par l'entremise des Rois de France & d'Angleterre, des Etats Généraux, de l'Electeur de Brandebourg, il avoit conclu une tréve de six ans à des conditions

avantageuſes avec le Roi de Pologne : qu'actuellement il étoit obligé d'entrer dans une guerre plus conſidérable, & plus importante avec l'Empereur & ſes adhérens, laquelle demande auſſi plus d'efforts, à quoi je me flatte que mes fidéles ſujets ſe prêteront volontiers.
„ Mais que perſonne ne s'imagine que „ j'entreprenne légérement cette guer- „ re, & ſans qu'on m'en ait donné ſu- „ jet, je prens Dieu Tout-Puiſſant, en „ préſence de qui je ſuis, à témoin, „ que ce n'eſt pas de mon propre mou- „ vement, & uniquement pour le plai- „ ſir de faire la guerre, que je me ſuis „ déterminé à celle-ci ; mais parce „ qu'on m'a provoqué à diverſes repri- „ ſes ; que les Impériaux m'ont fait un „ affront ſanglant dans la perſonne de „ mes Ambaſſadeurs ; qu'ils ont aſſiſté „ nos ennemis, & perſécuté nos alliés, „ & nos Frères les Proteſtans, qui gé- „ miſſent ſous le joug du Pape, & im- „ plorent notre ſécours pour leur déli- „ vrance, dont, s'il plaît à Dieu, nous „ viendrons à bout.
„ Pour ce qui me regarde, je n'igno- „ re pas les dangers où je vais m'ex- „ poſer, & qu'il eſt d'autant moins „ probable que j'en revienne, que je

„ m'y suis exposé plus souvent. En ef-
„ fet je me suis trouvé en bien des oc-
„ casions dangéreuses, où je n'ai pas
„ épargné mon sang. J'en suis sorti
„ heureusement par l'assistance de Dieu,
„ mais à la fin j'y laisserai la vie. C'est
„ pourquoi, avant que de Vous quit-
„ ter, je Vous récommende tous à la
„ garde du Tout-Puissant, le priant de
„ Vous accorder à tous ses bénédi-
„ ctions temporelles & spirituelles; de
„ sorte qu'après cette vie fragile nous
„ nous retrouvions tous dans la de-
„ meure céleste & éternelle, qu'il nous
„ a préparée.

„ En particulier je fais des voeux
„ pour Vous Messieurs les Sénateurs
„ du Royaume. Dieu veuille vous éclai-
„ rer, pour que vous continuiez à Vous
„ acquitter de Vos charges avec suc-
„ cès & à la gloire de l'Etre suprême,
„ qui nous demandera compte de nos
„ actions. Puisse-t-il Vous inspirer la
„ sagesse dans Vos conseils, pour la
„ paix & la sureté du Royaume. Quant
„ à Vous, brave Noblesse qui m'é-
„ coutez, je Vous récommende aussi à
„ la Protection Divine. Puissiez-vous,
„ Vous & Vos descendans, Vous mon-
„ trer de dignes rejettons de ces an-

„ ciens Goths, dont la réputation rem-
„ plit toute la terre; mais qui depuis
„ longtems a été mise en oubli, & est
„ presque méprisée des Etrangers.
„ Continuez à Vous comporter à la
„ guerre aussi vaillamment que Vous
„ avez fait pendant mon régne, &
„ Vous jouirez de la gloire & des au-
„ tres récompenses, qui sont le prix de
„ la valeur.

„ Je Vous exhorte, Messieurs du
„ Clergé, à l'union & à la concorde,
„ à inspirer à Vos auditeurs, dont Vous
„ possedez le cœur & que Vous pou-
„ vez tourner à Votre gré, toutes les
„ vertus Chrêtiennes & Civiles; à les
„ maintenir dans l'obéïssance à leurs
„ supérieurs. Donnez-leur Vous même
„ l'exemple de toutes les vertus que
„ Vous exigez d'eux: que Votre vie
„ soit sainte & irréprochable. Conti-
„ nuez à prêcher la saine doctrine;
„ gardez-vous de l'orgueil & de l'ava-
„ rice; soyez humbles, charitables, &
„ modestes. C'est par-là que Vous
„ maintiendrez Vos troupeaux dans un
„ état paisible & tranquille, & dans cet
„ ordre si nécessaire au salut des âmes
„ & au bien de la Societé.

„ Pour Vous, Députés du Tiers Etat

„ & de l'ordre des payſans, je ſouhai-
„ te que Dieu béniſſe le travail de Vos
„ mains ; qu'il fertiliſe Vos champs,
„ qu'il rempliſſe Vos greniers, & que
„ Vous abondiez en toutes choſes.

„ Enfin je fais les vœux les plus
„ ardens & les plus ſincéres pour tous
„ les ſujets de ce Royaume, tant ab-
„ ſens que préſens.

„ Je vous fais à tous mes adieux les
„ plus tendres, & peut-être pour toû-
„ jours: peut-être nous voyons nous
„ pour la dernière fois.

A ces mots le Roi laiſſa couler quelques larmes, que lui arrachoit l'affection qu'il avoit pour ſes peuples. L'émotion fut grande dans toute l'Aſſemblée, & tout le monde fut attendri juſqu'aux ſanglots, & aux gémiſſemens.

Après un moment de ſilence, le Roi fit tout haut la priére ſuivante, tirée du Pſeaume XC. ℣. 13. qu'il avoit fréquemment à la bouche avant que de commencer une affaire, & ſouvent au milieu de ſes entrepriſes :

„ Eternel, tourne ta face vers tes
„ Serviteurs. Raſſaſie-nous chaque ma-
„ tin de ta gratuité, afin que nous
„ nous réjouiſſions & que nous ſoyons
„ joyeux, tout le long de nos jours ......

„ que ton œuvre éclate ſur tes Servi-
„ teurs & ta gloire ſur leurs Enfans.
„ Que le bon plaiſir de l'Eternel ſoit
„ ſur nous; qu'il dirige l'œuvre de nos
„ mains: Dirige ô Eternel l'œuvre de
„ nos mains. Ainſi-ſoit-il!

Il n'eſt pas ordinaire de voir un Roi, ſi ſupérieur aux autres Rois pour les lumières de l'eſprit, ſi couvert de gloire & d'honneur, être ſi vivement touché des grandes vérités de la Réligion, épancher ſon cœur devant Dieu, mettre en lui toute ſa confiance, toûjours craindre de tranſgreſſer ſes loix, régler ſes mœurs ſur ſes préceptes: en un mot ſe piquer d'être vraiment Chrétien, dans toute ſa conduite, s'humilier devant Dieu, ſoumettre ſa foi à ſa parole, & ne pas vouloir pénétrer dans ce qu'il a jugé à propos de cacher à l'eſprit humain, trop borné pour comprendre tout ce qui n'eſt pas auſſi borné que lui-même: Parcourez toutes les Hiſtoires combien, pour un Salomon, un Tite, un Trajan, un Marc-Aurele, un Antonin, ne trouvez-vous pas parmi les Rois d'hommes ſans foi, ſans Réligion, ſans ſentimens, ou des ſuperſtitieux, bigots, fanatiques, dont l'imbecillité eſt plus pernicieuſe au genre hu-

main, que l'impiété la plus décidée. Certainement parmi les Rois, qui n'ont eu qu'une dévotion grimacière, telle que celle de la plûpart des femmes ou des Moines, il n'y en a point à qui Julien l'Apostat ne soit préférable, avec ses folles idées de Paganisme.

Mais entre ces deux extrémités trouve-t-on beaucoup de Rois, sans en excepter ceux qui portent d'une main le Sceptre & de l'autre l'Encensoir, qui sont Rois & Pontifes en même-tems, en trouve-t-on, dis-je, beaucoup dont la piété ait été pure & éclairée? J'en appelle à quiconque a étudié cette partie de la litérature avec quelque attention & du discernement.

Pour Gustave-Adolphe les ennemis mêmes, les plus déclarés de sa Réligion ont rendu justice à sa piété (1).

(1) Ricci auteur Italien & Prêtre, qui plus est, qui a écrit en Latin l'Histoire des Guerres d'Allemagne, parle ainsi de ce grand Roi: *Erat in suâ Religione egregiè pius, nec nisi à cœlo negotia, præsertim prælia, auspicanda putabat: nec aliquid aggrediebatur, nisi prius iteratis Religioso animo precibus, litasset.* Lib. VI. *p.* 425. Il loue ailleurs son humanité envers les Catholiques, les Prêtres & les Moines. C'est tout ce qu'on peut prétendre d'un Ecrivain soumis à la terrible Inquisition. Les Protestans n'en

Elle étoit si extraordinaire, que quelques-uns ont voulu l'attribuer à des vues humaines. Mais elle étoit trop simple pour n'être pas sincére. C'est dans un chef de parti, dans un Cromwel, dans un Guise, qu'on peut suspecter la dévotion: & appeller hypocrisie tout ce prétendu zéle de Réligion, qui ne tend qu'à entraîner les peuples dans la révolte contre l'autorité légitime, & à les subjuguer. Un ambitieux qui brigue un pouvoir, où il ne peut

pouvoient pas dire autant de l'Empereur, il les persécutoit en mille manières. C'est cependant ce même Ferdinand que quelques Jésuites ont voulu faire passer pour un saint: tant il est vrai que l'esprit de parti sanctifie tout jusques aux crimes les plus atroces: c'est ainsi que les Jacobins canonisoient leur Jacques Clement. Il n'est pas jusqu'au Jésuite, qui a écrit avec tant de goût & de politesse l'Histoire du traité de Westphalie, qui ne rende justice à la piété de notre héros, regretant néanmoins qu'une si belle âme fût dans le parti de l'erreur. Un Protestant regretera qu'un si bon auteur n'ait pas employé ses talens à la défense de la vérité: & Burgus dit: *Singulis Legionibus aderat Lutherani dogmatis Prædicans, qui animi passionibus, secundum ejus gentis errorem, mederetur, & quotidianis concionibus vitia reprehenderet, curaretque, ut singulis diebus ad Deum preces haberentur, quas unaquæque Legio, in aciem dispositâ, per ritbmos vernaculâ linguâ quasi hymnum concineret.* Not. de M. Bahm.

parvenir que ſous le voile de la piété, un Moine, qui ambitionne la Papauté, un Pape, qui veut s'élever au deſſus de toute les Puiſſances de la terre, empruntent le maſque de la Réligion : tout eſt feinte chez eux, & ils outrent plus ou moins le perſonnage, à proportion de la violence de leur ambition & de leur cupidité.

Mais un Prince né ſur le Trône, aimé & adoré de ſes peuples, maître d'un grand état & d'armées triomphantes, qu'elle raiſon peut il avoir de témoigner un vif attachement aux objets de la foi, d'emprunter continuellement le langage de la piété, même dans des occaſions ſecretes & particulières? Si Guſtave-Adolphe n'avoit paru réligieux que dans les actions d'éclat, lorſqu'avant une Bataille il ſe jettoit à genoux, pour implorer le ſecours de Dieu, ou qu'après la victoire il ſe proſternoit ſur les trophées de ſes ennemis, pour rendre grace de leur défaite, la malignité humaine pourroit verſer ſon poiſon ſur ces actes de piété: mais toutes ſes lettres à ſon Chancelier & à d'autres ſont toûjours remplies des mêmes ſentimens d'amour & de crainte de Dieu. Cherche-t-il à en

imposer à ces particuliers ? Que lui importoit-il comme qu'ils pensassent de lui à cet égard ? Eh ! depuis quand les hommes, je ne dis pas les hommes d'Etat ; mais les peuples demandent-ils que les Rois aient cette vertu solide & pure, qui ne se trouve que dans une âme vraiment pénétrée des vérités Chrétiennes ? Qu'un Roi laisse la Réligion comme elle est, qu'il soit attentif à l'intérêt de ses peuples, qui est celui de sa grandeur ; mais surtout qu'il soit heureux à la guerre, qu'il ait de nombreuses armées victorieuses, est-il quelqu'un qui ne le dispense de croire en Dieu, & d'avoir des mœurs ?

Bornons-nous donc à admirer les effets d'une excellente éducation & surtout de la grace, qui opéroit merveilleusement sur ce grand Roi, le prémier peut-être de tous les Héros Chrétiens.

Après que Gustave-Adolphe eut pris congé de tous les Ordres de l'Etat assemblés en Diéte, il leur donna un repas où la cordialité régna plus que la délicatesse & la bonne chère. Il s'entretint familièrement avec les principaux convives de chaque Ordre; & chacun partit pénétré de ses bontés,

d'admiration & de regret de voir partir un ſi bon maître.

Quelques Ecrivains ont prétendu, que Guſtave avoit eu dès lors des preſſentimens de ſa mort. Ils ſe fondent ſur quelques traits du diſcours qu'il tint aux Etats, & que nous venons de rapporter. Mais il étoit tout ſimple qu'enviſageant la grandeur de la guerre qu'il alloit faire, dont il ignoroit la durée & l'iſſue, les périls où il alloit s'expoſer dans des contrées éloignées, & enfin la néceſſité où il ſe trouveroit de payer ſouvent de ſa perſonne, il étoit, dis-je, tout ſimple qu'il ſuppoſât qu'il pourroit bien périr ſoit de bonne guerre, ſoit par trahiſon; car il ne doutoit pas que beaucoup de Catholiques-Romains ne ſe fiſſent un point de Réligion, un mérite devant Dieu de le poignarder ou de l'empoiſonner. Les exemples en ſont trop communs dans l'Hiſtoire, & ils lui étoient trop connus, pour ne pas s'attendre à en groſſir la liſte. Quand on a une fois établi pour principe ce dogme monſtrueux, que l'intention ſanctifie tous les crimes, & qu'il eſt permis de faire un grand mal pour produire un grand bien, on

ne doit s'attendre qu'aux attentâts les plus damnables. Déja les Prédicateurs de la Ligue Catholique préchoient communément cette Doctrine. Quand les Etats Protestans réclamoient les loix fondamentales de l'Empire, la convention de Passau, le recès de la Diéte d'Augsbourg, dont l'article essentiel est que personne ne sera persécuté pour professer la Réligion Protestante, ces pieux Casuistes décidoient Chrétiennement, qu'on n'est tenu à aucun traité envers les hérétiques; qu'on est dispensé par le fait (*ipso facto*) de toute loi contraire aux intérêts de l'Eglise: avec de tels sentimens on ne balance guère à se porter aux plus grands excès, & l'on n'a plus de scrupule que sur l'objet de la scélératesse.

Toutes les troupes se trouvant à portée de s'embarquer, elles se rendirent à bord de la flotte, au nombre de cent seize Compagnies de Cavalerie, chaque Compagnie formant un demi Escadron, & quatre vingt-douze d'Infanterie, faisant en tout le nombre d'environ quinze mille hommes. La flotte étoit à l'ancre à la rade d'Elfsnaben, & ce fut-là que se fit l'embarquement. Deux cens

Bâtîmens de transport (1), reçûrent les troupes & les munitions de guerre, avec l'artillerie de Campagne. Les principaux Officiers qui commandoient les troupes sous Sa Majesté, étoient *Gustave Horn*, *le Comte de Brahe*, *Jean-Philippe Comte d'Ortenbourg*, *Wolff-Henri de Baudissin*, *Banner*, *Otton-Louis Rhingrave*, *Henri-Mathias Comte de Thurn*, *Maximilien Teuffel*, *Achatius Todt*, *Théodéric de Falckenberg*, *Winckel*, *Alexandre Lesly* alors à Stralsond, *Todte de Kniephausen*, *le Baron de Wallenstein* de la Réligion Protestante, *Streif*, *Dœnhoff*, *Holl*, *Hohendorff*, *Vitzthum*, *Mutsenfahl*, *Kirchbaum*, *Monro*, &c.

Une infinité de spectateurs étoient accourus, pour voir l'embarquement des troupes, & le départ d'une si nombreuse flotte. Les uns admiroient le courage de ce grand Roi, qui avec un peu moins de quinze mille hommes alloit attaquer le plus puissant, & le plus fier Monarque de l'Europe dans ses pro-

(1) M. Harte fait monter toute la flotte Suédoise à 70. Vaisseaux & ensuite à cinquante; un moment après à cent cinquante. M. Ark. mieux informé sans doute, compte environ trente Vaisseaux de Guerre & deux cens Vaisseaux de Transport.

pres foyers: les autres regretoient qu'à la fleur de son âge, & après vingt ans d'une vie agitée & de travaux continuels, il allât encore exposer ses jours dans des siéges & des batailles; aucun ne doutoit cependant du succès de l'entreprise, tant ils comptoient sur sa valeur & sa prudence.

Depuis le départ du Grand Scipion du port de Lilybée, pour aller attaquer les Carthaginois dans leur Patrie & à l'aspect de leurs Dieux, jamais flotte n'avoit fait voile pour une expédition plus importante. Jamais plus grand Capitaine n'avoit commandé des troupes plus valeureuses, & plus remplies d'ardeur & de confiance. Mais Scipion menoit toutes les forces de l'Empire-Romain contre une République souvent vaincue, & affoiblie par ses pertes, & même par ses succès. Gustave avec une poignée de Soldats alloit lutter contre un Empereur plus puissant que ne fut jamais Carthage, lequel n'avoit jamais éprouvé de revers, & dont les forces s'étoient accrues à proportion de ses succès. Il alloit avoir en tête des Généraux aussi braves, aussi rusés, aussi expérimentés qu'Annibal, & des troupes infiniment plus vaillantes, plus aguer-

ries que les esclaves & les mercénaires de Carthage, & animées de plus par le motif de la Réligion, motif si capable d'inspirer la fidélité, l'attachement, le mépris de la mort.

Le dessein du Héros Suédois étoit donc bien plus hardi que celui de passer en Afrique, qui n'étoit point encore venu dans l'esprit d'aucun des Généraux de la République Romaine, & que tous les siécles ont tant admiré; mais il ne faut pas s'imaginer que celui du Roi de Suéde, pour être plus grand & plus hardi, fût téméraire, & de ceux qui ont besoin du succès pour être justifiés. Non; tout étoit réglé sur la plus grande prévoyance: & nous verrons que toutes ses prospérités ne fûrent dues qu'à sa rare prudence, à sa valeur & à ses talens supérieurs dans l'art de la guerre. Il fut aussi favorisé par d'heureuses circonstances que la Providence, ou sa bonne Fortune, fit naître pour le succès de son entreprise.

Je ne sais si je dois rapporter plusieurs prodiges, qui fûrent apperçus à-peu-près dans le tems que Gustave faisoit embarquer ses troupes. Si jamais

guerre a dû être annoncée par des prodiges c'étoit bien celle-là, tant par sa durée, que par les autres fléaux dont elle fut accompagnée, la peste, la famine, qui ne firent qu'un desert des plus belles Provinces de l'Allemagne. On n'est guère disposé, dans le siécle où nous vivons, à admettre ces signes de la justice divine: mais ils sont rapportés par des Historiens si dignes de foi, que nous ferions scrupule de les omettre; permis pourtant à chacun d'en croire ce qu'on voudra.

En plusieurs endroits de l'Allemagne on vit des armées dans l'air rangées en Bataille, & se chargeant avec furie. On prétendit avoir entendu à Nuremberg le cliquetis des armes. A Ratisbonne on apperçut trois soleils, & un Soldat de l'armée de Tilly sur du sang, dont sa chemise fut toute teinte. Le bruit courut qu'à Magdebourg une femme avoit accouché d'un monstre, ayant des bottes & des éperons de chair avec un casque de même sur la tête, une espece de gousset de peau à la hanche gauche, & trois balles dedans. Je ne parle point de quantité d'autres prodiges moins étonnans, que les Ecrivains ra-

content. Le Lecteur en a sans doute assez de ceux-là.

La flotte Suédoise leva l'ancre & quitta la rade d'Elfsnaben sur la fin du mois de Mai. Elle étoit commandée par l'Amiral Gyldenhielm Frère naturel du Roi. Elle avoit six mille Matelots pour la manœuvre & portoit 8000. piéces de canon. Les Matelots étoient Finlandois, Dalecarliens, Goths & Hollandois Le départ fut accompagné des cris de joie des Soldats & des Equipages, répetés par un nombre infini de peuples que la curiosité avoit amenés sur la côte. Mais les vents contraires ne permîrent pas aux Vaisseaux de transport d'avancer en haute mer & de s'éloigner des *Skaeren* ou côtes de Suéde. La flotte vint surgir à *Middelsten*, à peu de distance de Stockholm, où elle fut retenue de manière que les vivres commencèrent à lui manquer. Pour remédier à cet inconvénient le Roi fit expédier de son bord (1) une patente ou ordonnance à la Ville de Stockholm, pour que tous les habitans,

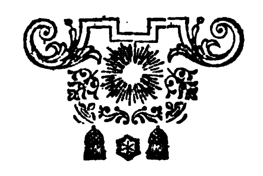
(1) Datée de la flotte à l'ancre à Middelsten, du 16. Juin 1636. Mss. de M. A.

sans aucune exception, eussent à fournir promtement, chacun suivant son pouvoir, tous les vivres nécessaires pour la subsistance des troupes, sans quoi elles couroient risque de périr de faim, ou du moins Sa Majesté se verroit obligée de les remettre à terre, ce qui ne pouvoit se faire sans une perte irréparable, & sans une honte éternelle pour la Nation.

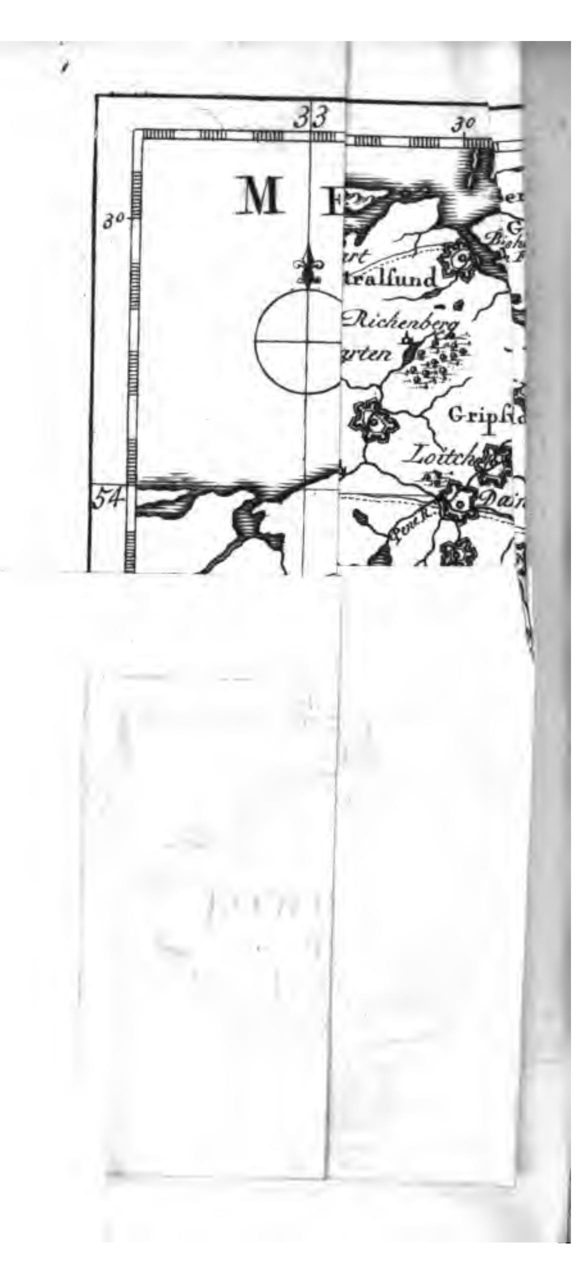
Ce dernier motif fit tant d'impression sur les esprits, que chacun s'exécuta de bon cœur, & les vivres arrivèrent en abondance à la flotte.

Le vent ayant changé quelques jours après, toute la flotte remit à la voile & vint mouiller (1) heureusement le 24. de Juin 1630. près de l'Ile de Ruden (2).

(1) Puffend. §. 25. Kevenh. p. 1305.
(2) Et non pas l'Ile de Rugen comme le dit le Dr. Harte. Mss. de M. A.






33
30
30
M
54
tralfund
Richenberg
rten
Grip
Loitch
Pene R.

LIVRE SIXIEME.

ARGUMENT.

Epoque remarquable de l'arrivée de Gustave-Adolphe sur les côtes de Poméranie. Piété de ce Héros. Entrevue avec le Duc de Poméranie. Discours qu'il lui tient. Il est reçu dans Stettin. Il fait fortifier la place. Traité entre le Roi & le Duc ratifié par les Etats du Pays. Lettre du Duc à l'Empereur. Manifeste de Gustave-Adolphe. Lettre de l'Empereur à ce Prince. Réponse du Roi à l'Empereur. Diéte de Ratisbonne. Les Electeurs de Saxe & de Brandebourg réfusent de s'y trouver. Opposition de ces deux Princes & de l'Electeur de Bavière aux desseins de l'Empereur. Intrigues à cette Diéte contre Wallenstein. L'Empereur sacrifie ce Général. Fermeté affectée de Wallenstein en apprenant sa déposition. Fin de la Diéte de Ratisbonne. Résolutions qui y fûrent prises contre le Roi de Suéde. Torquato-Conti Commandant l'armée Impériale en Poméranie, s'approche de Stettin & se rétire. Belle or-

donnance des troupes Suédoises. Prise de Damme, de Stargard & de Camin par le Roi de Suéde. Complot contre la vie de ce Héros, dont il n'échappe que par des miracles de valeur. Moine d'Amberg arrêté & convaincu d'avoir voulu tuer le Roi. Prise de Wolgast. Malheur arrivé à Pasewalck. Avanture extraordinaire arrivée à Robert Monro & à sept cens Ecossois qu'il commandoit. Réjouïssances de ceux de Stralsond à l'arrivée du Roi. Prise de Ribnitz & de Damengarten. Déclaration de ce Prince aux habitans de Mecklenbourg. Entreprise infructueuse de Torquato-Conti sur Stettin. Blocus de Colberg. Exploits de Baudissin. Phénomène extraordinaire apperçu en l'air à Stettin. Conférences entre des Officiers Impériaux & Suédois sur les quartiers d'hiver. Réponse remarquable de l'un des derniers. Combat près de Demmin, où Gustave-Adolphe défait les Impériaux commandés par le Duc Savelli. Rétraite de Torquato-Conti, qui quitte le Commandement & retourne en Italie. Son avarice & sa cruauté généralement attestée par tous les Ecrivains du tems. Le Comte de

Schaumbourg le remplace, & vient commander les Impériaux en Poméranie. Prise de Greiffenhagen par le Roi de Suède. Lettre de ce Monarque à son Chancelier. Les Impériaux abandonnent leurs rétranchemens de Gartz, après avoir mis le feu à la Ville & au ponts. Ils abandonnent & brûlent aussi Piritz. Trait d'humanité du Lieutenant-Colonel Funck. Ils perdent leurs bagages & leur butin près de Bahne. Baudissin fait massacrer tous les Croates. Cruautés horribles que les Impériaux commettent en Poméranie & en Brandebourg. Edit à ce sujet. Lettre du Comte de Schaumbourg au Généralissime. Voyage de l'Administrateur de Magdebourg en Suède. Il fait soulever la Ville & le Diocèse contre les Impériaux. Traité de ce peuple avec le Roi de Suède. Prise de Halle sur la Saale par l'Admistrateur. Il se retire en desordre à Magdebourg. François-Charles de Saxe-Lawenbourg leve des troupes pour le Roi de Suède, & s'empare de quelques places sur l'Elbe. Il surprend Ratzenbourg près de Lubeck. Il est battu & pris par le Comte de Pappenheim. Promesse singulière qu'il exige

de ce Général. Paroles remarquables du Comte de Tilly.

ON remarqua comme une chose singulière, que Gustave arriva avec sa flotte sur les côtes de Poméranie le même jour auquel deux cens ans auparavant la confession d'Augsbourg fut présentée à l'Empereur Charles-Quint. Les Protestans tirèrent un bon augure de cette circonstance, qui n'étoit au fond qu'un jeu du hazard.

L'Ile de Ruden, n'est qu'à trois petites lieuës au midi de celle du Rugen, vis-à-vis de l'embouchûre de la Péene à une lieue de l'île d'Usedom. Et ce fut dans la prémière que le Roi mit pied à terre. Il fut le prémier qui y aborda, s'étant élancé hors de la Chaloupe avant qu'aucun Officier de sa suite pût atteindre le rivage.

Le prémier soin de ce Héros (1) fut de se jetter à genoux, de remercier Dieu d'avoir conservé sa flotte & son armée dans ce trajet, & de le prier de répandre ses bénédictons sur ses desseins,

(1) Kevenh. *p.* 1306. Schefferi Mirab. Suec. Gent. *p.* 6.

feins, qui ne tendoient qu'au foulagement de fon Eglife, & à l'affranchir du joug où elle gémiffoit.

„ Seigneur, dit-il, Dieu Tout-Puis-„ fant, qui régis les cieux & la terre, „ la mer & les vents, comment pou-„ rai-je te remercier dignement, de „ ce que tu as daigné me préferver „ d'accident dans un fi dangéreux „ voyage? Hélas! Seigneur je te rends „ de très humbles actions de grace, & „ te prie du plus profond de mon „ cœur de benir cette entreprife, qui „ n'a été formée que pour ta gloire, „ pour la défenfe de ton Eglife, & la „ confolation des Fidéles. Tu connois „ Seigneur la pureté de mes inten-„ tions, toi qui fondes les cœurs & les „ reins; Qu'il te plaife donc, Seigneur, „ nous accorder un tems favorable, „ afin que mon armée que j'ai laiffée „ derrière moi, & que j'ai raffemblée „ de diverfes Nations puiffe bien-tôt „ travailler à la délivrance de ton peu-„ ple, & exécuter l'œuvre de ta vo-„ lonté. *Amen. Amen.*

Cette priére fut faite à haute voix, & avec tant de ferveur qu'elle tira des larmes des yeux de tous les affiftans. Le Roi, s'appercevant de leur émotion,

leur dit, *mes amis, ne pleurez pas, mais priez avec ferveur; plus il y a de prières, plus il y aura de victoires: en priant fréquemment on a vaincu à demi; & le meilleur Chrétien est toûjours le meilleur Soldat.*

Les devises des Drapeaux, & des Etendarts de ses troupes, étoient des sentences de morale. On lisoit sur les uns, *Si Deus pro nobis, quis contra nos.* Sur les autres, *Gustavus-Adolphus Rex Sueciæ, defensor fidei*, ou bien *Mars regit ensem, & Themis sceptrum* (1). La flotte ancra à l'embouchûre de la Péene. Le Roi se transporta dans l'isle de Rugen, où une partie de la flotte le suivit, pour prendre à bord un renfort de cinq mille hommes, qui lui étoient venus de Prusse. Il trouva que ses Officiers avoient fait quelques fortifications dans l'île, & que tout y étoit en bon état.

Le même jour il rejoignit sa flotte, résolu de s'emparer des îles d'Usedom,

(1) Le Régiment Finlandois de Denhoff avoit un étendart de Damas noir, où étoit représenté le Sacrifice d'Abraham, avec ces mots pour âme; *Ut Abraham vult immolare filium, pro rege sic nos parati sumus mori.* Arnalibæi, Arma Suec. p. 39.

& de Wollin. La prémière est formée d'un côté par la mer, de l'autre par la rivière de Péene, & par le *Grofs-Haff*, qui est une espece de lac formé des eaux de l'Oder, & qui communique à la mer par un Canal naturel nommé la *Swine*. L'île de Wollin n'est séparée de celle d'Usedom que par ce canal. Le Roi emporta ces deux îles sans presqu'aucune résistance, les Impériaux ayant abandonné successivement tous les postes à mesure que les Suédois s'avançoient, pillant, & mettant le feu dans tous les lieux qu'ils abandonnoient.

Par la prise de l'île d'Usedom, & par sa flotte, le Roi se trouva maître de l'embouchûre de l'Oder. C'étoit-là le Rubicon qu'il faloit passer, pour être engagé de manière à ne pouvoir plus reculer. Il faloit s'emparer de Stettin, Capitale du Duché de Poméranie, & la résidence du Prince, en faire une place d'armes, pour porter la guerre le long du fleuve jusqu'en Moravie, d'où l'on pouvoit ensuite menacer la Capitale de l'Empire. Mais il faloit auparavant passer sur le corps aux armées de Wallenstein & de Tilly. La difficulté étoit si grande, que je crois que le Héros Suédois y pensa mûrement; mais

bientôt, refléchissant que plus il y auroit d'obstacles, plus la gloire, qu'il acquerroit à les surmonter, seroit éclatante & durable, il s'écria sans doute comme César ; *le dez en est jetté* (1) ; *allons où la volonté des Dieux & l'injustice de nos ennemis nous appelle.*

Après la prise de l'île d'Usedom, Gustave fit embarquer un bon nombre de troupes sur le Haff, dans la vue de pénétrer jusqu'à Stettin par le fleuve. L'Oder prend sa source dans les montagnes de Moravie, à deux lieuës d'une petite Ville, qui porte le même nom. Il est grossi des eaux de près de trente rivières, dont les plus remarquables sont le *Katzbach*, le *Bober*, la *Schlave*, la *Warte*, la *Neisse*, & la *Blotnitza*. Il baigne les murs de plusieurs Villes en Silésie, telles que Ratibor, Oppeln, Brieg, Breslau, Glogau &c. d'où il entre dans la nouvelle marche de Brandebourg, arrose Landsberg, Francfort, Custrin, Briezen ; enfin, il baigne les murailles de Schwedt, dans la marche Uckeraine, entre de-là dans le Duché de Poméranie, y arrose Greifenhagen, Gartz, & enfin Stettin, d'où il entre

(1) *Eatur, quò deorum ostenta & inimicorum iniquitas vocat ; jacta esto alea.*

dans le Haff, & de-là dans la mer par trois embouchûres, qui forment autant de ports, celui de Divenow, celui de Péenemunde, & celui de la Swina.

Quant à la Ville de Stettin, elle est située par les 53. degrés 27. minutes de latitude, & 38. degrés 45. minutes de longitude. Vis-à-vis de cette Ville l'Oder se divise en quatre bras, qui prennent chacun un nom différent, & vont se perdre dans le Lac de Damm, d'où enfin elle se dégorge, comme nous avons déja dit dans le Haff. Sur chacun de ses différens bras de l'Oder, vis-à-vis de Stettin, il y a des ponts, dont quelques uns sont très beaux. Stettin, est, comme nous avons dit, la capitale de tout le Duché, ainsi que Stralsond est la capitale de la Principauté de Rugen. Il y a encore un autre Stettin en Poméranie, sur les frontières de Pologne, qu'il ne faut pas confondre avec celui dont nous parlons ici, qui est une Ville considérable & d'un grand commerce, à cause de la proximité de la mer, & de la commodité du fleuve.

Le Prince qui régnoit en Poméranie, lorsque les Suédois y abordèrent, se nommoit Bogislas XIV. il étoit âgé d'un peu plus de cinquante ans, & étoit

parvenu au Gouvernement en 1621. Il étoit marié depuis long-tems, mais sans aucune esperance, au tems dont nous parlons, d'avoir des Enfans. Il mourut sans postérité, & l'Empire consentit que ses Etats fûssent cédés à la Suéde, lorsqu'il fut question seize ans après de finir cette longue & sanglante guerre, que la Maison d'Autriche avoit faite à la Réligion, & à la liberté.

Le Roi de Suéde, ayant fait toutes ses dispositions pour attaquer Stettin, arriva par le Haff sous le canon de cette place, à la faveur d'un vent tel qu'il pouvoit souhaiter. Je ne dois pas omettre ici que plusieurs Historiens ont remarqué, que le jour que la flotte du Roi fit voile pour Stettin il faisoit une tempête extraordinaire à l'embouchûre de l'Oder, laquelle s'appaisa tout d'un coup lorsque cette flotte entra dans le fleuve. Ce qu'on attribue à la prière fervente que le Roi fit en cette occasion (1). Le Roi aborda heureusement

(1) Le Comte de Kevenhuller parle aussi de cette tempête, & remarque qu'elle s'appaisa d'abord après que le Roi eut fini sa priére, qu'il rapporte mot à mot. Voy. Ann. Ferdin. p. 1309.

avec sa flotte au pied des remparts. Aussitôt il fit sommer la Ville.

Le Commandant nommé Damis voulut d'abord faire le méchant, & envoya un tambour au Roi le menaçant de faire tirer sur ses troupes, & sur sa flottille.

Le Roi, qui savoit bien que Stettin n'étoit pas un lieu à soutenir un siége; ni le Duc, qui étoit dedans, en volonté de s'y exposer, fit dire au Colonel Damis, Damitz, ou Danitz selon quelques uns, qu'il le prioit de ne pas se fâcher, mais de venir lui parler lui-même, parce que Sa Majesté n'étoit point accoûtumée à s'expliquer par de tels Ambassadeurs avec un homme comme lui. A cette repartie toute la résolution de Damis s'évanouit. Il vint parler au Roi avec des Députés de la part du Duc, qui supplioient Sa Majesté de prendre une autre route, & d'épargner au Duc le malheur de se faire des affaires avec l'Empereur.

Le Roi répliqua, qu'il vouloit entrer & parler au Duc; qu'il étoit son ami, & ne venoit point comme ennemi; qu'il ne feroit aucun acte d'hostilité, à moins qu'on ne l'y forçât; mais qu'ils pouvoient juger par la manière dont il

avoit traité les Habitans de l'île d'Usedom, s'il ne valoit pas mieux l'avoir pour ami que les Impériaux ; que ces pauvres Habitans ne pouvoient se lasser d'admirer la bonne discipline de ses troupes, après avoir si long-tems gémi de l'insolence de celles de Wallenstein.

Enfin, le Duc prit le parti de venir lui-même parler au Roi. Après les premiers complimens, Gustave parla au Duc avec toute la dignité & la décence imaginable (1). „ Mon Cousin, lui „ dit-il, ne vous étonnez pas que je „ me sois approché de votre Capitale „ avec une armée: c'est un effet de la „ nécessité, & de l'insolence de l'en- „ nemi commun. Je n'ai rien à démê- „ ler avec l'Empire, ni avec le Duché „ de Poméranie. Je n'en veux qu'aux „ ennemis de l'Empire, qui ont sacca- „ gé cette Province. La misére des „ pauvres Habitans me perce le cœur: „ c'est ce que je puis vous protester „ avec vérité, je ne convoite pas les

(1) Cet entretien nous a été conservé par un des Députés-Commissaires du Duc qui y étoit présent, & qui en fit la rélation au Chanc. Oxenstierna le 9. de Septembre 1630. C'est le Sr. *Elias Pauli*, Syndic de la Ville de Stettin. MSS. d'Ark.

„ biens & les possessions d'autrui. Je „ ne cherche que la gloire du Tout- „ Puissant, la conservation de la vraie „ Réligion, la liberté de l'Empire Ger- „ manique, la tranquillité des consciences, „ la sûreté & l'encouragement du „ commerce, & le bien-être des Ha- „ bitans. En un mot, je ne désire „ qu'une paix ferme & solide. Si vous „ avez les mêmes intentions que moi, „ & le même amour du bien public, „ nous serons bientôt d'accord; & „ après cela, moyennant l'assistance de „ Dieu, je ne doute pas de la victoire. „ Reconnoissez la main de Dieu, qui „ m'a conduit, & m'a mis en posses- „ sion de la plus grande partie de la „ Poméranie, presque sans coup férir.

„ Quand la paix sera rétablie & l'en- „ nemi éloigné, vous recouvrerez le tout „ avec plus de facilité de ma part, que „ s'il étoit entre les mains d'un autre".

Puis, se tournant vers les Conseillers du Duc, & les Députés du Magistrat qui représentoient le Peuple, il leur dit, „ Pesez bien l'avis que vous vou- „ lez & devez donner à votre Duc „ dans cette importante affaire. Plus il „ y aura de sagesse dans vos conseils,

„ plus vous & votre postérité, vous en
„ aurez d'honneur & d'avantage. Je
„ ne demande pas ce qui vous appar-
„ tient. Je ne veux faire aucun mal à
„ votre Ville. Vous n'avez qu'à jouïr
„ à la bonne heure de votre ancienne
„ liberté & prospérité; vous n'êtes pas
„ nés pour l'esclavage. Pourquoi ne
„ voudriez pas secouer le joug qui vous
„ accable? Vous savez que Stralsond
„ m'a reconnu pour son défenseur. Que
„ croyez-vous que deviendra votre Pa-
„ trie, si l'Empereur se saisit de votre
„ Ville? Voulez-vous que votre Pays
„ soit le théatre de la guerre? Préten-
„ dez-vous arrêter le cours de mes vi-
„ ctoires? Je ne saurois m'imaginer
„ que vous ayez de telles pensées. Pre-
„ nez donc votre parti; l'affaire presse.
„ Le soleil va tantôt se coucher & dis-
„ paroître; & je ne suis point accou-
„ tumé à poser des sentinelles sur les
„ remparts dans les ténébres de la nuit.
„ Dépêchez donc, & ne me forcez pas
„ à recourir à des moyens plus éfica-
„ ces, si mes paroles ne peuvent vous
„ persuader".

Dans un instant, le Duc se represen-
ta tout ce que sa situation avoit de dan-

géreux & de critique; d'un côté, le Roi de Suéde armé & aux portes de sa Capitale; de l'autre la puissance de l'Empereur, le bonheur de ses armes, ses ressources, la capacité de ses Généraux, le nombre & la valeur de ses troupes, les revers de l'Electeur Palatin & de ses Généraux, ceux du Roi de Dannemark, la collusion des Electeurs de Saxe & de Brandebourg, ou du moins l'ambition de celui-là, qui tâchoit de s'agrandir aux dépens de la Réligion, & la foiblesse de celui-ci; tant de Princes dépouillés & proscrits, le triste sort des Ducs de Mecklenbourg ses voisins; exemples, qui le frappoient d'autant plus qu'il les avoit sous les yeux. Tout cela lui fit prendre le parti de remontrer doucement au Roi le danger qu'il couroit de se perdre, s'il le recevoit dans Stettin. *Faudra-t-il qu'à l'âge où je suis je m'expose à me voir proscrit, mon Pays ravagé & donné à un autre, & cette Ville même, où Votre Majesté veut entrer, peut-être détruite de fond en comble?*

Le Roi le rassûra par les raisons les plus fortes, & les plus capables de calmer ses craintes. Ensuite, il ajoûta avec vivacité; *Dépêchons, dépêchons, mon Cousin; ceci demande de la promtitude, &*

croyez-moi; tous les temporiſeurs (1) *ne ſont pas des Fabius.*

Le Duc ſe voyant preſſé de la ſorte conſentit à tout par ces trois mots Allemands, *Nun in* (2) *Gottes Namen! Et bien ſoit, à la garde de Dieu*; & les portes de la Ville fûrent ouvertes au Roi & à ſes troupes. Il y entra un Samedi dixiéme de Juillet à la tête de quelques Compagnies de Soldats. Il travailla une partie de la nuit à régler tout avec le Duc & le Magiſtrat; après quoi il ſe retira ſur le Vaiſſeau qu'il montoit en arrivant, & y paſſa le reſte de la nuit, diſant qu'un Général ne devoit pas coucher dans une Ville, tandis que ſon armée étoit à bord.

Le lendemain Dimanche & onzième du même mois, il rentra dans Stettin, & vit défiler le reſte des troupes deſtinées à former la Garniſon de la Ville. Il ne choiſit pour cela que des (3) Sué-

(1) *Neque omnem cunctatorem Fabium eſſe dixit.*

(2) Ces mots ſont rapportés dans Chemnitz, Kevenhuller & Mikrœlius Hiſtorien Poméranien cité par M. le P. Bœhm.

(3) Mſſ. de M. Ark. Le Dr. Harte prétend qu'il n'y mit que des Anglois & des Ecoſſois. C'eſt une vanité nationale; ſon ouvrage en eſt rempli jusqu'au dégoût. C'eſt tou-

dois naturels ; & ce ne fut aussi qu'à eux qu'il confia le travail des fortifications qu'il projetta, & qu'il fit tracer aussitôt, pour mettre Stettin en état de ne rien craindre de la part des Impériaux, & de lui servir de dépôt pour la suite de ses entreprises.

L'Auteur, que nous avons cité ci-dessus, & qui étoit lui-même Membre du Magistrat de Stettin, assûre que dans l'espace de quatre jours cette grande Ville fut mise en état de défense. J'imagine qu'il ne parle que de la Fortification passagère, que l'approche des Impériaux rendit nécessaire, en attendant qu'on pût travailler plus solidement. En effet, les Impériaux avoient rassemblé des troupes du Marquisat de Brandebourg, de la Bohême, de la Lusace, & s'avançoient à grandes journées, pour empêcher Gustave de s'affermir en Poméranie. Ils étoient même déja arrivés à Gartz le méme jour que le Roi entra dans Stettin. Sa célérité rendit leurs efforts inutiles : & le Duc de Poméranie jugeant par-là de la supériorité des talens de Gustave, ne balança pas de

jours les Anglois & les Ecossois, qui ont tout fait. A peine est-il question des Suédois.

faire avec lui un traité d'alliance offensive & défensive. Cependant il écrivit à l'Empereur pour se justifier d'avoir reçu le Roi de Suéde & ses troupes dans sa Capitale (1).

„ Il est, dit il, inutile que je renou-
„ velle à Votre Majesté Impériale, les
„ plaintes que j'ai si souvent portées
„ inutilement aux piés de son Trône,
„ touchant les vexations que les pau-
„ vres peuples de mon Duché ont
„ souffertes, tant des Garnisons que des
„ quartiers d'hiver, qu'il a falu donner
„ aux troupes de Votre Majesté Im-
„ périale, la misére, la désolation &
„ le desespoir, où elles ont reduit ces
„ malheureux habitans. . . . .
„ Les choses en étoient-là, lorsque le Sé-
„ rénissime & très puissant Prince Gusta-
„ ve-Adolphe Roi de Suéde, des Goths
„ & des Wandales, a débarqué dans ce
„ mien Pays à la tête d'une puissante ar-
„ mée. Ceux qui étoient destinés à le dé-
„ fendre de Votre part, se sont aussi-tôt
„ emparés de toutes les armes de nos
„ sujets & Soldats, sous prétexte de
„ mieux pourvoir à cette défense; mais

(1) Sa Lettre Apologétique se trouve tout au long dans Londorp. Dess. Heil. Rom. Reich Standl. I. Buch. *p.* 79.

„ en effet pour les mettre hors d'état
„ de s'oppoſer aux pillages qu'ils mé-
„ ditoient, & qu'ils ont exécutés. Ce-
„ pendant ſa *dignité Royale de Suède*
„ s'eſt avancée, a occupé le port de
„ Pennamunde, l'île & tout le pays
„ d'Uſedom, & la Ville de ce nom
„ bien garnie de remparts & de mu-
„ railles, le Werder de Wollin, les
„ ports de Swine & de Diwenau, la
„ Ville de Wollin, de même que tous
„ les forts & redoutes élevées avec
„ tant de peine & de fraix, & qui
„ étoient les boulevards de notre Vil-
„ le de Stettin. Or ceux qui devoient
„ défendre ces poſtes, n'ont pas mê-
„ me oppoſé la moindre réſiſtance à
„ l'ennemi, qui ſe ſeroit trouvé bien
„ embaraſſé, ſi l'on s'étoit oppoſé à
„ lui avec quelque vigueur, du moins
„ n'auroit-il pas fait des progrès ſi ra-
„ pides.

„ Mais ces prétendus défenſeurs ne
„ s'en ſont pas tenus-là; ils ont pillé,
„ ſaccagé ou brûlé tout ce qu'ils n'ont
„ pu ou voulu défendre, & ont tourné
„ contre les pauvres habitans des lieux
„ qu'ils abandonnoient les armes, qu'ils
„ auroient dû employer pour repouſſer
„ l'ennemi. En un mot, ils ont exercé

„ des cruautés inouïes dans un Pays
„ ami, telles que j'ai horreur de les dé-
„ crire; mais dont il exiſte des procès
„ verbaux en bonnes formes. Ils ſe
„ ſont emparés du Château & de la pe-
„ tite Ville d'Uckermunde, en ont
„ chaſſé notre Garniſon Ducale contre
„ tous les pactes & conventions, ont
„ enſuite abandonné la Ville & le Châ-
„ teau après les avoir pillés, & les ont
„ laiſſés ſans défenſe. A Wollin ils
„ n'ont pas épargné le Palais deſtiné
„ aux Princeſſes Douarières de notre
„ Maiſon. Ils l'ont pillé, & ont tenté
„ de le reduire en cendres.

„ Après cela ſa dignité Royale de
„ Suéde a profité de toutes ces mau-
„ vaiſes manœuvres, & voyant que
„ votre Feld-Maréchal le Sr. *Torquato*
„ *de Comitibus* (1). ſe retiroit dans la
„ Po-

(1) C'eſt ainſi qu'il eſt nommé dans la Lettre, dont nous donnons ici la traduction en abregé. Le P. Bougeant l'appelle *Torquato Conti*, & M. Harte *Torquato di Conti*; & c'eſt ſans doute ſon vrai nom qu'il Latiniſoit en en faiſant *Torquato* ou *Torquatus de Comitibus*. Le P. Barre dit qu'il s'appelloit ſimplement *Torquato*, mais qu'ayant été fait Comte par l'Empereur, il joignit à ſon nom celui *de Comitibus* ou *di Conti*. Le Comte de Kevenhul-

„ Poméranie antérieure, il a fait rem-
„ barquer ses troupes, & est venu par
„ un vent si favorable, qu'il a fait six
„ mille (1) en deux heures. Il a paru
„ tout d'un coup devant Stettin, & l'a
„ bloqué en un moment de tous les cô-
„ tés, s'approchant inopinément jus-
„ ques sous l'artillerie de la Ville, de
„ sorte qu'il n'y a pas eu moyen de se
„ défendre, encore moins d'envoyer
„ demander du secours à l'armée de
„ Votre Majesté Impériale.

„ J'espere de l'équité de Votre Ma-
„ jesté Impériale & des Lumières du
„ Collége Electoral, qu'on ne m'impu-
„ tera point une fatalité que je n'ai pu
„ prévoir ni éviter; & que personne
„ n'en prendra occasion de douter de
„ ma fidélité envers Votre Majesté &
„ le St. Empire, fidélité dont j'ai donné
„ tant de preuves, malgré les mauvais
„ procédés qu'on a eus avec moi, procé-
„ dés si contraires aux Constitutions de
„ l'Empire & nommément à la Loi du

ler l'appelle *Tarquato-Conti* comme le P. Bougeant, & ajoûte le Soldat Allemand l'appelloit *Quate Contor*. Ann. Ferd. *p.* 1226.

(1) Nous entendons toûjours le mille Germanique, qui fait deux lieuës Parisiennes ou deux petites heures de chemin.

„ repos public ou paix profane, &c.

Quoique pût dire le Duc de Poméranie, l'Empereur & son Conseil ne laisserent pas de croire, que l'admission du Roi de Suéde à Stettin & le traité fait avec lui ne fussent des choses déja concertées, dès avant le départ de ce Monarque pour l'Allemagne: & l'Empereur fut si irrité, qu'il commanda à ses Généraux d'ordonner à ses troupes de ne point faire de quartier aux Soldats du Duc de Poméranie. Cela donna lieu à divers meurtres commis de sang-froid, qui fûrent vangés par les Suédois sur les Impériaux, à qui ils réfusèrent de faire quartier, jusqu'à ce qu'ils fissent meilleure guerre, & traitassent les Poméraniens sur le même pied que les Suédois.

Le Colonel Hatzfeld écrivit dans ce tems-là au Magistrat & à la Ville de Stettin une lettre des plus menaçantes, lui réprochant d'avoir reçu dans leurs murs un Prince déclaré ennemi de l'Empire, de lui avoir accordé une somme considérable pour la défense d'une place, qu'il n'appartenoit qu'à l'Empire de défendre, que l'Empereur avoit chargé le Duc par divers rescrits de maintenir & défendre cet important passage sur

l'Oder: que le Duc avoit toûjours répondu que son intention étoit, que sa Ville de Stettin fut conservée à l'Empereur, à l'Empire & au Cercle de la Haute-Saxe, par tous les moyens imaginables; & que les troupes Impériales y pussent passer & repasser librement. Que leur conduite étoit des plus criminelles, & qu'il les regardoit comme coupables de trahison & d'infidélité envers l'Empire. Au reste le traité que le Roi, avoit conclu avec le Duc fait une circonstance si intéressante dans l'Histoire du Grand Gustave, que nous ne pouvons nous dispenser de l'exposer, au moins en abregé, aux yeux du Lecteur.

Nous Gustave-Adolphe Roi de Suéde &c. & Nous Bogislas Duc de Poméranie.

A tous ceux qui les présentes verront, Salut.

L'oppréssion inouie dans laquelle le Duc de Poméranie, ses sujets & Etats ont gémi pendant neuf ans, Nous a d'autant plus touché, Nous Gustave-Adolphe, que non seulement nous faisons profession de la même Réligion, mais qu'aussi il y a eu de tout tems commerce, amitié & liaison entre la Cou-

ronne de Suéde & le Duché de Poméranie, & en particulier un traité d'amitié conclu en 1570. à Stettin entre la dite Couronne & ledit Duché. C'eſt ce qui nous a obligé à venir au ſecours de ce pays opprimé contre toute ſorte de raiſon, ſans en être même requis par notre cher Couſin & Oncle le Duc règnant de Poméranie; mais y étant uniquement mû par notre compaſſion naturelle, & divers grands intérêts concernant la liberté de la Mer Baltique, le maintien de la Réligion Proteſtante, & la ſûreté des principaux Etats du Nord.

D'autre part, Nous Bogiſlas Duc de Stettin-Poméranie, nous voyant abandonné de tout ſecours & protection humaine, hors d'état de réſiſter à une puiſſance ſupérieure, & nos ſujets deſarmés par ceux qui s'étoient chargés de les défendre, & dont ils n'ont éprouvé que la tyrannie la plus horrible pendant l'eſpace de trois ans, nous nous ſommes déterminé à traiter avec ſa dignité Royale de Suéde, avec d'autant moins de difficulté qu'Elle ne déſire que le bien & l'avantage de nos Sujets & Vaſſaux, & la gloire de Dieu. Nous avons donc conclu & arrêté avec Elle un traité de la manière ſuivante.

1°. Nous nous sommes promis mutuellement, pour nous & pour nos pays, de vivre dans une amitié & confiance réciproque, de ne rien faire qui puisse nous porter préjudice, de nous maintenir réciproquement dans nos Droits, libertés & prérogatives, de joindre nos forces pour nous défendre contre toute violence injuste, de ne nous abandonner l'un l'autre en aucune manière, de ne jamais user de supercherie; mais d'agir mutuellement de la meilleure foi pour le bien & l'avantage l'un de l'autre, de laisser une entière liberté de Commerce entre la Poméranie & la Suéde, & de l'encourager par toute sorte de moyens: de sorte que l'union des deux Etats soit perpétuelle & à jamais.

2°. Ce renouvellement d'union & d'alliance n'aura pour objet qu'une défense mutuelle contre toute violence injuste; à moins que la nécessité n'obligeât les deux Contractans à prendre d'autres mesures, auquel cas ils s'assisteront l'un l'autre de toutes leurs forces.

3°. Il s'ensuit de-là que cette alliance n'est point contre la Majesté de l'Empereur & l'Empire; mais plûtôt

pour conserver & maintenir le dit Empire dans son ancienne forme de Gouvernement, & de défendre la liberté & la tranquilité publique, contre tout perturbateur & violateur de la loi du repos public: de sorte que Nous Bogislas Duc de Stettin-Poméranie, nous n'entendons point par-là rompre le nœud féodal, qui nous lie à l'Empereur & à l'Empire, mais au contraire nous restons attachés Nous & nos Sujets & Vassaux aux loix & constitutions de l'Empire, & à l'incorporation au Cercle de Basse-Saxe, & soumis à ses Statuts & Loix particulières.

4°. Cette alliance n'ayant pour but, que de délivrer nos sujets des cruelles persécutions, qu'ils ont souffertes pendant trois ans, contre la teneur des Loix de l'Empire & des Cercles, des capitulations si solemnellement jurées, pour rétablir les Etats de Poméranie dans leur prémière condition, nous sommes convenus de concourir réciproquement à cette fin, & d'employer toutes nos forces pour y parvenir.

5°. Toutes les places & contrées occupées présentement par le Roi de Suéde en Poméranie, & celles qu'il pourra encore y conquérir, seront rémises fi-

délement au Duc Bogiſlas de Poméranie avec les Droits & Régales dont il a joui auparavant, ſans aucune prétention de fraix de guerre ou autre; de façon pourtant que le Duc de Poméranie n'en pourra rien aliéner particuliérement de ce qui appartient à la Principauté de Rugen; & y mettra des Officiers qui favoriſent les Commiſſaires Suédois en tout ce qui regardera la défenſe du pays; & quant à la Ville de Stralſond, elle ſera maintenue dans ſes priviléges & dans l'alliance particulière, qu'elle a avec Sa Dignité Royale.

6°. Le Chapitre de Camin ſera pareillement maintenu, dans ſon Droit d'Election d'un Evêque, ou d'un Coadjuteur.

7°. Aucune des deux parties Contractantes ne pourra s'écarter de cette alliance, qu'au ſu & du conſentement de l'autre: encore moins Nous Duc de Poméranie pourrons-nous entrer dans aucun traité ou alliance contraire à cette alliance défenſive. Pareillement ſi le Roi de Suéde entre dans quelque négociation avantageuſe à Nous & à notre pays, il aura ſoin de nous le communiquer, & de ne nous en point exclure.

8°. Toute Puiſſance Chrétienne pourra prendre part au préſent traité, pourvu que ce ſoit ſans préjudice des pays des deux Parties Contractantes.

9°. Nous promettons, Nous Duc de Poméranie de n'entrer dans aucune confédération, ſans le conſentement de Sa Dignité Royale.

10°. Et Nous Roi de Suéde Nous nous engageons à défendre de toutes nos forces le Duc de Poméranie, ſes Pays & ſujets, au cas que, pour l'amour du préſent traité, on voulût leur faire la guerre, ou les troubler en quelqu'autre façon.

11°. Le privilége de Naturaliſation, ſera accordé aux ſujets reſpectifs de Suéde & de Poméranie, pour en jouir les uns dans le pays des autres.

12°. La Monnoie de Suéde aura cours en Poméranie, & celle de Poméranie en Suéde.

13°. S'il ſurvient quelque différend entre Sa Dignité Royale & le Duc de Poméranie, ou entre les ſujets de l'un & de l'autre, on n'aura jamais recours aux armes; mais on ſe réglera ſur ce qui eſt ſpécifié dans le traité de Stettin de 1570. ou l'on s'en rapportera à des

arbitres,

arbitres, qui feront choisis, ou par élection ou par le sort.

Enfin Nous Roi de Suéde, Nous nous sommes reservés, qu'en cas de mort sans postérité masculine, de la part du Duc de Poméranie, de pouvoir retenir en sequestre, & sous notre garde & protection particulière, & sous celle de nos Successeurs à la Couronne de Suéde, tout le Duché & Pays de Poméranie, jusqu'à ce que l'Electeur de Brandebourg, en qualité d'héritier éventuel (1) ait approuvé & ratifié le présent traité d'alliance; ou (en cas qu'on lui disputât cette succession) jusqu'à un entière décision de Différend.

Le tout arrêté conclu & réglé loyalement, & chrétiennement, sans aucun dessein de surprise ou de finesse (2).

Le traité fut ensuite signé & ratifié par les Etats de ce Duché: mais la clause, touchant l'Electeur de Brandebourg, fit naître dans la suite beaucoup de difficultés, & de contestations entre la Suéde & la Maison de Brandebourg,

(1) Cette ratification étoit nécessaire, à cause de l'expectative que l'Electeur avoit sur le Duché de Poméranie, en vertu des pactes de confraternité, faits entre les deux Maisons.

(2) Kevenhuller. Ann. Ferd. *p.* 1318 *& suiv.*

car, le Duc de Poméranie étant mort sept ans après la conclusion de ce traité, les Suédois ne voulûrent point lâcher prise, s'appuyant sur la clause en question.

Cependant l'armée du Roi de Suéde grossissoit tous les jours. Les Soldats & les Officiers échapés des défaites de Mansfeld, de l'Administrateur de Halberstadt, du Roi de Dannemark venoient en foule se ranger sous ses Drapeaux. Il continuoit ses progrès en Poméranie, & cependant il étoit attentif aux mouvemens que produiroit son arrivée en Allemagne, afin de régler sa conduite sur les dispositions de ceux que cette démarche devoit naturellement intéresser. En attendant, il fit répandre un Manifeste (1) où Déduction des motifs, qui l'avoient obligé d'entrer à main armée sur les terres de l'Empire. Cet écrit commence ainsi:

„ C'est un ancien proverbe, que

(1) Voy. Londorp. l. c. p. 73. Ce Manifeste avoit été déja préparé en Suéde. Adler Salvius le composa sous les yeux du Roi dans la rade d'Elfsnaben à bord du Vaisseau, où étoit ce Monarque. C'est ce qui paroît par une Lettre du même Salvius au Chancelier Oxenstierna, datée de Naumbourg en Saxe le ... May 1632. rapportée dans Palmskiold.

„ personne ne peut vivre en paix,
„ qu'autant que son voisin le veut bien:
„ Sa Majesté le Roi de Suéde n'a
„ que trop éprouvé à son préjudice la
„ vérité de ce proverbe.

Après ce préambule, le Roi continue en disant, „ que ses grandes con-
„ quêtes en Moscovie & en Pologne
„ lui avoient acquis assez de lauriers,
„ sans qu'il eût besoin d'en chercher de
„ nouveaux en Allemagne; ayant rem-
„ pli non seulement tout le Nord, mais
„ aussi toute l'Europe de la réputation
„ de ses armes.

„ Qu'il n'est pas si ennemi de son
„ repos, ni si téméraire que de passer
„ la mer, pour se mesurer avec une
„ puissance si vaste & si triomphan-
„ te, sans y avoir été contraint par des
„ raisons indispensables. Que son Ro-
„ yaume est assez étendu, & assez abon-
„ dant dans les besoins, & même dans
„ les commodités de la vie, pour que Sa
„ Majesté n'ait pas lieu d'envier le
„ bien d'autrui: que si l'Empereur avoit
„ pris avec lui des manières plus amia-
„ bles, il n'auroit jamais commencé
„ une rupture; mais qu'ayant été of-
„ fensé sans offenser, & provoqué sans
„ aucun sujet, & en diverses maniè-

„ res, il ſe voyoit obligé de rentrer
„ dans des fatigues, des peines & des
„ travaux dont il ſe ſeroit bien paſſé,
„ & qu'il continuoit à ſe donner pour
„ l'amour du bien public, ſacrifiant ſes
„ tréſors, ſon repos, ſon ſang & ſa vie
„ à ce ſeul objet. De ſorte que ſes pro-
„ pres intérêts, & ceux de ſes alliés le
„ forçoient à ſe procurer les armes à
„ la main la ſatisfaction qu'il n'avoit
„ pu obtenir, malgré les inſtances réï-
„ térées qu'il avoit faites pour cela.

„ Qu'on défie la partie adverſe de
„ pouvoir pallier, ou donner quelque
„ couleur aux faits ſuivans.

1°. „ Que les Lettres du Roi au Prin-
„ ce de Tranſilvanie ont été intercep-
„ tées en pleine paix, ouvertes & lues
„ ſous les yeux de l'Empereur, ſans que
„ Sa Majeſté Suédoiſe en ait pu avoir
„ raiſon.

2°. „ Qu'on avoit arboré l'aigle Im-
„ périale contre Elle plus d'une fois en
„ Pruſſe en faveur des Polonois, ſous
„ le Duc de Holſtein & ſous Arnheim;
„ & que, ſans aucun ſujet, on avoit fait
„ défenſe à tous les Allemands de ſer-
„ vir Sa dite Majeſté, & de lui four-
„ nir aucun ſecours de vivres ou autres.

3°. „ Que l'Empereur avoit fomen-

„ té la guerre entre le Roi & la Polo-
„ gne, & empêché les Polonois, par
„ ses insinuations & ses promesses, de
„ vouloir entendre à aucun traité.

4°. „ Que ses Cousins les Ducs de
„ Mecklenbourg avoient été dépossé-
„ dés de leurs Etats, sans aucune for-
„ me de procès, contre toute justice,
„ & par la seule violence; & que les
„ dits Etats avoient été donnés à Wal-
„ lenstein, qui n'y avoit aucun droit,
„ ni prétention.

5°. „ Que l'Empereur avoit tâché
„ de se rendre maître de la Mer Balti-
„ que; que dans cette vue, il avoit oc-
„ cupé plusieurs ports & havres en
„ Basse-Saxe, & en Poméranie, équi-
„ pé nombre de Vaisseaux, dispofé de
„ l'Amirauté sur la dite mer, par consé-
„ quent usurpé ce qui appartient de tou-
„ te ancienneté aux Rois de Suéde; &
„ jetté par-là de justes craintes dans
„ l'esprit de tous ses voisins; leur don-
„ nant lieu de soupçonner par toutes
„ ces démarches, & par les procédés
„ violens qu'il a eus dans l'Empire,
„ qu'il visoit à la Monarchie Univer-
„ selle.

6°. „ Que les sujets du Roi avoient
„ été violentés par les Impériaux en

„ divers havres, leurs Navires arrêtés, „ leurs Marchandises confisquées, & „ le Commerce presqu'interdit aux „ Suédois dans l'Empire.

7°. „ Que la Ville de Stralsond n'avoit „ été assiégée pour aucun autre sujet, „ que pour servir de retraite & d'en„ trepôt à des pirates & écumeurs de „ la Mer Baltique : que le Roi, ayant „ été requis de la sécourir, n'avoit „ pu s'en dispenser, tant par intérêt „ d'état, qu'en vertu des alliances de la „ Couronne de Suéde avec les Villes „ Hanséatiques.

8°. „ Que les courses des Impériaux „ sur la Mer Baltique, à la faveur des „ Vaisseaux Polonois, & autres pris „ ou construits à Wismar & autres „ ports voisins, l'avoient obligé d'équi„ per à grands frais une puissante flot„ te, pour nettoyer la dite mer, & ré„ tablir la liberté du Commerce.

9°. „ Que les Députés du Roi en„ voyés à Lubeck, pour assister au „ traité projetté entre l'Empereur & „ le Roi de Dannemark, pour procu„ rer quelque relâche à la Ville de Stral„ sond, & demander au nom de Sa „ Majesté une juste réparation des torts „ & dommages qu'il avoit soufferts,

„ avoient été rebutés & renvoyés hon-
„ teusement contre le droit des gens,
„ avec défense de mettre le pied dans
„ l'Empire, sans avoir pu être ouïs,
„ ni de vive voix, ni par écrit.

10°. „ Que, sous prétexte de châtier
„ quelques prétendus rebelles, & de
„ révendiquer les biens d'Eglise, tous
„ les Etats & Princes de l'Empire ses
„ alliés avoient été opprimés, & mis
„ sous le joug de la Maison d'Autri-
„ che.

11°. „ Que les voies de conciliation
„ acceptées par le Roi, sous l'entremi-
„ se & médiation du Roi de Danne-
„ mark, & du Collége Electoral, &
„ les propositions d'accommodement,
„ faites aux conférences de Dantzig,
„ avoient été rejettées par l'Empereur,
„ de sorte qu'il ne restoit plus au Roi
„ que la voie des armes, pour se procu-
„ rer la satisfaction qui lui étoit due,
„ & pour prévenir sa ruine, & celle de
„ ses alliés ".

Ce Manifeste (r) dont nous n'avons extrait que les principaux points renferme, me semble, une déclaration de

(r) Puffend. Kevenh. Vitt. Siri. Journal d'Oxenst. Ricci. de Bellis Germ. Regist. du Sénat p. 336.

guerre assez intelligible. Cependant l'Empereur, feignant de n'y pas voir cette déclaration, écrivit au Roi une Lettre, où, ne lui donnant que le titre de Prince, il lui reproche d'être entré en armes sur les terres de l'Empire, sans avoir fait précéder son invasion d'aucune déclaration de guerre, contre la coûtume des Nations policées, & les régles du droit des gens: que les griefs qu'il pouvoit alléguer n'étoient pas de nature à allumer une guerre, & qu'on voyoit bien qu'il cherchoit des prétextes pour satisfaire son ambition: que, depuis l'avénement de Sa Majesté Impériale au Trône de l'Empire, Elle ne se rappelloit pas d'avoir rien fait, qui pût lui en fournir un juste sujet: qu'au contraire, Elle avoit toûjours entretenu la bonne amitié avec lui & le Royaume de Suéde. Enfin, l'Empereur l'accuse de s'ingérer dans des affaires, qui ne regardoient que le Corps Germanique & son Chef: Il lui ordonne de rénoncer à son entreprise téméraire, de vuider au plûtôt les terres de l'Empire, ou qu'autrement il enverra contre lui toutes ses troupes.

Cette Lettre étoit datée de Ratisbonne du 18. d'Août 1630. Il paroît par

la réponse du Roi, qu'il ne la reçut que le 6. Octobre à Ribnitz, petite Ville du Mecklenbourg, sur les frontières de Poméranie à quatre ou cinq milles de Stralsond, où l'armée Suédoise étoit alors campée. Le Roi prit la lettre de l'Empereur des mains du Gentilhomme, qui la lui avoit apportée, & dit à celui-ci: *Vous pouvez-vous en retourner à la garde de Dieu: Je ne manquerai pas de faire réponse à l'Empereur, dès que je serai guéri d'une blessure qu'un aigle m'a fait au bras* (1), voulant faire entendre par-là, dit-on, qu'il répondroit quand il se feroit vangé des torts qu'on lui avoit faits.

Le Roi rendant à l'Empereur fierté pour fierté, lui répondit d'une maniére qui choqua fort l'orgueil Autrichien. Sa réponse commença ainsi.

(1) Je mets ici ces paroles du Roi au Courier de l'Empereur, parcequ'elles sont rapportées par la plûpart des Historiens; mais l'explication qu'ils en donnent ne me paroît pas fondée, puisqu'il est certain que le Roi répondit bien-tôt après. Je ne saurois bien déterminer le jour, parce que la réponse est sans date. M. Arkenholtz dit, qu'elle fut faite à Stralsond. Voy. dans Londorp cette réponse tout au long. P. 83. Kevenh. p. 1163. 1166. & 1331.

Sérénissime & Très-Puissant Empereur, NOTRE CHER ONCLE ET AMI,

Nous avons reçu la Lettre de Votre *Dilection*, en date du 18. d'Août &c.

Pour sentir tout ce que ce début à de fier, il faut savoir que l'Empereur ne donne aux Electeurs séculiers que le tître de Neveux, & celui d'Oncles aux Electeurs Ecclésiastiques, tandis que tous les Rois leur donnent celui de Frères; & que les Electeurs écrivant à l'Empereur, ne l'appellent que *Très Sérénissime*, *Très Puissant*, *Très Gracieux*, *Sacrée Majesté &c.* Enfin, l'Empereur ne leur donne dans le cours de la lettre que le tître de Dilection, sans en excepter ceux des Electeurs qui sont Rois.

Au reste, comme la réponse du Roi de Suéde ne contient guère qu'une répetion des griefs, déja exposés dans son Manifeste, nous ne rapporterons que ce qu'il dit à l'ordre que l'Empereur lui donnoit de sortir des terres de l'Empire, au reproche de ne lui avoir fait aucune déclaration de guerre, & de se mêler de ce qui ne regardoit que l'Empereur & le Corps Germanique.

„ De quel droit, dit-il, & sous quel „ prétexte exige-t-on de nous une dé-

„ claration de guerre, par la bouche
„ d'un Héraut & d'une manière solem-
„ nelle? Est-ce Nous qui commençons
„ la guerre, & n'est ce pas plûtôt Vo-
„ tre Dilection qui l'a commencée, &
„ qui la poursuit? Celui qui ne fait
„ que se défendre est-il obligé à tou-
„ tes ces cérémonies. D'ailleurs n'a-
„ vons-nous pas déclaré dans plusieurs
„ Lettres au Collége Electoral, que
„ Nous étions forcés de porter la guer-
„ re en Allemagne, à cause des pro-
„ cédés de Votre Dilection, envers
„ Nous & nos Alliés? N'avons-nous
„ pas fait faire par des Députés la mê-
„ me déclaration aux *Généraux de Vo-*
„ *tre Dilection*, si l'on ne prenoit le
„ parti de redresser les Griefs, dont
„ nous avions à nous plaindre, & de
„ satisfaire à notre dignité, & à notre
„ honneur?

„ Votre Dilection nous pardonnera,
„ si nous ne nous conformons pas à ses
„ desirs, & si nous lui déclarons que
„ nous sommes résolus à ne pas quitter
„ les armes, que nous avons actuelle-
„ ment à la main, qu'on ne nous don-
„ ne auparavant la satisfaction qui
„ nous est due, & des sûretés suffisan-
„ tes pour l'avenir.

„ Les choses en sont venuës trop „ loin, il n'y a plus moyen de ré„ culer, & Nous sommes résolus de „ poursuivre notre projet, dont le suc„ cès dépend de la volonté de Dieu, „ & nous l'attendrons avec patience.

„ Si cependant Votre Dilection vou„ loit sincérement faire aborder au port „ si désiré de la paix le Vaisseau de „ la Chrétienté, si long-tems battu des „ flots de la guerre, Elle nous trouve„ roit toûjours disposé à entrer dans „ des vues si salutaires.

„ Pour cet effet que Votre Dilection „ commence par rétablir dans leurs „ droits & possessions nos Neveux, „ Oncles & Cousins, les Princes, Etats „ & Villes de l'Empire: qu'elle retire „ tous les Vaisseaux armés par ses or„ dres sur les côtes de la Mer Balti„ que, dont la protection n'appartient „ qu'à nous seul, lesquels armemens „ nous sont justement suspects pour „ des raisons très importantes: qu'Elle „ nous fasse satisfaction de tant d'inju„ res que nous avons reçues d'Elle, ou „ de ses Ministres & Généraux; qu'el„ le nous rembourse tous les fraix con„ sidérables, où Elle nous a constitué „ pour notre défense. A moins de ce-

„ la, que le ſort des armes en décide.
„ Mais ſoit que Dieu juge à propos de
„ nous donner paix ou guerre, Nous
„ proteſtons que nous ne *couvons* au-
„ cun mauvais deſſein contre l'Empi-
„ re, & c'eſt en vain que Votre Dile-
„ ction prétend nous faire regarder
„ comme ennemi de ce même Empi-
„ re, pour couvrir ſes intérêts parti-
„ culiers de l'intérêt public, & con-
„ fondre des choſes ſi diſtinguées entre
„ elles; tandis que nous proteſtons que
„ nous voulons maintenir une amitié
„ pure & ſans nuage, avec tout le
„ Corps Germanique, & avec chaque
„ Membre, à moins que quelqu'un
„ d'eux par des hoſtilités décidées, ne
„ nous force à recourir au droit natu-
„ rel de défenſe, commun à tous ceux
„ qui ſont attaqués ".

A-peu-près dans le tems que le Roi de Suéde quittoit ſon Royaume, pour venir porter la guerre en Allemagne, l'Empereur convoquoit une Diété générale de tous les Etats de l'Empire à Ratisbonne. Tous les Electeurs s'y rendîrent, excepté ceux de Saxe & de Brandebourg, qui s'en excuſérent ſous prétexte, qu'ils n'étoient pas en état de faire les fraix du voyage, ni leurs

Pays d'y suppléer ayant été ruinés par les Garnisons, & les quartiers des troupes de Wallenstein; effectivement quatorze Régimens Impériaux avoient hiverné dans la Marche de Brandebourg. Mais la véritable raison, qui portoit ces Princes à refuser de se trouver en personne à une Assemblée si solemnelle, c'est qu'ils étoient outrés contre l'Empereur; celui-ci parce qu'il avoit mis au Ban de l'Empire Chrétien-Guillaume son Oncle, & lui avoit ôté l'administration de Magdebourg, pour avoir suivi le parti du Roi de Dannemark; celui-là pour avoir refusé son agrément à son Fils, & l'avoir empêché d'être installé en vertu de la Postulation du Chapitre. D'ailleurs ils pressentoient que l'Empereur voudroit faire Ferdinand son Fils aîné Roi des Romains; & comme ils étoient bien résolus de lui refuser leurs suffrages, ils étoient bien aises de ne pas faire ce refus en personne, & d'en charger leurs représentans.

Les autres Electeurs n'étoient pas mieux intentionnés pour les desseins de l'Empereur. En particulier l'Electeur de Bavière y étoit ouvertement opposé. On a eu lieu de soupçonner ce Prin-

ce d'avoir aspiré lui-même à la dignité de Roi des Romains. Cependant lui & l'Electeur de Mayence avoient le plus contribué à persuader à l'Empereur de convoquer la Diéte à Ratisbonne, sous prétexte de remédier aux plaintes, que tous les Etats de l'Empire faisoient contre ceux à qui il avoit confié son autorité. Ces plaintes étoient telles en effet, & en si grand nombre qu'il seroit facile d'en composer un assez gros volume, & difficile de les lire sans être attendri sur le sort des malheureux Habitans de ces contrées, & indigné de la cruauté du Soldat, de l'insolence de l'Officier, & de la dureté des Généraux, qui ne faisoient que rire des miséres publiques, & ne répondoient que par des railleries améres aux plaintes qu'on leur portoit, & aux cris de miséricorde que des foules de malheureux poussoient vers eux.

De tous les Chefs Wallenstein étoit celui contre qui on étoit le plus déchaîné, & qui en effet avoit le plus contribué à la misére des peuples; parce qu'étant chargé de l'entretien d'une grosse armée, sans qu'il en coutât rien à l'Empereur; il faloit bien qu'il employât des moyens extraordinaires pour avoir de

l'argent, & s'affectionner des troupes accoutumées au pillage & aux rapines. Outre la haine générale, Wallenstein avoit un dangéreux ennemi dans l'Electeur de Bavière, qui le soupçonnoit d'aspirer à devenir son égal, & à s'élever à la dignité Electorale. On ne sait en effet jusqu'où cet homme eût porté sa fortune, s'il eût eu autant de souplesse & de ruse qu'il avoit d'ambition, de courage, & de ressources dans l'esprit. Mais ses hauteurs, son luxe, sa magnificence bien supérieure à celle de l'Electeur de Bavière, & de l'Empereur-même, lui firent des envieux & des ennemis. Il avoit offensé l'Electeur de Bavière, en le traitant avec trop d'égalité, & cet Electeur ne pouvoit digérer, que l'Empereur l'eût préféré à son Général Tilly, que le Bavarois mettoit fort au-dessus de Wallenstein, pour la capacité & l'expérience à la guerre.

L'Electeur avoit conçu le dessein de profiter de l'Assemblée de la Diéte, & des plaintes que tous les Etats se disposoient à porter contre Wallenstein, pour engager l'Empereur à lui ôter le Commandement général. Mais il dissimuloit profondément son dessein, qu'il conduisoit néanmoins avec toute l'adresse, &

la

la dextérité d'un grand politique. Il flattoit l'Empereur de l'esperance de voir son Fils élu Roi des Romains, & la succession Héréditaire de cette dignité établie dans sa Maison; mais il lui insinuoit en même tems, qu'il faloit donner quelque satisfaction aux Etats de l'Empire sur les Griefs, qu'ils présentoient en foule contre son Général.

L'Empereur, arrivant à la Diéte avec l'Impératrice & l'Archiduc son Fils aîné, Roi de Hongrie, fut accablé d'une infinité de mémoires présentés à la Diéte contre le Duc de Friedland. Tous les Electeurs s'unîrent alors pour demander la déposition de ce Général. Ils étoient merveilleusement encouragés par Léon Brûlart, Ambassadeur de France, & par le Capucin Joseph, l'homme de confiance du Cardinal de Richelieu, qui les assûroient qu'une armée Françoise de quarante mille hommes ne s'avançoit vers la Lorraine, que pour soutenir leurs propositions, en cas qu'on voulût les refuser.

Tout l'Empire souhaitoit que Sa Majesté Imp., fît la paix avec la France par rapport à la succession de Mantoue; les Protestans, pour que cette Puissance

fût plus libre pour les secourir, & les Catholiques, pour qu'elle pût les défendre contre l'Empereur, ou contre les Protestans; prévoyant bien que l'un des deux Partis ne pouvoit succomber, sans que la liberté, ou la Réligion n'en souffrît. Si l'Empereur avoit le dessus, c'étoit fait de la liberté; s'il succomboit, c'étoit fait de la Réligion. Les Protestans à qui on arrachoit alors des biens qu'ils avoient hérités de leurs Pères, sous prétexte qu'ils avoient appartenu à l'Eglise, ne pouvoient manquer d'engloutir ce qui restoit encore de Bénéfices Ecclésiastiques, s'ils parvenoient à la supériorité. Il convenoit donc aux Etats Catholiques, qu'une tierce Puissance pût servir de contrepoids entre ces deux extrémités & maintenir l'équilibre.

On traita d'abord de la paix avec la France qui fut bientôt conclue. Ensuite on employa un tems infini à répondre aux Lettres du Roi de Suéde, aux Mémoires de plusieurs Etats de l'Empire, & toûjours sous main on travailla à la déposition de Wallenstein. Il n'y eut pas jusqu'aux Espagnols qui ne s'unîrent avec ses ennemis. Ils étoient fâchés de ne pouvoir Gouverner un hom-

me, qui vouloit tout Gouverner lui-même, & dont les hauteurs déconcertoient toute la fierté Castillane. L'Empereur, suivant le génie de ceux qui souhaitent vivement les choses, n'étoit pas éloigné d'abandonner Wallenstein, pourvu qu'il fût assûré que les Electeurs procéderoient tout de suite à l'Election de l'Archiduc son Fils; mais les Electeurs ne vouloient point que ce fût-là une des conditions de la déposition du Général en Chef. Pour éluder ce compromis, on commença à traiter des affaires concernant l'Edit de restitution, qui tenoit encore plus au cœur des Protestans, que la déposition du Duc de Friedland; mais après beaucoup de débats, de conseils, de délibérations, de demandes & de repliques, on fut contraint de renvoyer l'affaire, & d'indiquer pour l'année suivante une Assemblée à Francfort sur le Meyn, sous le nom *de Diéte de Composition*, pour marquer qu'on n'y traiteroit que de cette seule affaire.

Les deux Partis consentîrent à ce délai par des motifs bien différens; les Protestans esperoient qu'avant l'Assemblée de Francfort le Roi de Suéde rendroit ce fameux Edit inutile, & les Catholi-

ques que la possession des biens, qu'on avoit arraché aux uns, & que la crainte avoit fait céder aux autres, donneroit plus de force à leur prétendu Droit.

Ce point-là étant réglé, on traita de la guerre, que le Roi de Suéde venoit de commencer en Allemagne, il s'agissoit de savoir sur quel pied l'Empire devoit regarder cette invasion imprévue. Ce fut alors que tous les Partis se réünîrent, pour demander la déposition de Wallenstein. Il sembla qu'on ne se fût assemblé que pour ce sujet, tant il y eût d'unanimité à solliciter cette déposition. Cette haine générale étonna l'Empereur; il n'eut pas la force de résister, & consentit à démettre un serviteur, qui eût paru moins coupable, s'il lui eût été moins fidéle, ou qu'il l'eût rendu moins puissant & moins rédoutable: ainsi ce Monarque eut la foiblesse de se dépouiller de sa Puissance & de sa Fortune, en sacrifiant à la haine des uns, & à la jalousie des autres, un homme qui en étoit le plus ferme appui. Alors l'Electeur de Bavière proposa son Général Tilly, pour l'opposer au Roi de Suéde. Les Espagnols & les Princes de la Ligue Catholique l'agréèrent, &

l'Empereur fut obligé de s'en contenter, de licencier toute l'armée de Wallenstein, & de donner des ordres pour que les troupes, qu'il conservoit sur pied, observassent à l'avenir une meilleure discipline, ce qui en fit déserter un bon nombre; car le Soldat accoûtumé au pillage, & ne pouvant se résoudre à rendre ce qu'il avoit pris, ni à cesser de prendre, aima mieux quitter le service que de servir sans espoir de piller.

Plusieurs Officiers de distinction se retirèrent aussi, & allèrent servir ailleurs. Arnimb entra au service de l'Electeur de Saxe en qualité de Général en Chef de ses troupes. Plusieurs Colonels & Capitaines se retirèrent auprès de leur Général, qui les reçut à bras ouvert; leur assigna à tous un entretien honnête, dans sa Principauté de Sagan, ou dans son Duché de Mecklenbourg, ou dans ses autres terres en Bohême. Par-là il s'attacha encore davantage une infinité de braves gens, dont la fortune, inséparable de la sienne, fut dans la suite son plus ferme appui. Ce fut ainsi que l'Empereur par sa foiblesse, par l'adresse des Protestans, & par la passion des siens se vit tout d'un coup ré-

duit à craindre le Roi de Suéde. Ses Ministres aussi bien que lui s'apperçûrent bien-tôt qu'ils étoient joués; car voulant presser l'Election d'un Roi des Romains, les Electeurs Catholiques répondirent, qu'il faloit songer auparavant à rétablir la paix dans l'Empire, & les Représentans de Saxe & de Brandebourg déclarèrent de la part de leurs Maîtres, qu'ils ne consentiroient point à l'Election du Roi des Romains, qu'auparavant on n'eût fait droit sur les griefs de la Religion.

Quant au Duc de Friedland il affecta beaucoup de fermeté, lorsqu'on lui annonça sa déposition; & se rendant maître du dépit, de la colère & de l'indignation, qui le brûloient intérieurement, il se contenta de dire froidement que l'Empereur étoit trahi, & ses conseils corrompus; & ce même courage qui lui avoit procuré le suprême commandement, servit à le lui faire déposer sans plainte & sans murmure. Il combla de présens ceux qu'on lui députa pour lui annoncer sa disgrace. Il donna au Baron de Questemberg deux attelages superbes de six chevaux chacun; au Comte de Wurtemberg un très beau cheval Napolitain, & au Comte

Maximilien de Wallenstein deux autres chevaux d'une grande beauté. Après quoi il se retira dans ses terres en Bohême.

Cependant il portoit dans son cœur un extrême désir de vengeance, qui n'étoit connu que de ses plus intimes confidens, mais qui n'en étoit pas moins réel; & il se proposoit bien de se mettre en tel état, qu'il ne pût être déposé une seconde fois.

Seni son Astrologue l'assûroit d'un prochain rétablissement, & il y a bien apparence qu'il fondoit plus sa prédiction sur ses raisonnemens, que sur les principes de son art toûjours incertain, pour ne rien dire de plus. En effet, il étoit aisé de juger, qu'un changement si subit ne pouvoit manquer de produire des desordres, auxquels l'Empereur ne pourroit remédier, qu'en rétablissant celui dont la tête & le bras l'avoient si bien servi, & pouvoient seuls le tirer de l'embaras où il venoit de se jetter.

Sur le rapport des trois Députés, le Collége Electoral déclara, que le Duc de Friedland n'avoit fait que son devoir, en se soumettant à la décision de l'Empereur, touchant le suprême commandement, dont Sa Maj. Imp. avoit jugé

à propos de le dépouiller: Que sa dite Majesté Impériale pourroit le laisser jouïr des biens situés dans les pays héréditaires; mais qu'Elle seroit suppliée de revoquer les Principautés immediates de l'Empire, & la qualité de Membre du Corps Germanique, dont Elle l'avoit gratifié auparavant: que, si Mecklenbourg n'étoit pas trouvé coupable de Crime de Lèze-Majesté, suivant les Loix & Constitutions de l'Empire, Friedland ne pouvoit jouïr de ce Duché, & il convenoit que l'Empereur s'en ressaisît: que, si Friedland se plaignoit que les Electeurs l'eussent accusé auprès de Sa Majesté Impériale, & les tenoit pour ses ennemis, il avoit raison, & eux Electeurs n'en disconvenoient point, & reconnoissoient volontiers qu'ils le regardoient comme exacteur, & concussionnaire des Etats de l'Empire, à qui il faloit demander compte de toutes les sommes extorquées à leurs sujets, & qui devoit restituer tout ce qu'il avoit arraché violemment aux Membres du Corps Germanique, & réparer tous les dommages qu'il leur avoit causés.

Toute l'Europe fut étonnée de la complaisance de l'Empereur, pour les

Electeurs & de la soumission de Wallenstein à l'Empereur. Le Roi de Suéde s'en réjouït. Il chargea le vieux Comte de Thurn, qui étoit en correspondance avec une femme que le Duc de Friedland considéroit beaucoup, & qui se nommoit Madame Thortlein, de lui faire ses complimens de condoléance sur cet événement: lui témoignant que Sa Maj. Suédoise avoit appris avec surprise & indignation, que l'Empereur payât d'une si noire ingratitude les services d'un Héros, qui avoit été le soutien de sa Couronne & de son Sceptre, & le plus ferme appui de sa Maison: qu'un traitement si indigne ne pouvoit qu'être insuportable à une âme si généreuse & si magnanime: & que lui Roi de Suéde souhaiteroit de trouver les occasions de lui témoigner l'estime particulière, qu'il faisoit de sa personne & de ses grands exploits, & de pouvoir lui rendre quelque service.

Le Comte de Kevenhuller, de qui nous tirons toutes ces circonstances, ajoûte que *le Duc de Friedland se contenta pour lors de répondre par des remercîmens aux offres de Gustave.* Mais il y a d'autres Historiens qui vont plus

bin, & prétendent que le Duc de Friedland, emporté par le désir de se vanger traita dès-lors avec le Roi de Suéde, par l'entremise du vieux Comte de Thurn; mais cela se dit sans aucune preuve, & il y a bien apparence que cette prétendue négociation, ou complot, comme on voudra le nommer, n'a été imaginé que pour excuser par quelque nouveau crime la maniére cruelle & indigne, dont on le fit mourir dans la suite.

Quoiqu'il en soit de cette accusation, dont les Mémoires de ce tems ne fournissent que des opinions, toutes ces révolutions furent extrêmement favorables au projet du Roi de Suéde. Près de quarante mille hommes qui avoient péri en Prusse ou dans la guerre de Mantoue, & l'armée de Wallenstein congediée, faisoient une diminution considérable aux forces de l'Empereur; & peut-être doit-on compter pour beaucoup la chûte de Wallenstein, dont le génie fécond en ressources & en inventions pouvoit trouver des issues dans les embaras les plus propres à déconcerter les autres. Peut-on ne pas reconnoître ici les ressorts de la Providence,

qui veut humilier un Prince ennivré de sa fortune, & un Général coupable de mille injustices & d'un orgueil insupportable, pour sauver la Religion & la liberté d'un peuple foulé, opprimé, persécuté avec toute la fureur des premiers persécuteurs?

Nous ne devons pas omettre ici que l'infortuné Frédéric V. Roi de Bohême, avoit envoyé à cette Diéte le Sr. Rusdorff son Agent ordinaire, homme savant; mais vrai pédant dans ses manières, manquant de cette politesse qu'on n'acquiert que par l'usage du monde, usage qui lui manquoit comme il paroît par divers endroits de ses lettres & de ses mémoires. Un tel Ministre étoit peu propre à faire réussir une négociation, aussi ne réussit-il dans aucune de celles dont il fut chargé. L'Empereur & les Electeurs daignèrent à peine jetter les yeux sur les mémoires qu'il présenta en faveur de son Maître, quoiqu'ils fussent appuyés de tout le crédit d'Amsthruter Ambassadeur d'Angleterre, qui à la vérité n'étoit pas bien considérable, vu le mépris qu'on avoit pour le Roi Charles son Maître. A la fin cet Ambassadeur se retrancha à demander, qu'on pourvût à l'entretien de

Frédéric, puiſqu'on ne vouloit lui rendre, ni ſes Etats, ni ſa dignité; car encore ne devoit on pas le laiſſer mourir de faim; demande honteuſe au Roi ſon Maître, puiſqu'étant Beau-Frère de l'Electeur dépouillé, non ſeulement il ne faiſoit rien pour le rétablir, mais mandioit pour lui auprès de ſes ennemis, ce qui eſt la dernière des humiliations. En vain Frédéric lui-même avoit écrit aux Electeurs, pour les engager à ſolliciter l'Empereur en ſa faveur, afin qu'il lui rendit ſes Etats; ou ils ne dîrent rien, ou ils parlèrent foiblement. Mais quand Frédéric apprit ce que l'Ambaſſadeur d'Angleterre avoit demandé pour lui, il en fut ſi indigné, qu'il déclara qu'il aimoit mieux mourir que de renoncer à la moindre partie de ſes Etats; qu'il les vouloit recouvrer en entier, ou n'entendre jamais à aucun accommodement. A quoi l'on prétend que l'Empereur répondit; *J'en ſuis fâché; j'aurois fait quelque choſe pour lui; mais il m'en ôte les moyens. Comment veut-il qu'on lui rende tous les Etats, puiſque la meilleure partie en eſt déja donnée à l'Infante Claire-Iſabelle.*

Enfin cette fameuſe Diéte de Ratisbonne, qui avoit été ouverte le 19. de

Juin 1630. finit le 12. Novembre de la même année, après qu'on y eut pris la résolution entre l'Empereur & les Electeurs Catholiques de déclarer la guerre au Roi de Suéde. Ensuite dequoi l'Empereur écrivit aux Electeurs de Saxe & de Brandebourg, de préparer des magazins pour les troupes & de l'argent pour les payer, dequoi ils s'excusérent du mieux qu'ils pûrent.

Mais il est tems de reprendre le Fil des expéditions de Gustave-Adolphe en Poméranie. Torquato di Conti, qui commandoit les troupes Impériales, qui avoient hiverné dans ce Duché & dans les marches de Brandebourg, se hâta de les rassembler aux avis réïterés qu'il reçut de l'entrée du Roi de Suéde en Poméranie. Ces troupes faisoient un corps d'environ seize mille hommes, avec lesquels il avoit eu dessein d'entrer dans Stettin, pour prévenir les vues du Roi de Suéde sur cette Ville; mais il avoit affaire à un Prince, qui dès qu'il avoit conçu un projet ne se donnoit aucun repos qu'il ne l'eût exécuté. Il en fut donc prévenu, comme nous l'avons dit, ce qui n'empêcha pas que le Général Impérial ne s'approchât de fort près de la Ville. Alors le Roi fit

tenir toutes les portes ouvertes, probablement pour montrer à Torquato qu'il ne le craignoit point, quoique l'auteur des Annales de Ferdinand attribue (r) cette action à un tout autre motif, prétendant que c'étoit pour se retirer en cas d'attaque, que Gustave avoit donné cet ordre. Quoiqu'il en soit, Torquato n'ayant pas jugé à propos de hazarder une attaque, se retira & marcha vers la Pomeranie ultérieure, pillant & saccageant toutes les Villes & Villages qui se trouvoient sur sa route; le tout par ordre de l'Empereur qui vouloit se vanger du Duc de Pomeranie; mais qui ne fit que se rendre par-là plus odieux aux Peuples: tandis que par sa douceur, par la belle discipline de ses troupes, le Roi de Suede gagnoit leur affection, & en tiroit de grands avantages pour la subsistance de son armée. Mais ce qui acheva de les remplir d'admiration pour lui, c'est qu'il fit publier, que tous les habitans du Pays, tant amis qu'ennemis, pouvoient tranquillement rester chez eux sans rien craindre, offrant de faire distribuer du pain à ceux qui en manqueroient.

(r) Khevenhiller, p. 1313.

Le camp de ce Monarque étoit comme une Ville bien policée, toujours fermé & fortifié de bons retranchemens, selon que la situation des lieux le permettoit. Il tâchoit toujours de choisir un terrain également propre à l'attaque & à la défense.

Son armée passoit même l'hiver sous la toile, si le cas le requéroit. Il avoit prévu dès son départ de Suède, que ses Soldats pourroient être obligés de camper au milieu des glaces & des neiges, & avoit pris ses mesures en conséquence, faisant donner à chaque Soldat un Juste-au-Corps doublé d'une fourrure de peau de mouton, en cela bien différent des Généraux de nos jours, qui ne songent à se précautionner contre l'intempérie des saisons & la rigueur du climat, que quand les maladies leur ont enlevé la fleur de leur armée, & qu'ils ont vu des milliers d'hommes périr de froid. Sa Cavalerie environnoit ses quartiers & étoit toujours soutenue de son Infanterie, disposée avec tant d'ordre qu'elle ne pouvoit être forcée à combattre, que quand il vouloit bien. Son artillerie se manioit aisément; elle étoit toujours dans un poste commode à pouvoir être employée sur le champ.

L'obéïssance aveugle, la continence, & un travail continuel étoit une loi dans son armée; il punissoit rigoureusement le blasphême, l'ivrognerie & le jeu, sources de toute sorte de desordres. Chaque inférieur obéissoit à son supérieur de tout rang & de tout grade, sans balancer, sans raisonner, sans objecter, ni réfléxion, ni difficulté, & ne faisant exactement que ce qui lui étoit prescrit. Que la Nation, où l'esprit & le courage sont des qualités naturelles, mais où les inférieurs, pour trop abonder en leur sens, ont souvent causé des malheurs irréparables, profite d'un si grand exemple. On ne voyoit point briller l'or & l'argent dans son armée; mais le fer & l'acier; point de pompeux équipages, point de Vaisselle précieuse, qui ne sont qu'une amorce à l'ennemi, & lui inspirent souvent le courage qu'il n'a pas. Tout étoit simple & frugal. Il donnoit lui-même l'exemple de la plus grande sobriété, & de la plus parfaite retenue. Chez lui, les besoins du Soldat, sa santé, sa conservation passoient avant tout; Il ne s'en rapportoit point à ces harpies, pour qui la vie d'un millier d'hommes est bien moins que le gain de mille écus. Il portoit son at-

aa Mousquetaires.
bb Piquiers.
A 1. Plus ancien Colon
A 2. Second Colonel.
B 1. Lieutenant-Colon

en t du
3 &c.
3, &c.
3, &c.
raux

C

Une Brigade complette, ou Colo
changea néanmoins quelquefois cett
par les Plans de Dankaërtz & autres
rangés derrière la Ligne du Centre
ner, ou pour suppléer au petit nom
N°. I. & en ait fait une demi-Briga

la prér
Ouvra
le mot
t 504.
inforn

Bri

tention jusqu'aux moindres choses, & tout ce qui pouvoit contribuer à ses triomphes, quelque petit qu'il fût, devenoit important à ses yeux.

Il y avoit dans chaque Régiment un Ecclésiastique, qui avoit soin d'en faire chasser les Filles de mauvaise vie, ou de les marier avec ceux qui les avoient débauchées. La priére se faisoit deux fois par jour & étoit accompagné du chant des Pseaumes.

Les Régimens étoient distingués par des Casaques & des habits de diverses couleurs. Souvent on ne les appelloit que du nom de la couleur du drap, dont ils étoient vétus: ainsi un des corps, qui se distingua le plus à la Bataille de Lutzen, n'est nommé par les Historiens que le *Régiment jaune*.

Chaque corps avoit un grand nombre d'Officiers. Un Lieutenant-Général commandoit trois Régimens, ou même davantage. Quant aux autres Officiers cela varia dans la suite. Nous donnerons ici l'ordre des troupes Suédoises d'après le Lord (1) Rea, l'un des

(1) Nous tirons ce Plan de l'Histoire Angloise de Gust. Adolphe, par le Dr. Harte, Tom. I. vers la fin.

principaux Officiers de l'armée de Gustave.

Les Officiers montoient aux grades supérieurs suivant le rang de leur ancienneté, ou à mesure qu'ils faisoient quelque action extraordinaire de valeur ou de prudence.

Personne ne pouvoit parvenir à commander dix hommes, qu'il n'eût appris auparavant à obéir dans l'état de simple Soldat : ainsi on ne voyoit point-là de petit grimaud faire l'important, & se trouver, en sortant du Collége, à la tête d'un corps, dont il mériteroit à peine d'être Membre dans le dernier rang. Par-là l'Officier accoûtumé lui-même à la discipline la faisoit observer exactement au Soldat, & les exerçoit continuellement, aussi les voyoit-on se rallier d'eux-mêmes dès qu'ils étoient en desordre. Ils payoient tout ce qu'ils mangeoient, & s'ils n'avoient point d'argent, ils se contentoient de ce qu'on leur servoit, sans rien exiger de plus. Aussi étoient-ils reçus partout avec plaisir du peuple des Villes & de la campagnes, tandis que les paysans massacroient sans pitié tous les Soldats Impériaux, qu'ils pouvoient surprendre à l'écart.

Gustave-Adolphe, après la prise de Stettin, jugea à propos de faire occuper la petite Ville de Damen, qui est vis-à-vis de Stettin, l'Oder entre deux. La Garnison Impériale abandonna ce poste, qui au fond n'étoit pas tenable, & se retira à Stargard, à quatre lieues à l'Orient de Damen. Stargard pouvoit mieux être défendu que Damen, quoique ce ne fût rien moins qu'une place forte. Piccolomini alors Colonel, & qui devint fameux depuis par la défaite de Feuquières, s'étoit jetté inopinément dans Stargard avec cinq ou six cens hommes; & s'étant saisi des clés de la Ville, dont le Magistrat avoit la garde, il commença par demander aux Habitans une contribution de six mille écus, & ordonna ensuite qu'on eût soin de bien régaler ses Soldats.

Ce compliment ne plut guère aux Bourgeois, la plûpart gens assez pauvres. Ils ne crurent pas pouvoir mieux se tirer de ce mauvais pas, qu'en envoyant un Député au Roi, pour le prier de venir à leur secours. Ce Prince, croyant avoir lieu de suspecter la bonne foi de ces gens-là, ne jugea pas à propos de hazarder de bonnes troupes à cette expédition; & n'y employa qu'un

Régiment, dont il ne faisoit pas grand cas alors, mais qui devint dans la suite un des meilleurs corps de son armée, sous le nom de *Brigade blanche*, à cause des Drapeaux blancs qu'elle avoit. Ce Régiment étoit composé de sujets du Duc de Poméranie, & gardoit la Ville de Stettin, lorsque le Roi de Suéde y entra, qui prit tout ce Corps composé d'environ douze à treize cens hommes à son service. Il chargea de cette entreprise le Colonel de ce Régiment, lequel étant du Pays pouvoit miéux réussir qu'un autre.

La troupe se mit en marche à l'entrée de la nuit, & arriva au pied des murailles à la petite pointe du jour. La Garnison surprise ne fit presque point de résistance. Les Poméraniens escaladèrent les murs, & hâchèrent en piéce une partie des Impériaux : le reste eut à peine le tems de se sauver dans le Château avec Piccolomini, qui se voyant sans vivres & sans munition, demanda à capituler; ce qui lui fut accordé, & il se retira.

La perte de Stargard fut fort sensible au Général Torquato, qui y avoit rassemblé quantité de grain, & qui se voyoit par-là frustré de la contribution

qu'il lui avoit imposée: car le Signor Torquato poussoit au plus haut dégré le défaut assez général chez les Italiens, d'aimer l'argent plus que tout autre chose. Son avarice lui fit commettre des excès horribles, dont nous aurons peut-être occasion de parler ailleurs.

La Ville de Camin fut emportée à-peu-près de la même façon que Stargard, & cette prise rendit le Roi de Suéde maître de la meilleure partie de la Poméranie Ultérieure. Camin est une Ville assez considérable, sur le bord Oriental de Diwenow, qui la sépare de l'Ile de Wollin à l'Occident. Cette Ville étoit autrefois un Evêché, dont les Ducs, après la Réformation de Luther, gratifioient ordinairement quelque Prince de leur Maison, qui prenoit le titre de Prince-Evêque de Camin (1).

Torquato cependant avoit jetté une bonne Garnison dans Gartz, pour rendre au Roi de Suéde la prise de Stettin inutile, par rapport au cours de l'Oder, dont le Général Impérial voyoit

(1) C'est peut-être ce qui fait dire à M. H. que *Camin* est la Capitale d'une petite Principauté; mais il n'y a jamais eu de Principauté de Camin, ni petite, ni grande.

bien que le Roi vouloit se rendre maître, pour assûrer sa communication avec la mer, d'où il tiroit tout ce qui lui étoit nécessaire, pour établir de grands magasins à Stralsund & à Stettin. En même tems Torquato établit son camp sous le canon de Gartz, & s'y retrancha jusqu'aux dents, dans le dessein de couvrir Francfort, & d'arrêter le Monarque Suédois jusqu'à l'arrivée de Tilly, qui rassembloit une grande armée, pour venir tout d'un coup accabler Gustave-Adolphe.

Ce grand Roi (1) résolut d'attaquer l'armée de Torquato, avant l'arrivée de Tilly; &, voulant s'instruire par ses propres yeux de la disposition des ennemis, & examiner l'endroit le plus foible de leurs lignes, il partit avec vingt chevaux seulement, soutenus de soixante & dix autres Finlandois. Comme c'est ici un des plus grands dangers, où notre Héros se soit trouvé, nous entrerons dans quelque détail.

Torquato di Conti, peu disposé à se mesurer avec Gustave en rase campagne, n'en ayant peut-être pas même la

(1) Chemnitz. Spanheim. Loccen. Kevenh. Puffend. Scheffer. &c.

liberté, eut recours à la trahison pour se défaire tout d'un coup, d'un ennemi qu'il n'espéroit pas de vaincre de bonne guerre. Le projet n'étoit pas d'une âme bien généreuse, & si la guerre admet les ruses & les stratagêmes, qui marquent la supériorité de génie, elle exclut tout ce qui a l'air de perfidie & de trahison. Ce n'est plus faire la guerre, c'est assassiner; mais Torquato étoit d'un Pays, où les assassinats ne sont peut-être pas regardés du même oeil, dont on les regarde chez les autres Nations. Quoiqu'il en soit, Torquato brassa cette trahison avec un Officier de son armée, Italien comme lui, que quelques-uns nomment Quinti-Alighieri, d'autres *Quinti del Ponte*. Celui-ci convint avec son Général, qu'il passeroit dans l'armée Suédoise, feignant d'avoir reçu quelque grand sujet de mécontentement, & demanderoit du service. La chose fut ainsi exécutée, & *Quinti del Ponte* joua si bien son personnage, qu'il fut fait Lieutenant-Colonel dans les troupes du Roi. Là il fit connoissance avec un autre Italien, nommé Jean-Bâtiste, Capitaine de Cavalerie dans le Régiment de Falckenberg. Ils

lièrent ensemble une amitié très étroite, & Quinti, le jugeant capable d'entrer dans le projet, lui en fit confidence. Jean-Bâtiste, qui ne valoit pas mieux que ce malheureux, se prêta à tout ce qu'il voulut.

Le Roi, ayant dessein d'attaquer l'armée Impériale, retranchée sous le canon de Gartz, crut devoir se faire accompagner de Quinti, en qui il avoit confiance, & qui pouvoit lui donner des lumières sur la position d'un ennemi, qu'il avoit quitté il n'y avoit pas long-tems. Chemin faisant l'Officier Italien, trouva quelque prétexte pour s'écarter; il prit les devants, &, sans qu'on s'en apperçut, il courut au galop avertir Torquato de l'approche du Roi de Suéde, très mal accompagné, & hors d'état de résister à cent hommes bien résolus. Torquato en envoya cinq cens tous Cuirassiers Napolitains, que le traître conduisit lui-même, & posta dans un défilé par où le Roi devoit passer, pour aller reconnoître les lignes de l'ennemi.

Ce Monarque ne voulut être accompagné que de vingt chevaux, & ordonna au Commandant des soixante & dix

dix chevaux Finlandois, dont le nom méritoit d'être connu & conservé, mais qui ne se trouve point dans les Historiens, de l'attendre à une certaine distance. A peine le Roi fut entré dans le défilé, qu'il se vit assailli de tous les côtés. Heureusement pour ce Prince, *Quinti del Ponte* voulant le prendre vivant, avoit défendu à ses gens de tirer; peut être craignoit-il aussi que le bruit des armes à feu n'attirât le reste de l'escorte. Quoiqu'il en soit le Roi se défendit en lion; ses vingt Cavaliers le secondèrent avec une valeur digne de l'amour qu'ils avoient pour lui. D'abord on se battit à l'arme blanche; mais les ennemis trouvant trop de résistance, se servîrent de leurs carabines & de leurs pistolets; le cheval du Roi fut tué. Cette poignée de gens qu'il avoit avec lui, tâchoit de le couvrir & d'écarter les ennemis; mais la plûpart étoient déja tombés morts ou blessés, non sans avoir vendu leur sang bien chèrement. Le Roi entouré d'ennemis, fatigué du combat, & n'ayant pu remonter sur un autre cheval, fut renversé & fait prisonnier sans être reconnu, n'ayant jamais rien sur lui qui le fit distinguer du simple Soldat. Déja on

l'emmenoit au traître Quinti, qui ne l'auroit pas méconnu, lorſque le reſte de ſon eſcorte attirée par le bruit des armes à feu, par les cris des combattans, & par le retour d'un Cavalier, que le Commandant avoit envoyé pour ſavoir des nouvelles du Roi, arriva à toute bride. Auſſitôt celui qui la commandoit chargea les Napolitains, avec tant de furie que malgré leur ſupériorité extrême, une terreur panique les ſaiſit; ils ſe renverſent les uns ſur les autres, & ne ſongent qu'à fuir abondonnant les morts, les bleſſés, les priſonniers, le butin, & le Champ de Bataille. Deux cens Napolitains reſtèrent ſur la place, & environ trente fûrent emmenés priſonniers par les Suédois.

Guſtave ſe trouva à pied au milieu de ſes gens, & s'étant fait donner un cheval, il revînt au camp, & fit auſſitôt arrêter le Capitaine Jean-Bâtiſte, que ſes liaiſons avec Quinti rendîrent juſtement ſuſpect. On trouva dans ſes papiers des preuves de ſa complicité, & il fut condamné à être pendu (1); ce qui fut auſſi exécuté.

(1) Puffend. l. c. §. 28. Mikrœlius L. V. p. 187. M. Harte dit qu'il eut la tête tranchée.

Quelques jours après, on prit un Moine d'Amberg, qui rodoit déguisé dans le camp du Roi, pour tuer ce Prince, & il avoua son crime. Il est bon, que le Lecteur se ressouvienne de tous les complots, formés contre la Vie de ce grand Roi, pour quand nous discuterons de quelle main partîrent les coups, qui tranchèrent le fil de sa Vie Héroïque.

Cependant le Duc de Poméranie pressoit Gustave d'entreprendre quelque chose sur Gartz, & sur l'armée Impériale, dont la position incommodoit extrêmement Stettin, en lui coupant tout commerce avec le reste de l'Allemagne. Un Colonel Suédois, qui prétendoit avoir bien reconnu le terrain que l'ennemi occupoit, crut pouvoir sur cette connoissance surprendre un des principaux postes de la Garnison. Il communiqua son dessein à quelques Officiers de son Régiment; mais le secret fut mal gardé, & l'ennemi ayant été averti se tint sur ses gardes. La nuit venue, le Colonel Suédois se met en marche, & s'approche de la Ville. Il remarque par tout un grand silence, il s'imagine qu'on ne l'attend point.

Enfin, il attaque ; mais il fut bientôt desabusé, &, se voyant envelopé, il n'eût plus d'autre parti à prendre qu'à se faire jour au travers des ennemis. Il encouragea les siens, & fut si bien secondé qu'il se tira assez bien de ce mauvais pas. Il remporta même deux Etendarts qu'il présenta, au Roi, qui, sans écouter ses raisons, lui dit, „ sachez „ qu'il faut bien du tems, des soins & „ du travail, avant que de pouvoir „ mettre un homme en état d'appro- „ cher de l'ennemi, jusqu'à lui voir le „ blanc des yeux (1), comment se „ peut-il qu'on les mène si inconsidè- „ rement à la boucherie?

Le Roi ne pouvant tirer Torquato de ses lignes, resolut de faire des diversions, qui l'obligeassent à quelque mouvement dont il pourroit profiter.

(1) Ce sont les paroles rapportées par Kevenh. 1325. M. Harte met un discours différend dans la bouche du Roi, & cite son Auteur. *Le Roi*, dit-il, *regardant cet Officier d'un air mécontent, lui dit ; apprenez que jamais, ni belle défense, ni belle retraite, n'ont justifié un homme de guerre de n'avoir pas su garder un secret.* Paroles dignes de ce Héros, & qui peuvent bien avoir été dites à la suite de celles que nous rapportons.

Il donna un corps de troupes au Général Kniphausen, & le chargea d'aller attaquer Wolgaſt, Ville conſidérable de la Poméranie antérieure, à deux lieuës au-deſſus de Pennamunde, ou de l'embouchûre de la Péene. Schlechter, Colonel au ſervice de l'Empereur, commandoit dans Wolgaſt une Garniſon de quinze cens hommes. Il ſe défendit avec beaucoup de vigueur; mais enfin, il rendit la Ville, & ſe retira dans le Château, où il ſoutint l'attaque des Suédois encore dix-ſept jours, n'ayant capitulé que le 15. de Septembre.

Les Suédois ne fûrent pas ſi heureux à Paſewalk, Ville médiocre ſur la rivière d'Ucker, qui donne ſon nom à une des Marches de Brandebourg. Trois cens Suédois avoient été envoyés dans cette Ville, pour arrêter les Courſes des Impériaux, & leur couper entiérement la communication avec le Duché de Mecklenbourg. Ces trois cens hommes étoient occupés à ſe retrancher, lorſqu'ils fûrent attaqués par un corps de trois mille Impériaux, détachés de l'armée de Torquato. Soit que les Suédois ne vouluſſent point de quartier, ſoit que les Impériaux ne leur en vouluſſent point donner, il eſt cer-

tain que de ces trois cens hommes (1), il n'en revint pas un ſeul, ayant tous été maſſacrés ſur la place.

(1) Chemnitz parle d'un écrit, intitulé *Leniena Paſualienſis.* Ce titre feroit ſoupçonner que les Impériaux paſſérent ces trois cens hommes, au fil de l'épée ſans miſéricorde. Et en effet, nous allons voir comment la choſe ſe paſſa par une Rélation que nous tirerons d'ailleurs, que de cet écrit que nous n'avons pas ſous la main.

Voici donc ce que Micrœlius, & la Chronique Hiſtorique rapportent de ce fameux maſſacre, & des cruautés des Impériaux. Il y avoit déja trois ans que Paſewalck avoit Garniſon Impériale, & fourniſſoit au Soldat tout ce qu'on exigeoit, ce qui fit déſerter beaucoup d'Habitans, de ſorte qu'il en reſtoit à peine le tiers. La Ville avoit déja payé plus de 147. mille Richſtalers de contribution ordinaire. Le Colonel Jean-Gœtze prétendant encore quelques milliers de Richſtalers, y envoya en 1630. le Lieutenant-Colonel Winſen avec trois Compagnies, & fit enlever dix-huit perſonnes, parmi leſquelles étoient le Bourguemeſtre, le Juge Ducal, quelques Conſeillers ou Syndics, l'Apoticaire Samuel Lodern, qui fûrent arrachés des bras de leurs femmes & de leurs enfans, & menés au camp des Impériaux près de Gartz, où ils fûrent mis aux fers, & attachés à des piquets à la tête du camp, & en plein air, ne recevant de pain qu'autant qu'il leur en faloit, pour ne pas mourir de faim, & de très mauvaiſe qualité. Après cela, les Impériaux pillèrent la Ville, & en employèrent les Habitans à leur voiturer des vivres à leur camp, ce qu'ils

A peu près dans le même tems, il arriva une avanture extraordinaire à sept cens Ecossois, commandés par Robert Monro (1) Officier de réputa-

fûrent obligés de faire, pour éviter un plus grand malheur. A la fin, il arriva deux Compagnies de Suédois dans la Ville, pour la protéger, & eux & les Bourgeois se mirent à travailler à la réparation des murailles, & à se fortifier pour se défendre en cas de besoin. Dès qu'on en eut reçu avis au camp des Impériaux, on envoya un gros détachement au moins de trois mille hommes, sous la conduite dudit Colonel Gœtze. Les Suédois n'étant qu'une poignée de monde, & n'ayant aucune piéce de canon ne pûrent empêcher, que les Impériaux ne s'emparassent du rempart & des portes, & n'entrassent dans la Ville malgré la résistance qu'ils leur opposèrent. Tout ce qui fut trouvé en armes fut cruellement massacré, les vieillards, les femmes, & les enfans, & les autres Habitans, qui étoient sans armes, fûrent battus, roués de coups de bâtons, foulés aux pieds, quelques-uns poignardés. Toutes les femmes sans distinction d'âge fûrent violées, & deshonorées, ensuite emmenées prisonnières, & ne fûrent relâchées qu'en payant rançon. Enfin, pour terminer la Tragédie, Gœtze fit mettre le feu à la Ville, laquelle fut réduite en cendres. Voy. aussi *Beschreibung Brandeburg und Pommern*, au mot Pasewalck.

(1) M. Harte nous apprend, que ce Robert Monro est Auteur d'un Ouvrage, intitulé *Expédition de Monro*, imprimé à Londres en 1637. *in folio*, 2. Part. Nous avons tiré le récit de cette avanture de l'Ouvrage même de M. Har-

rion. Ces Ecossois s'étoient embarqués à Pillau dans le dessein en naviguant le long des côtes de la mer Baltique de venir joindre l'armée du Roi. Malheureusement ils firent naufrage près de Rugenwalde, Ville considérable sur le Wipper, où il y avoit Garnison Impériale. Ces infortunés perdîrent en cette occasion tout leur bagage, toutes leurs munitions, sans qu'il leur restât autre chose qu'une cinquantaine de mousquets mouillés, avec quelques piques & leurs épées pour se défendre. Ce qu'il y avoit de plus fâcheux c'est que le pays étoit rempli d'ennemis, & que le Roi étoit à seize milles de-là. Dans cette extrêmité Monro ayant appris que l'ancien Gouverneur de Rugenwalde, qui avoit commandé dans la Ville pour le Duc de Poméranie, y étoit encore avec quelques Soldats Poméraniens, ayant pris le parti de feindre

te; mais nous avons cru devoir faire grace au Lecteur de l'Histoire de la Femme d'un Sergent de la troupe de Monro, qui accouche d'un beau garçon au milieu du naufrage, sans le secours d'aucune autre femme, & qui fait le même jour un mille à pied avec son enfant. Nous ne voyons pas trop quel rapport, tout cela peut avoir avec l'Histoire de Gustave-Adolphe.

dre de se soumettre aux ordres de l'Empereur, il lui envoya un homme de confiance, & lui fit dire que si dans la nuit il vouloit lui faire ouvrir une certaine porte, & lui fournir une cinquantaine de mousquets avec les munitions nécessaires, il délivreroit bientôt la Ville de ses nouveaux hôtes; & qu'après cela leurs Maîtres s'accorderoient bien entr'eux sur cette conquête. La chose fut ainsi exécutée avec beaucoup de secret & de diligence. Peu de jours après les Ecossois fûrent encore renforcés de quatre cens Soldats Allemands, destinés pour l'armée de Gustave, & que le mauvais tems obligea d'aborder à Rugenwalde. Enfin le Colonel Hepburn, qui servoit en Prusse sous le Chancelier Oxenstierna, arriva avec son Régiment; de sorte que Monro rassembla en peu de tems une petite armée de quelques milliers d'hommes.

Lorsque le Lord Rea, informa le Roi de la manière dont Rugenwalde avoit été pris, ce Prince, admirant le doigt de Dieu dans un événement si extraordinaire, ne put s'empêcher de s'écrier, qu'il ne doutoit plus du succès de son entreprise, puisque la protection de Dieu se déclaroit d'une ma-

nière si sensible. Mais on ne peut assez admirer la présence d'esprit & le courage de l'Officier Ecossois, qui, manquant de tout, & presque réduit à implorer la pitié de l'ennemi, conçoit le projet de le chasser de la Ville & de s'en rendre maître ; conservant ainsi non seulement sept cens braves Soldats à son maître ; mais acquérant à son parti sans fraix & sans peine une Ville considérable. Tant il est vrai qu'à la guerre, ainsi que dans le cours de la vie civile la présence d'esprit tire des dangers les plus eminens, tandis que ceux qui perdent aisément la tramontane succombent aux plus petites difficultés.

Cependant les cris des Poméraniens redoubloient chaque jour ; on ne peut rien imaginer de plus déplorable, que le sort de ces malheureux habitans. Torquato, sous prétexte d'ôter les subsistances aux Suédois pilloit & ravageoit tout. Il imposoit de fortes contributions aux Villes, sous promesse de les exemter du pillage, & dès qu'il avoit les sommes exigées, il lâchoit ses Soldats dans les maisons, qui les démeubloient en moins de rien, fouillant dans tous les recoins, & s'appropriant tout ce qui pouvoit être de quelque valeur.

Le Prince Savelli autre Italien qui servoit en second sous Torquato, entendoit aussi à merveille cette sorte de guerre digne des Bandits de l'Abruzze ou de la Calabre. En très peu de tems ces deux hommes s'enrichîrent à force de brigandages.

Le Roi touché des lamentations de tant de malheureux, résolut de nettoyer le pays de ces voleurs publics. Les Poméraniens témoignoient la meilleure volonté du monde pour ce Monarque; ils lui avoient payé avec joie une contribution de cent mille écus, dont on étoit d'abord convenu avec le Magistrat de Stettin, & les Etats du Pays. Ils en auroient volontiers encore donné cent mille pour être delivrés de ces sangsues; mais l'armée de ce Prince étoit diminuée à cause des fortes Garnisons, qu'il faloit laisser dans les Villes à mesure, qu'il les occupoit. Il attendoit des renforts, & il sentoit que de nouvelles conquêtes feroient de nouvelles diminutions de ses forces, tandis que l'ennemi, abandonnant tous les jours les Villes médiocres après les avoir saccagées, se fortifioit en en retirant les Garnisons.

Enfin ce Prince ne pouvant plus résister aux lamentations des pauvres Peuples & aux instances du Duc, fit occuper Anclam, Stolpe, & eut dessein de mettre le siége devant Demmin, Ville située sur la Péene; mais il jugea que cette entreprise l'arrêteroit trop long-tems; Demmin étant une place bien fortifiée & avec une bonne Garnison. Le Roi avoit un projet plus important dans l'esprit, c'étoit d'entrer dans le Mecklenbourg, & de rétablir les Princes qui en avoient été chassés. Il sentoit que ce début donneroit à ses armes un crédit extraordinaire en Allemagne, lorsqu'on verroit qu'il ne les employoit qu'au soutien des opprimés, & à la ruine des tyrans. Bien résolu cependant d'employer une partie de ses forces à purger la Poméranie de tant de Brigands qui la desoloient, & se flattant de pouvoir venir à bout de deux objets, qui lui ténoient extrêmement à cœur. Mais avant que de marcher vers les Frontières du Mecklenbourg, il auroit bien voulu en venir aux mains avec l'armée Impériale. Il s'en approcha assez pour en venir à une action, si l'ennemi l'avoit voulu; mais

il l'évitoit avec soin & il n'eut pas été prudent de l'y forcer dans le poste où il étoit.

Le Roi ayant présenté deux fois la Bataille au Feld-Maréchal Torquato, sans le pouvoir tirer de ses retranchemens sous Gartz, prit le parti de pénétrer dans le Mecklenbourg, & envoya en même tems ordre à Monro & à Kniphausen de bloquer Colberg, en attendant qu'on pût l'assiéger, afin de mettre de tous côtés le pays à l'abri des courses de l'ennemi.

Dans la marche que le Roi fit vers les Frontières du Mecklenbourg, il fut frappé d'horreur de voir l'état, où les Impériaux avoient mis tous les lieux qu'ils avoient abandonnés: la plûpart étoient réduits en cendres, les moulins étoient détruits, les grains répandus ou jettés dans l'eau, les chemins ruïnés, pas une seule piéce de betail. Jamais plus grande désolation. Le Roi étoit étonné d'une barbarie, que les ennemis du nom Chrétien auroient rougi de pousser à cet excès. Le Roi consoloit les malheureux, les plaignoit, leur faisoit distribuer du grain que sa flotte lui fournissoit en abondance. Le Soldat Suédois ne demandoit rien que l'argent à

la main & d'une manière honnête. Ce qui faisoit un contraste fort avantageux, & prévint toute l'Allemagne en faveur des Suédois.

Le Roi avoit dessein de s'emparer de Ribnitz & de Damgarten, Villes situées sur la Recknitz, lesquelles achevoient de lui donner l'entrée dans le Mecklenbourg, où il esperoit de rétablir bientôt les deux légitimes Princes Jean-Albrecht & Adolphe-Frédéric. Dans cette vue, il se rendit à Stettin le 4. de Septembre, pour hâter le départ de sa flotte, qui devoit venir sur les côtes de Mecklenbourg, pour seconder ses opérations, & fournir les vivres nécessaires. Les vents contraires empêchèrent la flotte de mettre à la voile. Le Roi, en attendant que le vent changeât & devînt favorable, se rendit à Stralsond où il fut reçu avec des applaudisemens infinis, & comme un Prince qu'on reconnoissoit pour libérateur, sauveur & conservateur. La joie de ce peuple fut vive, sincère, & les marques qu'il en donna ne pârent qu'être très agréables à un Prince, qui préféroit le nom de bienfaiteur à celui de vainqueur.

Après quelque séjour à Stralsond le

Roi reprit le chemin de son armée. Il s'avança vers Ribnitz sur les Frontières du Mecklenbourg. Cette Ville est d'une grandeur médiocre située près du lac formé par la Recknitz ou Rignitz. Il y avoit une petite Garnison de cent cinquante Impériaux, commandés par un Capitaine, qui fut tué dans l'attaque. Le Roi y perdit un des siens nommé Imhoff, qu'il aimoit à cause de sa valeur dont il avoit donné des marques, qui n'avoient point échappé aux yeux d'un Prince attentif aux moindres actions de ceux qui le servoient. Il attaqua ensuite Damgarten, Ville plus considérable située à l'endroit même où commence le lac formé par la Recknitz. La Garnison de cette Ville étoit plus forte que celle de Ribnitz. Elle étoit partie dans une grosse Tour, partie dans deux Forts ou grandes Redoutes sur la droite de la rivière. Ces Redoutes étoient l'une derrière l'autre, l'une s'appelloit *Neu-Schantz*, ou Fort Neuf, l'autre *Incre Schantz*, ou Fort d'*Incre*. Quant à Damgarten même, ce n'étoit qu'un Bourg sans aucune muraille autour. Dès qu'on fut à portée, On canonna vivement la Tour, & y ayant fait brêche elle fut emportée;

ensuite le Roi fit attaquer le Fort d'In-cre sur la droite de la rivière, qui fut aussi emporté l'épée à la main après une vive résistance.

Les Impériaux qui étoient dans le Fort-Neuf, ne jugèrent pas à propos d'attendre qu'on les attaquât, & voyant leurs camarades tués ou pris, jettèrent leurs armes & demandèrent quartier; le Roi le leur accorda, quoiqu'ils en fussent indignes par les pillages & les cruautés qu'ils avoient commises. Par la prise de ces deux Villes, le passage dans le Mecklenbourg fut ouvert. Ce fut alors que Gustave fit répandre dans ce Pays une déclaration conçue en ces termes.

„ Gustave &c. A tous les habitans du
„ Pays (1) de Mecklenbourg, tant
„ séculiers qu'Ecclésiastiques, Nobles,
„ Bourgeois, Paysans & autres; Salut.
„ Nous ne pouvons assez exprimer
„ avec quel étonnement nous Vous
„ voyons, pour ainsi dire, sous nos
„ yeux oublier le serment de fidelité,
„ que Vous avez prêté à Vos légiti-
„ mes & anciens Seigneurs & Maîtres,
„ Nos très chers Cousins, Frères &

(1) Kevenh. Annal. Ferd. 1327.

„ Filleuls, les Séréniſſimes Princes
„ Adolphe-Frédéric & Jean-Albrecht
„ Ducs de Mecklenbourg, depuis que
„ le Général Wallenſtein s'eſt intrus à
„ main armée dans ce pays, contre
„ tout droit divin & humain, & au
„ mépris de la Paix Publique, Loi ſacrée
„ & fondamentale de l'Empire; depuis
„ ce tems, dis-je, Vous avez honteu-
„ ſement oublié tous Vos devoirs en-
„ vers Vos Maître légitimes, Votre
„ Patrie commune, & la cauſe Evan-
„ gelique, la ſeule qui mene au ſalut;
„ entrant même au ſervice dudit Wal-
„ lenſtein, ſans avoir été diſpenſé au-
„ paravant par Vos Maîtres des enga-
„ gemens, que Dieu & la nature vous
„ impoſent.

„ Or comme Nous nous trouvons
„ obligés par pluſieurs raiſons de ſé-
„ courir des Princes, qui nous ſont ſi
„ proche-alliés, contre des violences
„ & oppreſſions ſi odieuſes & ſi dam-
„ nables, & que nous ſommes réſolus,
„ avec l'aide de Dieu, de les rétablir
„ dans leurs biens & dignités, & de
„ défendre la ſainte Réligion Evange-
„ lique que nous profeſſons, ſans comp-
„ ter qu'il n'y a pas d'eſperance d'ob-
„ tenir une paix ſolide de notre par-

„ tie adverse, Nous Vous faisons sa-
„ voir par les présentes, que Nous
„ sommes venus avec une armée à pied
„ & à cheval, & que Nous nous som-
„ mes emparés de l'important passage
„ de Ribnitz, pour pénétrer dans le
„ Mecklenbourg; c'est pourquoi nous
„ Vous exhortons non seulement à
„ Vous comporter comme des Chré-
„ tiens, & Gens d'honneur, à rentrer
„ sous l'obéïssance des Maîtres, que
„ Dieu & la nature Vous ont donnés, à
„ Vous armer aussi bien que Vous pour-
„ rez, & à venir nous trouver dans no-
„ tre camp, ou à Vous joindre à tout
„ autre corps de nos troupes, par tout
„ où Vous pourrez; mais aussi à Vous
„ saisir de tous ceux qui exercent quel-
„ que emploi, ou prennent quelque tî-
„ tre sous l'autorité dudit Général Wal-
„ lenstein, ou qui soutiennent ses in-
„ térêts, à les poursuivre partout com-
„ me ennemis, voleurs, incendiaires,
„ ennemis de Dieu & de son Evangi-
„ le: Quoi faisant Vous pouvez être
„ assurés de notre protection. Mais si
„ Vous préférez Vos commodités &
„ Vos biens à Vos devoirs les plus sa-
„ crés & les plus indispensables, nous
„ Vous regarderons comme des per-

„ fides des parjures, des traîtres à
„ Dieu & aux hommes, plus ennemis
„ de sa sainte Réligion Evangélique
„ que ceux qui la perſécutent, & Nous
„ Vous traiterons comme tels".

Une déclaration à-peu-près dans le même ſens fut publiée pour la Ville Roſtock en particulier. Cette Ville ſe gardoit ſoi-même en vertu de ſes priviléges. Les Bourgeois ſeuls montoient la garde ſur les remparts & aux portes: Les chaînes étoient tendues dans les rues, & les avenues en étoient barricadées. Si cette Ville avoit connu les deſſeins du Roi de Suéde, & qu'il étoit à portée de la ſoutenir, elle ſe feroit infailliblement déclarée pour lui, & les Suédois ſurvenant en même tems, la révolution auroit pu être générale & très ſubite dans tout le Duché. Mais les Impériaux y pourvûrent à tems. Cinq mille chevaux arrivèrent près de Roſtock (1) & demandèrent le paſſage, pour aller, diſoient-ils, au ſecours de Demmin. Les habitans, qui ignoroient ce qui ſe paſſoit, conſentîrent qu'on laiſsât entrer ce grand Corps de Cavalerie dans leur Ville, s'imaginant

(1) *Idem ibid.*

qu'il ne feroit qu'entrer par une porte & ſortir par l'autre : mais ils fûrent bien ſurpris quand ils vîrent cette troupe mettre pied à terre, détendre les chaînes, détruire les barricades, s'emparer des portes & des remparts, braquer du canon dans les rues, & enfin demander à être logée. Ils ſe repentîrent bien de leur complaiſance, ſurtout ayant appris peu après, que le Roi de Suéde étoit aux portes du pays à portée de les proteger, & qu'il les exhortoit à chaſſer leur ennemi, promettant de les appuyer de toutes ſes forces.

Cependant Torquato toûjours enterré dans ſes lignes ſous le canon de Gartz, voulut profiter de l'éloignement du Roi de Suéde pour ſe rendre maître de Stettin. Il ſe mit en marche avec la plus grande partie de ſon armée, ne laiſſant dans ſes lignes que peu de monde pour les garder.

Les Suédois fûrent bientôt inſtruits de ſes mouvemens, & ſe préparèrent à le bien recevoir.

Torquato, qui avoit marché toute la nuit pour ſurprendre les Suédois, fut fort étonné, quand il fut à portée, de les voir en ſi bonne poſture.

Il étoit déja jour lorſqu'il fut à la vue de Stettin, & il eût bien voulu être reſté où il étoit. Il ne jugea pourtant pas à propos de s'en retourner ſans avoir fait quelque tentative. Il fit donc attaquer par trois différens endroits les retranchemens, que le Roi avoit fait faire pour couvrir Stettin. L'attaque commença par une vive canonnade de la part des Impériaux à laquelle ceux de la Ville répondîrent par un feu non moins violent. Des trois attaques, il n'y en avoit qu'une qui fût la véritable, & qui réüſſit pourtant tout auſſi mal que les autres, elle étoit dirigée ſur les retranchemens, qu'on avoit faits dans le coude profond que fait le Barnitz, en ſe jettant dans l'Oder. Les Impériaux repouſſés partout avec perte, firent de nouveaux efforts, qui ne réuſſirent pas mieux : enfin Torquato, voyant qu'il perdoit inutilement ſes plus braves Soldats & ſes meilleurs Officiers, ſe retira honteuſement, laiſſant plus de trois cens morts, cinq cens bleſſés, & quelques bagages qu'il n'eût pas le tems d'emmener.

Guſtave-Adolphe, apprenant ce qui s'étoit paſſé à Roſtock, jugea qu'il faloit différer de quelque tems ſon expé-

dition dans le Mecklenbourg ; mais il ne put se resoudre à s'éloigner sitôt de ces environs. Il revint donc au commencement d'Octobre à Ribnitz, où il fit tracer un camp pour son armée ; & ce fut-là qu'il reçut la lettre de l'Empereur. Il donna ordre à sa flotte qui croisoit à la hauteur de Wismar de retourner vers Stralsond, & partit lui-même en même tems, pour se rendre de nouveau en cette Ville, où il jugeoit sa présence nécessaire, laissant le commandement du camp de Ribnitz au Général *Pommer* (1). Ce fut bientôt après son arrivée à Stralsond, qu'il fit à l'Empereur la réponse, dont nous avons donné un extrait.

Cependant le blocus de Colberg continuoit toûjours ; mais seulement de loin. La Garnison étoit forte, & les troupes qui bloquoient étoient foibles. Colberg aujourd'hui bicoque, s'il en fut jamais (2), étoit une place considérable pour ce tems, où l'art d'attaquer étoit encore dans l'enfance. Le Comman-

(1) Kevenh. l. c *p.* 1331.

(2) Les Russiens l'ont assiégé deux fois inutilement, & même cet Eté par mer & par terre, avec une escadre considérable qui y a jetté des bombes.

dant (1) commençant à manquer de bien des choses, faisoit de gros détachemens pour se procurer des vivres & du fourage. Un de ces détachemens fort de neuf cens hommes, rodant dans la nuit, pillant & saccageant tous les Villages par où ils passoient, se trouva sans y penser près des Murailles de Trebthor ou Treptou, sur la Rega. Soit qu'ils se fussent égarés, soit qu'ils ignorassent qu'il y eût des Suédois dans cette petite Ville; ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils voulûrent y entrer de force, apparemment pour la piller, comme ils faisoient tous les lieux où ils pouvoient pénétrer; mais les Soldats Suédois joints aux Bourgeois firent une telle résistance, que l'ennemi fut obligé de se retirer. Il continua sa route toûjours pillant & saccageant & emmenant un butin considérable, surtout en grains, fourages & bestiaux, toute cette contrée étant extrêmement fertile.

Le Roi pour arrêter ces courses détacha le Général Baudissin avec des troupes, afin de resserrer Colberg de plus près & contenir la Garnison. Tor-

(1) Il se nommoit JULIAN. Voy. Micrælius. lib. 6. Pomer. p. 573. & suiv.

quato fit auſſi de ſon côte un détachement de ſept cens hommes, pour renforcer cette Garniſon. Auſſitôt on fit partir de Stettin quatre Compagnies de Cavalerie & cinq d'Infanterie, pour renforcer les troupes du blocus.

Les ſept cens Impériaux craignant d'être coupés dans leur marche revinrent ſur leurs pas, après avoir tout pillé & brûlé (1) ſuivant leur coûtume.

A peu près dans le même tems il y eut un incendie à Colberg, qui conſuma cent quatre-vingt-une Maiſons: Malheur qui vint, dit-on, par l'inadvertance d'un valet. Les Suédois ne pûrent néanmoins en tirer aucun avantage; tant la Garniſon étoit ſur ſes gardes.

Torquato, apprenant que la place commençoit à manquer de vivres, fit un détachement de quatre mille hommes de ſon camp ſous Gartz, dans la réſolution de faire entrer un convoi dans la place, de forcer les Suédois à lever le blocus, & de couper un corps de recrues qui leur venoit de Pruſſe.

Le Feld-Maréchal Guſtave-Horn, qui

(1) Le Comte de Kevenh. ne flatte pas ici ſes compatriotes.

qui commandoit dans Stettin, fut bientôt informé de la marche de ces quatre mille hommes, & en pénétra aisément le but.

Aussitôt il détacha mille chevaux, & quinze cens fantassins du camp sous Stettin, avec ordre de se joindre au Général Baudissin, ou à Kniphausen.

Les Impériaux firent leur possible pour empêcher cette jonction, mais n'ayant pu réussir, ils vinrent attaquer le quartier de Kniphausen, qui étoit le plus proche de Colberg, & amenèrent quelques grosses piéces de canon, qu'ils tirèrent de la Ville.

Kniphausen se défendit assez, pour donner le tems à Baudissin & au Rhingrave de venir à son secours. Alors le combat devint terrible, & il resta bien du monde de part & d'autre, mais enfin les Impériaux plièrent, & se retirèrent en assez bon ordre, quoiqu'ils fussent suivis par Baudissin avec la Cavalerie Suédoise. Arrivés dans une plaine fort rase, ils se remirent en Bataille, près d'un Village, que quelques Historiens (r) nomment Falckenberg.

(r) Chemnitz *p.* 90. Puffend. L. II. §. 35. Le recit que M. Harte fait de ces escarmouches est plein de rodomontades à la gloire de ses

Baudiſſin eut l'audace de les attaquer-là avec ſa ſeule Cavalerie, eſperant que le Soldat effrayé de ſa défaite, ne tiendroit pas contre la charge qu'il leur alloit faire; mais il ſe trompa, & il fut ſi incommodé du feu de l'Infanterie, que ſes Eſcadrons furent mis en deſordre, & il penſa lui-même y reſter priſonnier, ayant eu ſon cheval tué ſous lui.

Les Suédois ſe rétirant ſur Loblitz, rencontrèrent un autre corps d'Impériaux, de deux mille cinq cens hommes, dont quinze cens étoient de Cavalerie. Heureuſement pour Baudiſſin, il venoit d'être renforcé de quelques compagnies d'Infanterie & de Cavalerie, que Kniphauſen avoit détachées pour le joindre & favoriſer ſa retraite. Baudiſſin ne balança pas alors de charger ce corps d'Impériaux, qu'il voyoit rangé en très bon ordre, dans la plaine près de Loblitz. Il mena ſa Cavalerie au trot, & tomba avec tant de vigueur ſur les Eſcadrons des Impériaux, qu'il

Patriotes les Monro, les Rea, les Sir Devereux &c. & des troupes Britanniques, dont les Hiſtoriens Allemands & Suédois ne font pas tant mention. Sur quoi l'on peut conſulter Kevenhuller Annal. Ferd.

les renversa dès le premier choc. Un brouillard épais qui commençoit à s'élever, & la nuit qui approchoit l'empêcha d'achever la défaite de l'ennemi, qui se retira à la faveur des ténèbres.

A la pointe du jour, Baudissin se mit à la poursuite des Impériaux, malgré le brouillard qui duroit toûjours, & ne différoit guère des ténèbres de la nuit. Comme il n'avoit que sa Cavalerie, & son l'Infanterie ne pouvant le suivre que de loin, il atteignit les Impériaux, mit de nouveau leur Cavalerie en fuite, & la poursuivit jusqu'à Schiffelbein, où par hazard se trouvoit dans ce moment un Régiment d'Infanterie Impériale, que le Colonel Moïse de Walda amènoit au secours de ce Corps que Baudissin venoit de battre, Ce régiment fit une si rude salve, en passant, sur la Cavalerie Suédoise qu'elle n'osa passer outre, & retint bride en main. Baudissin ne jugea pas à propos d'aller plus loin, & revint joindre son Infanterie. Ce qui facilita la retraite aux Impériaux, qui rentrèrent dans Colberg, après avoir perdu les deux tiers de leur Cavalerie.

Cependant le Roi ne voyant pas jour à rien entreprendre dans le Mecklenbourg, depuis l'arrivée des renforts que

Tilly y avoit fait entrer, ne songea plus qu'à chasser les Impériaux de tous les postes, qu'ils occupoient encore en Poméranie, & qu'à marcher ensuite sur Francfort sur l'Oder, pour s'ouvrir le chemin de la Silésie & de la Haute-Saxe.

Il me semble que le Lecteur impatient de voir le Roi aux prises avec un ennemi plus digne de lui que Torquato-Conti (1), nous demande où étoit Tilly, tandis que toutes ces choses se passoient en Poméranie. C'est ce que nous dirons bientôt, après que nous aurons fini ce qui nous reste à dire par rapport à ce Duché, que nous allons voir tout entier entre les mains & sous la protection du Roi. Ce Prince n'eut pas plûtôt appris tous les mouvemens que se donnoit Torquato pour sauver Colberg, qu'il partit de Stralsond pour se rendre à Greiffenberg. Là, il manda son Feld-Maréchal Gustave Horn, Kniphausen & Baudissin, pour être bien informé de l'état des choses près de Colberg.

Après avoir tenu conseil avec eux, le Roi ordonna que toute la Cavalerie,

(1) *Idem. ibid. p.* 348.

qui étoit encore au camp près de Ribnitz, se rendît devant Colberg, & que les troupes qui venoient de Prusse, se joignissent aussi à celles qui bloquoient déja cette place. Quant à l'Infanterie campée à Ribnitz, le Roi la fit marcher une partie à Stettin où il se rendit lui-même, & laissa le reste pour bloquer Demmin.

Quelques jours (1) avant son arrivée on avoit vu dans l'air au-dessus de cette Ville une longue flamme, ayant parfaitement la forme d'une épée, & s'étendant fort au loin. Cette épée flamboyante comme un éclair fut vue de toute la Ville, & des lieux circonvoisins avec tout l'étonnement, toute la terreur qu'on peut s'imaginer, ayant resté assez long tems à la même place. Peu à peu cette épée se raccourcit, & parut encore quelque tems comme un sabre à la Turque, jusqu'à ce qu'enfin elle s'évanouït soit par l'agitation seule de l'air, soit que la cause qui produisoit ce phénomène cessât. A-peu-près dans le même tems, les Impériaux étant venus, pour ainsi dire, jusqu'aux portes de Stettin enlever du bétail, le

(1) *Idem.* 1349.

Colonel Dœnhoff fortit contr'eux avec cinq Compagnies de Cavalerie; mais s'étant avancé trop témérairement, il tomba dans une embufcade où il perdit du monde, & fut obligé de s'en revenir fans avoir pu empêcher les ennemis d'emmener leur butin.

Cependant l'armée Impériale en Poméranie étoit dans un affez trifte état. Ces gens, qui fous le Duc de Friedland avoient des vivres & de l'argent en abondance, manquoient actuellement du néceffaire, depuis la difgrace de ce Général.

Mais ce n'étoit pas tant la faute du Miniftère & des Généraux, que celle du Soldat même, qui n'étant plus retenu par la crainte du châtiment fous des Chefs, qui craignoient plus qu'ils ne déferta ffent tous que de les voir mourir de faim, avoit fait un tel ravage partout, tant brûlé, tant faccagé, qu'enfin il ne trouvoit plus dequoi fubfifter. Tant il eft vrai, que la difcipline eft dans les armées ce qu'une vie réglée & temperante eft au Corps Humain, dont elle foutient la vigueur & la fanté jufqu'à une extrême vieilleffe. D'ailleurs les Régimens Impériaux étoient fort affoiblis par la defertion, car les

uns s'en étoient allés s'étant enrichis par le pillage, les autres avoient passé sous les drapeaux Suédois, ne trouvant plus rien à piller parmi les Impériaux, & craignant la fortune & la valeur de Gustave-Adolphe. Enfin les fatigues & le grand froid, qui commença à se faire sentir dès le mois d'Octobre, & qui fut extraordinaire cette année-là, en fit périr un grand nombre; tandis que les Suédois accoûtumés à un climat plus froid dans les hivers les plus doux, que celui d'Allemagne dans les hivers les plus rudes, d'ailleurs bien couverts de juste-au-corps fourrés, se moquoient des frimats, des neiges & des glaces, & ne se portoient bien qu'à proportion qu'il faisoit plus froid. Aussi le Roi disoit-il, qu'il prétendoit faire plus de choses en Hiver qu'en Eté.

Les Impériaux ne l'entendoient pas ainsi, & leur Feld-Maréchal, s'imaginant qu'ils seroient bien aises de se reposer durant la mauvaise raison (1), envoya un trompette à Stettin, pour demander qu'on envoyât quelques Officiers de considération à mi-chemin de cette Ville à Gartz, pour écouter

(1) Kevenh. l. c. p. 1349. & 1350.

quelques propoſitions qu'il avoit à faire, & dont il chargeroit quelques perſonnes diſtinguées dans ſon armée.

Deux Colonels Suédois fûrent députés pour cette commiſſion, & Torquato-Conti députa de ſon côté le Maréchal-Général des logis, & un Lieutenant-Colonel de ſes troupes.

En attendant l'arrivée des Députés Suédois, les Impériaux firent préparer un grand repas pour les régaler. Pendant le feſtin on fut de la meilleure amitié du monde ; on but toute ſorte de ſantés, & enſuite on parla d'affaires.

Le Maréchal-Général des Logis fit l'ouverture de cette conférence militaire par le diſcours ſuivant: „ Nous ne
„ craignons, dit-il, aucun ennemi de
„ quelque Nation qu'il ſoit. Nous ſom-
„ mes pourvus ſuffiſamment de vivres
„ & de munitions, & Nous avons
„ tous la même ardeur & le même cou-
„ rage pour le combat, que Nous
„ avons fait éclater en tant d'occa-
„ ſions. Mais l'hiver approche, &
„ Nous croyons qu'il eſt tems de pen-
„ ſer aux quartiers d'hiver. Nous
„ avouons que nous n'eſtimons par fort
„ glorieux de braver l'intempérie de la

„ fai-

„ saison, & de combattre contre la nei-
„ ge & les glaces. S'il faut périr, nous
„ voulons périr en Gens d'honneur les
„ armes à la main, & si Nous devons
„ être victorieux, ce n'est qu'à notre
„ valeur que nous voulons devoir nos
„ triomphes. Convenons d'un arrange-
„ ment pour les quartiers d'hiver; &
„ peut-être que, pendant que la froi-
„ dure suspendra l'ardeur des combats,
„ Sa Majesté Impériale & le Roi de
„ Suéde concluront une paix sincère &
„ durable: sinon Vous nous verrez,
„ au retour de la belle saison, Nous
„ présenter aux champs comme de bra-
„ ves Soldats, & porter vaillamment le
„ fer aux yeux de nos ennemis.

Le plus ancien des Officiers Suédois prit alors la parole, & répondit en ces termes:

„ Messieurs, comme on a ignoré sur
„ quel objet Vous vouliez conférer avec
„ Nous, on ne Nous a pu prescrire, ni
„ réponse, ni résolution; & nous igno-
„ rons nous mêmes quelles sont les in-
„ tentions du Roi; je crois néanmoins
„ pouvoir Vous assûrer, sans craindre
„ de me tromper, que ce Prince n'en-
„ trera jamais dans un projet de trève
„ pour des quartiers d'hiver. Comme

„ il eſt lui-même infatigable; qu'il ſup-
„ porte les plus rudes incommodités,
„ la faim, la ſoif, le froid le plus ai-
„ gu, qu'il couche quand il le faut
„ auſſi bien dans la neige que dans un
„ lit, il a lieu de croire que ſes Offi-
„ ciers & ſes Soldats ne ſont pas plus
„ douillets que lui. En effet, nous au-
„ tres Suédois nous ſommes Soldats
„ d'Hiver comme d'Eté; & il ſeroit
„ bien étrange qu'après avoir combat-
„ tu les Moſcovites ſous la Zone gla-
„ ciale en toute ſorte de ſaiſons, nous
„ fuſſions venus en Allemagne pour
„ paſſer l'hiver au coin d'un feu. Non,
„ Meſſieurs, ne Vous y attendez point:
„ comptez très ſûrement que nous n'au-
„ rons aucun repos, & que nous ne
„ Vous en laiſſerons point. Nous ne
„ ſommes pas Gens, qui nous piquions
„ de cette délicateſſe dont Vous par-
„ lez, de ne combattre que contre des
„ hommes & non contre le tems. Nous
„ faiſons gloire de braver toute ſorte
„ de dangers. Les vrais Soldats ne ſont
„ pas des hirondelles, qui attendent le
„ Printems pour ſe montrer: toutes les
„ ſaiſons leur ſont égales, & au milieu
„ des glaces, ils n'ont jamais les mains
„ engourdies: D'ailleurs que nous im-

„ porte, que nos ennemis périssent par
„ le fer ou par le froid, pourvu qu'ils
„ périssent, ou qu'il nous laissent le
„ champ libre? Quel moyen plus ho-
„ norable de triompher d'eux, que de
„ se refuser aux aises & aux commo-
„ dités de la vie, pour les chercher par
„ tout, les attaquer sans cesse, & dans
„ des tems où les lions-mêmes se ta-
„ pissent dans leurs tannières?

Ce discours si digne d'un Officier de Gustave déconcerta fort les Impériaux, ils se retirèrent sans repliquer, & pressentant intérieurement que des gens qui pensoient ainsi seroient l'écueil des prospérités de leur Maître, & les destructeurs de sa puissance encore si formidable.

Pendant le séjour que Gustave avoit fait au camp de Ribnitz, il avoit employé ses troupes à fortifier cette Ville ainsi que Damgarten, tant pour s'assurer de cet important passage dans le Mecklenbourg, que pour empêcher la Cavalerie Impériale qui y étoit de faire des courses dans la Poméranie. Ribnitz & Damgarten furent mis dans un état très respectable pour le tems. Le Roi dirigea lui-même les travaux, les visitant

continuellement, & les hâtant par ses libéralités envers les travailleurs.

Torquato sentant l'importance de conserver Demmin, envoya d'abord à Savelli (1), qui commandoit dans cette place & dans Greiffswalde, le Régiment du Puler, avec ordre à Savelli de tirer quelques troupes de ses Garnisons, & de se faire joindre par trois mille chevaux cantonnés dans le Mecklenbourg, pour battre les Suédois répandus autour de Demmin, ou du moins de les empêcher, à quelque prix que ce fût, de mettre le pied dans ce Duché: & pour qu'il pût mieux exécuter cet ordre, il lui envoya encore le Régiment de Holck de huit Compagnies de plus completes de son armée.

Avec des forces si considérables, Savelli se flatta de pouvoir aisément chasser les Suédois des environs de Demmin, comptant de les attaquer avant qu'ils pussent se rassembler; mais il se trompa. Les Suédois avoient autant d'amis & d'espions, & les Impériaux autant d'ennemis jurés, qu'il y avoit d'habitans dans le pays. Les prémiers

(1) *Idem. ibid.*

fûrent bientôt avertis des mouvemens de Savelli. Auſſitôt ils ſe réünirent, & à peine étoient-ils en corps qu'ils vîrent arriver le Roi. La joie fut grande, ainſi que l'eſpoir de la victoire. Ce Prince avoit auſſi été averti des mouvemens des Impériaux, & avoit bien jugé quel en étoit l'objet. Sans ſonner mot, il étoit parti de Stettin & accouroit en diligence, pour ne pas perdre l'occaſion d'en venir à une action avec les Impériaux.

L'arrivée inopinée de ce Héros, parut d'un bon augure aux Soldats Suédois; le Roi vit avec plaiſir la joie peinte ſur leurs viſages. Mes compagnons, leur diſoit-il, en parcourant leurs rangs, vous allez combattre ces mêmes Impériaux, que vous avez vus & vaincus en Pruſſe. Ils ſont encore les mêmes, & je me flatte que vous n'avez pas changé. Ayez donc bon courage, & mettez votre confiance en Dieu, & il vous fera triompher de vos ennemis.

Après pluſieurs diſcours ſemblables, il donna l'ordre pour la marche, étant réſolu d'aller au devant des ennemis (1).

(1) Le Comte de Kevenhuller, de qui cette rélation eſt tirée de mot à mot, ne ſpécifie ni le nombre des troupes de part & d'autre, ni

Dès que Savelli apperçut les Suédois, il rangea ses troupes en Bataille à la manière Italienne, laissant peu de monde à la garde du canon, & s'étendant le plus qu'il lui étoit possible pour déborder les Suédois, ce qui lui étoit facile, étant de beaucoup plus fort qu'eux. Mais le Roi, sans s'embarasser de cela, ne fit qu'une colonne de toutes ses troupes (1), & les fit avancer fiérement vers le centre de l'ennemi, comme pour couper son armée en deux. Ensuite avec une célérité, dont les Suédois seuls étoient alors capables, il rompit sa colonne, & la déployant de droite & de gauche, il en dirigea une partie de manière qu'elle gagna le flanc de l'ennemi, le mit en désordre, attaqua avec furie ceux qui gardoient le canon, les tailla en piéces, s'empara du canon même, & le tourna contre l'Infanterie Impériale, qui étoit au centre de la ligne, & qui ne pût soutenir ce feu d'artillerie qui la prenoit en flanc,

le lieu, ni le jour du combat. Il y a apparence, que le Roi n'avoit guère plus de 3000 hommes, & les Impériaux au moins une fois autant, que le combat se donna près de Demmin, & sur la fin de Novembre. M. Harte n'en parle point du tout.

(1) *Mit ungetheilter Ordnung.* Id. p. 1351.

tandis que celle des Suédois la foudroyoit en front. Aussi fut elle bientôt en désordre & enfin en deroute. Les Suédois firent un grand carnage, & le peu qu'il échappa de ce corps d'armée gagna le Mecklenbourg, & ne cessa de fuir que quand il fut arrivé à Rostock. Toute l'artillerie fut prise, tous les bagages, les munitions, & beaucoup de Drapeaux & d'Etendarts. Le plus beau fut que le Roi exécuta tout cela avec une poignée de monde, fort peu de Cavalerie, & seulement quelques piéces de campagne.

Après cette action, le Roi retourna à Stettin, où il faisoit continuellement travailler aux fortifications avec une ardeur incroyable. Il faisoit pratiquer des mines & des fougasses, sous les ouvrages extérieurs, & avancés, & bientôt il rendit Stettin une des plus fortes places de l'Allemagne, aussi étoit elle alors une des plus exposées, & la plus importante pour le Roi de Suéde.

Le 6. de Décembre, ce Prince toûjours actif & infatigable partit à minuit, & se rendit à Damme (1), vis-à-vis de Stettin, pour enlever un corps

(1) Kevenh. dit *Demmin*; mais c'est visiblement une faute, ou une erreur.

d'Impériaux, qui devoit passer par Greiffenhagen pour se rendre à Colberg : mais les Impériaux avertis à leur tour de l'arrivée du Roi dans le voisinage, jugèrent à propos de s'en retourner. Mais le Roi voulut absolument se rendre maître de Greiffenhagen, qui étoit l'unique passage, par où les Impériaux pouvoient envoyer du secours & des munitions à Colberg. Peu de tems avant que le Roi attaquât Greiffenhagen, Torquato-Conti avoit demandé & obtenu la permission de se rétirer. Cet Italien avoit de grands talens pour la guerre, & n'eût-il fait d'autre action que de se soutenir à Gartz pendant plus de trois mois, sans pouvoir être forçé par un ennemi comme Gustave, il mériteroit assûrément place parmi les meilleurs Généraux de son tems. On doit aussi admirer ses manœuvres pour soutenir Colberg, qui peut-être n'auroit pas tenu si long-tems, sans les secours qu'il y envoya, & les convois qu'il y fit entrer. Enfin on peut dire, que s'il avoit été secondé par les Ministres de l'Empereur, il auroit donné bien de la peine au Roi de Suéde ; mais on le laissa manquer d'hommes & d'argent, & voyant ses troupes fondues de

plus d'un tiers, il se dégoûta d'un commandement si desagréable. Au reste tous les Historiens conviennent, que c'étoit l'homme le plus cruel & le plus avare de son siécle. Le Comte de Schaumbourg, d'une famille Noble de Suabe, qui tire son nom de la terre de Schaumbourg, au Comté de Papenheim, fut envoyé pour le remplacer. Le nouveau Général étoit un vieux Soldat, qui avoit passé par tous les grades de la milice, & s'étoit élevé par son seul mérite à la dignité de Général-Feld-Maréchal.

Cependant Gustave-Adolphe disposoit tout pour le siége de Greiffenhagen. Déja douze prames, ou galères Suédoises, & un grand nombre de batteaux plats, avec du gros canon & des piéces de campagne, étoient prêtes à remonter l'Oder; car cette Ville est située sur le bord Oriental de ce fleuve, vis-à-vis de Gartz. Déja douze mille hommes de pied, & quatre-vingt-cinq Escadrons étoient rassemblés pour cette expédition, avec une artillerie plus nombreuse qu'on n'en avoit vû dans ces tems-là. On étoit vers la fin de Décembre. Le froid étoit extrême, tel qu'on ne se rappelloit pas d'en avoir

senti de pareil depuis très long-tems ; & il y avoit outre la Garnison un corps de troupes considérable, qui campoit tout près de la place, qui d'ailleurs pouvoit être secourue par le moyen du pont qu'elle a sur l'Oder.

Le Roi, qui avoit de bons espions, apprit qu'une partie des troupes s'étoit retirée dans la Marche de Brandebourg, que l'autre partie étoit allée en quartiers d'Hiver, & qu'il n'en restoit plus guère que le tiers dans la place.

Ces bonnes nouvelles raffermîrent le Roi dans son dessein de s'emparer de ce poste, que les Impériaux n'avoient occupé, que pour profiter de la prémière occasion de se jetter sur Stettin, & pour couvrir les autres places qu'ils avoient sur l'Oder, & dans la Poméranie Ultérieure. Gustave, ayant appris quelque tems auparavant que les Impériaux avoient abandonné Golnow, vint lui-même occuper ce poste, qui devint le rendez-vous de toute son armée pour l'entreprise qu'il méditoit.

Le Roi investit Greiffenhagen le 23. Décembre, & fit d'abord canonner vivement le *Zolhaus*, (la Douane,) où les ennemis avoient tiré un retranchement, qu'ils abandonnèrent bientôt. Le

Roi y fit marcher quelques compagnies, pour y prendre poſte. Les Suédois n'y entrèrent pas d'abord ſoupçonnant quelque mine, pour les faire ſauter en l'air, à quoi la retraite précipitée de l'ennemi donnoit aſſez d'apparence. Mais bientôt ils s'y hazardèrent, & s'en asſurèrent.

Les prames & les batteaux plats, ſe tenoient à portée du pont, pour le ruiner au cas que l'ennemi voulût envoyer de Gartz des troupes au ſecours de Greiffenhagen.

La veille de Noël, à cinq heures du matin, l'artillerie Suédoiſe poſtée avantageuſement ſur des hauteurs, commença à faire un feu des plus vifs qu'on eût jamais vu, vingt coups de canon partoient preſque toûjours à la fois. Il y en avoit quatre-vingt piéces de braquées contre les remparts, qui fûrent bientôt ébranlés; pendant cela les troupes ſe tenoient prêtes pour l'aſſaut. La Ville n'avoit qu'un ſimple mur; quelques tours crénelées, & un foſſé peu profond, avec quelques redans élevés par les Impériaux. On peut s'imaginer que la bréche fut bientôt faite: mais ce qu'on aura de la peine à croire, c'eſt la réſolution ſingulière que prit le Commandant. Il fit

assembler chez lui les principaux Capitaines, & leur ordonna d'aller tout disposer pour le départ des troupes; mais de ne faire semblant de rien, de peur que l'ennemi étant averti ne leur coupât la retraite qu'il avoit dessein de faire en grand silence, & à la faveur des ténèbres, par le pont au bout duquel il ne craignoit pas de trouver des Suédois, vu que le voisinage de Gartz, où étoit encore le gros des Impériaux, empêchoit ceux-là de masquer ce pont, dont la tête étoit défendue par une redoute avec du canon. Ensuite, il fit ôter l'Etendart Impérial de dessus les murs, pour qu'il ne tombât pas entre les mains des Suédois, & se mettant à la tête de sa Garnison, forte encore de deux mille six cens hommes, il partit avant le lever du soleil, & presqu'au moment que le mur s'ouvroit, & tomboit avec fracas dans le fossé, qui en fut entiérement comblé. Aussitôt les Suédois courûrent à l'assaut, & fûrent étonnés de ne trouver personne dans la Ville que les habitans, & quelques Impériaux commandés pour y mettre le feu, ce dont on eut soin de les empêcher. Alors les Suédois se mîrent aux trousses des fuyards; mais comme ils

avoient de l'avance, on ne put attein-dre que leur arrière-garde, où étoit le Commandant & les principaux Offi-ciers. On se battit un instant, mais bientôt tout fut envelopé & fait pri-sonnier. Don Ferdinand de Capoua Napolitain, Commandant de Greiffen-hagen qu'il venoit d'abandonner, reçut dans cette occasion deux coups de feu, l'un à la jambe, l'autre dans le corps. Il fut pris & envoyé à Stettin, où il mourut deux jours après. Les autres prisonniers fûrent, le Major de la pla-ce, le *Signor Antonio*, Don Joseph Ca-pitaine, & un jeune Comte de Thurn, avec un peu plus de cent Soldats. Au reste, ce jeune Comte de Thurn, étoit parent des Comtes de Thurn, Père & Fils, dont nous avons si souvent par-lé dans cette Histoire. Le vieux étoit alors à Stettin, où il rendit à son jeune parent des services, qu'il n'auroit peut-être pas reçu des siens en pareille oc-casion. Le jeune Comte de Thurn, dont nous parlons ici, avoit à peine quinze ans. Il étoit beau & bien fait. Sa phisionomie plut au Roi. Il le fit ha-biller, car toutes les troupes Impéria-les, tant Officiers que Soldats en Po-

méranie, étoient alors fort éguenillées, il lui permit de porter l'épée & l'écharpe Impériale.

Comme la Ville de Greiffenhagen avoit été prise sans aucune capitulation, le Roi permit aux Soldats de piller (1) tout ce qui appartenoit aux Impériaux; & ils trouvèrent encore assez de butin; ceux-ci n'ayant pu emporter que peu de leurs effets pour partir avec moins de bruit. Pour Don Ferdinand de Capoua, il avoit eu soin de mettre les siens en sûreté dès avant le siége. Cet homme, dont le caractère ne différoit pas de celui de son Compatriote Torquato di Conti, pour l'avarice & la cruauté, avoit amassé des sommes considérables, aux dépens des pauvres Habitans de Greiffenhagen, & des environs qu'il avoit tourmentés (2) de

(1) M. Harte dit qu'il abandonna la Ville au pillage pendant quatre heures: cela n'est ni vrai, ni vraisemblable, quand on fait réflexion au caractère de ce Monarque; & que ce n'étoit pas la faute des habitans que les Impériaux eussent pris possession de leur Ville.

(2) *Pars cæsi, pars capti, quorum ex numero ipse Capua, non adsimilis Torquato prædo, extortorque, ac subditorum Carnifex, sacrorum trepidus, in verba ferocior: sæpe minatum Stetino referunt, illuc se venturum, & multis Gustavi par-*

mille manières. Ce qu'il y a de particulier, c'eſt que, naturellement rodomont & peu meſuré dans ſes diſcours, il s'étoit vanté maintes fois, qu'il viendroit à Stettin, & y feroit couper la tête aux principaux Officiers du Roi de Suéde, & ſurtout au vieux Comte de Thurn. Il devina juſte, quant à ſa venue à Stettin, mais quant à ſes menaces elles n'auroient ſervi qu'à faire rire, ſi l'état où il ſe trouvoit avoit pu inſpirer d'autres ſentimens que ceux de la compaſſion.

Pendant que le Roi avoit eu ſon quartier à Golnow, il écrivit au Chancelier Oxenſtierna une Lettre, qui mérite d'avoir place ici, non ſeulement parce qu'il lui communique ſon plan de profiter des rigueurs de l'hiver, pour enlever les quartiers des ennemis; mais auſſi parce qu'elle ſert à déveloper le caractère de ce Prince, ſi ſuſceptible des ſentimens, qui ſont l'honnête homme dans la ſociété, & qui ſont ſi rares parmi les Rois.

puratis, præ cæteris Comiti Thurneſi, cervices præciſurum: præſagione, an caſu id prædixerit? Venit certe Stetinum; fugiens enim, tergum lumboſque glande trajectus, INVITUS, *illuc curando vulneri delatus, poſt ex dolore & doloribus extinctus eſt.* Lansberg cité par M. Bœhm.

Notre féal & bien amé Chancelier, Grace, & faveur spéciale!

„ J'ai reçu vos avis sur les opéra-
„ tions de la guerre pour l'année pro-
„ chaine, comme un témoignage de
„ votre fidélité envers moi & la patrie.
„ Qui vivra, verra le succès des affai-
„ res, & la postérité chantera vos
„ louanges, si à la sagesse de vos con-
„ seils vous joignez votre application
„ & votre zèle ordinaire dans l'exécu-
„ tion.

„ Il seroit à souhaiter que nous eus-
„ sions beaucoup de gens, qui manias-
„ sent les affaires avec la même dexté-
„ rité, & la même fidélité que vous
„ les maniez: le bien de l'Etat & l'a-
„ vantage du Royaume en seroient la
„ suite naturelle. Mais comme le Tout-
„ Puissant distribue ses dons fort iné-
„ galement, & que les hommes par une
„ suite du péché sont sujets à bien des
„ défauts, j'en remarque de si essen-
„ tiels en quelques uns de mes Mini-
„ stres, dans le maniment des affaires
„ publiques, que j'ai souvent lieu de
„ douter de leur bonne issue, à moins
„ que Dieu ne nous assiste dans le be-
soin

„ soin, & là où je ne vois aucun se-
„ cours humain. Continuez donc à
„ bien faire, & ne vous lassez point à
„ bien mériter de moi, & du Royau-
„ me. Tâchez surtout à mettre la der-
„ nière main à votre projet, touchant
„ le commerce des grains: car je me
„ fie plus à vos idées qu'à celles de qui
„ que ce soit. J'avois abandonné le
„ dessein de tirer quelque secours de ce
„ blé, non que je ne sentisse le profit
„ qui m'en reviendroit; mais parce que
„ je ne connoissois personne qui ne fût
„ bien aise d'en manger la farine, &
„ de m'en laisser le son. Or mainte-
„ nant que je vois que vous voulez
„ vous charger de cette affaire, j'en ai
„ une vraie joie, & j'espere de trou-
„ ver en vous un bon second, pour
„ m'aider à porter le poids des affai-
„ res, dont je suis accablé.

„ Dieu veuille nous faire passer l'hi-
„ ver heureusement, je me promets de
„ votre capacité que l'Eté ira encore
„ mieux. Je prie cet être suprême, qui
„ nous a donné de la prospérité, quoi-
„ que mêlée de beaucoup de peine, &
„ de travail, de faire triompher notre
„ juste cause, & de lui accorder une heu-
„ reuse fin, à la gloire de Son Saint

„ Nom, au repos de Son Eglise, &
„ pour notre salut en ce monde & en
„ l'autre.

„ Je vous détaillerois notre état,
„ mais ma main encore roide des coups
„ reçus près de Dirschau, ne me le
„ permet point. Sachèz pourtant que
„ l'ennemi, foible actuellement en In-
„ fanterie & en Cavalerie, a de grands
„ avantages sur nous; car toute l'Alle-
„ magne lui est livrée en proie. Je ras-
„ semble ici mes troupes près de la ri-
„ vière (1), dans l'intention de l'atta-
„ quer bientôt, & de lui enlever ses
„ quartiers. Et quoique la cause soit
„ bonne & juste, l'issue de la guerre
„ est néanmoins incertaine à cause du
„ péché. On ne sauroit non plus comp-
„ ter sur la vie de l'homme, & c'est
„ pourquoi je vous exhorte, & je vous
„ prie pour l'amour de Christ, que, si
„ tout ne nous réussit pas à souhait,
„ vous ne vous rebutiez point pour ce-
„ la. Je vous conjure d'avoir en ré-
„ commendation ma mémoire, & le
„ bien de ma famille, & de faire pour
„ moi ce que vous souhaiteriez que je
„ fisse, & que je ferois très assûrément

(1) L'*Ina* sur laquelle Golnow est situé.

„ pour vous & pour les vôtres en pa-
„ reil cas, ſuppoſé que Dieu veuille,
„ que je vous ſurvive, & que les vô-
„ tres aient beſoin de moi. Je conſidé-
„ re que j'ai déja gouverné la Patrie
„ depuis vingt années, non ſans beau-
„ coup de ſoucis, mais, Dieu ſoit loué,
„ avec beaucoup de gloire, chériſſant,
„ honorant l'Etat & tous ſes fidéles ſu-
„ jets, & ayant ſacrifié pour leur répu-
„ tation ma vie, mes biens, & mes ai-
„ ſes, n'ayant cherché dans ce monde
„ qu'à bien remplir les devoirs de mon
„ état, & du rang où Dieu m'a fait
„ naître.

„ S'il m'arrive ce qui eſt le parta-
„ ge, & le terme de l'humaine nature,
„ ma famille eſt bien digne de votre
„ compaſſion, tant à cauſe de moi, que
„ par beaucoup d'autres conſidérations.
„ Elle ne conſiſte qu'en deux perſon-
„ nes d'un ſexe foible, la Mère ſans
„ conſeil, la Fille jeune, & encore en
„ très bas âge. Infortunées, ſi elles gou-
„ vernent elles-mêmes; & en péril, ſi
„ elles ſont gouvernées.

„ L'affection naturelle à un Epoux
„ & à un Père, me fait vous dire li-
„ brement toutes ces choſes, à vous
„ qui êtes un inſtrument que Dieu m'a

„ accordé, non seulement pour soute-
„ nir plusieurs grandes affaires; mais
„ aussi pour parer à tout ce qui peut
„ arriver, & mettre ordre à tout ce
„ qui me tient le plus au cœur dans ce
„ monde, que je remets néanmoins en
„ sa Sainte disposition, aussi bien que
„ ma vie, & tout ce que je tiens de sa
„ liberalité, comptant sur le mieux dans
„ cette vie, & esperant dans l'autre le
„ repos, la joie & le salut éternel, que
„ je le prie de vous accorder aussi lors-
„ qu'il en sera le tems & l'heure.

Je suis & je serai toute ma Vie, Votre très gracieux & très affectionné

GUSTAVE-ADOLPHE.

A Golnow le 4. Décembre 1630.

Heureux les Rois qui, comme Gustave-Adolphe, susceptibles des sentimens de l'amitié & de la réconnoissance, méritent d'être servis par des amis, & non par des esclaves.

La réponse du Chancelier est trop longue pour être rapportée ici. Nous nous contenterons de dire, qu'elle étoit écrite d'Elbing, & datée du 17. Janvier. Elle contient des vues pour l'amélioration des finances, des protestations d'u-

ne fidélité à toute épreuve, tant envers Sa Majesté, qu'envers la Reine son Epouse, & la Princesse sa Fille, au cas qu'il plût à Dieu de l'appeller à soi. Rien n'est si modeste, si affectueux, si touchant que tout ce que dit ce grand Ministre, sur le devouement de ses services à son bon Maître. Tout respire la pieté dans les expressions de ses sentimens; on y reconnoît un cœur pénétré des grandes vérités de la Réligion, plein de résignation en sa miséricorde. C'est à peu-près sur quoi roule essentiellement cette réponse.

Mais reprenons le fil des expéditions Militaires.

Après la prise de Greiffenhagen, le Roi, jugeant cette Ville de difficile défense, & d'ailleurs très inutile à ses desseins, l'abandonna après avoir néanmoins fait rompre le pont sur l'Oder. En même tems, il résolut de suivre le plan qu'il s'étoit fait d'enlever les quartiers des Impériaux, & de les harasser durant tout l'Hiver pour les ruïner. Ses Soldats animés par le succès de ses entreprises, autant que par la confiance en sa capacité, ne demandoient que combats, sans que les incommodités inévitables dans cette saison, & dans le

Pays où ils étoient pussent rallentir leur ardeur. Le Roi, sans leur donner de repos, les mena droit à Gartz, où l'armée Impériale avoit resté plus de quatre mois retranchée jusqu'aux dents.

Gartz est situé sur les frontières de la Marche de Brandebourg, & sur la rive gauche de l'Oder. Cette Ville fut bâtie en 1258. par Barnim I. Duc de Poméranie. Au commencement de 1630. Bogislas XIV. avoit été obligé de souffrir que les Impériaux y missent Garnison, pour s'assûrer d'un passage si important, qui avec Greiffenhagen les rendoit maîtres absolus du cours de l'Oder jusqu'à son embouchûre. Quatre ans auparavant Gartz avoit souffert un incendie, qui avoit consumé plus de trois cens maisons. A peine cette malheureuse Ville commençoit à se rétablir un peu lorsque les Impériaux s'y logèrent, & bientôt après toute leur armée, forte alors de plus de vingt mille hommes, vint y planter le piquet, & y fit un séjour qui l'incommoda beaucoup. Elle étoit dans cet état, lorsque le Roi de Suéde voyant l'armée Impériale, diminuée de plus de la moitié, résolut de la forcer dans ses lignes, & de se rendre maître de Gartz, pour pouvoir se porter

ſur Francfort, parce que, Gartz étant ſitué entre cette Ville & Stettin, le Roi ne pouvoit s'avancer vers le Midi de l'Allemagne, ſans être auparavant maître d'un lieu, qui interceptoit la communication avec cette Capitale, où étoient tous ſes dépôts de vivres & de munitions.

Mais ce Prince n'eut pas la peine de combattre pour chaſſer les Impériaux de ce poſte. Le Feld-Maréchal Comte de Schaumbourg, qui les commandoit, ne jugea pas à propos d'attendre les Suédois, & dès qu'il eut appris ce qui s'étoit paſſé à Greiffenhagen, il jugea que le Roi viendroit tout de ſuite à lui, &, ne croyant pas devoir l'attendre, il abandonna ſes lignes, & la Ville de Gartz, après y avoir fait mettre le feu en tant d'endroits, qu'elle fut toute réduite en cendres, ſans qu'il en reſtât au-delà de quarante maiſons. C'eſt ainſi que les Impériaux faiſoient la guerre, & que les Suédois la firent eux mêmes, lorſque leur Roi ne fut plus. Sept ou huit ans après, ils raſèrent à leur tour la Ville de Gartz de fond en comble.

A peine Guſtave-Adolphe avoit commencé à paſſer l'Oder, pour aller atta-

quer les Impériaux, qu'il apperçut les flammes qui devoroient la malheureuse Ville de Gartz. Il ne savoit d'abord que penser de ce terrible spectacle, quoiqu'il soupçonnât bien ce que ce pouvoit être. Il envoya néanmoins quelque Cavalerie pour prendre langue. Ce parti poussa jusqu'aux retranchemens de Marwitz, qu'il trouva abandonnés, & dont il s'empara sans tirer un coup de pistolet. Delà il s'avança à ceux de Gartz qu'il trouva abandonnés de même; sans rencontrer que de malheureux Habitans, qui fuyoient pour échaper à la fureur des flammes, les uns portant sur leurs dos les haillons, dont le Soldat n'avoit pas daigné se charger, les autres menant leurs femmes par la main chargées de leurs enfans, les vieillards se traînant avec peine, les malades portés sur les épaules des jeunes gens, tous poussants des cris & des gémissemens. Ce n'étoit pourtant là qu'un foible prélude de ce que souffrîrent dans cette longue & cruelle guerre des Provinces entières, d'un bout à l'autre de l'Allemagne. Mais à peine les Cavaliers Suédois fûrent entrés dans les retranchemens de Gartz, qu'ils crûrent que la terre s'ouvroit sous leurs pieds, tant el-

le

le fut secouée ensuite d'un fracas épouvantable, comme du plus grand coup de tonnerre. C'étoit l'Hôtel de Ville de Gartz, qui sautoit en l'air par l'effet de quelques barils de poudre, que le Général Impérial y avoit fait jetter. Les ponts furent aussi brûlés par l'ordre du Général Impérial.

Le Roi, apprenant toutes ces nouvelles, hâta sa marche dans l'esperance de sauver la Ville de Gartz, & détacha toute sa Cavalerie aux trousses des Impériaux, qui fuyoient vers Francfort & Landsberg.

Gustave ne trouva en arrivant à Gartz que les remparts, une Eglise & quelques maisons, tout le reste étoit consumé par les flammes, qui continuoient encore, & qui les éloignîrent. Le Roi ordonna qu'on y fit des baraques pour y loger, en attendant une Garnison qu'il y mit, & après avoir donné quelques ordres concernant le rétablissement de la Ville, & des ponts, il se mit avec son Infanterie à la poursuite de l'ennemi des deux côtés de l'Oder. Dans ces entrefaites sa Cavalerie avoit atteint l'arrière-garde des Impériaux, composée de Croates & des Régimens de Wallenstein, de Goetz &

de Vieux-Saxe, qu'elle chargea avec tant de furie, qu'elle les rompit & les mit en fuite, & s'empara de plusieurs chariots d'équipage.

Cratz, Maréchal-Général des Logis des Impériaux, commandant une forte Garnison dans Puritz ou Piritz, Ville située sur les frontières de la Marche de Brandebourg, n'eut pas plûtôt appris que le Roi étoit maître des deux passages sur l'Oder, Gartz & Greiffenhagen, qu'il fit mettre le feu à la vieille Ville, à toutes les granges hors de la Ville, à l'Hôpital, à une belle Eglise, & au Palais que les Ducs de Poméranie avoient fait bâtir dans l'ancienne Ville, malgré les Sauves-gardes, que le Magistrat avoit obtenues à prix d'argent du Général en Chef. De sorte qu'il ne restoit plus que la nouvelle Ville, à laquelle il voulut aussi faire mettre le le feu, mais le Lieutenant-Colonel Funck (1) empêcha ce dernier malheur, en représentant vivement à Cratz, que tant de ravages, d'incendies, & de cruautés contre la foi publique, & au mépris des Sauves-gardes accordées aux Habitans, ne pouvoient que soulever

(1) Voy. Topogr. Pomér. p. 86. en Allemand.

tous les peuples de l'Allemagne, & attirer ſur les armes de Sa Majeſté Impériale la malédiction du Ciel : qu'il ne lui reviendroit d'autre avantage de la ruine entiére de Pirtz, que d'achever de ruiner de pauvres Habitans innocens, à qui on ne pouvoit pas imputer les progrès de l'ennemi.

Ces remontrances firent impreſſion ſur Cratz, & il répondit à Funck, que, l'ayant chargé de ſes ordres pour achever de brûler Piritz, il le laiſſoit le maître de les exécuter, ou de ne les pas exécuter. Funck, qui étoit un homme humain, comme il s'en trouve quelque fois chez les peuples les plus féroces, & au milieu des exemples de la plus grande cruauté, uſa bien de la liberté qu'on lui laiſſoit, & épargna ce qui reſtoit de cette Ville infortunée. Cratz ſe mit enſuite en marche vers Francfort, avec une file de chariots chargés de bagages, du butin de ſes Soldats, & du fruit de ſes extorſions. Ces chariots étoient eſcortés par quatorze cens chevaux Allemands & Croates. Ces derniers, qui étoient dès-lors en grand nombre dans les armées de la Maiſon d'Autriche, commettoient par tout des deſordres crians, & avoient exercé en

Poméranie des cruautés épouvantables, qu'ils ont renouvellées de nos jours en Bavière, sous les Mentzel & les Trenck.

Le Roi arriva à Piritz, quelques heures après le départ des ennemis. Baudissin, qui étoit alors auprès de ce Prince avec un gros de Cavalerie, fût lâché sur eux. Il atteignit (1) leur Cavalerie entre Bahne & Koenigsberg, petite Ville de la Marche de Brandebourg. Charger & renverser ne fut que la même chose pour Baudissin. Les Impériaux fûrent poussés jusques dans leurs chariots. Là, les Allemands criérent *quartier !* & on le leur accorda; mais Baudissin ordonna qu'on fit main-basse sur les Croates, qui, se conduisant comme des brigands & des bandits, ne méritoient pas d'être traités en gens de guerre. Mais sur ce pied-là, il y auroit eu peu de Soldats & d'Officiers de l'Empereur, à qui on eût dû faire quartier. Les trois cens chariots de bagages, que ce Corps de Cavalerie escortoit fûrent tous pris, & Baudissin envoya au Roi beaucoup de prisonniers, quelques Etendarts, & un butin immense. Pour lui, il continua à pour-

(1) Kevenh. t. 1352.

suivre l'ennemi, dont il rencontra un autre gros près de Beerwald, dans la Marche de Brandebourg, l'attaqua & le tailla en piéces, un seul Régiment Espagnol s'échapa de la déroute, & se présenta devant Custrin pour se sauver par cette Ville à Francfort. Celui qui commandoit dans Custrin pour l'Electeur de Brandebourg, accorda le passage à ce Régiment, & le refusa une heure après aux Suédois, ce qui sauva pour lors la Ville de Francfort; car, s'il eût admis les Suédois dans sa place, il est probable qu'ils auroient poussé jusqu'à Francfort, & que, dans le trouble & la confusion où étoient les Impériaux, ils auroient abandonné cette Ville.

Après toutes ces pertes, il ne resta plus aux Impériaux en Poméranie, que Greifffwalde ou Griphswalde, Colberg & Demmin.

En attendant que tout fut arrangé pour assiéger ces Places, le Roi ordonna un grand jour de priéres & d'actions de grace à Stettin, pour les avantages très considérables que Dieu venoit d'accorder à ses justes armes.

Après qu'il eut satisfait à sa pieté, il reprit les opérations de la guerre.

Comme il voyoit les Impériaux hors d'état de sécourir Colberg, il ne voulut pas qu'on l'attaquât de vive force, pour ne point perdre inutilement sa poudre & son plomb, & se contenta d'ordonner à ses Officiers de redoubler de vigilance, pour que rien ne pût entrer dans la place. Ces ordres fûrent si exactement suivis, qu'un convoi de cent cinquante chariots, qu'on y vouloit faire entrer, fût pris par les Suédois. Ce qui n'empêcha pas que le Colonel Julian, Commandant de la place, ne tint encore quelques mois.

Pendant que tout cela se passoit en Poméranie, les Impériaux, qui étoient restés dans la Marche de Brandebourg, y commettoient des excès affreux. Les Officiers & les Soldats masqués, & déguisés par bandes, couroient la nuit sur les grands chemins, & détroussoient les passans. Le jour ils se cachoient dans les bois, où ils partageoient leur butin, & la nuit ils en ressortoient pour recommencer leurs brigandages, pillant des Villages entiéres, forçant les maisons des Pasteurs & des Seigneurs, saccageant tout ce qui leur accommodoit, & brûlant souvent des maisons de Campagne & des Villages.

Le désordre alla si loin, que Schaumbourg ne pût s'empêcher d'en faire des plaintes amères dans ses lettres aux Ministres de l'Empereur. „ Puisqu'on ne „ remédie point, leur disoit-il, à des „ désordres si dangéreux, je dépose le „ commandement, & je prie qu'on en „ charge quelque autre que moi, qui „ ne puis souffrir de semblables barba- „ ries, bien moins encore y conni- „ ver ".

L'Electeur de Brandebourg, qui dans ce tems-là n'avoit que quatre ou cinq mille hommes sur pied, la plûpart miliciens mal vétus & mal armés, renfermés d'ailleurs dans quelques Forteresses pour les garder, n'étoit pas en état d'empêcher ces brigandages. Il donna même sur ce sujet un Edit, qui est une preuve autentique, & de sa foiblesse, & du déréglement des troupes de l'Empereur.

„ Nous avons appris (1), dit-il, „ avec une douleur inexprimable, que „ les troupes de Sa Majesté Impériale, „ qui sont dans notre Pays & dans ce- „ lui de nos Voisins, y exercent toute

(1) Kevenh. p. 1355.

„ sorte de violences & d'oppressions,
„ qu'elles pillent les habitans, volent &
„ détroussent les voyageurs, assom-
„ ment de coups, blessent, tuent avec
„ armes à feu, ouvrent & enfoncent les
„ cofres & les armoires, ruinent les
„ maisons, violent les femmes, & n'é-
„ pargnent pas même les Eglises.

„ Nous n'avons que trop long-tems
„ été Spectateur tranquille de toutes
„ ces barbaries, & exhorté nos sujets
„ à la patience; esperant que les plain-
„ tes que nous en faisons faire à qui
„ il appartenoit, obtiendroient enfin
„ quelque soulagement à des maux si
„ violens . . . . Mais tou-
„ tes mes représentations n'ayant servi
„ de rien, & les mêmes excès conti-
„ nuant toûjours, nous voulons & en-
„ tendons que nos sujets se pourvoient
„ d'armes, & repoussent la force par
„ la force &c."

Après la déroute des Impériaux en Poméranie, des Régimens entiers échappés de leurs défaites, s'étoient jettés & refugiés dans la Marche de Brandebourg. Les Suédois y entrèrent aussi. L'allarme fut grande à Berlin: l'Electeur fit prendre les armes aux Bour-

geois, envoya ses plus précieux meubles & joyaux à Spandau, Forteresse alors très importante.

Gustave fit avancer un Corps de troupes du côté de Landsberg, pour en contenir la Garnison, qui étoit très forte, ayant pour Commandant le même Gratz, qui avoit commandé dans Piritz. Celui-ci, craignant d'être assiégé, envoya un Officier à Francfort au Comte de Schaumbourg, pour le prier de lui procurer des vivres & des munitions de guerre. Schaumbourg envoya la lettre au Comte de Tilly, devenu Généralissime des Armées de l'Empereur, & de la Ligue Catholique, & accompagna cette lettre d'une des siennes, où il fait de l'armée Impériale sous ses ordres une peinture, qui mérite d'être rapportée ici.

Il dit „ qu'il ne peut s'empêcher de „ lui renouveller encore une fois ses „ plaintes au sujet du mauvais état des „ troupes, qui étoient sous ses ordres, „ diminués de la moitié par les mar„ ches forcées, la fuite & les deroutes „ par un froid des plus violens.

„ Qu'à la vérité, il avoit encore qua„ tre-vingts Cornettes de Cavalerie, „ qui toutes ensemble ne faisoient guè-

„ re actuellement au-delà de quatre mil-
„ le hommes montés: que l'Infanterie
„ montoit à peine à huit mille com-
„ battans: que le reste étoit tué, pri-
„ sonnier, mort ou malade: qu'il étoit
„ à craindre que Landsberg ne pût pas
„ faire une longue résistance, & que
„ cette Ville une fois prise, il auroit
„ bien de la peine avec si peu de mon-
„ de à couvrir Francfort: qu'il man-
„ quoit lui-même des choses que lui
„ demandoit le Colonel Cratz: qu'il
„ étoit mal pourvu de vivres: qu'il
„ n'avoit qu'environ neuf quintaux de
„ poudre, deux ou trois cens quintaux
„ de méches, & pour toute artillerie,
„ deux piéces de gros calibre, deux
„ fauconneaux, & huit piéces de huit,
„ dix ou douze livres de balle, qu'il
„ avoit même eu bien de la peine à les
„ sauver, vu la disette des chevaux d'ar-
„ tillerie, laquelle n'étoit croyable que
„ pour ceux, qui étoient sur les lieux,
„ & dans le cas où il s'étoit vu: que
„ les Paysans avoient deserté leurs mai-
„ sons, que les Villages & tout le plat
„ Pays étoient déserts, & les chevaux
„ renfermés dans des Villes, & en lieu
„ de sûreté, de sorte qu'il étoit impos-
„ sible de faire transporter du canon &

„ des munitions. Qu'il avoit espéré que „ *Son Excellence*, lui enverroit trois „ Régimens frais & complets; mais, „ comme il n'en entendoit plus parler, „ il craignoit fort de ne pouvoir sou- „ tenir Landsberg, ni Francfort, au- „ quel cas toute retraite en Silésie lui „ seroit coupée: qu'il étoit fâcheux pour „ lui, que tous ces malheurs fûssent „ arrivés tandis qu'il commandoit; qu'il „ en étoit mortellement affligé, fachant „ que bien des gens les lui impute- „ roient, encore qu'il n'y eût nulle- „ ment de sa faute, dequoi il prenoit „ Dieu à témoin, offrant de payer de „ sa tête, s'il étoit trouvé coupable: „ qu'en revanche, il supplioit *Son Ex-* „ *cellence*, de vouloir bien le seconder, „ pour qu'il n'achevât pas de perdre le „ peu de gloire, qu'il avoit acquise en „ tant d'années de service: Que fran- „ chement il se seroit bien passé de „ l'honneur, qu'on lui avoit fait de le „ choisir pour rétablir des affaires si „ délabrées, sans lui en fournir les „ moyens: qu'il comprenoit actuelle- „ ment, pourquoi personne n'avoit vou- „ lu venir commander en Poméranie: „ que le Soldat étoit découragé & re- „ buté: qu'en toute occasion, il témoi-

„ gnoit son abattement, & sa mauvai-
„ se volonté : & qu'enfin il laissoit à
„ *Son Excellence* à considérer, si lui
„ Schaumbourg pouvoit suffire à
„ tout (1)".

Nous verrons que le Comte de Tilly ne fut pas insensible au mauvais état des affaires de l'Empereur dans cette partie de l'Allemagne, & qu'il vint avec une forte armée en Poméranie; mais cependant, il convient que nous instruisions le lecteur des obstacles, qui empêchèrent ce vieux Général de venir plûtôt au secours de la Poméranie & du Mecklenbourg.

Il faut d'abord se rappeller que Christian-Guillaume de Brandebourg, Administrateur de l'Archevêché de Magdebourg, avoit perdu ce riche bénéfice, sous prétexte qu'il avoit épousé les intérêts du Roi de Dannemark; mais en effet, parce que l'Empereur vouloit l'envahir lui-même pour l'un de ses fils.

Christian Guillaume avoit pour lui le Peuple & le Magistrat de tout son Diocèse, & brûloit du désir de rentrer dans

(1) Arnalibaus attribue une semblable Lettre à Torquato Conti; mais assûrément il se trompe; & le Comte de Kevenh. de qui nous tirons cet extrait, devoit être mieux informé.

son siége Episcopal, ou plûtôt de recouvrer de gros revenus, qu'il ambitionnoit bien davantage, & dont il ne lui étoit plus possible de se passer. Mais cela ne pouvoit se faire qu'au moyen d'une nouvelle guerre : car, outre sa déposition capitulaire, l'*Edit de Restitution* lui interdisoit ce recouvrement. Les préparatifs que Gustave-Adolphe faisoit en Suéde, les démêlés de ce Roi avec l'Empereur, lui firent concevoir des esperances assez bien fondées. Il prit le parti de se rendre en Suéde, pour juger par lui-même des intentions du Roi, & des forces qu'il assembloit, pour exécuter ses desseins.

Le Roi fut charmé de le voir : il jugea que la démarche de ce Prince étoit d'un bon augure, & lui annonçoit que beaucoup d'autres Etats d'Allemagne concourroient au succès de son entreprise. L'Administrateur proposa au Roi de faire soulever le Peuple de Magdebourg, de lever une armée dans la Basse-Saxe, pour diviser d'autant plus les forces de la Ligue. Il demandoit pour cela une somme d'argent, & d'être rétabli dans son Archevêché, moyennant quoi il esperoit de faire entrer son Ne-

veu (1) dans ses vues. Le Roi ne refusa pas de contribuer à l'exécution d'un projet si avantageux à ses desseins. Mais il ne vouloit rien avancer, qu'il ne vît un peu plus clair dans le plan de ce Prince, & qu'il ne pût s'en promettre un heureux succès. Il connoissoit l'Administrateur pour un génie médiocre, sujet à se flatter, & à prendre pour réalités de simples vraisemblances. Il avoit encore plus mauvaise opinion du Neveu que de l'Oncle. Gouverné absolument par un Ministre qui le trahissoit, il ne craignoit rien tant que d'offenser l'Empereur, & souffroit les plus grandes indignités qu'un Souverain puisse souffrir, puisqu'il voyoit ses sujets pillés, saccagés & souvent massacrés presque sous ses yeux, sans s'en ressentir, & avec une patience difficile à comprendre.

Gustave, après avoir donné des élo-

(1) Chrétien Guillaume Administrateur de Magdebourg, étoit Frère de Jean-Sigismond, Père de George-Guillaume alors Electeur de Brandebourg, Frère de la Reine de Suéde. Cet Administrateur étoit né en 1587. Son Neveu né le 3. de Novembre 1595. avoit succedé à son Père Jean-Sigismond en 1619.

ges à la résolution de l'Administrateur, l'exhorta à ne rien précipiter, à tâcher d'attirer secretement d'autres Princes dans ses intérêts, en leur montrant le secours de Suéde comme prochain, à ne pas trop compter sur l'Electeur de Brandebourg son Neveu, & à ne mettre la main à l'exécution de son plan, que quand lui Roi de Suéde seroit à portée de le seconder avec son armée; lui promettant alors de l'appuyer de ses troupes & de sa bourse; & l'assûrant que son rétablissement étoit la moindre chose qu'il pût esperer, si l'affaire réussissoit, comme il n'en doutoit pas, pourvu qu'elle fût conduite avec prudence.

Chrétien-Guillaume revint en Allemagne fort satisfait du succès de la visite, qu'il avoit faite incognito au Roi de Suéde, & plein des plus grandes esperances. Impatient de rentrer dans sa dignité, il oublie les avis du Roi de Suéde, & à peine il apprend que ce Monarque est arrivé en Poméranie, qu'il entre déguisé dans Magdebourg, souleve le Peuple contre les Impériaux, & fait crier *vive le Roi de Suéde*. Le Magistrat suit le torrent, & tout le pays se déclare pour l'Administrateur, avec d'autant plus de facilité que les maux,

qu'ils avoient soufferts de la part de Wallenstein, étoient encore récens, & qu'il leur en avoit coûté bien de l'argent, pour appaiser la Cour Impériale.

Comme la Réligion entroit seule dans ce soulevement général ; l'Administrateur publia un Mandement capable de rechauffer le zèle du Peuple & de rendre les Impériaux odieux.

Ce fut le 28. de Juillet que ce Prince entra de nuit dans Magdebourg à la faveur de son déguisement, n'étant accompagné que de *Stallman*, que le Roi de Suéde avoit nommé pour son Résident auprès de l'Administrateur, & de la Ville de Magdebourg.

Le 1er. du mois d'Août l'Administrateur, s'étant rendu de grand matin à l'Hôtel de Ville, fait un discours au Magistrat, leur rappelle tout ce que leur Ville & le Pays à souffert des Impériaux, le dessein de l'Empereur de s'assujettir toute l'Allemagne, & d'y extirper le nom Protestant, les persécutions, les oppressions de toute espece, le mépris des Loix les plus sacrées de l'Empire, les prérogatives des Etats & des Villes libres foulées aux pieds. D'un autre côté, il leur montre le mécontement général de tous les Membres de

l'Empire

l'Empire un Roi victorieux, dans la force & la vigueur de son âge, sage, vaillant, de la plus grande capacité dans le métier des armes, sobre, endurci par les exercices les plus violens, par vingt ans de travaux guerriers, & accoutumé aux plus grandes fatigues, lequel vient au secours de tant de malheureux qui gémissent sous le joug de la plus cruelle tyrannie. Enfin il leur propose de faire alliance avec ce Prince, pour maintenir leurs Droits & Priviléges. Il leur montre Stallmann Ministre de Gustave-Adolphe prêt à conclure le traité de sa part. Le Magistrat entra avec joie dans les vues de l'Administrateur. L'alliance fut conclue, & aussitôt ce Prince, accompagné du Ministre de Gustave, suivi de tout le Magistrat en Corps, se rendit à l'Eglise Cathédrale, où le *Te Deum* fut chanté en Actions de grace, & aux acclamations du Peuple.

Au reste le traité d'alliance portoit en substance, que le Roi de Suéde pourroit traverser de jour & de nuit la Ville de Magdebourg, avec autant de troupes qu'il lui plairoit; qu'on lui livreroit le passage du Pont sur l'Elbe, pour aller & venir au-delà & en deça

de ce fleuve : qu'il pourroit librement faire des recrues dans le pays de Magdebourg, & dans la Ville même ; qu'en revanche Sa Majesté agiroit comme bon & fidéle allié de la Ville, la secourant de tout son pouvoir, & ne faisant aucune trève, ni paix, sans l'y comprendre nommément, & sans que les choses y fussent rétablies sur l'ancien pied, tant à l'égard du temporel, que par rapport au Spirituel.

Après cela l'Administrateur se mit à lever des troupes : le magistrat lui céda deux Compagnies de Mousquetaires, qu'il entretenoit. L'Administrateur les envoya à Wolmerstœdt, pour enlever quelques Soldats Impériaux, qui étoient là en sauve garde. De-là ces deux Compagnies marchèrent à Kalbe & y enlevèrent 16. Cavaliers & trente Fantassins Impériaux, une vingtaine de Valets & un Fauçonneau, avec un Lieutenant. Le tout fut amené à Magdebourg le 4me. d'Août. Le 6. du même Mois l'Administrateur sortit lui-même sur le soir de la Ville, avec environ quatre cens hommes, quelque Chariots de munition, mais sans aucun canon. Il marcha avec tant de diligence, qu'il se trouva le lendemain à l'entrée de la

nuit près de Halle, qui est à six milles de Magdebourg. Là, quelques-uns de la lie du Peuple lui ouvrîrent une pôterne, avant que les gardes des portes s'en apperçussent: aussitôt l'Administrateur fit attaquer les portes, dont ses gens s'empârérent sans difficulté, n'y ayant que peu de monde. Après cela, il voulut se rendre maître du Château de Moritzbourg, & tâcha d'épouvanter par des menaces le Capitaine, qui y commandoit cent cinquante hommes; mais celui-ci tint bon, & l'Administrateur n'ayant point de canon ne put point le forcer: desorte qu'il fut obligé d'envoyer chercher à Queerfurth cinq piéces de canon, que le Comte de Schlick y avoit laissées, & avec cette artillerie il fit canonner le Château, mais sans aucun effet. Sa troupe néanmoins se grossit de quelques gens à pied & à cheval, qui se présentérent de bonne volonté pour servir sous lui; tant la Religion a de pouvoir sur l'esprit des hommes. Il fit piller tous les Châteaux du Comté de Mansfeld, *Bornstaedt*, *Fridebourg*, *Rothemberg* &c. Ensuite apprenant qu'un corps d'Impériaux marchoient à lui, il se retira avec tant de

précipitation, qu'il laissa son artillerie & ses munitions devant le Château de Moritzbourg, qu'il assiégeoit inutilement depuis huit jours, & rentra dans Magdebourg en assez grand désordre.

Gustave-Adolphe, voyant l'Administrateur de Magdebourg, & la Ville de ce nom engagés si avant dans sa querelle, ne voulut pas les abandonner, quoiqu'il desapprouvât tout bas la précipitation, avec laquelle ils avoient commencé cette levée de boucliers. Il ordonna à Théodéric de Falckenberg, qui revenoit de son Ambassade de Hollande, de se jetter dans Magdebourg, pour y aider l'Administrateur de ses Conseils, & diriger les opérations de la guerre, qu'il entendoit mieux que ce Prince. Le Magistrat nomma Falckenberg Gouverneur de la Ville, pour tout le tems que la guerre dureroit, se promettant beaucoup de sa capacité, & expérience au fait des armes.

Les troupes de l'Administrateur grossissoient chaque jour. Des Bourgeois des petites Villes du voisinage abandonnoient leurs maisons, & venoient volontairement s'enrôler par défendre leur Réligion. Sur cela l'Administra-

teur s'empara des Villes d'Egeln (1), de *Wansleben*, *d'Ahlensleben*, *Stassfurt*, & *Calemfurt*, & fit des courses dans tout le Pays aux environs. Les Impériaux, pour les reprimer, firent marcher le Régiment de Cavalerie de Holcken (2). Le 5. de Septembre, les troupes de l'Administrateur parûrent près de Barmersleben, & dressèrent une embuscade à la faveur d'un bois, qu'ils avoient à leur droite. Sur le bruit de cette apparition, le Régiment qui étoit près delà monta à cheval, & vint charger les Magdebourgeois, ceux-ci se rétirèrent en escarmouchant, & attirèrent l'ennemi dans le piége. Ceux de l'em-

(1) Cette Ville est plus connue aujourd'hui par la prise du Régiment entier de Cavalerie de *Lusignan*, que les Prussiens y ont surpris, avec le Colonel & les Officiers pendant qu'ils étoient à table.

(2) *Holcken* ou *Holck* Colonel Danois, qui avoit commandé dans Stralsond pour le Roi de Dannemarck, passa au service de l'Empereur d'abord après le traité de Lubeck; & Wallenstein lui donna commission de lever un Régiment de trois mille hommes, dont un tiers étoit à cheval. On peut voir dans Kevenhuller la Lettre de Wallenstein au Roi de Dannemarck, pour le prier de consentir que Holck entre au service de Sa Majesté Impériale.

buſcade ſortirent, & chargèrent ce Régiment en flanc & par derrière. On vit alors ce que c'eſt que des troupes réglées contre des milices. Ce Régiment, dont il ne devoit pas échaper dix hommes, ſe tira de ce mauvais pas ſans beaucoup de perte, & n'ayant eu qu'une centaine de morts, parmi leſquels on comptoit un Capitaine, & quelques autres Officiers de moindre rang.

Les troupes Impériales s'approchoient tous les jours de plus en plus de l'Archevêché de Magdebourg.

Un de leurs Officiers nommé Bœck, s'empara par Stratagême du Château de Mansfeld, qui dans ce tems-là étoit un lieu trés fort.

Vers le milieu de Septembre, il y eut quelques mouvemens à Halle en faveur de l'Adminiſtrateur; mais, comme ce n'étoit que du menu peuple, & qu'ils ne furent pas ſecourus, tout fut bientôt aſſoupi.

Cette petite guerre dura toute l'année 1630. avec différens avantages; mais depuis l'arrivée de Falckenberg, les Magdebourgeois eûrent preſque toûjours le deſſus dans les diverſes eſcarmouches, qu'ils engagèrent avec les

Impériaux, jusqu'à ce que le nombre de ceux-ci s'accrut à un point, qu'il falut se réduire à la défensive; mais avant cela, les Magdebourgeois prîrent plusieurs petites Villes, qu'ils reperdîrent & qu'ils reprîrent tour à tour.

Pendant que ces choses se passoient autour de Magdebourg, le Duc François-Charles de Saxe-Lawenbourg tâchoit d'assembler un corps d'armée, pour agir sur l'Elbe en faveur du Roi de Suéde. Les mouvemens de ce Prince attirèrent Pappenheim du côté de Hambourg, & donnèrent un grand relâche à ceux de Magdebourg. Ces deux diversions fûrent très favorables au Roi de Suéde, & empêchèrent les Impériaux d'envoyer du renfort en Poméranie.

Voici en peu de mots à quoi se réduisit la levée de bouckliers du Prince de Lawenbourg.

Ayant ramassé autour de Hambourg & de Lubeck quelques troupes au nom du Roi de Suéde, il s'empara de Boitzenbourg, de Lawenbourg & de Neuhaus; mais n'ayant pas assez de monde pour garder ces trois places, il abandonna les deux prémières, & mit tout

ſon monde dans Neuhauſs, qui par-là ſe trouva avoir une aſſez forte Garniſon.

Là, il forma le deſſein de ſurprendre Ratzenbourg ou Rantzenbourg, où ſon frère le Duc Auguſte faiſoit ſa réſidence. Ratzenbourg eſt à deux milles de Lubeck, au milieu d'un Lac qui communique à la mer. La Ville, outre ce foſſé naturel, a encore un fort Château ſitué auſſi au milieu du Lac.

A peine, il avoit ſurpris la Ville & le Château, que Pappenheim arriva avec un corps de ſix mille hommes, dont le Colonel Reinacher commandoit l'avant-garde. Cet Officier, ayant paſſé l'Elbe avec deux mille quatre cens hommes, s'empara de Neuhauſs ſans beaucoup de difficulté, quoique la Ville eut un aſſez bon rempart, & qu'elle ſoit ſituée dans un terrain marécageux.

Enſuite de cet heureux ſuccès, Pappenheim marcha avec toutes ſes troupes pour reprendre Ratzenbourg; & ſes mouvemens fûrent ſi promts & ſi ſécrets, que les gens du Prince de Lawenbourg n'en fûrent instruits, que lorſque la Cavalerie, en ayant rencontré une patrouille, la chargea & la tailla en piéces.

Reinacher arriva bientôt près d'un pont de trois cens pas de long, par lequel on passe pour entrer dans la Ville, tandis que Pappenheim & le Colonel de Salis vinrent se poster du côté du Château.

Pappenheim fit sommer le Duc Auguste, au nom de Sa Majesté Impériale, de recevoir ses troupes dans le Château, à quoi le Duc consentit sans difficulté. Après cela, Pappenheim donna ses ordres pour forcer la Ville. Mais le Prince François ne jugea pas à propos d'attendre l'assaut. Il envoya un trompete pour demander à parlementer. Pappenheim ne voulut lui accorder qu'un quart d'heure pour se résoudre.

Tandis qu'on traitoit d'accommodement, il parut un petit bateau sur le Lac, & les Impériaux jugeant que le Prince pourroit bien y être dedans, dans l'intention de s'évader, ils firent feu de leur canon sur l'esquif, dont le batelier eut la tête emportée, sur quoi les rameurs furent obligés de tourner proue, & d'amener le bateau sur lequel étoit en effet le Prince, qui se rendit prisonnier de guerre, après que Pappenheim lui eut promis sur son honneur, que ni

l'Empereur, ni l'Electeur de Bavière, ne le feroient point mourir; étrange promesse, qui prouve bien la barbarie du siécle.

Mais ce qui favorisa encore davantage les progrés du Roi de Suéde, fut ce qui se passa à la Diéte de Ratisbonne. Pendant les intrigues qu'on y employa, pour engager l'Empereur à déposer Wallenstein, & à licencier son armée, tout demeura en suspens, soit que les Princes de la Ligue ne fussent pas fâchés que le Roi de Suéde fit quelques progrès, pour abaisser l'orgueil de Ferdinand, & lui rendre leur secours plus nécessaire; soit qu'ils s'imaginassent en effet, qu'il seroit facile de le rechasser de partout, & de le forcer à se rembarquer. Ces intrigues durérent depuis le mois de Juillet (1) jusqu'au 12. Novembre 1630. qui fut le jour du recès de l'Empire. Il est dit dans ce recès, „ que Sa Majesté Impériale tou„ chée des plaintes des Electeurs & „ Etats de l'Empire, sur les desordres „ & l'indiscipline de ses troupes, les „ excès & les cruautés qu'elles com„ mettoient, l'impossibilité de conti-

(1) Voy. Londorp, p. 100. Tom. IV.

„ nuer à en nourrir un si grand nom-
„ bre, vû l'épuisement général, & la
„ misére des peuples, avoit consenti à
„ faire une reforme considérable dans
„ ses armées, se promettant que, si le
„ cas le requiert, les Etats y suppléé-
„ ront par des secours efficaces con-
„ tre les ennemis du Saint Empire Ro-
„ main, & nommément contre le Roi
„ de Suéde.

Dès que l'Empereur eut laissé passer sa résolution en loi, il n'y eut plus moyen de reculer, & toute l'armée de Wallenstein fut licenciée, & ce Général déposé, ainsi que nous l'avons vu ci-dessus. Ce fut (si l'on ne veut regarder qu'aux choses humaines) une faute impardonnable à ce Prince, de congédier une grande partie de ses forces, au moment qu'il en avoit le plus de besoin; & certainement la faute n'étoit pas moins grande de déposer un Général, qui ne s'étoit attiré la haine publique, que pour avoir trop bien fait les affaires de son Maître, & les siennes en même tems. Après ce licenciement, & les pertes faites en Prusse & en Italie, il ne resta plus en Allemagne que quarante mille hommes à l'Empereur, ce qui, joint à l'armée de la Ligue

de trente mille hommes des plus aguerris de l'Europe, étoient des forces plus que suffisantes, pour accabler tout autre ennemi que le Roi de Suéde.

Mais, quoique les troupes de l'Empereur fussent réduites à un tiers de moins qu'elles n'avoient été avant cette Diéte, elles fûrent plus mal payées, & plus mal entretenues qu'elles n'avoient jamais été, lorsqu'il avoit plus de cent vingt mille hommes sur pied, & que Wallenstein avoit le suprême commandement; tant l'industrie d'un seul homme peut suppléer à l'épuisement, ou au désordre des finances. Il est vrai, que cette industrie étoit fondée sur l'oppression des amis & des ennemis; mais c'est dequoi le Généralissime se mettoit peu en peine, pourvu qu'il eût la force en main. Sa maxime, ainsi que celle de Gustave-Adolphe étoit, que *la guerre doit nourrir la guerre*; avec cette différence que Wallenstein écorchoit les peuples sans distinction, & avec une dureté horrible; au lieu que le Roi de Suéde plumoit tout doucement, & ne plumoit que ses ennemis; moyennant quoi il maintenoit la plus sévère discipline parmi ses troupes.

Quelques-uns ont prétendu, que l'E-

lecteur de Bavière s'offrît lui-même à la place de Wallenſtein, pour commander les armées de l'Empereur & de la Ligue contre le Roi de Suéde ; mais que les autres Electeurs Catholiques, craignant ce nouvel accroiſſement de puiſſance dans un Prince auſſi ambitieux, & auſſi rusé que Maximilien, déja aſſez puiſſant par lui-même, empêchèrent que ſon offre ne fût acceptée. Si cela eſt, il n'eſt pas douteux que les Ambaſſadeurs d'Eſpagne, n'aient ſecondé ces Electeurs dans cette affaire. Ils étoient ennemis de Maximilien à cauſe du Bas-Palatinat, qu'ils vouloient incorporer aux Pays-Bas, & que l'Electeur de Bavière auroit bien voulu joindre à ce qu'il poſſédoit déja de la dépouille de l'Electeur Palatin. D'ailleurs les Eſpagnols ſe défioient d'un Prince ſi politique, & le ſoupçonnoient violemment d'avoir des vues ſur la Couronne Impériale, & d'avoir fait manquer l'Election de l'Archiduc Ferdinand, dans le deſſein de ſe faire élire lui-même Roi des Romains. Quoiqu'il en ſoit de cette opinion, il eſt certain que l'Electeur de Bavière n'intrigua, pour faire tomber le ſuprême commandement au Comte de Tilly, que parce que ce Général

étoit sa créature, & qu'il supposoit avec raison, qu'il ne feroit rien de contraire aux intérêts de la Maison de Baviere, mais plûtôt les appuyeroit & les défendroit en toute occasion.

Dès que Tilly eut été nommé, l'Electeur lui envoya un Courier pour lui donner part de cette nomination, & l'exhorter à venir en diligence à Ratisbonne recevoir des mains de l'Empereur même le brevet de Généralissime.

Tilly étoit alors en Basse-Saxe dans l'inaction, aussi bien que Wallenstein, dans l'attente des résolutions de la Diete, & se tenant sur la défensive.

Rien n'est plus sensé que le discours, que tint le Comte de Tilly à la Diete (1), lorsqu'on lui remit les patentes de Généralissime.

„ La guerre, dit-il, est un jeu où „ l'on hazarde plus ou moins, selon la „ passion des joueurs. Tantôt on ga„ gne, tantôt on perd: & quand on „ gagne beaucoup, il arrive ordinaire„ ment, ou que celui qui gagne conti„ nue à jouer pour augmenter son „ gain, ou que celui qui perd ne veut „ point quitter le jeu, parce qu'il es-

(1) Keventh. p. 1285.

„ pere de regagner ce qu'il a perdu.
„ A la fin la chance tourne; & le ga-
„ gnant perd, non seulement ce qu'il a
„ gagné, mais encore tout ce qu'il
„ avoit sur lui en se mettant au jeu.

Paroles remarquables, & que les Souverains devroient bien peser, avant que de recourir à des voies si funestes & si destructives.

„ Le Roi de Suéde, ajoûta Tilly,
„ est un Prince aussi sage que Vaillant,
„ dans la plus grande vigueur de l'âge
„ & d'un temperament naturellement
„ robuste, fortifié encore par les exer-
„ cices les plus violens. Il a autant de
„ courage que d'ambition; autant de
„ pénétration dans l'esprit, que d'éle-
„ vation dans l'âme. Il a fait de grands
„ préparatifs de guerre pour son expé-
„ dition d'Allemagne. Les Etats de son
„ Royaume lui ont accordé tous les
„ subsides dont il avoit besoin. Il ré-
„ gne entr'eux & lui la plus parfaite
„ harmonie; c'est un même esprit, un
„ même sentiment. Son armée, compo-
„ sée de Suédois, de Livoniens, de
„ Finlandois, de Lapons, d'Allemands,
„ d'Anglois, d'Ecossois & autres Na-
„ tions, est des mieux disciplinée &
„ des plus aguerries qu'on puisse voir;

„ & ces gens de mœurs & de langage
„ si différent se remuent tous par le
„ même ressort; la confiance en la ca-
„ pacité du Roi, & l'amour & le res-
„ pect qu'il a su leur inspirer par ses
„ vertus. Voilà donc un joueur qui
„ n'est point à mépriser, & avec qui,
„ si l'on ne peut rien gagner, il faut
„ du moins tâcher de ne point perdre.

Fin du second Tome.

